



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

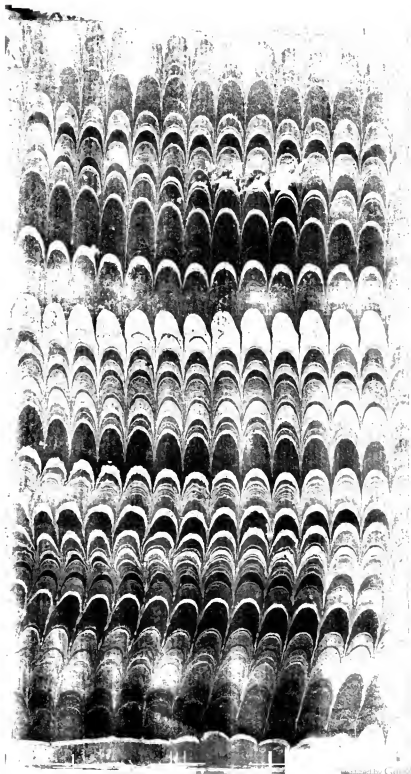
II
SUPPL.
PALATINA

SCOMP

41(9)

NAPOLI





77:1.189.

203. 5X

II Impl. Palet Scumyl. 217



651.150
HISTOIRE

GÉNÉRALE

D E S

CONJURATIONS,

CONSPIRATIONS

E T

REVOLUTIONS CÉLÈBRES,

TANT ANCIENNES QUE MODERNES.

TOME NEUVIÈME.

Par M. DESORMEAUX.



A P A R I S,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques,
au-deffous de la Fontaine S. Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LX.

Avec Approbation & Privilège du Roy,

1. The first of these is the

the second is the

the third is the

the fourth is the

the fifth is the

the sixth is the

the seventh is the

the eighth is the

the ninth is the

the tenth is the

the eleventh is the

the twelfth is the

the thirteenth is the

the fourteenth is the

the fifteenth is the

the sixteenth is the


the seventeenth is the

the eighteenth is the

the nineteenth is the



AVERTISSEMENT.

 Oici le IX & le X Volumes de l'Histoire des Conjurations, Conspirations & Révolutions les plus célèbres ; entreprise par M. Duport du Tertre, qui l'a portée jusqu'au huitième Volume inclusivement. Une mort prématurée, qui l'enleva au mois d'Avril 1759, l'a empêché de poursuivre cet Ouvrage, dans lequel il rappelle les événemens les plus frappans de l'Histoire ancienne & moderne. L'accueil que le Public a fait à cette Histoire, dont on réimprime les premiers Volumes, donne lieu d'espérer qu'il en verra la suite avec indulgence. On a suivi le plan de M. du Tertre : après avoir promené le Lecteur dans presque toutes les

Tome IX. A ij

4^e AVERTISSEMENT.

parties de l'Univers , il ne lui restoit plus qu'à parcourir les Indes Orientales : on s'est attaché à ce morceau assez peu connu.

On n'a point jugé à propos , pour ne pas rebuter le Lecteur , d'insérer les noms des Princes Mogols , tels qu'on les voit dans lesEcrivains Arabes : leur prononciation paroît si difficile ! Comment retenir les actions des Héros du nom desquels on peut à peine se souvenir ? On s'en est donc tenu à ceux sous lesquels ils sont connus en Europe ; ainsi au lieu d'écrire Dgelaledin Mohammed Akbar , on a écrit simplement Akebar ; au lieu de Dgihanghir , Jehanguire ; au lieu de Schach-Dgihan , Cha-Jehan , & ainsi des autres.

On ne verra peut-être pas sans quelque plaisir , que la partie sur laquelle on s'est étendu avec le plus de soin & d'attention , est celle qui concerne les mœurs , le génie , les coutumes , le caract.

AVERTISSEMENT. 5

tere & le gouvernement des Nations qui paroissent sur la scène. Les batailles, les sièges, les crimes, les foibleesses, les révolutions, tous les événemens enfin se précipitent presque toujours dans la nuit des tems ; il est donc du devoir d'un Ecrivain sage de sauver, s'il le peut, du naufrage général cette partie précieuse de l'Histoire qui appartient le plus à la Philosophie, & qui sans doute est plus utile au genre humain, que la plupart des préceptes que les Sçavans établissent avec tant de faste & si peu de fruit.

On a profité de tout ce que les anciens & les modernes ont écrit sur l'Histoire des Indes : entre ces derniers, ceux qui ont fourni le plus, sont le Pere Catrou qui a donné, il y a quelques années, une Histoire des Mogols très-bien écrite, sur les Mémoires de M. Manouchi ; le Médecin Bernier, té-

6 *AVERTISSEMENT.*

moins oculaire de la Révolution qui coûta le trône à Cha-Jehan, & dont il nous a donné la relation; M. l'Abbé Guion, Auteur de l'Histoire des Indes; M. l'Abbé le Mascrier, Auteur des dernières Révolutions arrivées dans les Provinces méridionales des Indes, & auxquelles les François & les Anglois ont eu tant de part; M. Otter, Voyage des Indes; les différentes Histoires de Tamerlan, de Thamas Koulikan, des Huns, &c.

Au reste, persuadé que l'intérêt est l'ame de l'Histoire, ou s'est efforcé de ne présenter que tout ce qui pouvoit plaire & instruire. C'est au Public à juger de ce travail; s'il le trouve utile, ces deux Volumes seront suivis de deux autres, dans lesquels je rendrai compte des Conjurations & des Révolutions échappées à M. du Tertre.





REVOLUTIONS

DES

INDES.

AVANT-PROPOS.



On comprend sous le nom d'Indes Orientales, ces vastes Régions de l'Asie, qui s'étendent de la Perse & de la Tartarie jusqu'à la Chine, depuis le 106^e degré de longitude, jusqu'au 150^e, & depuis le 7^e de latitude, jusqu'au 41^e. Cette immense partie de notre globe, bien plus considérable que l'Europe, peut être regardée comme un autre Univers, dans lequel la nature produit des fruits & des animaux d'une autre espèce que les nôtres. On n'y connoît pas, comme dans nos contrées, la vicissitude presque imperceptible des

A iv

faisons : le soleil , plus brillant & plus actif , n'y paroît jamais enveloppé de ces nuages épais qui nous le dérobent en Europe la meilleure partie de l'année : des pluies continuelles & chaudes rendent fort tristes les mois de Juin , Juillet , Août & Septembre ; & c'est pour cela que cette saison est appelée l'hiver : on n'y connoît ni printems ni automne ; au reste , l'excès des chaleurs & des pluies n'empêche point que l'air n'y soit en général très-sain & très-pur. Les hommes presque nuds & noirs ne se nourrissent que de riz & de légumes , & vivent long-tems dans une santé parfaite ; ils jouiroient encore d'une plus longue vie , s'ils n'en abrégéient le cours par leur excessive incontinence.

Les principales Régions de ce nouveau Monde , dont la meilleure partie n'a été découverte que depuis trois siècles , sont l'Indostan ou l'Inde proprement dite , la Péninsule de deçà le Gange , la Péninsule d'au-delà le Gange , qui renferment l'une & l'autre une multitude de Royaumes & de Provinces , telles que le Visapour , Golconde , le Décan , Bengale , assujettis par les Tartares , maîtres de

l'Indostan, & les Royaumes d'Ava, de Pégu, d'Arracan, de Siam, de la Cochinchine, du Tunquin, qui tous obéissent à des Souverains particuliers. Nous ne parlons point de cette prodigieuse quantité d'Isles riches & fertiles, dont l'Océan Indien est rempli, telles que l'Isle de Céylan, les Maldives, les Philippines, les Isles de la Sonde, celles du Japon, ni du vaste Empire de la Chine, que quelques Historiens comprennent mal-à-propos sous le nom d'Indes Orientales.

Cette vaste étendue de pays est habitée par un nombre infini de Nations différentes d'origine, de religion, de mœurs & de figure : les unes obéissent à des Rois puissans, les autres reconnoissent les Loix de petits Souverains ; mais toutes gémissent presque également sous le poids de l'infortune & de l'oppression, parce que la superstition & le despotisme, les deux grands fléaux de l'humanité, semblent y avoir pour jamais établi leur empire.

De tous les Etats fondés dans cette partie de l'Univers, ceux qui principalement doivent attirer les regards des hommes, soit par leur puissance & leur étendue, soit par les mœurs, les loix

& le génie des peuples qui y sont établis, soit enfin par les exploits & le caractère des Rois qui les ont conquis ou agrandis, sont sans contredit, ceux du Japon, de la Chine & de l'Indostan. On peut voir ce qui regarde le Japon & la Chine dans les Volumes VI & VII de cet Ouvrage : nous nous bornerons dans ceux-ci à tracer les Révolutions de l'Inde proprement dite, ou de l'Indostan.

L'Indostan forme un des plus vastes & des plus riches Empires de l'Univers ; il prend son nom du fleuve Indus qui l'arrose vers l'Occident : au Nord il a pour bornes la grande Tartarie, dont il est séparé par le mont Caucase. La Chine est située à l'Orient ; l'Océan Oriental ou la mer des Indes l'arrose au Midi ; enfin il a à l'Occident la Perse pour frontieres. On divise cette puissante Monarchie en trois parties principales, qui sont l'Inde Septentrionale, la presqu'Isle Occidentale deçà le Gange, & la presqu'Isle Orientale au-delà du même fleuve ; de sorte qu'elle peut avoir six cent cinquante lieues de longueur du levant au couchant, & plus de quatre cent cinquante de largeur du Nord au Midi. On compte plus de 40 grandes Provinces dépendantes de cet

Empire. La plupart sont très-peuplées & très-fertiles : non-seulement elles produisent en abondance tout ce qui est nécessaire aux besoins de l'homme ; mais, (& c'est ce qui les distingue de toutes les autres parties de l'Univers ,) la nature a renfermé dans leur sein les épiceries , les perles & les diamans ; magnifiques trésors qui , dans tous les tems, ont tenté l'avarice des Navigateurs, & n'ont pas peu contribué à irriter le goût du luxe parmi les Nations les plus policées.

De cette vaste étendue de terres, les plus délicieuses sont celles qui sont situées entre le fleuve Indus & le Gange. Le premier de ces fleuves prend sa source dans le mont Paropamise , qui fait partie de cette chaîne énorme de montagnes qu'on appelle Caucase : il coule du Nord au Sud ; & après avoir reçu , dans le cours de près de mille lieues , environ 40 rivières , il se perd dans l'Océan Indien par cinq embouchures immenses.

Le Gange , l'un des plus grands fleuves de l'Univers , paroît sortir du mont Imaüs , vers les frontières de la Tartarie ; il traverse tout l'Indostan à peu-près à la hauteur du fleuve Indus ;

il roule ses eaux sur un sable mêlé de paillettes d'or & de pierres précieuses ; sa moindre largeur est à-peu-près d'une lieue ; il se décharge par beaucoup d'embouchures dans le Golfe de Bèngale, & forme plusieurs Îles également célèbres par leur beauté & leur fertilité. Ce fleuve si utile est pour tous les Indiens un objet de vénération & de culte : les Peuples & les Rois s'y baignent perpétuellement, dans la persuasion que ses eaux, réputées saintes & sacrées parmi eux, les purifient non-seulement des souillures du corps, mais encore de celles de l'ame. Indépendamment de ces deux fleuves célèbres qui engraisent & fertilisent ces Régions, on compte une multitude de rivières & de canaux, creusés par les mains de la nature & celles de l'art, qui contribuent également à tempérer les chaleurs excessives du climat, & à enrichir l'Empire par le transport continuel des denrées que les différentes Provinces produisent & qu'elles s'envoient mutuellement.

Ces heureuses Régions furent d'abord habitées par des Colonies Egyptiennes : au moins la religion, les mœurs, les coutumes des premiers Indiens étoient à-peu-près les mêmes que celles des

anciens habitans de l'Egypte, dont le souvenir s'est conservé jusqu'à nous. La Métempsychose; ce dogme si ancien & si absurde, que Pythagore puisa en Egypte, fait encore aujourd'hui un des principaux articles de la croyance des Indiens. La nourriture de ces Peuples se réduisit long-tems aux fruits de la terre, & leur boisson à l'eau. Le luxe & le faste, qui depuis ont régné aux Indes avec tant d'éclat & d'excès, y étoient alors inconnus. Ces Peuples se couvroient de longues robes blanches, symbole de l'innocence & de la candeur; l'ordre, la paix, l'humanité, l'amour du travail; le respect le plus profond pour la Divinité, les Rois & les Prêtres, sembloient être des vertus héréditaires aux Indiens. Les sages Législateurs, à qui ces Nations devoient tant de vertus & de félicité, avoient porté l'attention jusqu'à établir dans toutes les Villes des Citoyens respectables, en qualité d'Inspecteurs ou de Censeurs, chargés non-seulement de poursuivre le vice & le luxe, mais encore de veiller aux progrès des arts, du commerce, de l'industrie & de la vertu: on n'érigeoit point de monumens aux morts, dans la persuasion que la gloire

qui suit les belles actions & la vertu, est un monument plus durable que de vains Mausolées.

Ce peuple, le plus fortuné sans contredit, de tous ceux qui couvroient alors la terre, étoit tellement attaché à ses Rois, qu'il ignoroit jusqu'au nom de sédition & de révolte : toute son étude consistoit à lui plaire comme à l'image vivante de la Divinité : nul Indien ne se présentoit devant son Souverain les mains vuides ; c'étoit pour l'ordinaire des fleurs ou des eaux distillées qu'il lui présentoit avec cette formule touchante : « Soyez à jamais
» heureux, Prince digne de nos hommages, Astre brillant dont l'éclat
» n'est emprunté d'aucun autre ; vous
» qui, comme le soleil, ne vous levez
» que pour répandre la lumière & la
» joie dans le cœur de vos sujets ;
» c'est vous qui donnez à la terre la
» vertu & la fécondité qui nourrissent
» les hommes ; c'est vous qui nous
» éclairez dans nos démarches ; c'est
» vous qui nous inspirez la sagesse
» & la modération : le Dieu du Ciel
» a déposé en vos mains les marques
» de sa puissance ; vous êtes l'image
» de la lumière céleste. »

Cent dix - huit Nations habitoient ce qu'on appelle aujourd'hui l'Indostan ; presque toutes avoient un Roi particulier , quelquefois indépendant , mais presque toujours tributaire d'un plus puissant , qui faisoit consister toute sa gloire à protéger ses vassaux , & à écarter la guerre de l'Empire.

Les Rois furent toujours propriétaires de toutes les terres de leurs Etats ; mais ils abandonnoient à leurs Fermiers le quart de la récolte. Le plus grand des crimes aux Indes , celui qui violoit au plus haut degré le Droit des Gens , c'étoit de troubler les Laboureurs dans leurs utiles travaux. Ce sentiment de justice étoit tellement gravé dans tous les cœurs , qu'au milieu même des guerres les plus cruelles , les soldats respectoient les Laboureurs. Il n'étoit pas rare de voir dans une même plaine , d'un côté , deux armées combattre avec acharnement à leur destruction mutuelle , & de l'autre , des hommes paisibles , occupés sans crainte à pourvoir aux premiers besoins de leurs semblables.

La religion de ces peuples consista long-tems dans le culte de l'Être suprême sans mélange de l'idolâtrie ; mais enfin elle se corrompit peu-à-peu ; & les

Indiens devinrent , à l'exemple des Egyptiens leurs aïeux , le peuple le plus superstitieux de l'Univers : ils distinguèrent deux principes , celui du bien & celui du mal , à qui ils attribuerent un pouvoir à - peu - près égal , & une antipathie invincible. Le premier n'est autre chose que Dieu ; mais les Indiens ne lui rendoient aucun hommage , parce que , selon eux , il n'est & ne doit être occupé par son essence , que de la félicité des hommes. Pour le principe du mal ou le Démon , ils le redoutoient , & cherchoient à l'appaiser par un culte , des prières & des sacrifices ; ils lui érigeoient des Temples , dans lesquels ils le représentoient sous les figures les plus terribles & les plus menaçantes. C'est à la connoissance de la Divinité , & à l'adoration du Démon , que se réduisit pendant plusieurs siècles la religion des Indiens , comme celle de la plupart des Peuples de l'Asie & de l'Afrique.

Enfin parut un Législateur appelé Brama , que quelques Auteurs croient sans fondement être venu de l'Europe pour éclairer les Indiens. Brama , sans proscrire l'ancienne religion , publia la sienne avec un succès merveilleux : il rétablit le dogme de la Métempsychose ,

qui paroît avoir été oublié : il crut ou feignit de croire, qu'au sortir de la prison du corps, l'ame alloit en animer un autre, & qu'elle ne cessoit de voyager de corps en corps, jusqu'à ce qu'elle eût passé dans celui d'un Bramine. C'est dans cette dernière demeure qu'elle parvenoit à un degré de pureté, qui la rendoit digne d'entrer dans le Ciel, & de jouir dans le sein de la Divinité d'une gloire & d'une félicité éternelles. C'est sur ce fondement que Brama, qui vouloit rendre les Indiens le plus doux & le plus humain de tous les Peuples, défendit d'ôter la vie, non-seulement aux hommes, mais à tout ce qui respire : il proscrivit l'adultère, la fornication, le vol & le mensonge.

La réforme de Brama fut adoptée d'un concert unanime : on s'accoutuma à respecter l'auteur de la félicité publique, comme un homme émané du sein de la Divinité même, & bientôt on lui accorda une puissance sans bornes. Le Législateur n'en profita que pour assurer sur des fondemens éternels, sa religion : d'abord il partagea les Indiens en différentes Tribus ; il confia aux Bramines, c'est-à-dire, à ses descendans, ou plutôt à ses disciples les plus éclairés,

dont il forma la première Tribu, le Sacerdoce, la Magistrature, le dépôt des sciences & le droit de les enseigner; il lui interdit le métier de la guerre, le commerce & les arts, & le droit d'aspirer au trône, & l'assujettit aux loix les plus austères; il lui fit un crime de manger du poisson, des oiseaux, des animaux quadrupèdes, & même des légumes, quand elles sont tachetées de rouge; il astreignit les Bramines à n'avoir qu'une femme. Cette modération dans les plaisirs de l'amour, si conforme à la nature & à la raison, fut regardée comme héroïque dans des Régions où la polygamie a toujours triomphé, & où il est plus facile de trouver dix mille hommes sôbres, qu'un seul continent. Mais Brama fit payer cher aux femmes qui épousôient des Bramines l'honneur d'avoir été unies à un seul homme, & de la plus noble Tribu de la Nation; car il ordonna que la veuve d'un Bramine se brûleroit dans le même bûcher qui consumoit le cadavre de son époux, ou au moins, qu'elle seroit condamnée à un éternel veuvage. Il est étonnant, qu'un Législateur aussi éclairé & aussi humain que Brama, ait pu concevoir une idée aussi barbare que celle de faire

périr tant de femmes innocentes ; mais on prétend qu'il fut forcé d'en venir à ce cruel expédient , pour détruire la coutume abominable qui s'étoit introduite parmi les femmes Indiennes , de se défaire de leurs maris par le poison , dès qu'elles en étoient négligées. Au reste , on ne sçauroit croire combien l'opinion du prétendu bonheur qu'attache Brama à ces sacrifices volontaires , & la honte dont il flétrit celles qui préfèrent la vie à la gloire , ont fait immoler de victimes : ce n'est que depuis que l'Alcoran , & principalement l'Evangile , se sont établis aux Indes , que cette coutume féroce s'abolit insensiblement.

Mais les Bramines, autrefois si respectés dans toute l'Asie sous le nom de Bracmanes , ces Philosophes regardés par les Grecs & par les Romains comme les plus sçavans de l'Orient , languissent aujourd'hui dans l'ignorance & le mépris ; à peine en trouve-t-on parmi eux , qui entendent le Hanscrit qui est la langue sçavante des Indiens , & dans laquelle Brama , ainsi que leurs meilleurs Ecrivains , Philosophes , Historiens & Poëtes , a écrit. Ils prétendent que le monde est prodigieusement ancien , pour ne pas dire éternel , & qu'il n'est qu'une

unique & même chose que Dieu même ; que la création n'est autre chose qu'une extraction & qu'une extension que cette ame universelle fait de sa propre substance, & que la destruction est une reprise qu'elle fait de cette substance. Les autres opinions de ces prétendus Philosophes sont également absurdes. Au reste, c'est dans la Ville de Benares, située sur le Gange, & regardée comme l'Athènes des Indes, qu'on trouve le plus de Sçavans. Là, on n'étudie point comme en Europe : il n'y a ni Colléges fondés, ni cours d'études & d'exercices réglés : rien ne ressemble plus aux écoles des anciens Philosophes, que celles des Bramines : les Maîtres sont dispersés dans les Fauxbourgs, & n'ont pas plus de dix ou douze écoliers qui demeurent avec eux quinze ou vingt ans ; mais ils ne font presque aucuns progrès, tant par la lenteur, la paresse & l'inapplication, vices du climat, que par le défaut d'émulation.

La seconde classe est celle des guerriers ; ils ne sont occupés que de la guerre & des exercices qui y ont rapport : c'est parmi eux qu'on choisit les Rois : Brama leur permet d'avoir plusieurs femmes ; parce qu'on ne sçauroit trop mul-

tiplier la race des soldats qui s'éteint tous les jours dans les hazards de la guerre : il leur est permis de se nourrir de la chair des animaux, pourvu qu'ils ne leur aient pas eux-mêmes ôté la vie. On appelle aujourd'hui cette Tribu de guerriers, *Rageputes*, du nom de *Rajas*, qu'on donne aux Indes à un nombre infini de petits Souverains, dont les uns sont tributaires & vassaux des Mogols, & les autres indépendans. Les *Rageputes* subsistent de quelques portions de terres que leur assignent les *Rajas*. Au reste, il y a peu de milice dans le monde plus brave & plus attachée à la personne de son Prince ; ils font vœu de mourir à ses pieds un jour de bataille : avant d'en venir aux mains, ils s'embrassent comme pour se dire un éternel adieu. On prétend qu'ils ne combattent jamais qu'après s'être enyvres d'une forte dose d'opium ; c'est ce qui les rend furieux dans la mêlée : il est rare qu'ils donnent ou reçoivent quartier ; il ne leur manque que de l'ordre & de la discipline pour être formidables.

Après cette Tribu, la plus considérée est celle des *Banians* ou des *Marchands* ; ils passent pour être les plus zélés observateurs des loix austères de *Brama*, & s'abstiennent jusqu'au scrupule de la chair

& du poisson; leurs charités n'ont point de bornes, puisqu'indépendamment des riches & nombreux Hôpitaux qu'ils ont fondés pour les malades, les vieillards & les orphelins, ils en ont aussi établi pour les vaches, les oiseaux, les singes, &c. Mais que d'inconséquence dans la conduite des hommes! Ces Banianes, si doux, si humains, si philosophes, ne se communiquent qu'avec peine aux étrangers, & les trompent le plus qu'ils peuvent dans le commerce.

La quatrième & la dernière des Tribus, est celle des artisans: Brama les a dispensés de ses loix les plus rigides, attendu les travaux pénibles auxquels ils sont condamnés. Cette Tribu est subdivisée en autant de classes qu'il y a de sortes d'arts & de métiers; mais il n'est jamais permis à un artisan de sortir de sa classe pour passer dans une autre, & il est obligé d'élever ses enfans dans sa profession. Brama a modéré l'austérité de ses loix, selon le genre du travail des artisans: ceux à qui il a tout permis, sont les plus vils & les plus méprisés de la Nation.

Aureste, les Indiens dégénérèrent bientôt de leur première simplicité: à peine la renommée eut-elle publié dans le reste

de l'Asie les richesses de cette partie de l'Univers, qu'une multitude d'étrangers se rendit dans les Indes, & y porta le luxe, les arts & les vices. La Nation devint plus civilisée; elle s'instruisit dans les sciences; elle se forma au métier des armes & à la politique; mais elle perdit son innocence & ses vertus. Les Indiens amollis par la douceur du climat, & par l'exemple contagieux des étrangers, devinrent, non imperceptiblement & par degrés, mais avec une rapidité qui peut à peine se concevoir, le peuple le plus voluptueux de l'Asie. Rien de plus extravagant que le luxe effréné, que les anciens Auteurs reprochent à leurs Rois. Ils ne sortent jamais, dit (a) l'un d'eux, qu'environnés de femmes, dont les discours, les attitudes, les chants & les regards ne respirent que la mollesse & la débauche; quantité d'Officiers les précédent l'encensoir à la main pour parfumer le chemin; paroît ensuite le Roi, couché dans une litière d'or, éclatante de pierres; il est couvert d'une longue robe de lin, tissée d'or & de pourpre: après lui s'avance avec le même faste, le nom-

(a) Quint - Curce;

breux cortège de ses plus belles concubines : les Gardes du Prince portent en leurs mains des branches d'arbres , chargées d'oiseaux d'une beauté & d'une variété surprenantes ; leurs différens ramages forment un concert délicieux aux oreilles des Indiens. L'unique exercice de ces Rois fainéans est la chasse, dont ils prennent le plaisir dans un parc rempli de bêtes fauves ; & c'est de dessus leur char , qu'ils percent de traits ces animaux rassemblés pour leur amusement. Les femmes dont ils sont toujours entourés , les délassent de ce pénible exercice par leurs chansons , & célèbrent avec transport leurs victoires. L'entrée du Palais est enrichie d'une colonnade de vermeil , sur laquelle serpente une vigne d'or , ornée de figures d'oiseaux d'argent ; c'est dans ce vestibule que le Roi , au milieu de ses femmes , donne audience aux Ambassadeurs ; & il n'a pas honte de se faire parfumer les pieds & les mains , ou de se faire peigner la barbe & les cheveux par ses femmes, en leur présence. Tel est l'orgueil & le despotisme de ces monstres couronnés , qu'il en coûte la vie à quiconque fixe ses regards sur ses concubines , ou qui les approche de trop près.

Nous

Nous avons cru devoir tracer les loix, les coutumes & la religion des anciens Indiens, avec d'autant plus de raison, qu'elles subsistent encore aujourd'hui sans avoir presque été altérées par les différentes Révolutions que ces Peuples ont éprouvées, & dont il s'agit de rendre compte.

La fertilité des Indes, les diamans, les perles & la soie dont elles abondent, & sur-tout les thrésors immenses que toutes ces riches productions avoient attirés dans son sein de toutes les parties de l'Univers, tenterent l'avarice & l'ambition de ces fortunés brigands que le Peuple stupide honore du nom de Héros & de grands Hommes. Bacchus, Semiramis, Sesostris, Darius, fils d'Hystaspe, entrèrent en différens tems dans les Indes, & y porterent le fer & le feu : ils parcoururent en vainqueurs & en conquérans ces vastes Régions ; mais leurs conquêtes ne furent point durables, & à peine se souvient-on de l'expédition de ces oppresseurs de l'humanité.

Il n'en fut pas de même de l'invasion d'un Conquérant qui parut long-tems après eux, & qui les effaça par l'éclat de son nom. C'est Alexandre le Grand, qui, aspirant au titre de vainqueur des In-

des & de l'Univers, attaquâ, environ trois siècles avant l'Ere chrétienne, les Indiens que leur extrême éloignement de la Macédoine ne put mettre à couvert de sa fureur. Personne n'ignore les aventures, les combats & les victoires d'Alexandre : on sçait qu'il trouva dans Porus, l'un des plus puissans Princes des Indes, un ennemi digne de lui, & qu'enfin, malgré tous ses succès, il ne poussa point ses conquêtes au-delà de l'Hiphasé. Au reste, partout où il porta ses armes, il n'interrompit point la suite héréditaire des Rois Indiens ; il paroît seulement qu'il en soumit plusieurs à Porus, auquel il avoit rendu la liberté & le Royaume. Alexandre respecta aussi les loix, les coutumes & la religion des Indiens ; enfin il laissa dans ces Régions la plus haute idée de sa générosité & de son courage. Quoiqu'il se soit écoulé plus de deux mille ans, depuis qu'Alexandre a disparu de dessus la scène de l'Univers, on ne prononce pas encore aujourd'hui son nom aux Indes & dans toute l'Asie, sans une espece de vénération. Les Indiens regarderent même l'invasion de ce Prince comme utile, en ce qu'elle leur ouvrit le plus grand & le plus riche commerce. En effet, sur le récit des Macédoniens qui avoient suivi Alexandre

dans son expédition, les Syriens, les Arabes, les Egyptiens, les Grecs, éblouis des riches productions des Indes, s'empressèrent d'y porter l'or & l'argent pour en acheter tout ce qui sert d'aliment au luxe, dont ces Nations s'occupoient alors presque autant que des besoins de la vie. On sçait que depuis, les Romains suivirent l'exemple de tous ces Peuples.

Depuis Alexandre jusqu'à Gengis-kan, c'est-à-dire, pendant environ quinze siècles, les Indiens jouirent d'une paix profonde : leur tranquillité au moins ne fut point troublée par des invasions étrangères. On voyoit dans ces vastes Régions un grand nombre de Rois régner en paix sur le trône de leurs aïeux ; ils dépendoient à la vérité d'un Monarque plus puissant, auquel ils payoient tribut ; mais ce Roi, issu de Porus, & dont les descendans (a) conservent encore

(a) Ces Princes, issus de Porus, régissent sous le nom de *Rana*, qui signifie homme d'une belle représentation. Leurs Etats sont très-considérables ; ils peuvent, dit-on, mettre sur pied cinquante mille hommes de Cavalerie, & deux cent mille d'Infanterie : sans doute qu'ils arment tous leurs Sujets.

aujourd'hui dans les Indes une souveraineté considérable, mettoit toute sa gloire à défendre & à protéger ses vassaux.

Enfin, vers l'an 1200 de J. Christ, il s'éleva dans le Nord de l'Asie un homme plus funeste qu'Alexandre. Il est connu dans l'Histoire sous le nom de Zengis ou Gengis-Kan. Il prit naissance dans ces vastes Régions situées sur les frontieres de la Chine & des Indes, & qui s'étendent jusqu'à la mer Caspienne, & qu'on appelle la grande Tartarie. Cet homme qui avoit vécu jusqu'à 40 ans Particulier, sçut, à force d'audace & de génie, former un puissant parti d'aventuriers, à la tête duquel il réduisit sous son obéissance beaucoup de Hordes Tartares, dont il forma d'excellens soldats : bientôt, avec leur secours, il conquit presque toute la Tartarie, & s'en fit proclamer Kan ou Empereur. Les Peuples de ce pays, inconnus jusqu'alors, devinrent sous ses auspices la Nation la plus célèbre & la plus redoutable de l'Asie. Gengis-Kan forma le projet magnifique d'affervir l'Univers; & ce grand projet n'étonna point les barbares que le nouvel Empereur avoit accoutumés à la fatigue & au carnage. Ils vinrent se ranger de toutes les parties de l'Empire sous ses éten-

darts , & lui formerent une armée de huit-cent mille hommes , qui ne respiroient que le sang & le pillage. L'inondation prit son cours vers la presqu'Isle en deçà du Gange , dont Gengis-Kan fit une vaste solitude. Le malheureux Roi qui regnoit dans ces délicieuses Contrées , vaincu & pris , périt dans les supplices : de-là le farouche Gengis-Kan entra dans la Chine dont il désola & conquit la meilleure partie : à son retour, les Indes devinrent sa proie , & ensuite la Perse ; enfin il soumit à son empire l'Asie presque-entiere. La mort surprit Gengis , & il n'avoit pas encore rempli la moitié de ses projets ; les dernieres paroles qu'il proféra en expirant , furent un ordre à ses enfans d'achever la conquête de l'Univers.

Ses enfans dévorés de la même ambition , ne furent que trop fidèles aux volontés de leur pere. L'un d'eux acheva la conquête de la Chine : un autre ravagea encore les Indes : un troisiéme enfin parvint jusqu'au bord du Danube, menaçant l'Europe du plus odieux de tous les esclavages. L'Asie alors changea de face ; elle fut partagée presque-entiere en trois Empires puissans , tous les trois possédés par les enfans de Gengis ; mais ces Empires fondés sur les débris de tant

d'autres , ne subsisterent pas long-tems avec éclat. La mollesse, l'idole de presque tous les Monarques de l'Orient, fut la seule Divinité à laquelle sacrifirent les descendans de Gengis : presque tous éprouverent sur le thrône la honte, l'humiliation & la destinée tragique de tant de Rois vaincus , enchaînés & privés de la vie par le cruel Gengis ; juste & terrible châtiment que la Divinité ménage sans cesse contre les fléaux de l'humanité ou contre leur postérité.

Cependant les Tartares , amollis par les délices , avoient perdu presque toutes leurs conquêtes ; & les Indiens ne furent pas les derniers à secouer le joug odieux de ces barbares. A peine paroissoit-il dans les Indes quelques traces de la domination de Gengis & de ses enfans , lorsque quelques Marchands Arabes , établis sur les côtes des Indes , profitant de la foiblesse des Rois & des Peuples qui les avoient admis parmi eux , s'emparèrent d'une grande partie des riches Provinces de la Péninsule d'en-deçà du Gange & y établirent l'Alcoran avec une nouvelle domination. Ces Etrangers , auxquels les vaincus donnerent le nom de *Patanes* , surpris de la facilité avec

laquelle ils avoient réduit tant de Régions, s'avancèrent dans les Provinces qui sont entre l'Indus & le Gange. Par-tout ils eurent les succès les plus brillans ; non que les Indiens manquaient de courage : mais c'est que jamais ils ne sçurent se réunir pour s'opposer de concert aux usurpateurs. Les Patanes, après avoir vaincu plusieurs Rois, fondèrent un Empire puissant, dont la Capitale fut Dehly, sur la riviere de Gemna (a).

Les Patanes se multiplièrent prodigieusement : leur Etat devint riche & respectable, parce que cette colonie de Négocians n'avoit point apporté aux Indes l'esprit de destruction & d'intolérance, qui semble particulièrement être affecté aux disciples de Mahomet. Les Patanes laisserent volontiers au Peuple conquis ses loix, ses usages & sa religion ; c'est pourquoi ils eurent peu de révoltes à craindre de la part d'une Nation docile, foible, & née pour la servitude. Les Conquérans, paisibles possesseurs d'un

(a) La riviere de Gemna est comparable à la Loire, tant par sa largeur & sa rapidité, que par les différens débordemens auxquels elle est sujette.

Empire vaste & très-peuplé, tournèrent tous leurs efforts contre les Rois Indiens, qui jusqu'alors s'étoient maintenus dans l'indépendance, par la situation de leurs Etats, les uns environnés de montagnes, les autres fortifiés par des forêts inaccessibles. Le danger commun ne réunit point encore ces petits Souverains pour repousser ensemble leurs ennemis : chacun d'eux avoit pour principe de n'être jamais l'agresseur. Cette conduite pitoyable, qu'on doit moins attribuer à l'horreur de l'effusion du sang humain, qu'à l'indolence naturelle à tous les Indiens, contribua infiniment aux avantages des Patanes ; elle ouvrit depuis le chemin aux progrès rapides des Mogols, qui depuis vinrent établir sur les débris de l'Empire des Patanes une domination qui subsiste encore aujourd'hui avec éclat aux Indes.

L'auteur de cette nouvelle Révolution fut le fameux Timur, plus connu sous le nom de Tamerlan : cet homme né dans la Transoxane, Province de la grande Tartarie, l'an de l'Ere chrétienne 1335, & de l'égire 736, étoit de la même famille que Gengis-Kan, & sujet de Houssain, qui pour lors occupoit le trône du Turquestan, dont la Tran-

soxane étoit une dépendance. Il fut élevé à la campagne , & on lui confia , selon la coutume de sa Nation , le soin des troupeaux. Ce berger devoit être un jour l'un des plus célèbres conquérans de l'Univers : dès son enfance , il laissa échapper des traits de fierté & d'audace , qui présageoient sa grandeur future. Il prit dès-lors sur les jeunesbergers du voisinage un ascendant & une supériorité qu'il scût depuis conserver sur tous les hommes. Son plaisir étoit de les rassembler & de les exercer par différens petits combats. Ces jeux si innocens devinrent dans la suite funestes à toute l'Asie. Les jeunes Tartares s'accoutumèrent à respecter Tamerlan comme leur Roi. Celui-ci , las des combats imaginaires qui avoient fait les délices de son enfance , conduisit bientôt ses camarades sur les terres des Hordes voisines , & les enrichit par le pillage. Le succès de ces petites invasions encouragea Tamerlan à tenter de plus grandes entreprises. La fortune le suivit dans ses courses ; les brigands accoururent de toutes les parties de la Transoxane auprès de Tamerlan , pour avoir part au butin. En peu de tems , l'heureux Tartare vit sous ses ordres une espede d'armée à qui il nemanquoit que des

armes pour être redoutable. Les progrès du Chef de cet amas de voleurs parvinrent aux oreilles du Roi Houffain : ce ne fut pas sans surprise & sans indignation qu'il apprit qu'un Prince de son sang se signaloit par des brigandages odieux : il crut entrevoir dans le caractère de Tamerlan d'autres projets que ceux d'un vain pillage, & ne devoir se reposer que sur lui-même du soin de le réprimer ; en conséquence il rassembla ses troupes , & les conduisit vers Tamerlan. Celui-ci eut l'audace de se présenter au Roi, & son audace fut justifiée par le succès. Rien ne paroïssoit plus inégal que ce combat : d'un côté, un Roi légitime & plein d'expérience, des soldats agueris, couverts de fer, bien armés & très-nombreux ; de l'autre, un jeune homme connu seulement par ses crimes, une troupe de bergers, & des voleurs qui n'avoient pour armes que des bâtons ferrés ; mais le désespoir d'éviter le supplice autrement que par la victoire, tint lieu de tous les avantages de l'ennemi aux compagnons de Tamerlan. Leur Chef, déterminé à vaincre ou à périr, leur communiqua tout son courage ; & chacun d'eux combattit, comme s'il avoit eu une couronne à espérer

par la victoire. La fortune se déclara pour Tamerlan : le Roi Houffain perdit la vie ; & aussi-tôt le vainqueur ordonna qu'on épargnât les vaincus qu'il regardoit déjà comme ses sujets. Il fit prendre à ses soldats les armes trouvées sur le champ de bataille, & parut quelques jours après devant Samerkand. Les citoyens se hâtèrent de lui ouvrir leurs portes, & de le proclamer Roi, avec d'autant moins de répugnance, qu'ils soupiroient après un Chef guerrier, & qu'après tout Tamerlan étoit issu du sang royal. Le Royaume entier suivit rapidement l'exemple de la Capitale ; & en moins de six mois, l'heureux Tamerlan se vit paisible possesseur d'un des principaux Royaumes de l'Asie.

Le nouveau Roi déclara qu'il vouloit suivre les traces de Gengis-Kan, & rendre à l'Empire Tartare son ancien éclat. C'est dans cette vue qu'il s'appliqua à former une Cavalerie nombreuse & invincible ; il l'exerça d'abord dans plusieurs guerres qu'il entreprit contre ses voisins : il recueillit le fruit de ses travaux & de sa prévoyance ; car ce fut à sa Cavalerie qu'il dut dans la suite toutes ses victoires. Après avoir soumis toute la Tartarie, il balança quelque

tems de quel côté il porteroit ses armes ; mais la fatalité qui forme presque toujours dans le Nord les conquérans du Midi , le conduisit dans les Provinces voisines de la Transoxane. Il partit de Samerkand à la tête de quatre cent mille hommes , & soumit avec une rapidité incroyable tous les États , depuis la Tartarie jusqu'au fleuve Indus.

Cependant , sur le bruit qu'un conquérant sorti du Nord avec une armée de Tartares , Peuple dont la valeur & les exploits avoient changé la face de l'Asie , deux siècles auparavant , les Peuples qui habitent entre l'Indus & le Gange , furent remplis de terreur & d'effroi ; à la vue du danger qui les menaçoit , les Patanes & les Indiens suspendirent leur haine mutuelle , & s'unirent contre l'ennemi commun ; mais Tamerlan , content d'avoir entamé les Indes , réserva à un autre tems la conquête entière de ces vastes Régions. Il conduisit son armée victorieuse dans la Perse qu'il réduisit sous son obéissance ; jamais Prince ne fut plus insatiable de victoires & de conquêtes. De la Perse , Tamerlan marcha dans les Provinces de la Tartarie qui ne reconnoissoient pas encore son Empire : par-tout , la fortune seconda sa valeur : nul Peuple

dans l'Univers n'étoit capable d'arrêter un Roi si puissant. Son premier soir, après avoir parcouru en vainqueur presque toute la Tartarie, fut d'incorporer dans ses troupes l'élite de la Jeunesse des Provinces qu'il venoit de ravager. Une révolte dangereuse l'attira de nouveau dans la Perse, & il l'éteignit dans des fleuves de sang. Il marcha ensuite dans l'Assyrie & les Régions voisines, où il eut à combattre une infinité d'Émirs qui s'étoient formés de petites Souverainetés sur les débris de l'Empire des Califes, dont la Capitale étoit Bagdad. Tout plia sous le poids énorme de sa puissance; mais il fut arrêté au milieu de sa course par la nouvelle que les Indiens du Cabulistan s'étoient soulevés. Aussi-tôt il traversa la Perse, & se présenta aux ennemis, qui, épouvantés de la célérité de sa marche, se défendirent mal & furent vaincus. Tout rentra dans la soumission, mais Tamerlan ne se crut pas assez dédommagé de sa course par cet exploit: c'est alors qu'il résolut de passer le fleuve Indus, & d'ajouter à son Empire les riches Provinces qui composent l'Indostan. L'époque de cette invasion doit être fixée à l'an 1400 de notre salut, & de l'égire 801.

Tamerlan s'étoit flatté que la conquête des Indes ne lui coûteroit qu'une simple marche, ou tout au plus une de ces lettres foudroyantes dont il se faisoit précéder, & qui quelquefois lui soumettoient des Royaumes, sans qu'il lui en coûtât une goutte de sang. Il étoit confirmé dans son opinion par l'idée qu'il avoit des Indiens, Peuple amolli par les chaleurs & les délices du climat, affoibli par les Patanes, & enfin nullement comparable aux Tartares & aux Persans qu'il venoit de vaincre; mais il se trompa: les Indiens se comportèrent en dignes descendans de ceux qui s'étoient défendus avec tant de valeur contre Alexandre, & il trouva dans cette expédition des périls dignes de son courage. Les Indiens, réunis avec les Patanes, formerent une armée dont la Cavalerie seule montoit à plus de cent mille hommes: on ne pouvoit compter l'Infanterie; ils menotent avec eux plusieurs centaines d'éléphans dressés aux combats. Ce fut avec cet appareil formidable que le Rana, issu de Porus, & qui paroît avoir été choisi pour commander toute l'armée, se présenta à Tamerlan. Le nombre, la fierté & les menaces des Indiens, & sur-tout

leurs éléphans répandirent l'allarme & la terreur dans le camp des Tartares. D'abord ils commencèrent à se plaindre entr'eux de l'ambition démesurée de l'Empereur qui les menoit de combat en combat, sans qu'aucune victoire pût assouvir sa passion pour la gloire : des plaintes secrètes, ils passèrent aux imprecations & aux menaces ; enfin ils osèrent déclarer qu'ils se jetteroient sur les Officiers qui entreprendroient de les conduire contre un déluge d'hommes & de monstres armés pour leur destruction. Le fier Tamerlan comprit alors, qu'il avoit trop compté sur le courage de ses sujets, & qu'il falloit songer à une retraite encore moins humiliante que dangereuse. Déjà il donnoit tristement ses ordres pour le départ, lorsqu'un muletier, aposté sans doute par ses ordres secrets, élevant la voix en présence de toute l'armée, reprocha fortement à Tamerlan la foiblesse avec laquelle il cédoit aux cris de ses soldats ; & en même tems il peignit avec des couleurs si vives la honte & le danger de la fuite ; il exagéra tellement la lâcheté & l'indiscipline des Indiens ; il promit enfin avec tant de confiance une victoire facile &

décisive, qu'aussi-tôt les Tartares, comme s'ils eussent entendu la voix d'un Dieu, parurent d'autres hommes ; ils demandent avec des cris redoublés, qu'on les mene sur le champ à l'ennemi, afin d'effacer dans son sang l'ignominie dont ils venoient de se couvrir en se soulevant. L'Empereur enchanté du succès de son stratagème, crut qu'il ne falloit pas laisser refroidir l'ardeur des troupes, & à l'instant donne le signal de la bataille. Les Indiens qui avoient appris par les transfuges l'accablement des Tartares, se préparoient à les poursuivre, & non à les combattre : surpris & déconcertés de la résolution imprévue des ennemis, ils les attendirent avec inquiétude ; la bataille s'engagea, & on se battit de part & d'autre avec beaucoup de courage : enfin Tamerlan remporta la victoire, & ne la dut qu'à la supériorité de ses talens sur ceux du Général Indien. Le succès de cette bataille qui paroît avoir été complète valut à Tamerlan la conquête de la meilleure partie de l'Indostan : les principales forteresses tombèrent entre ses mains, & il se les assura par de nombreuses garnisons. Le Rana, le Roi des Patanes & les autres Souverains Indiens

se soumirent à un tribut considérable envers le vainqueur, qui, à ce prix, leur laissa leurs États, leurs loix & leur religion.

Tamerlan, couvert de gloire & chargé de dépouilles, retourna à Samerkand dont il avoit fait la plus belle Ville de l'Asie ; il entra en triomphe dans cette Capitale, où tous les arts qu'il y avoit fait naître, s'empresserent à l'envi de célébrer sa gloire. Il se délassa quelque tems de ses fatigues, en donnant des fêtes magnifiques, & en répandant partout le goût & l'émulation ; car ce Prince qui avoit vieilli dans les guerres & les combats, aimoit les sciences & les arts, & avoit toujours à sa suite les hommes les plus instruits de ses États ; mais l'ambition inquiète & active du conquérant se réveilla bientôt : il résolut d'ajouter de nouveaux lauriers à ceux qu'il avoit déjà cueillis ; mais il alla les moissonner dans des lieux bien éloignés de ceux qui avoient été le théâtre de ses exploits : ce fut dans l'Asie mineure qu'il porta ses pas ; la terreur & l'effroi le précédoient par-tout : les obstacles disparurent devant lui, & il parvint jusqu'à Ancyre dans la Galatie, en admirant lui-même sa fortune.

Bajazeth Ilderim , ou le Foudre , Empereur des Turcs , homme aussi funeste à l'Europe , que Tamerlan à l'Asie , étoit depuis long-tems inquiet & jaloux des prodigieux accroissemens de la puissance Tartare ; ce Prince , qui ne le cédoit à Tamerlan , ni en courage , ni en ambition , ni en talens , avoit mis sous le joug vingt Peuples différens ; sa domination s'étendoit des bords du Danube jusqu'à ceux de l'Euphrate : il ne lui manquoit plus que Constantinople & quelques foibles Provinces de l'Empire des Grecs , pour avoir un État aussi vaste que l'avoit été celui des premiers Empereurs de l'Orient. Déjà il étoit prêt de s'en rendre maître , lorsque Tamerlan , à la protection de qui les Grecs avoient eu recours , mit le comble à la fureur de Bajazeth , en le priant de laisser en paix un Peuple foible & malheureux. Le fier Sultan ne répondit à Tamerlan que par des menaces ; & c'étoit pour venger cette injure , que Tamerlan avoit entrepris l'expédition dont nous parlons. Bajazeth occupé d'autres guerres , ne fit d'abord que de foibles efforts pour le repousser.

Enfin , après avoir donné la paix à

ses ennemis, il vint à la tête d'une armée de plus de trois cent mille hommes, chercher dans les plaines d'Ancre son rival. Personne n'ignore le succès de cette bataille, une des plus mémorables dont il soit mention dans les fastes de l'Histoire. On sçait que Tamerlan mit le comble à sa gloire, en remportant une victoire sur les Turcs qui passoient alors pour la meilleure milice de l'Univers : on sçait aussi que Bajazeth tomba entre les mains de son vainqueur ; mais il est faux, comme l'ont avancé les Auteurs Grecs, par haine contre Bajazeth, que Tamerlan abusa de la victoire, au point d'enfermer son prisonnier dans une cage de fer, de le donner en spectacle à tous les Peuples, de le nourrir des miettes de pain qui tomboient de sa table, & de se faire servir par l'épouse de l'infortuné Sultan, presque nue. Il est constant au contraire, que l'Empereur Tartare traita le vaincu avec tous les égards dûs à sa dignité, & qu'il le consola lui-même de sa disgrâce. Il n'est pas moins constant que Bajazeth attenta lui-même à ses jours, par un sentiment de honte & de désespoir très-naturel à imaginer dans un Prince fier, & qui se voyoit avec horreur

l'ornement du triomphe de Tamerlan qui le traînoit à sa suite dans toute l'Asie.

Tamerlan formoit tous les jours de plus vastes projets ; il sembloit ne devoir arrêter le cours de ses victoires , que lorsqu'il auroit asservi l'Univers : il marchoit à la conquête de la Chine , lorsqu'enfin la mort le surprit à Otrar , l'an de J. Christ 1405 , & de l'égire 806. Tout ce qu'on nous a laissé sur la personne & le caractère de ce Monarque si fameux , est plein d'incertitudes & de contradictions. Les Historiens Arabes nous le peignent comme un Héros comparable à Alexandre par l'éclat de ses victoires , l'étendue de ses conquêtes & l'amour des sciences & des arts , mais supérieur au Roi de Macédoine par la sobriété , la continence , la modération & la clémence ; d'autres au contraire nous le représentent comme altéré de sang , avide de butin , d'un orgueil insupportable , sans foi , sans honneur , & tel enfin que nous nous figurons un Tartare , qui ne connoît d'autres droits que ceux de la force & de la tyrannie. Les Historiens ne s'accordent pas plus sur sa religion : quelques-uns prétendent qu'à l'exemple de Gengis-

Kan, sur les traces de qui il fit gloire de marcher, il ne connut jamais que la loi naturelle, & qu'il n'adora qu'un seul Dieu, sans aucun appareil de culte ; mais il paroît prouver qu'il fut un des Musulman les plus zélés. Quoi qu'il en soit de la religion, des mœurs, des talens & du caractère de Tamerlan, on doit le regarder comme un des plus terribles fléaux qui aient ravagé l'Univers : plusieurs millions d'hommes périrent par son ambition, & plus encore traînèrent leurs malheureux jours dans l'exil, l'indigence & l'accablement. Il ne faudroit qu'un petit nombre de brigands couronnés, aussi heureux & aussi puissans que Tamerlan, pour anéantir la race humaine.

La vaste Monarchie que Tamerlan avoit formée des débris de tant de trônes renversés, fut partagée & déchirée par ses enfans ; mais, poursuivis à leur tour par la vengeance divine, la plupart des héritiers du tyran périrent misérablement. Leur Sceptre sanglant passa en d'autres mains, & cette race odieuse disparut de dessus la terre, excepté une seule branche qui eut pour auteur Miracha, le troisième des enfans de Tamerlan. Celui-ci eut en partage les

Provinces Orientales de la Perse, & les conquêtes faites dans l'Indostan. Il établit le siège de son Empire à Herat; son regne fut troublé par des guerres éternelles. On ne sçauroit croire combien il fit d'efforts pour affermir dans les Indes la domination que Tamerlan lui avoit laissée : chaque année, il étoit obligé de passer l'Indus, soit pour étouffer des révolutions sans cesse renaissantes, soit pour venir lui-même, à la tête de toutes ses forces, lever le tribut auquel les Rajas s'étoient soumis envers les Tartares, & dont alors ils cherchoient à se dégager. Il trouva dans les Indiens plus d'amour pour la liberté & l'indépendance, plus de courage & de grandeur d'ame, qu'ils n'en avoient jamais fait paroître; ils firent éprouver de sanglans revers à Miracha, qui, dans une de ces expéditions, tomba lui-même entre les mains du Roi de Cascar. Le Prince Indien, loin d'abuser de sa victoire, traita le Tartare avec une magnanimité dont l'Histoire de l'Asie ne fournit presque point d'exemple; il lui rendit la liberté à condition de l'affranchir seulement du tribut auquel le sort des armes l'avoit autrefois condamné.

Mais Miracha, plus sensible à la

honte d'avoir été vaincu & pris par un de ses vassaux , qu'à la générosité avec laquelle il avoit été élargi , revint dans les États de Cascar , brûlant de tous les feux de la vengeance : jamais Tâmerlan ne s'étoit signalé par plus de barbarie & de brigandages dans ses courses , que son fils dans cette expédition : le fer d'une main & le flambeau de l'autre , il renversa & détruisit les Villages , les Bourgs & les Villes ; brûla les moissons & les arbres fruitiers , & égorga tous les Indiens de Cascar qui tomberent entre ses mains. Le malheureux Roi qui ne s'attendoit pas à être payé ainsi de son bienfait , avoit d'abord résolu de laisser un libre passage à ce furieux ouragan , & de se retrancher sur des montagnes ; mais il ne persista pas dans ce sage dessein : cédant aux cris de ses sujets & à la douleur de voir ses États inondés de sang , il descendit dans la plaine pour chercher son ennemi ; mais la fortune trahit son courage ; il fut vaincu & pris à son tour par Miracha.

Le premier soin du Tartare , qui méritoit si peu de vaincre , fut d'ordonner qu'on arrachât les yeux au vaincu ; qu'on le chargeât de fers ; qu'on le

revêtit de haillons, & qu'on l'exposât ainfi aux insultes de toute l'armée victorieuse : après quoi il prit le chemin de Herat où il entra sur un char de triomphe auquel étoit attaché le Roi de Cascar, qu'on renferma ensuite dans un sombre cachot ; mais Miracha ne jouit pas long-tems de sa barbarie.

Ce Roi Indien, chargé de fers , aveugle , gémissant au fond d'une prison , fut l'instrument dont la Divinité se servit pour punir avec éclat l'ingratitude du Tartare. Ayant appris que son prisonnier, tout privé qu'il étoit de la lumière , avoit une telle adresse à lancer des flèches , qu'il ne manquoit jamais d'atteindre le but qu'on lui proposoit , pourvu qu'on fit du bruit autour, Miracha voulut se convaincre par sa propre expérience d'un fait qu'il regardoit comme impossible. Un jour il ordonne qu'on lui amene le Prince Indien dans son ferrail , lui fait ôter ses fers , lui remet un arc & des flèches , & lui ordonne de viser à un certain but , dès qu'il l'entendrait parler : le Roi de Cascar, au premier son qui frappe ses oreilles , décoche une flèche , & perce le cœur de Miracha. Les Gardes en fureur mettent en pièces le meurtrier dont les dernières paroles furent

furent un remerciement au Ciel de lui avoir fourni les moyens de se venger de son tyran.

A Miracha succéda Abuchaid , l'aîné 1451.
de ses fils ; ce jeune Prince oublia dans le sein de la mollesse , la gloire & les exploits de ses ancêtres. Il gouverna avec un sceptre de fer ; mais ce fut moins son orgueil , sa cruauté & ses dissipations qui souleverent les Tartares & qui excitèrent une révolte , que l'oisiveté dans laquelle Abuchaid consumoit ses plus beaux jours , & tenoit enchaînée la valeur d'une Nation qui ne respiroit que les combats & le pillage. Le mécontentement éclata d'abord par des murmures secrets , & ensuite par des remontrances hardies ; mais les Émirs s'apercevant que l'Empereur étoit insensible aux plaintes des Peuples , ils animèrent tout à la fois les armées & les citoyens : le Palais fut investi par une multitude effrénée qui faisoit retentir l'air de ces cris : *Périsset le tyran*. Abuchaid étonné des menaces , de la fureur & de la défection générale , s'enfuit du Palais , seul & déguisé sous le vil habit d'un Faquir ; il parcourut , en mendiant son pain , tous les États dont il venoit de se voir le Souverain.

L'excès de sa misère mit ses jours à couvert ; il échappa à ceux qui avoient ordre de le poursuivre & de le mettre à mort : personne d'eux ne soupçonna l'Empereur des Mogols sous la livrée de la pénitence & de l'avilissement.

Cependant un frere du Prince fugitif venoit d'être élevé en sa place sur le thrône ; mais les Tartares trouverent en lui un tyran plus lâche & plus impitoyable que celui qu'ils avoient pros crit. Un parti puissant se forma encore contre le nouveau Roi ; mais il n'osa agir , sans être appuyé auparavant de quelque Prince descendant de Tamerlan , dont la postérité paroissoit alors réduite dans le Royaume de Hérat à ces deux freres. On fit des recherches secretes & exactes sur Abuchaid , non plus dans le dessein de lui arracher la vie , mais pour lui rendre la couronne. Ces recherches furent plus heureuses que les premieres : malgré l'étrange déguisement qu'Abuchaid avoit pris pour se dérober à la mort, il fut reconnu , conduit à Hérat & porté sur le thrône ; sans que cette nouvelle Révolution coûtât d'autre sang que celui de l'usurpateur.

L'infortune avoit changé le cœur d'Abuchaid & corrigé ses mœurs ; d'un tyran mol , voluptueux , fainéant , cruel

& avide, elle avoit fait un Roi appliqué, actif, brave & infatigable : la valeur du Prince réveilla & échauffa celle de la Nation. Abuchaid devint le plus grand des Monarques de l'Asie ; son règne ne fut qu'une suite de victoires & de conquêtes ; il réunit sous sa domination presque tous les États que son aïeul Tamerlan avoit conquis.

Son premier coup d'essai fut la conquête de la Tranfoxane, qu'il dut autant à ses artifices qu'à sa puissance ; il rétablit le siége de l'Empire à Samerkand, où, à l'exemple de Tamerlan, il fit fleurir les sciences & les arts : de-là il passa dans les Indes, où il parut avec le même éclat qu'Alexandre : à son arrivée, tous les Émirs établis dans les forteresses conquises par ses prédécesseurs, rentrèrent dans la dépendance dont ils avoient secoué le joug pendant les dernières Révolutions. Les Rois Indiens, qui avoient cessé de payer le tribut, racheterent leur grace au prix de leurs trésors. Il ne tenoit qu'à Abuchaid de pousser ses conquêtes plus loin que Tamerlan : le bruit de son nom avoit répandu la terreur & l'alarme dans toutes les Indes ; mais tandis qu'il se couvroit de gloire, ses femmes le cou-

vroient de honte à Samerkand : une d'elles , la Sultane favorite , osa élever son amant sur le trône & le couronner de ses propres mains. Samerkand & la moitié de l'Empire s'étoient déclarés en faveur de l'usurpateur. A cette nouvelle , Abuchaid transporté de fureur, accourut , jurant de laver son affront dans des fleuves de sang ; mais la vengeance n'étoit point facile. L'Émir que les femmes d'Abuchaid lui avoient substitué , étoit un homme plein de courage & de génie. Il avoit rassemblé une armée formidable , & il fallut combattre. La victoire après avoir long-tems balancé , se déclara pour le parti le plus juste. L'Émir rebelle se fit tuer , & les femmes , auteurs de la révolte , se déroberent au ressentiment du vainqueur outragé , les unes par le poison , les autres par le fer & le feu. Abuchaid ne put épuiser sa vengeance que sur les Officiers du Serrail , qui n'avoient pas eu le courage de suivre l'exemple des Sultanes.

La guerre & l'ambition avoient alors tant de charmes pour Abuchaid , que la crainte de quelque révolte pareille à celle qu'il venoit d'éteindre , ne put le retenir dans ses États. Il partit pour de nouvelles conquêtes : la victoire le

favorisa toujours : nulle puissance n'égalait alors la sienne. Il ne tenoit qu'à lui de jouir, dans le sein de la paix & de la gloire, des jours que le Ciel lui avoit comptés ; mais il avoit formé le projet de réunir sur sa tête toutes les couronnes que Tamerlan avoit usurpées : il ne lui manquoit plus que la Perse ; & c'étoit - là que le Ciel l'attendoit pour donner en sa personne à l'Univers le spectacle de la chute d'un Roi qui avoit abusé de ses talens & de sa puissance pour le malheur de l'humanité.

Uzum - Cassam, Prince Mogol, & issu, comme Abuchaid, de Tamerlan, avoit hérité du trône de Perse & lui avoit rendu son ancien éclat, en détruisant les Émirs qui étoient devenus indépendans dans leurs gouvernemens, par la foiblesse de ses prédécesseurs. Soit que la gloire d'Uzum - Cassam blessât les yeux d'Abuchaid, qui auroit voulu être le seul grand homme de l'Asie ; soit plutôt qu'il regardât tous les Peuples & les Rois comme devant servir de trophée à sa gloire & à sa puissance, l'Empereur Mogol entra brusquement dans la Perse avec une armée de quatre cent mille hommes, commandée sous ses ordres par ses trois fils aînés.

Uzum-Cassam, dont les forces ne pouvoient se mesurer avec celles d'Abuchaid, eut recours aux prières & aux soumissions. Il envoya à son ennemi des Ambassadeurs pour demander la paix & offrir un tribut ; mais Abuchaid fit comprendre par ses réponses, que son dessein étoit de réunir sous sa puissance tout ce qui avoit composé l'Empire de Tamerlan. Le brave Uzum-Cassam n'étoit pas homme à céder, sans combattre, un trône dont la conservation lui avoit coûté tant de sang & de travaux. Il résolut de ne le quitter qu'avec la vie : en conséquence, il ravagea lui-même les campagnes par où devoient passer les ennemis, & se retira ensuite avec l'élite de ses forces dans des défilés & des montagnes presque inaccessibles ; mais Abuchaid dont le Ciel avoit déterminé la perte, eut la témérité de l'y poursuivre. Les vivres manquèrent bientôt à l'énorme multitude qu'il traînoit après lui, & il eut la douleur de voir expirer à ses yeux de faim, de soif & de fatigue, ses vieux soldats avec lesquels il avoit conquis la moitié de l'Asie : il fallut enfin songer à une retraite honteuse & précipitée ; mais la fuite ne garantit point le vieil

Empereur de la destinée la plus funeste. En effet, Uzum-Cassam n'eut pas plutôt appris que les ennemis se retiroient, qu'il sort de son camp, les poursuit à son tour, & les atteint. Les Mogols épuisés, mourans, ne rendirent presque aucun combat : les Persans en firent un carnage effroyable, & ils ne consentirent à donner quartier, que lorsqu'ils furent las de tuer. Abuchaid & ses trois fils tombèrent vifs entre les mains des ennemis : on les conduisit à Uzum-Cassam ; mais loin de s'humilier devant son vainqueur, le fier Abuchaid ne l'eut pas plutôt apperçu, qu'il lui reprocha de s'être toujours mis à couvert du danger par lâcheté. Le Roi de Perse, outré des injures & des reproches de son prisonnier, le condamna au supplice, & le fit exécuter sur un échafaud à la vue de son armée. Il fit ensuite passer un fer chaud sur les yeux des trois Princes Mogols, & les relégua dans différentes forteresses.

La fin tragique & honteuse d'un pere qui, après avoir été le Monarque le plus puissant, & long-tems le plus heureux de l'Asie, avoit terminé ses jours par la main d'un bourreau, fit une impression profonde sur l'esprit de Seick-Omar, le quatrième des fils d'Abuchaid,

& qui lui succéda, au défaut de ses aînés, privés de la lumière & détenus dans les fers des Persans. Il détesta la gloire des conquérans qui n'étoit fondée que sur l'injustice & le malheur de l'humanité. Il n'est pas étonnant qu'un Prince si pacifique ait perdu toutes les conquêtes d'Abuchaid. Il ne conserva de l'Empire de son prédécesseur, que la Transoxane & la partie des Indes, soumise par Tamerlan.

Au reste, les Sujets de Seick - Omar furent heureux sous un Prince si juste; mais les délices d'une longue paix les amollirent : ils oublièrent l'art de la guerre, & cessèrent d'être une Nation belliqueuse & redoutable. Rien ne ressembloit moins aux Tartares qui avoient été la terreur de l'Asie sous Tamerlan & Abuchaid, que les Tartares de Seick-Omar. Une révolution si rapide dans les mœurs & le génie d'un Peuple, annonce presque toujours sa décadence & son humiliation; mais Seick - Omar ne fut pas témoin des maux qu'il avoit préparés par sa mollesse. Il périt malheureusement d'une chute qu'il fit dans les fossés de son Palais de Samerkand, avec la réputation d'avoir eu plutôt les vertus d'un Derviche que celles d'un Roi.

Babar, son fils & son héritier, ne put opposer d'armée à plusieurs hordes de Tartares: appelés Usbeck, qui fondirent dès la première année de son règne dans la Transoxane, tant ses Sujets avoient dégénéré de leur ancienne valeur. Le jeune Prince se vit généralement abandonné; il n'eut que le tems de se sauver à Cabul dans les Indes, emportant avec lui le trésor de Tamerlan, le seul bien presque qui lui restât; mais la fortune lui réservoir dans ces Contrées un trône plus éclatant; & c'est à un de ses amis, trésor bien plus précieux que celui de Tamerlan, que Babar fut redevable de la gloire dont il se couvrit aux Indes.

Cet ami étoit un Philosophe appelé Ranguildas, qui, aux connoissances les plus vastes & les plus sublimes, joignoit les qualités d'un homme d'État, les talens d'un Général & l'ame d'un Sage. Seick-Omar, plein de respect pour la vertu de Ranguildas, lui avoit confié le gouvernement du Cabulistan; & ce choix heureux fut la source de la prospérité de ses descendans. En effet, Ranguildas, loin de se laisser entraîner par le torrent de la révolution, reçut le fils de son bienfaiteur comme son Roi,

& le consola de tous ses malheurs. Bientôt, par ses soins, Babar se vit à la tête d'une nombreuse armée : le desir de la vengeance, l'espoir de se rétablir sur un trône dont il venoit d'être renversé, appelloient déjà Babar à Samerkand, lorsque Ranguildas lui adressa ce discours : *Non, Seigneur, ce n'est point du côté du Nord que tu dois porter tes pas ; sans doute que la vengeance que tu respires est juste & légitime, mais est-ce à un Roi sage & éclairé à écouter le mouvement des passions, lorsqu'elles ne peuvent le conduire qu'au précipice ? Tu n'as point prévu combien il seroit téméraire d'attaquer avec une armée amollie par les délices des Indes, des Conquérans célèbres par leur courage & leurs victoires. Apprends que les soldats rassemblés sous tes étendarts, tremblent au seul nom des Usbecs. Le Ciel, dispensateur des trônes, a destiné celui de Samerkand à ton ennemi ; mais ce même Ciel ne t'a préservé de tant de dangers & conduit sur les rives de l'Indus, que pour te mettre en possession d'une des plus brillantes couronnes de l'Univers. Jette les yeux sur l'Indostan ; cet Empire déchiré, affoibli par des guerres éternelles entre les Patanes & les Rajas,*

s'offre une proie aisée à saisir : c'est dans ces délicieuses Régions qu'il faut fonder une nouvelle Monarchie, & te couvrir d'une gloire égale à celle de ton aïeul Tamerlan, qui en a si heureusement entamé la conquête.

Babar, frappé d'un conseil si sage, sentit son ressentiment s'évanouir, & ne s'occupa plus que d'un projet qui flatoit agréablement son ambition & son courage ; mais avant que d'entreprendre une expédition qui devoit affermir pour jamais la domination Mogole dans les Indes, Babar conçut le dessein d'examiner par lui-même l'état des forteresses qui lui appartenoient au-delà de l'Indus, & de passer chez les Nations qu'il vouloit attaquer, afin de reconnoître par lui-même les forces, les mœurs, le gouvernement & les principales places des Indes. Il ne s'ouvrit de sa résolution, qu'au seul Ranguildas : l'un & l'autre, déguisés sous l'habit de (a) Jogui, parcoururent tous les pays qui alloient être le théâtre de la guerre.

Dans cette course hardie, Babar observa que les Indes étoient habitées & suiv.

(a) Les Joguis sont des Moines Indiens.

par trois Nations, dont le génie, le courage, la religion, les mœurs & les loix étoient fort différens. Les premiers étoient les Indiens d'origine, dont les uns reconnoissoient les loix des Patanes, & les autres étoient soumis à des Princes particuliers, qui avoient conservé leur liberté contre toutes les forces & le courage de cette colonie d'Arabes. Ces Patanes, le second des Peuples dont il est question, étoient riches, puissans & nombreux. Une troisième Nation, connue sous le nom de Parfis, mais moins considérée que les deux autres, étoit sur-tout répandue dans les Provinces maritimes, & condamnée aux travaux les plus pénibles de la Société, parce que par-tout elle étoit pauvre, méprisée, & assujettie ou aux Indiens, ou aux Patanes. Ces malheureux, qu'on traitoit en esclaves, descendoient d'une multitude d'anciens Persans qui, voyant leur Patrie déchirée & conquise par les armes des Califes, successeurs de Mahomet, aimèrent mieux abandonner leurs biens & leur Patrie, que de recevoir l'Alcoran que leurs vainqueurs établissoient par le fer & le feu. Ces fugitifs se rendirent aux Indes, où ils conserverent la religion & les loix

établies par Zoroastre : leurs descendans n'ont encore aujourd'hui d'autre culte que celui du soleil & du feu, auxquels ils immolent des victimes : leur principal soin est de conserver jour & nuit dans leurs foyers un grand brasier dans toute son activité ; si quelqu'un d'eux laisse éteindre ce feu, qu'on regarde comme sacré, il est coupable du plus énorme des crimes, & il n'a d'autre moyen de l'expier, que de courir chez un Prêtre de sa Nation, & de lui avouer, avec de grands cris, sa honte & son malheur. Celui-ci ne manque jamais de le punir sévèrement, après quoi il l'absout, & lui remet un tison allumé, que le pénitent transporte chez lui, accompagné de ses parens & de ses amis, & au son des instrumens.

Cette Nation, tranquille & infortunée, attira moins les regards de Babar, qu'une autre arrivée depuis quelque tems des rives de l'Europe, & qui se signaloit tous les jours par des exploits incroyables. C'étoient les Portugais, l'un des Peuples les moins puissans de l'Europe, qui, après avoir eu le courage de doubler le Cap de Bonne-Espérance, s'étoient répandus dans les Provinces maritimes des Indes, dont ils avoient

conquis les places les plus importantes. Ils avoient gagné une multitude de victoires qui les faisoient regarder comme invincibles. Déjà ils étoient maîtres de près de deux mille lieues de côtes, soit en Afrique, soit en Asie, & du commerce le plus opulent qui fût jamais. L'exemple d'une poignée d'Européens, séparés de leur Patrie par des mers immenses, & vainqueurs de toutes les forces des Indes, encouragea Babar & lui fit espérer pour lui-même des succès plus rapides & plus décisifs encore. Il se fortifioit dans cette agréable idée, à la vue des guerres éternelles, par lesquelles les Patanes & les Indiens s'étoient mutuellement affoiblis.

1519. De retour à Cabul, le premier soin de Babar fut de sommer Amuvixa, Roi des Patanes, d'abdiquer le titre de Roi, qui ne convenoit point à un Prince vassal & tributaire des Mogols. Amuvixa, dont la puissance égaloit celle de Babar, répondit qu'un tributaire ne cessoit point d'être Roi, & que puisque Babar lui disputoit un titre qu'il ne tenoit que de Dieu, il refusoit à son tour le tribut à un Prince fugitif & déthroné : après une réponse si fiere, il fallut combattre.

Babar , qui depuis long - tems avoit fait ses préparatifs , se hâta de passer l'Indus à la tête de cent mille hommes , dans l'espérance de surprendre & d'attaquer les Patanes ; mais ceux - ci ne s'étoient point endormis sur les projets des Mogols , & leur Roi avoit eu le tems de rassembler plus de trois cent mille hommes , avec un nombre prodigieux d'éléphants. Ces forces ne doivent point étonner , parce que les Rajas , qui détestoient le joug Tartare , non-seulement avoient consenti à la paix avec Amuvixa , mais lui avoient envoyé des secours nombreux. Les Patanes , dont l'armée étoit deux fois plus nombreuse que celle des Tartares , crurent qu'ils ne devoient combattre qu'en rase campagne , afin d'envelopper l'ennemi ; c'est pourquoi ils attendirent Babar dans une vaste plaine , sur les bords de la Gemna , aux portes de Dehly.

Babar , étonné de la facilité avec laquelle il s'étoit rendu maître des Provinces qui sont depuis l'Indus jusqu'à Dehly , méprisa l'ennemi , & se hâta de le joindre & de lui présenter la bataille. A peine fut-on en présence , que les Tartares , par ordre de Ranguildas , mettent tout d'un coup l'épée

à la main, tombent sur les Indiens ; s'ouvrent un chemin dans leurs bataillons, qui étoient à peine formés, & portent par-tout la terreur & la mort. Les Eléphans sur lesquels les Patanes comptoient le plus, servirent aussi d'instrument à la victoire des ennemis. Ces animaux énormes, devenus furieux par les blessures qu'ils avoient reçues, se renversèrent sur les rangs qui les soutenoient, & acheverent de répandre par-tout le désordre & la confusion. Amuvixa, vaincu & abandonné avant que de combattre, aima mieux périr, que de survivre à la perte de sa couronne ; il se précipita au milieu des ennemis, où il mourut en Roi.

L'heureux Babar vainqueur, sans qu'il lui en coûtât presque une goutte de sang, entra en triomphe à Dhely, & se saisit des femmes & des trésors du vaincu. Les Patanes, affoiblis par la perte de plus de cent mille hommes, les plus braves de leur Nation, ne s'obstinèrent pas à lutter contre la fortune ; ils se réfugièrent presque tous sur les montagnes du Nord, où ils se maintinrent libres contre tous les efforts des Mogols. Pour les Indiens assujettis aux Patanes, ils se soumirent au vainqueur, avec cette indifférence

qui caractérise un Peuple accablé & né pour la servitude. Les Rajas, établis dans les montagnes, adopterent, par rapport aux Mogols, le même système de politique, qui avoit été si utile aux Patanes. Ils se firent une loi suprême de ne jamais attaquer les nouveaux conquérans, & de ne pas même prendre la défense de ceux qui paroissent être opprimés par la force & la tyrannie. C'est à cette foiblesse stupide des Princes Indiens, qu'il faut attribuer l'accroissement prodigieux de la puissance Mogole, qui, en peu d'années, s'est étendue sur presque tout le continent des Indes : en effet, on auroit pu compter mille Indiens, pour un soldat Tartare.

Cependant Babar, maître, par une seule victoire, d'un Empire plus vaste & plus florissant que celui qu'il avoit perdu, étoit occupé à affermir sa domination naissante, par des loix convenables au génie des Peuples qu'il venoit de conquérir. Ranguildas, par les mains de qui il avoit vaincu, lui traça le plan du gouvernement qu'il établit : d'abord il fit entendre à l'Empereur, qu'on devoit attacher moins de gloire à la conquête d'un Royaume, qu'à l'administration équitable de la Justice ; en consé-

quence il fut arrêté que l'Empereur lui-même rendroit la justice à ses Sujets, écouterait leurs plaintes, & décideroit de leur sort, selon les règles de l'équité naturelle. Cette coutume est si bien établie, qu'aucun des successeurs de Babar n'a osé s'en dispenser : au reste, rien de plus magnifique & de plus auguste que la Cour qui environne l'Empereur les jours qu'il donne audience ; c'est toujours dans une Salle immense, ouverte de tous les côtés, & ornée d'un double rang de colonnes : cette Salle domine deux vastes places, dans l'une desquelles campe, en fort bel ordre, une armée qui sert de garde à l'Empereur : l'autre environnée d'arcades, contient la multitude que la curiosité ou les affaires amènent ; la Salle est séparée en deux, par un treillis d'argent qui sépare les Grands du Peuple ; les Omrhas, les Princes du sang, les Rajas, les fils du Sultan sont rangés, selon l'ordre de leur dignité, sur des estrades ; tous, les yeux baissés, & les mains croisées sur l'estomac, attendent en un profond silence l'arrivée de l'Empereur ; dès qu'elle a été annoncée par le son des instrumens, on leve un rideau qui découvre l'Empereur assis sur

un trône d'or, éblouissant par la quantité prodigieuse de rubis, de perles & de diamans dont il est couvert : les Grands, à un certain signal, s'avancent & exposent au Monarque les crimes & les procès ; l'Empereur décide, & sur le champ on exécute ses arrêts. Les criminels, dignes de mort, ont pour l'ordinaire la tête coupée, ou sont exposés aux éléphans, ou enfin, on leur applique une couleuvre, dont la piquure les fait expirer en un instant. On ne sçauroit croire combien l'Empereur expédie d'affaires dans une audience de deux heures : c'est qu'il n'y a point de Loix écrites, d'Ordonnances multipliées, ni de Ministres de la Justice, intéressés à la durée des procès ; au reste, l'Empereur n'est soulagé dans cette première fonction de la souveraineté, que par deux Officiers, dont l'un a le département de la police, & l'autre celui des procès de la populace ; ces deux Magistrats, dans des Villes aussi peuplées que Paris, sont moins occupés que nos Juges de village.

A l'exemple de l'Empereur, les Vicerois & les Gouverneurs de Provinces administrent eux-mêmes la Justice, donnent des arrêts de mort,

dont il n'y a point d'appel, & les font exécuter sur le champ à leurs yeux.

Babar, conformément à la coutume établie de tems immémorial dans les Indes, s'attribua toutes les terres de son Empire; il les partagea entre les soldats qui lui avoient aidé à vaincre (a); mais après leur mort elles retournent au Domaine impérial, & le Prince en gratifie de nouveau ceux qui ont rendu service à l'Etat. L'Empereur divisa en deux classes la Nation conquérante; la première, composée des Viceroyes, des Généraux, des Gouverneurs & des Ministres, est appelée la classe des Omrhas: chacun d'eux est obligé d'entretenir à ses dépens un corps de Cavalerie toujours prêt à agir aux ordres du Souverain: ce corps est plus ou moins considérable, selon la solde de l'Omrha, ou la quantité de terres qu'on lui a assignée. Il est tels de ces Seigneurs qui tirent du Souverain jusqu'à six millions par an; mais le rang & les biens

(a) Ces terres possédées en forme de pension ou de bénéfice, s'appellent Jaghirs, comme en Turquie les terres que le Sultan distribue à vie, se nomment Timars.

des Omrhas ne passent point à leurs fils ; l'Empereur est leur unique héritier : il est rare même que le souvenir des services du pere contribue à la fortune du fils. Les enfans d'un Général demeurent simples soldats, pauvres & méprisés, quand ils ne se rendent point recommandables par leur courage & leur mérite.

La seconde classe, connue sous le nom de Mansebdars, est composée d'Officiers subalternes de l'armée ou de la Cour : on passe de cette classe à la premiere, quand on se distingue par quelqu'action d'éclat.

Au reste, ces Seigneurs Mogols, tirés de la poussiere ou de la servitude, étrangers, aventuriers, manquent d'éducation, de lumieres & de sentimens d'honneur ; ils ne se distinguent guères que par leurs crimes & leur luxe : on les voit rarement sortir, sans être montés sur des éléphans équipés avec une magnificence royale, ou portés sur des Palanquins éclatans d'or & de pierreries ; ils sont toujours précédés ou suivis par une foule de cavaliers & d'esclaves couverts de soie ; enfin rien n'est plus fier que ces vils courtisans : mais leur éclat emprunté disparoît devant l'Empereur, auquel ils

sont obligés de venir faire la cour deux fois par jour ; ils sont en sa présence, ou prosternés ou debout , & toujours dans l'attitude d'esclaves. Si l'Empereur ouvre la bouche , & s'exprime comme il convient à un Monarque , ils lui prodiguent les louanges les plus outrées ; souvent on les voit lever les yeux & les mains vers le Ciel , en criant de toutes leurs forces, *Merveilles, merveilles ; il a dit merveilles.* Leur anéantissement est tel , qu'ils n'ont rien en propre , pas même des noms de famille ; ils ne sont connus que sous des dénominations , qui désignent les offices , les titres & les dignités dont ils sont pourvus , ou qui indiquent leurs qualités , soit bonnes , soit mauvaises ; ils en changent quelquefois , lorsqu'ils passent d'un emploi à un autre , souvent par la volonté du Souverain , & presque toujours à l'occasion d'un événement qui les aura rendus fameux. Babar introduisit à sa Cour la langue Persane , que les Indiens n'entendent , ni n'écrivent ; enfin il ordonna qu'une armée de plus de cent mille hommes camperoit toujours aux portes du Palais , afin de contenir par la terreur les grands & les petits.

Cette forme de gouvernement, qui ne respire que le despotisme & la tyrannie, doit être regardée comme très-vicieuse ; c'est à elle qu'il faut attribuer toutes les Révolutions dont l'Indostan a été le théâtre, depuis près de trois siècles : ce qu'on doit le moins pardonner à Babar, c'est de n'avoir point établi de loi fondamentale, qui règle la succession au trône ; il s'en tint à la coutume de tous les peuples, qui désigne les aînés pour héritiers du Royaume ; mais nous verrons que cette coutume céda souvent, chez les Mogols, à la force ou au caprice. Les Princes, fils de l'Empereur, croient tous avoir un droit égal à la couronne, & s'accoutument, presque en naissant, à se regarder comme rivaux & ennemis : de-là les guerres civiles & la politique sanguinaire du vainqueur, qui ne manque jamais de se défaire de ses frères par le fer ou le poison, pour s'assurer l'Empire & la vie. Ce gouvernement, quelque despotique qu'il paroisse, fut goûté des vainqueurs comme des vaincus, parce que Babar, toujours soutenu par les conseils de Ranguildas, en sçavoit tempérer l'austérité par beaucoup de clémence, d'équité & de modération. L'Indostan devint flo-

rissant par le commerce qu'il protégea. Le vuide qu'avoit causé le massacre des Patanes à la bataille de Dehly, & leur dispersion sur les montagnes, fut remplacé par l'affluence prodigieuse des Tartares, des Persans & des Arabes qui désertoient tous les jours leur patrie, pour venir chercher aux Indes la fortune, sous un Roi qui témoignoit la plus grande confiance aux Etrangers; c'est alors que les Peuples conquis donnèrent le nom de Mogols à leurs vainqueurs, & à tous ceux qui vinrent les joindre de toutes les parties de l'Asie, transportant ainsi à ce nouveau Peuple le nom de la famille royale. Les Mogols conservent à peine deux ou trois générations la valeur & le courage qu'ils ont reçu de leurs ancêtres; ils s'amolissent & deviennent insensiblement aussi foibles & aussi lâches que les originaires du pays: au reste, ce ne sont pas seulement les hommes, qui, en venant aux Indes, perdent, par l'excès de la chaleur, la force, l'activité & l'instinct de valeur qui les distinguent: on a remarqué que l'air du pays fait la même impression sur les chevaux, dont l'espece dégénere; & c'est pour prévenir les suites funestes de cette dégradation, que

que les Empereurs attirent sous leurs drapeaux le plus qu'ils peuvent de Tartares, de Persans, de Turcs & d'Européens, afin d'en imposer à leurs ennemis par une milice supérieure en courage & en discipline ; c'est aussi par cette raison qu'ils font acheter chaque année jusqu'à cent mille chevaux en Arabie, en Perse & jusques dans la Tartarie.

Cependant l'auteur de ces loix, qui ne pouvoient être reçues que par des esclaves, Ranguildas, qui avoit tracé le plan de la conquête de l'Inde, & qui avoit tant contribué au succès, fut la première victime du despotisme établi à sa persuasion : Babar lui devoit trop pour ne pas être ingrat. La présence d'un homme qui lui avoit mis la couronne sur la tête, lui devint insupportable, & il chercha à s'en défaire par un assassinat. Une prompte fuite, sous l'habit d'un Faquir, déroba le vertueux Ministre à la cruauté de son Maître. Ranguildas se sauva dans un village aux extrémités de l'Empire, où il vécut heureux ; mais l'ingrat Babar éprouva bientôt que la puissance la plus absolue, les trésors & les armées, ne sont quelquefois pas d'un si grand secours qu'un ami : en

effet, dès qu'on le vit privé de l'appui d'un homme, dont la tête & le bras avoient été si long - tems ses uniques ressources, on conspira contre lui : plusieurs soulevemens éclaterent : le trône fut ébranlé : le Peuple, fatigué & mécontent, attribua à l'ingratitude de Babar tous ses malheurs, & la stérilité de la terre, qui, pendant plusieurs années, refusa aux travaux du Laboureur son tribut ordinaire. L'Empereur, pour prévenir une Révolution générale, souscrivit enfin aux vœux de ses Sujets, & fit chercher Ranguildas pour lui rendre l'administration de ses affaires ; mais, soit que ce Philosophe se défiât du retour forcé de Babar, soit qu'il préférât les charmes de la solitude & de la campagne, à l'éclat & aux dignités, il resta dans le village qui lui servoit d'asyle ; & ce ne fut qu'à force de perquisitions, & par le succès d'un stratagème singulier (a), que Babar eut le bonheur de le

(a) Babar publia un Edit, par lequel il ordonnoit à tous les payfans de ses Etats de conduire à Dhely tous les bazards ou marchés de leurs villages. Cet Edit bizarre étonna tout l'Empire. Les Villageois, voisins de Ranguildas, le consulterent : Allez, mes enfans, leur

découvrir. Il lui rendit sa confiance & le fit le dépositaire de toute son autorité. Le Ministre Philosophe rétablit bientôt le calme dans tout l'Empire ; & pour comble de bonheur , la terre reprit son ancienne fécondité. Ranguildas mourut dans une heureuse vieillesse , emportant dans le tombeau les regrets du Peuple , de la Cour & de son Maître. Babar , comblé de gloire , le suivit peu d'années après : ce Prince est regardé , dans l'Histoire des Mogols , comme le plus sage des descendans de Tamerlan.

L'Empire , après la mort de Babar , 1530.
fut exposé à d'étranges Révolutions. Amayum ou le Fortuné , son fils &

dit-il , présentez-vous à l'Empereur , & dites-lui : Seigneur , le bazar de notre village est prêt à exécuter tes ordres ; mais comme il ignore le chemin de la Capitale , il ne peut se mettre en route , que tu ne lui envoies celui de Dhely pour lui servir de guide. Les payfans suivirent le conseil du Philosophe. Babar , enchanté de la réponse ingénieuse des payfans , ne douta point que ce ne fût Ranguildas qui la leur eût dictée. Retournez chez vous , leur dit-il , & amenez-moi l'Oracle qui vous a si bien instruits. La joie de Babar fut extrême , quand il reconnut son Ministre sous les habits d'un Faquir.

son successeur, eut l'imprudence de donner sa confiance & d'élever au commandement des armées un jeune Patane, appelé Chira, issu du sang des Rois déthronés par Babar. Chira, plein de courage & d'ambition, ne voyoit qu'avec douleur la couronne de ses ancêtres sur la tête d'Amayum. Les bienfaits de l'Empereur, l'amitié dont il l'honoroit, ne paroissoient pas à Chira des dédommagemens qui consolassent de la perte d'un Royaume : à peine fut-il à la tête des troupes, qu'il s'appliqua à les séduire : les caresses, les profusions, la familiarité furent les moyens qu'il mit en usage ; bientôt il recueillit le fruit de ses intrigues : dès qu'il fut assuré de l'attachement des Officiers & des Soldats, il leva le masque, & changea son nom de *Chira*, qui signifie Lion, en celui de *Chircha*, qui veut dire *Lion-Royal*.

A la nouvelle de la révolte de son favori, le bandeau tomba de dessus les yeux d'Amayum. Il apperçut le précipice qu'il s'étoit creusé, en confiant, contre les loix de la prudence, son armée à un Prince ambitieux, brave, & d'autant plus redoutable, qu'il avoit des prétentions légitimes. Cependant l'Empereur ne perdit pas courage. Il

rassembla des troupes, & les envoya contre le rebelle; mais celui-ci avoit déjà fait des progrès rapides: son parti étoit fortifié par les restes des Patanes qui étoient accourus de toutes les provinces à son camp, & par les secours qu'il avoit achetés de plusieurs Rajas, auxquels la puissance Tartare faisoit ombre. On en vint aux mains: les troupes d'Amayum furent détruites dans un grand combat, & Dhely, la Capitale de l'Empire, devint le prix de la victoire. Amayum sortit en frémissant de son Palais; mais ce ne fut que pour appeller sous ses drapeaux tous les Tartares, les Persans & les Arabes qui étoient venus sous le règne précédent aux Indes. Il se mit lui-même à la tête de cette nouvelle armée, & vint chercher son ennemi jusques sous les murs de Dhely. Chircha lui opposa une armée encouragée par le succès de la dernière bataille. 1541.

Avant que d'en venir aux mains, Amayum, monté sur un éléphant d'une taille énorme, qu'il mettoit en spectacle aux deux armées, s'arrêta pour encourager ses Tartares; il leur rappelloit la gloire de Tarmelan, l'éclat & le nombre des victoires, & l'étendue des conquêtes

de ce Prince. *C'est à un rebelle , leur disoit-il , qui cherche à se dérober au supplice , que vous allez avoir affaire ; ne croyez pas que les Indiens qu'il traîne au combat malgré eux , résistent aux vainqueurs de l'Orient ; à la vue de leurs maîtres armés pour les châtier , vils esclaves , ils disparaîtront & iront chercher leur salut sur les mêmes montagnes qui leur servirent d'asyle , lorsque Babar mon pere les vainquit par vos mains : pour moi , quel que soit le succès de cette bataille , on me verra combattre ou périr en digne fils de Tamerlan.*

Mais le courage & la fierté d'Amayum ne passèrent point dans le cœur de ses soldats : ce n'étoient plus ces Tartares invincibles , dont une poignée avoit conquis les Indes sous Babar : on ne les distinguoit des Indiens , que par la couleur moins noire de leur visage. Les premiers succès de Chircha leur avoient ôté la confiance & l'audace , qui sont les plus sûrs garans de la victoire ; enfin ils combattirent moins dans l'espérance de vaincre , que par la honte d'abandonner l'Empereur : le succès fut tel qu'on devoit l'attendre du découragement ; à peine les Tartar

res tinrent-ils quelque tems, ils furent enfoncés, vaincus & poursuivis. Les Persans se comporterent avec plus de courage; mais ils furent enveloppés, & il ne s'en sauva qu'une petite partie, qui se fit jour, le sabre à la main, au milieu des vainqueurs. Amayum, après avoir fait des prodiges de valeur, s'élançoit dans un gros d'Indiens, pour ne pas survivre à la perte de sa couronne; mais il fut arrêté par les Persans qui le forcerent de se réserver pour un tems plus heureux, & qui l'emmenèrent avec eux. Amayum eut peine à se résoudre à la fuite; mais enfin l'idée qu'on lui donna du caractère de Cha-Abas, Roi de Perse, le déterminà à chercher un asyle en sa Cour: il gagna donc l'Indus sans d'autre escorte que celle de quelques cavaliers Persans: rien ne le soutint davantage dans cette retraite laborieuse, qu'une aventure singulière: accablé de douleur & de fatigues, il s'étoit endormi sur le midi, au milieu d'une campagne exposée aux rayons brûlans du soleil. Une Aigle, suivie de ses Aiglons, planant dans les airs, s'arrêta tout-à-coup sur la tête de l'Empereur, les ailes étendues, & le mit à couvert des ardeurs du soleil, pen

dant tout le tems de son sommeil. Quelques-uns des compagnons de sa fuite, versés dans la science des aruspices, que la superstition entretient encore aujourd'hui en Orient, tirèrent de cette espèce de prodige, les augures les plus flatteurs; ils osèrent annoncer, sur la foi du présage, au Prince fugitif & déthroné, que les Indes le reverroient un jour régner avec plus d'éclat & de fortune. Amayum ouvrit son cœur à l'espérance, & se rendit à la Cour du Roi de Perse, pour implorer sa protection.

La première entrevue des deux Rois se fit dans un vaste jardin, où il ne se trouva qu'un seul sofa, soit par l'effet du hasard, soit plutôt pour faire sentir à l'infortuné Mogol l'énorme distance qui se trouve entre un Prince précipité du trône, & un Monarque puissant & affermi dans ses États. L'indignation & la douleur se peignirent alors vivement sur le visage d'Amayum: sa fierté fut choquée de voir que, sans égard pour sa dignité & son infortune, le Roi de Perse voulût le réduire à paroître debout devant lui, & dans la posture d'un suppliant; cependant il prit, avec une présence d'esprit admirable, un parti qui convenoit à son rang & à sa

situation présente. Il invita le Roi de Perse à s'asseoir sur le sofa , tandis qu'il s'assit lui-même à la gauche (qui est la place d'honneur en Orient) sur l'étui de son arc ; ensuite il exposa en peu de mots ses malheurs , & pria le Roi de Perse de lui fournir une armée , pour se rétablir sur le thrône. Cha-Abas , frappé de la grandeur d'ame de son hôte , le consola , & lui engagea sa foi qu'il l'aideroit de toutes ses forces , pour le remettre en possession d'une couronne qu'un Sujet ingrat lui avoit enlevée ; & en attendant l'effet de ses promesses , il lui assigna un Palais , des Officiers , de grosses pensions & un ferrail : enfin il le traita en Roi.

Cependant Chircha, assis sur le thrône des Indes , se montrait digne de sa fortune par le rare assemblage des vertus & des talens qui consacrent le souvenir des plus grands Rois. Il pardonna à tous ceux qui s'étoient signalés en faveur d'Amayum : il fit plus , il renvoya à ce Prince , avec une générosité inconnue en Asie , la Sultane Reine , qui passoit pour la plus belle femme des Indes , & qui étoit alors enceinte. Amayum , persuadé qu'un Sujet qui avoit osé lui ravir la couronne , pour

voit lui avoir fait plus d'un outrage , refusa de recevoir l'Impératrice. Cette Princeſſe déſolée ſe refugia auprès de la Reine de Perſe ; de-là elle écrivit à l'uſurpateur , qu'il eût à rendre témoignage à ſa vertu : Chircha jura ſur l'Alcoran , qu'il avoit traité non ſeulement la Reine , mais toutes les autres femmes d'Amayum , avec les égards & le reſpect dûs à leur rang & à leur ſexe. Rafferé par le ſerment de ſon ennemi , Amayum reprit la Reine , pour qui il avoit la plus vive paſſion. Elle lui donna bientôt après un fils , qui depuis régna aux Indes avec éclat , ſous le nom d'Akebar.

Au reſte , la Révolution de l'Indoſtan ne fut funeſte qu'au ſeul Amayum. Chircha faiſoit conſiſter toute ſa gloire à augmenter le nombre & les richesses de ſes Sujets. Il tourna ſes principales vues du côté de l'agriculture & des arts : jamais Prince ne protégea avec plus de ſuccès , ces ſources de l'abondance & de la proſpérité. Il fit , ſurtout en faveur du commerce , des établiſſemens qui étonneroient la magnificence de nos Rois les plus riches de l'Europe ; c'eſt lui qui conſtruiſit ſur les grandes routes , de journée en jour.

née de chemin , & dans toutes les Villes de l'Empire , de vastes Caravanferas ou Hôtelleries publiques , pour mettre à couvert les voyageurs & les marchandises. Il établit dans ces hospices , aux dépens du thrésor royal , un certain nombre d'Indiens , dont l'emploi est de servir gratuitement les passans. Il taxa au prix le plus modique les vivres pour les hommes & les chevaux , & défendit qu'on prît rien aux gens de pied. Il orna ces Caravanferas de bains , & fit planter autour de longues allées d'arbres, pour rafraîchir les voyageurs. Rien n'est plus agréable & plus commode que ces lieux publics , dans lesquels on trouve toujours en foule des Marchands de toute espece , des Musiciens , des Danseuses , des Comédiens , des Artisans & même des Médecins. A l'exemple du Prince , plusieurs riches Musulmans consacrerent la meilleure partie de leur fortune à multiplier ces établissemens utiles , recommandés avec beaucoup de force par l'Alcoran.

La réforme des poids & des mesures , l'usage des balances qu'il introduisit aux Indes , le soin enfin qu'il eut d'appeller dans l'Empire les découvertes utiles qu'il put faire dans les Pays étran-

gers , mirent le comble à sa gloire : pour surcroît de bonheur , la paix ne fut jamais altérée sous son règne , tant il sçavoit en imposer à ses ennemis , par la force & la discipline des armées qu'il entretenoit , & par son artillerie qui passoit pour la meilleure de l'Asie. Chircha n'avoit point d'autre plaisir , après s'être acquitté des fonctions de la Royauté , que de faire la revue de ses troupes , de prendre part à leurs manœuvres , & sur-tout de servir lui-même son artillerie ; mais l'ardeur avec laquelle il se livroit à cet exercice , lui devint funeste : on lui avoit envoyé de Bengale une pièce de canon d'une grandeur énorme. Il ne voulut se reposer que sur lui du soin de l'essayer ; mais l'ayant trop chargée , elle creva , & il fut atteint d'un des éclats , qui le fit expirer sur le champ.

1551. Après la mort de Chircha , l'Empire fut déchiré par les guerres civiles : les Patanes vouloient conserver parmi eux une couronne qu'une longue suite de Rois de leur Nation avoient portée successivement : d'un autre côté , les Rajas Indiens , croyant avoir trouvé une occasion favorable de chasser tous les Etrangers , s'étoient réunis ; des fron-

tières de la Perse jusqu'au Gange, ce n'étoit que combats, brigandages, meurtres & crimes de toute espece : chaque Province étoit le théâtre de la guerre ; le malheur des Peuples venoit de ce que , parmi les Rois Indiens & les Seigneurs Patanes, il n'y avoit pas un homme assez autorisé pour réunir les factions & se saisir du sceptre.

Amayum , réfugié depuis dix ans à la Cour de Perse , apprit bientôt la mort de l'usurpateur , & l'anarchie dont elle étoit suivie. Un Faquir, appelé Chadaula , lui écrivit que le Peuple , gémissant & accablé , soupироit après son rétablissement, & qu'il n'auroit que la peine de se montrer, pour chasser des rivaux foibles, divisés, & dont aucun, ajoûtoit-il, ne méritoit de porter une couronne si auguste. Il finissoit, en lui rendant compte de tous les partisans qu'il lui avoit gagnés par ses intrigues.

On conçoit quels furent les transports d'Amayum à une nouvelle si imprévue & si agréable. Il est vrai qu'il n'avoit jamais perdu l'espérance d'être rétabli dans ses États ; mais le Roi de Perse , malgré ses promesses, n'avoit osé attaquer Chircha, dont il redoutoit les talens & la puissance ; & déjà Amayum

succomboit sous le poids de l'impatience & de l'inquiétude. Instruit enfin d'un événement après lequel il avoit soupiré si long-tems en vain, il se rend au Palais de son protecteur, & lui tient ce discours : *L'usurpateur est mort, Seigneur, lui dit-il ; la Divinité a tourné contre lui les armes qu'il destinoit à sa défense : il est tems de rétablir ton ami & ton hôte sur le trône de ses ancêtres ; mes Peuples me tendent les bras : ne fais point languir leur attente ; je ne te demande qu'un petit nombre de tes braves soldats : c'est avec leur secours que les Indes me reverront triomphant ; au reste, tes bienfaits demeureront éternellement gravés dans mon ame : une paix éternelle entre ton Empire & le mien assurera le bonheur de nos Sujets. Je te cède aujourd'hui, pour prix de tes services, la Province de Kandahar, dont je te mettrai en possession, dès que je serai rentré dans mes Etats ; de plus, je ne rougis point d'offrir à mon bienfaiteur & au plus grand des Rois un tribut que tu régleras toi-même.*

Le Monarque Persan reçut avec avidité l'offre que lui faisoit l'Indien d'être son tributaire, & sur-tout de lui céder l'importante Province de Kandahar,

qui a toujours été le motif des guerres qui se sont élevées entre les deux Peuples. *Prince*, lui répondit Cha-Abas, en lui tendant la main, *dispose de mes armées & de mes trésors ; vole à la conquête d'un Empire dont ton courage te rend encore plus digne que ta naissance. J'accepte tes offres ; écoute mes conseils & daigne - en profiter : dès que tu auras recouvré la couronne de tes ancêtres, (car ta valeur, tes droits légitimes & l'amitié des Peuples me garantissent le succès de ton expédition,) que ta politique entretienne une haine implacable entre les Patanes & les Rajas ; ce n'est qu'en détruisant les uns par la main des autres, des Sujets factieux & intraitables, que tu trouveras sur le trône la sûreté & la gloire.*

Amayum sut très-bien profiter des forces & des conseils de son allié. Il se mit en route avec douze mille hommes de cavalerie Persane, & s'avança rapidement vers l'Indus ; tout plia sous ses armes : la réduction des Provinces qui s'étendent de la Perse jusqu'à Lahor lui coûta à peine quelques légers combats ; son armée grossissoit chaque jour par l'affluence des Tartares qui accouroient de toutes les parties des Indes,

pour combattre sous leur ancien Roi. Tout annonçoit une nouvelle & éclatante Révolution , lorsque Lahor , la Ville la plus-riche , la plus peuplée & la plus forte de l'Empire , après Dhely , refusa de lui ouvrir ses portes. Un Seigneur Patane s'étoit emparé de cette Place importante , & s'y étoit établi une Souveraineté qui comprenoit toute la Province de Pingiab ou des Cinq-Rivieres. Amayum se trouva dans le plus cruel embarras : entreprendre un siège qui ne pouvoit manquer d'être long & dangereux , c'étoit donner le tems aux Patanes & aux Rajas de se reconnoître , de suspendre leurs querelles & de se réunir contre lui , comme contre l'ennemi commun : passer outre , c'étoit s'exposer à perdre la communication avec la Perse & avec les Provinces qu'il venoit de soumettre , & se couper absolument toute retraite , au cas qu'il lui survînt quelque disgrâce. Amayum , inquiet & agité , ne sçavoit à quoi se déterminer , lorsque l'audace de cent jeunes Persans le délivra de la plus cruelle perplexité. Cette poignée de soldats sort du camp , les uns déguisés en (a) Faquirs , les

(a) Les Faquirs sont des especes de Moines ;

autres en Santarons : ils se partagent en plusieurs petites troupes, s'écartent du grand chemin, & arrivent, par plusieurs endroits, sur le soir, à Lahor. Les premiers arrivés entrèrent sans difficulté, dans la Ville, mais les derniers trouverent les portes fermées : ils demanderent avec instance qu'on les introduisît ; mais comme on ne daignoit leur faire aucune réponse, ils se mettent à pousser des cris lamentables, & à menacer les habitans des vengeances du Dieu protecteur des pauvres & de l'hospitalité. Le Souverain de Lahor, attendri, se hâta de leur ouvrir les portes & de leur distribuer une aumône abondante. Ceux-ci se réunirent bientôt à leurs camarades, & tous ensemble se rendirent au Château, comme pour remercier le Prince de ses faveurs ; mais ils ne l'eurent pas plutôt apperçu, quoiqu'environné de sa Garde, qu'ils s'élancent sur lui, tirent leurs poignards, & le massacrent avec tous ceux qui l'accompagnoient, sans qu'aucun d'eux fût blessé,

les uns Musulmans, les autres Sectateurs de Brama, fort révéérés dans les Indes, sur-tout les derniers,

tant leur résolution imprévue avoit jetté de terreur dans tous les esprits. Après cette expédition , ils introduisent dans le Château l'Empereur qui attendoit avec impatience aux portes de la Ville le succès de leur entreprise. Amayum s'affura de sa conquête par une bonne garnison , & s'avança fierement vers Dhely.

Tous les obstacles s'évanouirent devant lui ; c'étoit le tems des prospérités ; & la Fortune, si long-tems cruelle à l'égard d'Amayum , ne songeoit plus qu'à le dédommager des disgraces passées. Les Patanes & les Rois Indiens , surpris & déconcertés par une rapidité qui leur paroissoit tenir du prodige , se soumirent les uns après les autres : les plus opiniâtres se réunirent & formèrent une armée plus considérable par le nombre que par la valeur. Amayum combattit & remporta une victoire facile & complete : Dhely lui ouvrit ses portes , le proclama Roi ; & tous les habitans de l'Indostan , Patanes & Indiens , tomberent à ses pieds.

Amayum se montra digne de la victoire par sa clémence , sa politique profonde , & la reconnoissance qu'il fit éclater à l'égard du Faquir Chadaula , qu'il

combla de caresses & de bienfaits. Il est constant que Chadaula contribua autant par ses intrigues à la Révolution, que le Roi de Perse par ses trésors & ses troupes : l'Empereur lui assigna des revenus immenses & en propre, contre l'usage de l'Empire. La postérité de Chadaula est encore aujourd'hui en possession d'un vaste domaine dans l'Indostan, où elle tient le premier rang après la Famille Royale. Pour le Faquir, il est honoré comme un Saint ; on lui a élevé un tombeau superbe, que les Empereurs & les Peuples s'empres- sent de visiter. En comblant un sujet fidele de biens & d'honneurs, Amayum immortalisa sa reconnoissance ; mais il auroit cru immortaliser sa honte & celle des Mogols, s'il se fût assujetti au tribut qu'il avoit promis à Cha-Abas, & s'il lui eût cédé la Province de Kandahar, qui servoit de boulevard à l'Empire. Il fit plus ; il retint aux Indes les Persans qui l'avoient aidé à vaincre : ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il ne paroît pas que le Roi de Perse ait jamais cherché à se venger d'une ingratitude qui dut lui paroître extrême.

Cependant Amayum profitoit des conseils du Roi de Perse, comme il

avoit profité de ses armées. Il humilia les Patanes, les affoiblit & leur ôta leurs biens & leurs dignités : d'un autre côté, il envoya les Rajas pour s'emparer du Royaume de Guzarate, dont il entama la conquête, au prix du sang des Indiens ; enfin il n'admit dans ses conseils, & dans ses armées, que des Etrangers, sur lesquels il pût compter. On dit que cet Empereur, Musulman en apparence, mais au fond Déiste, comme le sont presque tous les Rois de l'Asie, fut sur le point d'embrasser la religion de Brama par politique, & pour plaire au plus grand nombre de ses Sujets : on le vit souvent dans les Pagodes prendre part aux fêtes & aux cérémonies des Bramines : chaque jour de l'année il paroissoit sur le balcon de son Palais avant le jour, pour adorer le soleil à son lever ; ses vues étoient, sans doute, de s'attacher les Parsis : c'est dans cette indifférence de toute religion, qu'il éleva son fils Akebar, qui depuis l'effaça.

Amayum, au reste, ne jouit pas longtemps de l'Empire qu'il avoit reconquis avec tant de gloire & de bonheur : ce Prince, dans le sein de la prospérité la plus brillante, & quoique dans la force &

la vigueur de l'âge , ne perdoit point de vue la mort , écueil fatal où viennent faire naufrage toutes les grandeurs humaines. Il avoit donné ordre qu'on lui construisît un tombeau d'une magnificence extraordinaire hors des portes de Dhely ; lui-même en avoit tracé le plan , & l'avoit fait orner des marbres les plus rares : un jour qu'il visitoit l'édifice , il monta sur une large corniche , sans d'autre appui que celui d'une toise ; la toise se casse entre ses mains , & le Prince tombe , roule & se brise les os , trouvant ainsi la mort dans le tombeau qu'il avoit lui-même préparé.

Akebar , c'est-à-dire , le Prince sans pareil , n'eut rien de la barbarie Tartare. Il doit être regardé comme le plus grand des Empereurs Mogols. Il réunit en lui toutes les grandes qualités de ses ancêtres , presque sans aucun mélange de leurs défauts. Il avoit le courage & l'activité de Tamerlan , l'équité de Seick-Omar , la sagesse & la politique de Babar , la clémence & la grandeur d'ame d'Amayum ; mais il surpassoit tous ces Princes par la vaste étendue de ses connoissances. Il appella dans l'Empire les sciences & les arts de l'Europe , & remplit les Indes de mo-

numens utiles & magnifiques ; mais la gloire de ce Prince fut flétrie par l'orgueil , l'ambition , l'impiété & la cruauté , dont il laissa échapper plusieurs traits à la fin de son règne. Un Monarque du caractère d'Akebar ne pouvoit manquer d'être funeste à ses voisins : son premier soin fut d'affermir sa domination , & de préparer des forces capables de lui acquérir tout l'Empire des Indes. Il exécuta ce double projet avec une adresse & une profondeur qu'on n'auroit pas dû attendre de sa jeunesse ; car Akebar n'avoit pas plus de quatorze ans , quand il parvint à la couronne. Il suivit avec constance la conduite d'Amayum , qui avoit fait consister presque toute sa politique à écarter les Patanes des emplois militaires , & à les amollir ; mais en se privant du secours des Patanes, Peuple brave , aguerri & nombreux , Akebar crut qu'il falloit s'attacher les Rageputès : car les Tartares , les Persans , les Arabes & les Turcs , dont son armée étoit composée , n'étoient pas en assez grand nombre pour le seconder dans ses vastes desseins. Il mit en usage , pour plaire aux Rageputès , les bienfaits , les caresses & les distinctions. Il témoignoit

pour la religion de Brama, dont il practiquoit à l'extérieur quelques cérémonies, beaucoup de penchant & de vénération. Il contractoit des alliances avec les Rois Indiens, dont il épousoit les filles, & auxquels il donnoit les Princesses de son sang. Ces femmes Mogolles, nourries dans le ferrail, & inspirées par Akebar, servirent infiniment à ses desseins : elles exagéroient sans cesse à leurs époux les vertus, le courage, les libéralités & l'humanité de l'Empereur ; elles leur faisoient entendre qu'il ne leur étoit pas permis, par les loix de Brama, de faire la guerre à d'autres qu'à des Indiens : *Des hommes*, leur disoient ces Princesses artificieuses, *qui ne sont pas sortis d'une caste aussi noble que la vôtre, sont indignes de votre colere.* Akebar recueillit bientôt le fruit de ses intrigues. Les imprudens Rois des Indiens le laisserent se fortifier & s'aggrandir en paix. Ils virent, sans s'émouvoir, l'orage se former & frapper les Rois Patanes, établis dans les Indes méridionales : aucun d'eux ne se dispensa de payer le tribut, auquel leurs ancêtres s'étoient soumis envers Tamerlan ; & la plûpart même quitterent leurs États, & vinrent se rassembler autour

d'Akebar, dont ils devinrent les premiers courtisans, sans prévoir que cette conduite assuroit pour jamais leur esclavage.

Après avoir fait un essai si heureux de sa politique, Akebar se voyant maître de disposer de plus d'un million d'hommes, tourna ses armes du côté du Midi, dans l'espérance de se saisir de quelques Ports de mer, pour étendre davantage le commerce de ses Sujets. L'Empire qu'il avoit hérité de ses ancêtres, quoique considérable, ne comprenoit pourtant que les Provinces de Kandahar, de Cabul, de Multan, de Pingiab, de Dhely, & quelques autres : c'étoit la partie des Indes la moins riche, la moins abondante en diamans, en soies & en mines, & enfin la plus déstituée de Ports. La partie du Midi, qui est la source la plus féconde en richesses, & où se trouve le plus grand commerce, restoit à conquérir. Amayum avoit seulement tenté la conquête de Guzurate ; mais cette victoire étoit réservée à Akebar.

Le Royaume de Guzurate s'étend depuis la rivière Tapté, sur laquelle la fameuse Ville de Surate est située, jusqu'à l'embouchure de l'Indus ; c'est de toutes les Régions des Indes, celle qui

le plus de Manufactures d'étoffes d'or, d'argent & de soie : le sol en est très-fertile. Depuis plusieurs années, les Portugais s'étoient rendus célèbres sur les côtes du Guzurate, par leurs conquêtes & leur tyrannie. Quelques Peuples Européens, à l'exemple des Portugais, commençoient à fréquenter les Ports de ce Royaume, & à y établir un grand commerce.

Le Sultan Badur, Patane de Nation, (car les Patanes avoient toujours conservé l'indépendance & l'empire dans le midi des Indes,) régnoit dans le Guzurate : ce Prince, affoibli par de longues & cruelles guerres contre les Portugais, dont les Généraux venoient de lui enlever tout récemment l'importante Ville de Diu, fut déconcerté aux approches d'Akebar qui avoit une armée formidable. Il se rappelloit les succès des Mogols contre les Patanes de Dhely ; leur nombre, leur fierté, leur cruauté, leurs menaces, les prétentions de leur Chef à l'Empire de toutes les Indes, lui inspiroient de la défiance & de la terreur : d'un autre côté, il ne se défoit pas moins de l'ambition des Portugais, déjà si fatale à ses ancêtres ; mais il crut avoir moins à craindre de cette Nation.

dont le Roi & les principales forces étoient séparés de ses Etats par des mers immenses , que des Mogols puissamment établis dans le sein de l'Indostan ; c'est pourquoi il se hâta de terminer ses querelles avec les premiers , qui consentirent même de joindre leurs troupes aux siennes , pour s'opposer à Akebar , dont ils ne redoutoient guères moins le courage & l'ambition , que Badur même.

A la nouvelle de l'alliance des Patanes & des Portugais , les Mogols , qui s'attendoient à surprendre Badur , ou au moins à le combattre seul , furent effrayés. Ils ne pouvoient consentir de combattre contre les Portugais qu'on regardoit comme invincibles. Il est vrai que cette Nation s'étoit signalée par mille exploits qui tiennent du prodige ; mais la renommée avoit encore ajouté à la vérité. Les naturels du Pays , pleins encore de l'effroi dont ces conquérans rapides les avoient frappés , ne cessoient de les représenter aux soldats d'Akebar , comme des hommes descendus du Ciel , ou sortis des eaux , d'une espece infiniment supérieure aux Asiatiques en courage , en génie & en connoissances. La frayeur des Indiens s'étoit commu-

niquée à toute l'armée Mogole : déjà elle pressoit ses Généraux de la ramener à Dhely ; & sur leur refus, elle éclatoit en plaintes & en menaces, qui enfin dégénérèrent en une sédition ouverte. Akebar étoit alors à la tête d'un détachement. Il n'eut pas plutôt appris cette triste nouvelle, qu'il se rendit à la grande armée, & la harangua. Il dit que le bruit des victoires & des conquêtes des Portugais étoit aussi parvenu à ses oreilles ; mais que, loin de l'intimider, il n'avoit fait qu'exciter son courage ; qu'il étoit sûr de battre un Peuple, que le luxe, les richesses, les délices & les chaleurs des Indes avoient amolli ; qu'ils étoient devenus odieux au ciel & à la terre, par leur orgueil, leurs cruautés & leurs brigandages, & qu'enfin il n'auroit à faire qu'à une poignée de ces Etrangers, dont il purgeroit l'Asie. A ces mots, il donne le signal du départ ; l'armée, rassurée, applaudit à l'Empereur, & marcha avec confiance. Akebar ne laissa pas refroidir cette ardeur. Dès le lendemain il engagea la bataille. Les Portugais, mal secondés par les Indiens, furent enveloppés & taillés en pièces : le Sultan Badur s'enfuit & disparut pour ja-

mais : ses Etats, ses thrésors, ses femmes & ses enfans tomberent entre les mains d'Akebar ; mais ce Prince qui conservoit toujours quelques restes du caractere Tartare, souilla sa victoire, en faisant périr dans les supplices les fils du Roi déthroné. Toutes les Villes du Guzurate, saisies de frayeur, s'empresserent d'ouvrir leurs portes aux Mogols. Akebar auroit bien voulu s'emparer aussi de celles qui appartenoient aux Portugais ; mais il eut la sagesse de les respecter, dans la crainte de perdre inutilement l'élite de ses soldats devant des places fortifiées à la maniere de l'Europe, & défendues par des Portugais. Il aima mieux conduire son armée victorieuse dans le Dekan, dont il se promettoit une victoire plus facile.

Le Dekan est un Royaume aussi étendu, aussi fertile & aussi peuplé que le Guzurate, mais moins riche, parce qu'il n'y a pas tant de Manufactures & de Commerce. Cette Région étoit partagée entre trois Souverains, tous Patanes d'origine : ces Rois qui, avant l'invasion des Mogols, ne cessoient de se faire la guerre, se réunirent contre l'ennemi commun, & formerent une armée dont la seule cavalerie montoit

plus de cinquante mille hommes. Les Sultans Mostafa , Ambar , & la Reine Candé , qui alors régnoient dans le Dekan , commandoient en personne cette armée combinée. Ils ne tarderent point à en venir aux mains avec les Mogols , mais la fortune trahit leur courage. Les Indiens , naturellement lâches , s'enfuirent à la premiere attaque , & abandonnerent leurs Rois : chacun d'eux fut entraîné dans la fuite ; ils se sauverent dans leur Capitale , pour défendre leur couronne jusqu'à la dernière extrémité.

Le premier attaqué par le vainqueur , fut le Sultan Mostafa , qui s'étoit jeté dans l'importante place d'Acer , avec les débris de ses forces : jamais on ne vit dans les Indes une défense aussi vigoureuse que la sienne. Son artillerie nombreuse , dont il se servit avec succès , ses fréquentes sorties , & plus encore les chaleurs du mois de Mai , plus insupportables que celles des autres mois , rebuterent les assiégeans. L'armée Mogole , affoiblie par les combats & les maladies , ne soupiroit plus qu'après la retraite. Le fier Akebar prenoit déjà des mesures pour lever le siège , lorsqu'un transfuge lui apprit que l'eau manquoit dans

la place. Cette nouvelle ranima son courage, & celui de l'armée.

Cependant Mostafa qui ne voyoit plus aucun moyen de se défendre, sort, pendant la nuit, de la place, seul & déguisé, pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi, dont il n'espéroit aucun quartier; mais il fut arrêté & conduit devant l'Empereur. *Qui es-tu ?* lui dit Akebar. *Je suis le Roi*, répondit Mostafa avec une présence d'esprit admirable : *Je sors exprès de ma Capitale pour te demander un conseil ; l'eau manque dans la forteresse, que dois-je faire pour échapper aux fers que tu me prépares ?* Akebar, frappé de tant de grandeur d'ame, se piqua de générosité : *Vas*, lui dit-il, *rentre dans la place que tu as défendue avec tant de courage ; si le Ciel s'intéresse à ton salut, il ne refusera pas de l'eau à tes pressans besoins.* Akebar ne croyoit rien risquer, en permettant à son ennemi de se retirer : la saison des pluies, qui ne commence qu'à la mi-Juin, étoit encore fort éloignée; mais il fut la victime de sa sécurité, plutôt encore que de sa générosité : car dès la nuit suivante, il plut avec tant d'abondance, que toutes les citernes de la Ville furent

remplies. Akebar ne s'opiniâtra pas davantage. Il changea le siège en blocus ; & avec les renforts puissans , qui lui étoient arrivés , il vola à de nouvelles conquêtes. Toutes les autres Villes du Royaume de Mostafa ne l'ayant point pour défenseur , ne firent qu'une foible résistance. Mostafa , cédant lui-même à son infortune , rendit la Ville d'Acer , abdiqua le titre de Roi , & prit du service dans l'armée du vainqueur , qui l'éleva à la dignité d'Omra.

La Reine Candé ne se défendit pas avec moins de courage dans la Capitale de ses Etats ; mais Ambar , son allié , qui étoit venu à sa défense , ayant été vaincu & tué dans une grande bataille , cette Princesse sentit qu'elle ne pouvoit éviter de tomber au pouvoir des Mogols ; & ne voulant pas au moins qu'ils profitassent de ses trésors , elle recueillit tout ce qu'elle avoit d'or & d'argent , le fit fondre , & en composa des boulets de dix ou douze livres , sur lesquels on grava les imprecations les plus terribles contre Akebar , & elle en chargea des coulevrines qui portoient à plus d'une lieue , & qui répandirent tous ces métaux précieux dans des broussailles , aux environs d'A-

manadagar. Après avoir ainsi dissipé toutes ses richesses, la Reine rendit la Ville, & parut devant l'ennemi qu'elle avoit tant détesté ; mais à la vue du jeune vainqueur, Candé éprouva des sentimens bien opposés à la haine. L'Empereur, également touché de la beauté, du courage & de la douleur de la Reine, conçut pour elle la plus vive passion. Il la mit au nombre de ses femmes, lui défera le titre d'Impératrice, & conserva pour elle, jusqu'à la fin de sa vie, les plus tendres sentimens.

La conquête de deux Royaumes si riches & si puissans, affermit pour long-tems la domination Tartare dans les Indes. Rien n'auroit manqué à la gloire & au bonheur d'Akebar, si ce Prince eût eu autant de modération que de valeur ; mais l'éclat de sa grandeur, l'immensité de ses thrésors, l'orgueil enfin corrompirent bientôt son ame. Il ne conçut plus que des desseins vastes, chimériques & quelquefois insensés. On doit mettre au nombre de ces derniers le projet qu'il suivit long-tems d'établir une nouvelle Religion, & de s'arroger les honneurs divins. C'est à cette extravagance impie qu'il faut attribuer les guerres civiles, les

révolutions & les malheurs qui désolèrent l'Empire à la fin de son règne ; mais avant que d'en rendre compte , il est à propos de faire connoître , par ses plus éclatantes actions , ce Monarque , l'un des plus singuliers qui ait paru dans l'Univers.

Dès qu'il fut de retour du Dékan , il prit le parti de détruire Dhely , la plus belle Ville de ses Etats , sans aucune autre raison que celle d'immortaliser son nom , en construisant une nouvelle Capitale encore plus magnifique ; en conséquence , il se transporta à Fétipour , où il bâtit un Palais & une Mosquée avec des frais immenses. Tous les Grands de l'Empire le suivirent dans cette nouvelle résidence. Ils épuisèrent leurs trésors , en édifiant des maisons superbes , & en peu de tems Fétipour devint une des plus vastes Villes des Indes ; mais l'air & les eaux , également mal-sains , combattirent le choix d'Akebar , qui se vit forcé d'abandonner sa Capitale. Il transporta de nouveau le siège de l'Empire sur les rives de la Gemna , aux environs de Dhely , dont les ruines servirent à la construction de la nouvelle Ville qui surpassa l'ancienne en éclat & en magnificence ;

mais l'inconstant Akebar se laissa bientôt de ce séjour. Il vouloit que la Capitale de l'Empire portât son nom.

Il choisit pour cet effet Agra, Ville peu connue jusqu'alors, & située aussi sur les rives de la Gemna, à environ quarante lieues de Dhely. Il y éleva le plus magnifique Palais qui soit aux Indes (a) : les dépouilles du Guzurate & du Dékan furent consacrées pour l'embellir. Les Grands, aidés des largesses d'Akebar, ornerent la nouvelle Ville de Palais & d'Hôtels : bientôt plus d'un million d'ames, Mogols, Indiens, Patanes, Persans, Chinois, Arabes & Européens vinrent l'habiter ; ils s'établirent sur l'une & l'autre rive de la rivière ; de sorte que la longueur de cette Capitale s'étend des deux côtés d'environ trois lieues, mais la largeur est très-inégale & ne répond point à la longueur. Akebar ne manqua pas de donner à cette Ville magnifique son nom ;

(a) La maçonnerie en est d'une espèce de pierre de taille rouge, aussi belle que le marbre. Les pierres sont placées avec tant d'art, qu'il est impossible d'en remarquer la jointure.

on l'appella, tant qu'il vécut, Akebarabad (a); mais il n'eut pas plutôt fermé les yeux, qu'elle reprit son ancien nom d'Agra. C'est ainsi que l'habitude confond presque toujours la vanité & les projets des Monarques les plus puissans.

Le goût des entreprises singulieres & bizarres se fortifioit de plus en plus dans l'ame de ce Prince. Il ordonna qu'on lui construisît un vaste Palais de bronze, pour se dérober aux chaleurs qui sont encore plus immodérées à Agra, que dans les autres parties des Indes. Il ne s'apperçut de l'absurdité de son dessein, que lorsqu'on l'eut convaincu que la matiere manqueroit à son ouvrage.

Mais on doit bien se donner de garde de mettre au nombre des entreprises insensées de ce Prince les ordres qu'il donna d'embellir le chemin qui conduit d'Agra à Lahor, éloignées l'une de l'autre de cent cinquante lieues, d'une allée d'arbres qui, par leur verdure éternelle, & leur ombre toujours fraîche, mettent, pendant une si longue route, les voyageurs à l'abri des rayons du soleil : c'est le monument le plus agréable & le plus utile qui soit aux Indes.

(a) La Ville d'Akebar.

L'administration de l'Empire, l'exécution des projets dont nous venons de parler, & de bien d'autres, ne suffisoient pas pour occuper le génie puissant & inquiet d'Akebar. Il n'avoit pas encore achevé de construire Agra, qu'il s'étoit mis en campagne pour attaquer un Roi Indien, appelé le Rana, descendant, comme nous avons dit, de Porus. Les Etats de ce Prince sont considérables & très-peuplés, puisqu'il peut mettre, à ce qu'on prétend, plus de deux cent mille hommes sur pied. La Capitale de ce Royaume est appelée Chitor, & n'est éloignée que de douze journées de Dhely : cette place est située sur une montagne escarpée, isolée de toutes parts, & environnée d'une vaste plaine : une rivière, large & profonde, arrose le pied de la montagne, & la fertilise : la Ville renferme dans son sein des sources abondantes d'eau pure, & des campagnes qui produisent assez de riz & de fruits pour nourrir une garnison médiocre : enfin elle passoit pour imprenable ; & il n'en fallut pas davantage, pour déterminer le fier Akebar à en entreprendre le siège. Comme le Rana étoit exact à payer le tribut auquel il s'étoit soumis, l'Empereur n'avoit aucun mo-

tif légitime de l'attaquer ; mais Akebar brûloit d'envie d'essayer sa fortune contre les obstacles les plus terribles : c'est pourquoi , sans aucun préambule , il somma le Rana de lui (a) céder son épouse Padmanni, qui passoit pour la plus belle femme de l'Asie , le menaçant, en cas de refus , de porter le fer & le feu dans ses États. Le Rana étoit l'amant de sa femme , & il en étoit adoré. Furieux à l'excès de la fierté , des menaces & de l'indignité du procédé d'Akebar , il lui répondit que nul homme dans l'Univers ne lui arracheroit son épouse , & qu'il bravoit son orgueil & sa puissance.

Akebar , qui s'étoit attendu à une pareille réponse , rassembla une armée formidable , & marcha dans la Province de Chitor. Cependant le Rana ne s'étoit point endormi. Il avoit négocié de toutes parts auprès des autres Rois Indiens , pour les éclairer sur les brigandages des Mogols , cette race de tyrans , venus exprès , disoit-il , du fond de la Tartarie , pour s'engraïsser des

(a) Une pareille proposition n'est pas si mal-honnête chez les Indiens , parmi lesquels la répudiation a lieu , qu'en Europe.

dépouilles & du sang des Indiens qui ne les avoient jamais offensés. *Il est tems*, ajoûtoit-il, *de nous réveiller de cette funeste léthargie qui tient depuis si long-tems notre valeur enchaînée, & d'apprendre aux Tartares que nous sommes les héritiers de ces braves Indiens qui ont sçu résister aux plus célèbres conquérans : réunissons seulement nos forces, & nous vaincrons des ennemis qui n'ont jamais trouvé la victoire, la puissance & leur salut, que dans nos discordes & notre indolence.* Mais de tous les Rajas qui remplissoient alors les Indes, deux seuls eurent le courage de se mettre en campagne. Akebar remporta sur eux une victoire complète, & parut aussi-tôt devant Chitor dans tout l'éclat de sa gloire & de sa puissance. Ses soldats couvroient la surface de plusieurs lieues de terrain : les tentes impériales & celles des Officiers, brilloient d'or & de diamans. Un appareil si magnifique & si guerrier n'en imposa point au Rana. Il se défendit avec courage. L'artillerie d'Akebar, qui tiroit de bas en haut, ne porta pas le moindre dommage à la place ; enfin ce fier Prince se consuma pendant deux ans en de vains efforts. Déses-

péré des insultes des assiégés , & du succès humiliant de son entreprise , il eut recours à la ruse. Il écrivit au Roi Indien , qu'il étoit prêt à lever le siège , & à lui restituer ses Etats , pourvu qu'il lui permît de voir la Princesse , & d'entrer dans la forteresse , pour considérer la seule place capable , selon lui , dans l'Univers , de tenir contre sa puissance. Le Rana , séduit par l'espérance d'être délivré d'un ennemi qui , depuis si long-tems , désoloit ses Etats , & rassuré par le serment qu'Akebar fit , sur l'Alcoran , de lever le siège , lui accorda sa demande , & le reçut dans la place où il entra , suivi seulement de cinquante hommes : on le traita avec le respect dû à sa dignité , & on lui servit un magnifique repas , à la fin duquel parut Padmanni : ses charmes firent pour lors sur le cœur de l'Empereur l'effet le plus sensible : il se contint pourtant , & ne se répandit point en louanges outrées sur sa beauté. Avant que de se séparer de Rana , il lui fit présent d'un cimenterre enrichi de diamans. Le Rana , charmé de la franchise & de la modération d'Akebar , le reconduisit jusqu'aux portes de la Ville : déjà ces deux Princes se faisoient les derniers adieux , lorsque le

Mogol, feignant de ne pouvoir quitter l'Indien, sans lui donner de nouvelles marques de reconnoissance & d'amitié, lui jetta au col son collier de perles. Il l'avoit fait enfiler exprès dans une corde très-forte. A l'aide de ce collier, l'Empereur, plein de force & de vigueur, tira le Rana hors de la porte, tandis que les cinquante hommes qui l'accompagnoient, disperferent la foible suite du Roi Indien. Akebar auroit même ce jour-là emporté Chitor, s'il avoit eu soin de poster aux environs quelques soldats d'élite; mais il se regardoit comme trop heureux d'emmener sa proie sans obstacle, ne doutant point que Padmanni ne lui livrât la place, plutôt que de mettre les jours de son époux en danger. Mais il eut beau sommer la Princesse, & faire paroître le Rana à la vue des assiégés, nud, les mains liées derrière le dos, à genoux, & un bourreau, le sabre levé sur la tête de ce malheureux Roi, Padmanni feignit toujours de croire que l'homme qu'on exposoit à ses yeux dans cette horrible attitude, n'étoit point le Rana; qu'il avoit été massacré, & elle déclara qu'elle ne lui survivoit que pour le venger. Vaincu enfin par le courage d'une femme, l'orgueil-

Leux Akebar se vit forcé de lever le siège. Il emmena son prisonnier à Agra, & le força d'écrire à Padmanni, qu'il la conjuroit de satisfaire à la passion de l'Empereur, pour briser ses fers. Le Prince Mogol accompagna ces lettres des présens les plus magnifiques. Padmanni feignit enfin d'être touchée de la constance de l'Empereur. Elle l'endormit par ses promesses, & fournit à son époux les moyens de tromper ses Gardes, & de se sauver de sa prison.

Le premier soin du Rana, dès qu'il se vit entre les bras de la fidelle Padmanni, fut de reprocher à Akebar sa fourberie & sa trahison : ces reproches étoient mêlés d'insultes, de défis & de menaces ; ces lettres mirent le comble à la fureur du Mogol, qui ne se possédoit pas de s'être laissé tromper par une Indienne. Il se hâta de rassembler toutes les forces de l'Empire, & de venir encore une fois devant Chitor, déterminé à périr, plutôt que de ne pas s'en rendre maître. Pour cet effet, il ordonne des travaux immenses : on élève au niveau de la montagne des terrasses d'une hauteur prodigieuse ; on y établit une Artillerie formidable, avec laquelle on foudroie la Ville & la Montagne

même. Le Rana, de son côté, se défendit comme un homme qui avoit & ses Etats, & sa vie & sa femme à perdre. Il étoit jour & nuit sur les remparts. Un jour qu'il y donnoit ses ordres, il fut apperçu par l'Empereur placé alors sur une des terrasses dont nous avons parlé. Akebar lui tire un coup de mousquet, & le renverse mort. On conçoit quelle fut la douleur de Padmanni. Elle ne chercha point à la soulager par des larmes & des gémissemens. Elle ordonne d'un œil sec, qu'on brûle le cadavre avec l'appareil le plus magnifique, & s'arrachant des bras de ses femmes, elle s'y précipite. C'est ainsi que, moins par respect pour la loi de Brama, que pour dérober une victime à l'impudicité du Mogol, cette tendre épouse mêla ses cendres à celles du Rana. L'auteur de tant de maux, le superbe Akebar, recueillit le fruit de son crime. Chitor céda à sa fortune & à sa valeur. Les larmes inutiles qu'il donna au sort tragique de deux époux dignes d'une meilleure destinée, peuvent-ils racheter la honte dont il se couvrit par son injustice ?

La révolte des paysans Indiens & Patanes qui habitent les belles campagnes qui s'étendent d'Agra à Dhely,

arracha bientôt Akebar aux délices de son ferrail. Il marcha en personne contre les rebelles , & donna dans cette guerre des preuves éclatantes d'intrépidité. Il attaquoit une place dans laquelle s'étoient réfugiés une multitude de paysans les plus déterminés. Plein de feu & d'impatience , il ordonne qu'on enfonce les portes par des éléphants dressés à cette sorte d'attaque , pour ne pas perdre le tems à attendre l'artillerie ; mais les Officiers n'osèrent se charger d'une expédition si dangereuse. L'Empereur , outré de leur lâcheté , prend lui-même un habit de soldat , s'élance sur un éléphant , & le conduit , au milieu d'une grêle de balles & de flèches , à la porte qu'il brise , & par laquelle il donne entrée à son armée , qui ne fit aucun quartier aux assiégés. Malgré les exploits d'Akebar , il ne put terminer tout-à-fait cette guerre : les paysans se dispersèrent & vécurent de brigandages ; leur nombre s'accrut dans la suite , & leur race subsista long-tems aux environs d'Agra & de Dhely , malgré le soin avec lequel on les poursuivit. On porta la rigueur & les précautions si loin , qu'on mit impitoyablement à mort tous les paysans qu'on trouva armés sur les gran-

des routes & dans les villages , & on attachâ leurs têtes aux arbres ou à des poteaux dressés pour cet effet sur les chemins.

Le succès de cette expédition déterminâ Akebar à une autre plus dangereuse. Il y avoit long-tems que l'Empire souffroit des courses & des ravages des Patanes , qui , ayant autrefois échappé aux poursuites de Babar , s'étoient sauvés sur les montagnes du Nord , au-delà du fleuve Indus. Là , ils s'étoient rendus maîtres de plusieurs postes inaccessibles , d'où ils bravoient toute la puissance des Tartares. Chaque année, ce Peuple soldat fondoit sur les plus belles Provinces des Indes , où il portoit le fer & le feu. L'Empereur crut qu'il ne convenoit point à sa dignité de combattre en personne des brigands , des rebelles & des fugitifs ; c'est pourquoi il se contenta d'ordonner à un de ses Généraux de marcher contr'eux avec une armée de quatre-vingt mille hommes , & de les passer tous au fil de l'épée : cet ordre étoit plus facile à donner qu'à exécuter. Les Patanes laissèrent les Mogols s'engager dans leurs montagnes & leurs défilés , leur couperent la retraite , & les firent périr tous par la faim , le fer & le feu.

Ils vinrent ensuite eux-mêmes annoncer leur victoire, par de nouveaux ravages jusques dans le sein de l'Empire.

Cet exploit des Patanes fut le signal d'un soulèvement presque universel : leurs freres, répandus dans les Indes, souvent vaincus, mais presque jamais domptés, leverent par-tout, d'un concert unanime, l'étendard de la révolte. Le frere d'Akebar se rendit maître du Cabulistan : on n'entendoit par-tout que plaintes & imprécations contre Akebar : le trône étoit ébranlé, & on étoit à la veille d'une révolution.

Les auteurs secrets de ces révoltes & de ces attentats étoient les Moulahs & les Faquirs Musulmans, qui depuis long-tems ne pouvoient pardonner à Akebar son orgueil, son mépris pour l'Alcoran, son penchant politique pour la loi de Brama, & surtout la protection éclatante qu'il venoit d'accorder au Christianisme, dont il avoit permis l'exercice public dans ses Etats.

Akebar, dans son expédition du Guzurate, avoit eu l'occasion de connoître particulièrement les Européens, dont le nom & la gloire le frappoient depuis long-tems. Il se prévint bientôt en faveur de ces Etrangers, si supérieurs aux

Indiens par le courage, la discipline & les arts ; & il employa les caresses & les bienfaits, pour les attirer à son service. Plusieurs, Anglois & beaucoup plus de Portugais, accoururent de tous les Ports des Indes, pour chercher la fortune à la Cour d'un Roi si généreux & si magnifique. Akebar leur confia le soin de son artillerie, de ses diamans, & même celui de sa santé. Il passoit souvent des jours entiers avec eux à s'entretenir des coutumes, des loix, de l'histoire & des arts de l'Europe : c'est dans ces conférences qu'il connut la Religion chrétienne. Frappé de la beauté de la morale, de la sublimité des mystères & des signes éclatans de Divinité qui la caractérisent, ce Prince éclairé crut, ou feignit de croire, qu'il n'y avoit de vraie religion que celle de J. Christ. Un Ambassadeur Portugais, dont les mœurs & la probité répondoient à la sainteté de la Religion chrétienne, confirma Akebar dans ses idées, & lui développa mieux le fond du Christianisme, que les aventuriers Européens, que l'Empereur avoit entretenus à ce sujet : *Au reste,* » ajouta l'Ambassadeur, *il n'appartient* » *qu'à un Prêtre de ma Religion de l'ex-* » *pliquer en détail, & de l'en ouvrir les*

» *Myfteres. Plusieurs fe font consacres*
» *à la conversion des Indiens ; appelle*
» *quelqu'un d'eux à ta sublime Cour :*
» *ils te prodigueront les instructions que tu*
» *recherches avec tant d'empreflement.* »

Akebar , infatiable de connoiffances , fuivit ce confeil , & fit venir dans fon Palais un Prêtre Portugais , dont il apprit d'abord la langue avec une rapidité merveilleufe. Le Miffionnaire n'eut pas de peine à faire sentir à Akebar toute l'abfurdité de l'Alcoran ; mais les Myfteres incompréhénfibles du Chriftianifme l'arrêtoient. Le Prêtre Portugais , qui déjà fe flatoit de l'efpérance de convertir le plus puiffant Monarque de l'Afie , & l'Empire entier , appella à fon fecours plufieurs Jéfuites , à la tête defquels parut le Pere Aquaviva , d'une des meilleures maifons d'Italie.

On ne fçauroit croire avec quelle diftinction Akebar reçut ces hommes auffi inftruits dans les Sciences que dans la Religion. Il leur donna un appartement dans fon Palais , leur confia l'éducation de fon fecond fils , appellé Paharri , & voulut qu'on l'élevât dans toutes les connoiffances qu'on a coutume de donner aux enfans des Rois en Europe. Peu après le Prince Jehan Guire , l'héri-

tier de l'Empire, leur fut aussi confié. Akebar ne quittoit plus les Lettrés Européens, & les faisoit souvent disputer en sa présence avec ses Moullahs sur l'une & l'autre Religion. Les défenseurs de la meilleure cause triomphèrent facilement aux yeux d'un Prince éclairé, qui souvent les proclama lui-même vainqueurs. Le fruit que les Missionnaires tirèrent de leurs succès, ne fut point la conversion de l'Empereur, qui se contenta de leur donner des espérances, mais la permission d'enseigner hautement la Foi dans toute l'étendue de l'Empire; avantage précieux aux yeux d'un vrai Chrétien. Les Moullahs, vaincus & furieux, ne purent se contenir. Ils firent passer leur ressentiment dans le cœur de tous les zélés Musulmans; & voilà ce qui alluma le flambeau de la guerre & de la révolte dans toute l'étendue de l'Empire.

Akebar, obligé de s'arracher d'auprès des Prêtres Européens, dont la conversation faisoit les délices de sa vie, se porta dans toutes les Provinces de l'Empire, avec la même activité qu'on avoit admirée dans sa jeunesse. Partout il parut comme la foudre, & prévint ou accabla tous les rebelles. L'impétueux

pétueux Mogol sembla alors avoir pour jamais oublié la Religion chrétienne & les Ministres qui la lui avoient annoncée ; ses succès , & plus encore l'oubli politique qu'il affecta du Christianisme , désarmèrent les Moullahs : ils cessèrent de souffler le feu de la sédition ; & l'Empire , après avoir été agité de la plus violente tempête , jouit du plus grand calme.

Mais ce calme n'étoit qu'apparent : depuis long - tems , les Seigneurs & les Officiers dont Akebar avoit formé la maison du Prince Jehan - Guire , héritier de la couronne , aigrissoient leur jeune Maître contre l'Empereur qui , à leur gré , ne donnoit pas assez de part au gouvernement à Jehan - Guire. *Eh quoi !* lui disoient les factieux qui ne vouloient arracher la couronne au pere , que pour régner sous le nom du fils ; « *Eh quoi ! on laisse languir dans*
» *l'oisiveté d'un ferrail l'héritier de l'Em-*
» *pire ; un pere jaloux captive ta va-*
» *leur naissante , lui qui devoit te for-*
» *mer au grand art de la guerre & de la*
» *politique , en partageant avec toi l'au-*
» *torité & le commandement ? Et com-*
» *ment les Peuples sçauront - ils que tu es*
» *digne de leur dicter des loix , si un maître*

» impitoyable t'écarte avec tant de soin
» des emplois où tu pourrois donner des
» marques éclatantes de ton courage &
» de tes lumières ? Puisque l'Empereur ,
» qui sans doute destine le sceptre à Pa-
» harri , te dérobe les occasions d'acquê-
» rir de la gloire sur ses pas , déclare-toi
» contre lui , & fais - lui éprouver com-
» bien ton ressentiment est redoutable. Il
» a assez vécu, pour sa gloire , & trop pour
» la félicité de l'Empire ; qu'il descende
» du thrône , & qu'il fasse place à un
» Prince qui fera les délices des Peuples.

Jehan-Guire , élevé à l'ombre du fer-
rail , sans expérience , sans talens , sans
autre vertu enfin que la valeur , se livra
aux conseils de ses domestiques : l'éclat
du thrône l'éblouit , & il prépara dans
le silence une révolution qui ne devoit
pas moins outrager la nature que la
justice. Lorsque ses complices lui eurent
gagné un nombre considérable de parti-
sans , le jeune Prince sort de la Cour ,
se met à leur tête , & commence cette
guerre impie par d'horribles brigandages.
Akebar pour lors parcouroit toutes les
Provinces , pour rétablir l'ordre & l'har-
monie que les révoltes passées avoient
détruits. On ne sçauroit exprimer quelle
fut son indignation , à la nouvelle d'une

rébellion plus dangereuse & plus funeste
que celles qu'il venoit d'éteindre dans
des fleuves de sang. « *Eh quoi ! s'é-*
« *crioit le malheureux Empereur ; cha-*
« *que jour verra éclore de nouveaux at-*
« *tentats contre moi : des Sujets ingrats,*
« *une famille parricide s'arment contre*
« *mes jours. A peine ai-je désarmé &*
« *puni un frere barbare, qu'un fils en-*
« *core plus inhumain se prépare à m'ar-*
« *racher la couronne. O Jehan-Guire !*
« *ô mon fils ! ne t'avois-je donc élevé*
« *avec tant de soin, que pour donner à*
« *l'Univers le spectacle horrible d'un fils*
« *qui cherche à tremper ses mains dans le*
« *sang de l'auteur de ses jours ? Quoi ?*
« *tu méconnois le sacré caractère que la*
« *Divinité a imprimé sur le front de ton*
« *Pere & de ton Roi ? Monstre impitoya-*
« *ble, viens, hâte-toi de venir déchirer*
« *mes flancs, avant que la douleur ait*
« *mis fin à des jours devenus affreux par*
« *l'ennui de te voir coupable du plus*
« *énorme des forfaits ? Mais, continuoît*
« *ce pere infortuné, le Ciel, protecteur*
« *des droits sacrés des Peres & des Rois,*
« *me vengera ; & j'aurai peut-être encore*
« *ma victoire à pleurer & à détester.*

Au reste, Akebar ne tarda pas à surmonter sa douleur & à se mettre en

route : jamais on ne vit une marche aussi rapide que la sienne. Il franchit en peu de jours les fleuves & les montagnes qui le séparoit des rebelles, il les surprend, les déconcerte, les poursuit & vient à bout de les dissiper. La victoire fut entière : Jehan-Guire, avec ses principaux complices, tomba vif entre les mains de l'Empereur qui le conduisit lui-même dans la forteresse de Gouialéor auprès de Dhely, où il le laissa six mois entre la vie & la mort. Akebar fut tout ce tems sans se déterminer sur la destinée de son fils : enfin la nature l'emporta sur le ressentiment & la justice ; mais, en lui faisant grace de la vie, il lui donna une leçon terrible, & qui ne s'effaça jamais du cœur de Jehan-Guire. Il fut le tirer lui même un matin de la prison, & le conduisit dans une forêt voisine, sous prétexte de lui donner le plaisir de la chasse ; mais à peine furent-ils enfoncés dans le lieu le plus reculé du bois, qu'Akebar s'arrête, & fait appercevoir à son fils les têtes de cent des principaux conjurés. Jehan-Guire élève les yeux & reconnoît les traits de ses malheureux amis. Il tombe aux pieds de l'Empereur, saisi d'effroi & mourant. Son pere lui adressa alors ces paroles :

» *Tu as oublié, malheureux, que je*
» *suis ton pere ; mais je me souviens moi*
» *que tu es mon fils : ce spectacle t'an-*
» *nonce assez que tu mérites la mort ; mais*
» *je t'accorde la vie que je t'ai déjà don-*
» *née , & que tu t'es efforcé de m'arracher ;*
» *malgré l'excès de ma tendresse & de ma*
» *clémence , tu seras cependant puni. On*
» *lira à jamais dans les fastes de l'Em-*
» *pire des Mogols , que de tous tes des-*
» *cendans de Tamerlan, Jehan-Guire fut*
» *le premier qui attenta aux jours de son*
» *pere. Que cette leçon te préserve au*
» *moins de l'infamie d'un second parri-*
» *cide.* Jean-Guire, pénétré de douleur,
ne répondit que par des sanglots entre-
coupés de pleurs & de cris ; mais il ré-
para par une soumission éternelle, le cri-
me affreux dont il s'étoit rendu coupable.

L'Empereur venoit de se couvrir de
gloire ; mais cette gloire achetée au
prix du sang de ses sujets, lui coûtoit trop
cher : lui-même n'avoit pu, sans frémir,
ordonner tant d'exécutions sanglantes ;
la nécessité de contenir dans le devoir des
Peuples indociles, l'y força. Les Mogols
rebelles étoient à la vérité par-tout
soumis ; cependant l'horreur, l'inquié-
tude, l'effroi étoient imprimés sur tous les
visages : on n'approchoit de l'Empereur

qu'en tremblant. Soit donc pour calmer l'ennui dont il étoit dévoré, soit pour faire perdre à ses sujets le souvenir du passé, soit pour les occuper dans une guerre étrangère & légitime, ou plutôt pour satisfaire aux mouvemens d'une ambition sans bornes, Akebar publia dans tout l'Empire, qu'il alloit marcher à la conquête du Royaume de Kachemire, & que tous les Omrhas eussent à lui amener tous les corps de cavalerie que chacun d'eux est obligé d'entretenir. A cet ordre, on accourut de toutes les Provinces, & bientôt Akebar se vit à la tête d'une armée nombreuse, qui planta ses pavillons aux bords de l'Indus.

Le Royaume de Kachemire, le plus septentrional des Indes, est situé aux pieds du mont Caucase : ce n'est, à proprement parler (a), qu'une vaste vallée, arrosée par un grand nombre de petites rivières & de ruisseaux, dont l'eau est plus claire que le crystal : elle est environnée de toutes parts de hautes montagnes. L'air y est pur, tempéré, & peut-

(a) Ce Royaume n'a pas plus de trente lieues de long, sur dix ou douze de large.

être le plus sain de l'Univers : un printemps éternel régne dans cette délicieuse contrée. La terre y est couverte, en tout tems, de fleurs & de fruits ; on y recueille avec abondance tout ce qui peut satisfaire aux besoins de la vie & même au luxe : on y cultive avec succès les arbres & les fleurs de l'Europe, comme ceux des Indes ; enfin les hommes qui naissent dans cette agréable contrée, ont plus de force, de valeur, d'application & de génie que leurs voisins. Ils sont beaux, bien faits & agiles : leurs femmes, célèbres par les attraits, les graces, l'esprit, les talens & l'enjouement, passent pour les beautés les plus piquantes de l'Asie. Elles remplissent tous les ferrails des Princes de l'Orient ; enfin Kachemire est le paradis terrestre des Indes. La conquête d'un si beau Royaume ne coûta à Akebar qu'une simple marche. Il parut, & tous les Peuples coururent au-devant du joug qu'il leur apportoit : on eût dit que ce Prince voyageoit dans une Province de ses vastes États.

Tant de gloire & de prospérité rendit Akebar plus respectable à ses sujets : son goût pour les sciences & les arts de l'Europe, se réveilla avec plus d'ardeur.

Il rappella les Missionnaires qui s'étoient retirés à Goa pendant les derniers troubles. Il leur fit entendre qu'il étoit plus disposé que jamais à embrasser la Religion chrétienne. Le Pere Xavier, neveu de l'Apôtre du Japon, vola à lui avec le même zèle, dont son oncle avoit donné des preuves si éclatantes ; mais il n'eut pas, comme lui, la gloire de convertir des Rois : ses succès se réduisirent à de vains honneurs. Akebar lui accorda des distinctions qu'il refusoit aux Princes de son sang, aux Ambassadeurs & aux Rois mêmes ses tributaires. Il lui assigna une place, & lui ouvrit ses trésors, pour bâtir une Eglise magnifique. On le vit assister aux cérémonies sacrées de la religion, & faire plusieurs actes extérieurs du Christianisme ; mais il n'abandonna point pour cela l'Alcoran & la loi de Brama : la curiosité seule l'entraînoit tour-à-tour à l'une ou à l'autre de ces Religions. Cependant les Sultanes allarmées des nouvelles marques d'amitié qu'il prodiguoit aux Chrétiens, n'oublièrent ni les caresses, ni les larmes, ni les intrigues, pour l'empêcher d'embrasser une loi étrangère, qui proscrivoit la pluralité des femmes.

Aucune d'elles ne pénétrait les des-

seins secrets & profonds d'Akebar. Il y avoit long-tems qu'il préparoit une révolution éclatante dans la Religion, ou plutôt il étoit dévoré de l'ambition d'en établir une nouvelle. « *Quoi ! disoit-il ;*
» *Mahomet, simple citoyen de la Meque,*
» *a pu être le créateur d'une religion*
» *puisée chez les Juifs, chez les Chré-*
» *tiens, & dans les chimères de son ima-*
» *gination : sa Religion est devenue do-*
» *minante dans la moitié de l'Univers ;*
» *& moi, Empereur, Conquérant, Mai-*
» *tre despotique de mes vastes Etats, je*
» *n'oserais ce qu'un Particulier a entrepris*
» *avec tant de gloire & de succès. Maho-*
» *mét me surpassoit-il donc en puissance,*
» *en génie & en sagesse ?* « L'orgueilleux Monarque fut confirmé dans son projet par un Moullah Dérisme, qui, le croyant déterminé à recevoir le baptême, cherchoit à faire fortune en flattant ses inclinations. Seigneur, lui dit-il, *pourquoi balances-tu de te signaler dans la postérité, par une révolution salutaire dans la Religion ? Ce trait glorieux, la preuve de l'empire que tu aurois sçu t'assurer sur le cœur & l'esprit de tes sujets, t'immortaliseroit bien davantage, que des conquêtes & des victoires.* Ordonne, & tu verras

» l'Empire entier se soumettre à tes voi-
» lontés , déposer ses préjugés , & em-
» brasser à genoux la Religion que tu
» adopteras. Les Indiens ont conçu une
» haine immortelle pour l'Alcoran ; par-
» le , & l'Evangile s'élèvera seul aux
» Indes , sur les débris du Mahométisme
» & de l'Idolatrie.

Akebar étoit trop adroit pour ne pas comprendre que c'étoit moins le zèle du Christianisme , que l'espérance de s'élever à la plus haute faveur , qui avoit inspiré le Moine Musulman : ainsi il crut ne rien risquer , en lui confiant son secret. Le Moulah , appelé Adbulfasil , y applaudit avec transport , & offrit à l'Empereur de lui servir d'instrument pour la révolution.

Au reste , la Religion qu'Akebar vouloit établir , n'étoit autre chose qu'un mélange extravagant des dogmes de J. Christ , de Mahomet & de Brama. Le baptême , la circoncision , la Métempsychose , le culte consacré à l'Auteur de l'Evangile , celui que les Indiens rendent à Brama & au Soleil , la pluralité des femmes : tels étoient les principaux articles & l'assemblage bizarre de la Religion d'Akebar. Il paroît que son dessein étoit de rappeler tous ses Peuples à une même croyance , en laissant à chacun

d'eux ce qui faisoit auparavant le fondement de sa Religion ; ce qui met le comble à l'impiété & au fanatisme d'Akebar , c'est qu'oubliant qu'il n'étoit que cendre & poussière , il s'arrogeoit , par un des articles principaux , le même culte qu'il accordoit à Jesus-Christ & à Brama : enfin il se déclaroit le Dieu de ses sujets.

Enfin, lorsqu'Abdulfasil eut préparé l'esprit des Seigneurs à la révolution , Akebar partit pour Lahor avec une armée redoutable , pour en imposer en même tems à tous ceux qui refuseroient d'embrasser la nouvelle Religion , & aux ennemis de l'Etat ; mais l'Empereur n'eut pas besoin de recourir à la force , pour persuader : le nouveau culte , annoncé en même tems à Lahor , à la Cour & à l'armée , ne trouva aucun contradicteur. Le Peuple ignorant ne parut point étonné de l'orgueil d'un Prince qui s'égaloit à Dieu. On sçait que de tous les hommes qui couvrent la terre , ceux qui sont nés en Asie , paroissent plus faits pour l'esclavage. On avoit vu autrefois les Monarques de l'Assyrie & de la Perse se faire adorer par leurs sujets. Les honneurs qu'exigent encore aujourd'hui les Rois de l'Orient , ne diffèrent

guères des hommages rendus à la Divinité. Pour les courtisans plus éclairés, ils s'empressèrent de donner l'exemple, tant parce qu'ils avoient plus à perdre, que parce qu'ils espéroient de plus grands bienfaits. Ils adoptèrent donc le nouveau culte, & rendirent à Akebar tous les hommages qu'il exigea. Chaque jour, l'Empereur qui déjà avoit pris le nom de Cha-Geladin, c'est-à-dire, le puissant Roi de la Loi souveraine, paroissoit sur un balcon du Palais, à la vue de la multitude prosternée : là, il étoit invoqué comme un Dieu ; là, il recevoit des vœux & de l'encens ; là, il exauçoit les prières & accordoit des grâces. Adbulfasil, les Ministres & les Courtisans, corrompus, ne manquoient jamais d'attester que le nouveau Dieu opéroit des miracles en faveur de ceux qui avoient la foi en sa Divinité.

Content de s'être attribué les honneurs divins, Akebar ne parut point jaloux de ceux qu'on rendoit à Jesus-Christ, à Brama & au soleil : on le voyoit souvent assister aux cérémonies religieuses des Chrétiens & des Bramines : après avoir reçu l'encens sacrilège, il venoit le rendre à son tour au vrai Dieu & à Brama.

L'imposture du vil Mortel , qui osoit s'égalér à la Divinité , fut confondue par un de ces coups éclatans , qui ressembloient au prodige. L'Empereur avoit rassemblé dans une des vastes plaines qui sont auprès de Lahor , sa Cour , son Armée & le Peuple , pour célébrer avec pompe une fête en l'honneur du Soleil , qu'il regardoit comme son collègue. L'Autel , élevé en forme de thrône , & environné de l'Empereur , des Sultans ses fils , & des Princes du sang , présentoit la figure de l'Astre du jour , orné de diamans , qui répandoient un éclat aussi éblouissant que les rayons du Dieu qu'on adoroit. La magnificence Mogole , déployée avec l'appareil le plus fastueux , l'harmonie des instrumens , les cris d'allégresse de la multitude enivrée de joie & de plaisir , la beauté du jour , tout concouroit à rendre la fête également auguste & brillante , lorsque tout-à-coup la foudre gronde dans les airs , frappe l'Autel , renverse l'Idole & la réduit en poudre : le feu s'élance jusqu'à la tente de l'Empereur & à toutes celles du camp , les consume , & de-là gagne la Ville , & se communique au Palais qui fut dévoré avec les thrésors d'Akabar , fruit des brigandages & de la

tyrannie. L'or , l'argent & l'airain fondus couloient dans toutes les rues ; l'élément vengeur ne cessa d'exercer son activité , que lorsqu'il ne trouva plus de matière : l'effroi & la terreur étoient peints sur tous les visages. L'Empereur parut accablé d'un coup si terrible , qu'il attribuoit à la colère de la Divinité , & qui n'étoit peut-être qu'un effet du climat : le séjour de Lâhor lui devint insupportable , & il fut cacher sa honte dans le Royaume de Kachemire.

Mais le remords & le repentir l'y suivirent. Il se rappelloit avec douleur d'avoir rejeté le Christianisme pour créer une Religion impie. Il détestoit l'excès de l'orgueil avec lequel il avoit usurpé les honneurs divins ; mais telle étoit sa fierté , qu'il ne pouvoit consentir , ni à supprimer sa Religion , ni à condamner le culte sacrilège qu'il s'étoit arrogé. Quelle honte , en effet , pour un Roi si superbe , de faire lui-même l'aveu de son imposture ! Quel poids accablant pour un homme si fier de ses connoissances , de publier qu'il n'avoit été qu'un extravagant ! Il persista donc dans son impiété , & se livra plus que jamais au commerce des femmes & aux affaires , afin de tromper ses inquiétudes.

Cependant le Dieu dont il bravoit la puissance , appesantissoit de plus en plus son bras vengeur sur l'Empereur & l'Empire. La vie d'Akebar ne fut plus qu'une longue suite d'infortunes & d'humiliations. Mostafa, ce Roi d'une partie du Dekan , que l'Empereur Mogol avoit autrefois vaincu & déthrôné , se déroba de la Cour , & se réfugia dans ses anciens Etats qu'il fit soulever. Les Patanes , toujours inquiets & factieux , les zélés Musulmans , qui n'avoient vu qu'avec horreur la nouvelle Religion élevée sur les débris de l'Alcoran , furent se ranger en foule sous les étendarts de Mostafa , & lui formerent une armée redoutable. Il étoit à craindre que le feu de la révolte ne se communiquât du Dekan à toutes les Provinces de l'Empire , remplies de Moullahs & de Faquirs , qui ne cessoient de reprocher tout haut à l'Empereur son orgueil , son impiété & sa cruauté. Pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit , Akebar dispersa une partie de ses nombreuses troupes dans les Provinces les plus indignées contre lui , & envoya l'autre combattre Mostafa , sous les ordres de Sultan Paharri , le second de ses fils.

Paharri donnoit les plus hautes espé-

rances : l'Empereur l'avoit fait élever dans les sciences de l'Europe, & le jeune Prince avoit parfaitement répondu aux soins d'Akebar. Il avoit l'esprit élevé, le cœur sensible & l'ame noble : son respect & sa tendresse pour son pere, n'étoient point suspects d'hypocrisie. Akebar de son côté l'aimoit tendrement, & il y avoit déjà long-tems qu'il pensoit à le subroger aux droits de Jehan - Guire resté dans l'obscurité. Depuis sa révolte, il attendoit avec impatience que le jeune Prince se fût signalé par quelque action éclatante, pour rendre publiques les vues qu'il avoit sur lui. Son nom de Paharri fut changé en celui de Morad : le jeune Prince reçut de l'Empereur, à son départ, les caresses les plus vives : Akebar le tint long-tems serré entres ses bras, l'arrosa de ses pleurs, lui donna de sages conseils, & termina ses adieux par ces paroles : « *Partez, Prince ; allez essayer*
» *votre valeur contre des rebelles : sou-*
» *mettez - les à mon Empire ; les lau-*
» *riers que vous moissonnerez, ne seront*
» *pas le seul prix de la victoire. »*

Morad, transporté de joie, tomba aux pieds de l'Empereur : *Seigneur, lui dit-il,*
» *tes bontés me déchirent l'ame ; bientôt*
» *tu apprendras la victoire ou la mort de*

à ton fils. » En même tems il monte à cheval, joint l'armée, lui fait faire des marches rapides, & arrive bientôt dans les plaines de Cambaie, où Mostafa l'attendoit. L'un & l'autre Général inspira à son armée tout son courage : on combattit donc de part & d'autre avec ce sombre acharnement qui caractérise les guerres civiles ; mais Morad qui avoit toujours devant les yeux le prix immense de la victoire, redoubla d'efforts pour la fixer dans son parti. Il vint à bout de percer les rangs des ennemis, & de mettre en fuite une partie de leur armée ; mais comme il poursuivoit la victoire avec trop d'ardeur, il fut enveloppé & tué. Sa tête, portée au bout d'une lance, & présentée aux Mogols, leur fit tomber les armes des mains, & aucun d'eux ne songea à venger le Prince ; tous s'enfuirent, & près de quarante mille périrent dans cette funeste journée.

L'Empereur fut accablé du poids de ce désastre, le plus terrible que les Mogols eussent effüyé dans les Indes : la mort de son fils lui arrachoit à chaque instant des pleurs & des gémissemens. Il crut reconnoître dans ce malheur le bras du Ciel, qui le frappoit par la partie la plus sensible de son cœur. Dès-lors

il renonça au culte impie qu'il s'étoit érigé à lui-même. On ne le vit plus adorer le Soleil. Il cessa d'entrer dans les Mosquées & dans les Temples des Indiens ; mais il n'embrassa pas la Religion de Jésus-Christ, à la vengeance duquel il attribuoit ses infortunes ; d'ailleurs il craignoit que les Musulmans & les Indiens réunis ne lui arrachassent la couronne & la vie : son ame ne fut plus occupée que du desir de réparer la honte de la dernière défaite.

C'est dans ce dessein qu'Akebar quitta le Royaume de Kachemire, & vint à grandes journées à Agra, d'où il donna ses ordres pour qu'on lui rassemblât l'armée la plus nombreuse, qu'il vouloit conduire lui-même, ne s'en fiant qu'à lui du soin de venger son fils. En attendant que tout fût prêt, Akebar passoit une partie des jours à la campagne, sous prétexte de prendre le plaisir de la chasse, mais en effet, pour s'arracher aux empressements des Courtisans, dont il se défoit depuis la révolte de Mostafa. Un jour qu'accablé d'ennui & de douleur, il se jettoit au pied d'un arbre, pour goûter quelques instans de repos, il apperçut une longue chenille de feu qui accouroit à lui. Il se

leve, tire une flèche de son carquois, & écrase la chenille ; dans le moment même paroît une gazelle à qui Akebar décoche la même flèche, dont il s'étoit servi pour se défaire de la chenille. La gazelle fut blessée à la vérité, mais dans une partie du corps où la blessure ne pouvoit être mortelle ; cependant elle tomba morte : sa chair devint noire & corrompue : tous les chiens qui la dévorèrent, expirèrent empoisonnés : jugeant par cette expérience, combien le poison de la chenille étoit subtil & mortel, Akebar le fit emporter dans son Palais ; dans le dessein d'en faire usage contre les Seigneurs dont il se défioit. Il créa une charge d'empoisonneur ; charge odieuse & exécration, qui ne peut avoir lieu que dans ces Régions infortunées, où la vie des hommes est dévouée aux caprices & à la barbarie d'un Monarque despotique. C'est par le ministère de ce nouvel Officier, qu'Akebar se défit de tous les Grands qui lui avoient déplu. On lui composoit des pilules empoisonnées, qui procuroient une mort lente à la vérité, mais infallible ; aucun remède, connu alors dans les Indes, ne pouvoit servir d'antidote à ce poison redoutable. Akebar présentait de sa pro-

pre main aux malheureux qu'il destinoit à la mort ses pilules, & les forçoit de les prendre en sa présence. On ne sçau-
roit croire à combien d'hommes le ve-
nin qu'il recueillit de cette funeste che-
nille, coûta la vie.

1651. Mais le Ciel vengea enfin toutes ces
malheureuses victimes, en condamnant
l'auteur d'une invention si détestable
à périr par le même genre de mort.
Akebar portoit toujours sur lui une boîte
d'or, distribuée en trois compartimens ;
l'un d'eux renfermoit son bétel, (on
sçait que c'est une herbe rouge que les
Indiens mâchent continuellement ;) un
autre des pilules cordiales ; le troisie-
me enfin les pilules fatales. Il prit un
jour, par inadvertence, les unes pour
les autres, & s'empoisonna lui-même. Il
essaya en vain tous les remèdes possibles ;
il n'y trouva pas, avec justice, plus de
secours que ses Courtisans infortunés.
Enfin ce Prince mourut après cinquante-
trois ans de règne. Quelques monu-
mens qu'on a trouvés dans le tombeau
magnifique qu'il s'étoit érigé à lui même,
tels que les figures de J. Christ & de
la Vierge, ont porté plusieurs écrivains à
croire qu'il mourut dans le sein de la
Religion chrétienne ; mais peut-être ne

décora - t - on la sépulture d'Akebar de ces statues , que comme des curiosités de l'Europe. Au reste , la Religion pourroit-elle tirer gloire de la conversion d'un Prince qui poussa l'audace jusqu'à s'égalier à Dieu , & qui conserva jusqu'à la fin de sa vie l'ambition, l'orgueil & la vengeance , dont il fut lui-même la déplorable victime ?

Quoi qu'il en soit de la Religion d'Akebar , qui vraisemblablement n'en eut point d'autre que la naturelle , on ne peut nier qu'il n'ait été un des plus grands Rois de son siècle. Il sut allier au courage & à la fierté qu'il avoit hérités des Tartares ses ancêtres, la douceur, la politesse & la magnificence des Indiens. Jamais Monarque n'administra la justice avec plus d'équité, d'application & d'assiduité : deux fois le jour , il donnoit audience à ses Sujets, de quelque condition qu'ils fussent , & les écoutoit toujours debout & avec beaucoup de patience & de bonté. Son attention à prévenir l'injustice & l'oppression , fut telle , qu'il fit attacher aux portes de son Palais une sonnette d'or que le moindre de ses Sujets pouvoit tirer à chaque instant en dehors ; sur le champ , il étoit admis à l'audience de l'Empereur , auquel il pré-

sentoit ses plaintes , & dont il tiroit une satisfaction convenable. Il défendit aux Magistrats de faire exécuter aucun criminel , qu'il ne leur en eût donné l'ordre à trois jours différens. Il protégea avec éclat le commerce , & le rendit très-florissant. L'accueil qu'il fit aux Sçavans & aux Artistes , attira à sa Cour tout ce qu'il y avoit de plus habiles gens dans l'Asie. Il les honoroit plus que les Princes de son sang , plus que les Rois des Indes. Lui-même il cultiva sur le thrône les sciences , & devint le plus sçavant , comme le plus brave homme de son Empire : son plaisir le plus grand étoit d'entretenir les Étrangers , & sur-tout les Européens , pour apprendre les loix, les coutumes, les mœurs , la discipline militaire & les arts de leur patrie. Au reste , sa sobriété égaloit son équité, sa magnificence & son avidité de sçavoir. Il s'abstint presque toute sa vie de viandes , & réduisit sa nourriture au riz , au lait , à l'eau & aux confitures ; enfin , à l'orgueil & à l'impiété près, Akebar a été le plus grand des Rois des Indes.

Jehan-Guire , dont le nom signifie le Souverain du Monde , ne dut , à ce qu'on prétend , l'Empire , qu'à la modération de son fils aîné Sultan Cosrou , appelé au thrône par le testament d'A-

kebar. Si le jeune Prince céda le trône à Jehan-Guire , par modération , par grandeur d'ame , pour ne pas déchirer la patrie par une guerre civile , & pour n'en pas faire une impie à l'auteur de ses jours , il doit être mis au nombre des Héros les plus magnanimes ; mais quand Jehan-Guire l'en auroit écarté de force , il ne devroit pas être regardé comme usurpateur. Akebar pouvoit-il disposer de son trône , au mépris des loix & de la coutume des Mogols ? Le crime d'une révolte passagere qu'on lui reproche , étoit-il un titre suffisant pour le dépouiller de la couronne ? Son Souverain le lui avoit pardonné ; & d'ailleurs , ne l'avoit-il pas expié depuis par une soumission à toute épreuve ?

Quoi qu'il en soit , (car il ne paroît pas qu'Akebar ait jamais fait de disposition testamentaire ,) le règne du nouveau Prince fut encore plus agité que le précédent , par les troubles , les guerres civiles & les révolutions les plus sanglantes. Avec plus de courage , de politique & de concert , les Indiens auroient pu accabler leurs fiers oppresseurs & recouvrer leur liberté ; mais il en est (a) de ce

(a) On ne parle que des Rageputes , cette

Peuple , comme des Grecs , par rapport aux Turcs. Quoique l'un & l'autre Peuple soit plus nombreux, plus brave, plus industrieux que les Nations féroces qui l'ont assujetti, il n'a jamais fait des efforts dignes de la liberté : il n'a jamais combattu que pour le choix ou l'aggrandissement de ses tyrans ; tant il est vrai que l'esclavage affoiblit la raison , étouffe le courage , & anéantit les ressorts de l'ame.

La foiblesse , fille de l'indolence & de l'inapplication, qui a perdu tant de Rois, fut la source des malheurs de Jehan-Guire. La valeur, l'équité, la magnificence, vertus héréditaires dans les Princes Mogols , brillèrent avec éclat dans le nouvel Empereur ; mais elles furent flétries par son penchant à l'ivrognerie, par ses caprices , par son inconstance, par la mollesse à laquelle il se livra avec excès, & sur-tout par le dévouement le plus lâche aux volontés d'une femme artificieuse, qui, plus d'une fois, prit plaisir à avilir sa dignité , & à le dégrader dans l'esprit de ses enfans & de ses Sujets.

brave Milice Indienne , dont nous avons fait mention plusieurs fois.

Jehan-Guire

Jehan - Guire , privé de cette vigueur d'ame , de cette fermeté d'esprit qui répare les fautes & couvre les défauts des Rois , connu sur le trône le plus absolu de l'Univers , l'infortune le mépris & la honte.

Les premières années du nouveau règne furent tranquilles & heureuses. Les Généraux Mogols reconquirent le Dékan : plusieurs Souverains Indiens , qui s'étoient soulevés , furent vaincus & réduits ; mais les railleries que Jehan - Guire faisoit de l'Alcoran , les caresses dont , à l'exemple de son pere , il étoit prodigue envers les Européens , le dessein d'Akebar de réunir tous ses Peuples dans une nouvelle croyance , dessein qu'il suivit avec ardeur , lui attirerent bientôt l'indignation des Moullahs , qui , par leurs intrigues , leurs cris & leurs plaintes éternelles , aliénèrent de l'Empereur l'esprit des Mogols , & excitèrent les guerres & les révoltes dont l'Indostan fut le théâtre.

Jehan - Guire , soit pour faire un vain étalage de sa puissance , soit qu'en effet il y trouvât des avantages considérables , avoit transporté le siège de l'Empire , d'Agra à Lahor , dont l'air est plus pur & plus tempéré. Cette Ville , devenue l'ob-

jet des faveurs du Monarque le plus puissant de l'Orient, s'accrut prodigieusement; de nouvelles rues larges & régulières, ornées d'Hôtels superbes, un Palais moins riche à la vérité, & moins vaste que celui d'Agra, mais plus commode & plus riant, des jardins enchantés embellirent la nouvelle Capitale. C'est dans ce séjour délicieux, que Jehan-Guire passa presque tout son règne; c'est là, qu'oubliant qu'il étoit Roi, il ne s'occupa plus que de ses plaisirs. Son Palais rempli de Musiciens, de Pantomimes, de Comédiens, de Danseuses, dont on goûte encore plus aux Indes les dangereux charmes, que dans le reste de l'Univers, retentissoit jour & nuit du son des instrumens, & de cris de joie. Les Européens, de quelque Nation qu'ils fussent, étoient admis en tout tems aux parties de l'Empereur. Souvent il passoit des nuits entières à boire avec eux & à manger des viandes défendues par l'Alcoran; mais il ne célébroit jamais ces joyeuses orgies avec plus d'éclat, que dans les jeûnes des Musulmans: alors il invitoit à ses repas les Moullahs, & les forçoit à transgresser la loi de Mahomet, les menaçant, en cas de refus, de les faire dévorer par deux lions énormes

qu'il tenoit toujours enchaînés sous les fenêtres de son Appartement.

Tant d'excès irritèrent les Ministres de l'Alcoran ; les plus zélés osèrent les lui reprocher en face : *Quelle est, leur répondit froidement Jehan - Guire, la Religion qui permet aux hommes d'user de tout ce que la nature produit pour les besoins & le plaisir ? La Chrétienne, reprit le plus respecté des Moullahs. Eh ! bien, c'est la véritable, dit l'Empereur, & il faut l'embrasser.* Déconcertés, effrayés d'un dessein qui menaçoit le Mahométisme d'une Révolution dans les Indes, les Docteurs se regardent, confèrent entr'eux, & décident enfin, que les préceptes de l'Alcoran ne s'étendent point jusqu'au Souverain ; mais cette décision ajoûta encore au mépris que le Prince avoit conçu contre la loi de Mahomet : depuis ce jour, il mettoit sans cesse les Missionnaires aux mains avec les Moullahs ; & toujours il adjugeoit la victoire aux Athlètes Chrétiens. Le Chef des Docteurs Musulmans, las enfin de tant d'injures & d'humiliations, soutint un jour à ses adversaires, que les livres de la Bible, qui sont les fondemens principaux de la foi des Chrétiens, étoient falsifiés. *Seigneur, s'écria alors*

1610
& suiv.

un Jésuite Portugais , appelé Acoſta ;
 » ordonne qu'on allume un grand feu ;
 » que le Moullah y entre d'un côté avec
 » l'Alcoran , tandis que l'Evangile à la
 » main , je m'y jetterai de l'autre ; & tu
 » verras en faveur de quelle Religion le
 » Ciel ſe déclarera. Ce défi terrible &
 imprévu glaça le Muſulman de terreur
 & d'effroi. Jehan-Guire , s'appercevant
 de ſon trouble , n'oſa pouſſer les choſes
 à l'extrémité , dans la crainte des ſuites.
 Il interpoſa donc ſon autorité pour ter-
 miner la querelle ; mais il ne put ſ'em-
 pêcher de témoigner la plus haute confi-
 dération au Prêtre Chrétien , auquel il
 donna le nom de *Pere Ataxe* , c'eſt-à-
 dire , le *Pere du feu*.

Mais ſi cet événement ne le déterminâ
 pas à embraffer le Chriſtianiſme , au moins
 il conſentit que quelques Princes de ſon
 ſang reçuſſent le baptême : pour lui , il
 montra toujours une averſion ſingulière
 pour l'Alcoran , & n'adopta aucun culte.
 On prétend que ce Prince voluptueux ne
 favoriſa la Religion Chrétienne , que parce
 qu'elle permet l'uſage du vin & de toutes
 ſortes de viandes , & qu'il eſpéroit que
 les Chrétiens , par reconnoiſſance , lui
 ameneroient les plus belles femmes de
 l'Europe , dont il rempliroit ſon ſerrail ,

Quoi qu'il en soit, les charmes d'une Persane qu'il connut alors, lui firent oublier les Beautés Européennes, & ne contribuerent pas peu à lui inspirer la plus grande indifférence pour toutes les Religions. Elle seule devint la Divinité à laquelle il sacrifia jusqu'au dernier soupir. Voici comme elle s'offrit aux yeux de l'Empereur.

Jehan-Guire se promenoit sur la terrasse du Palais, qui domine la rivière, & il apperçut dans une barque, & sous une espece de dais, une femme d'un éclat éblouissant : sa vue excita dans son cœur un trouble, une agitation, des feux & des mouvemens qu'il n'avoit peut-être jamais sentis au milieu des Beautés serviles de son ferrail. Il s'informe avec soin du nom & de la fortune de cette femme. On lui apprend qu'elle s'appelle Nur-Mahal, qu'elle est née en Perse d'une famille obscure, & que son époux, d'abord conducteur de chameaux, s'étoit élevé par sa valeur aux principaux emplois dans les armées de l'Empire ; que les talens, l'esprit & les graces de la Persane surpassoient encore sa beauté. Sur cette découverte, qui ne fit encore que l'enflammer, le voluptueux Monarque espéra bientôt triom-

pher de la vertu d'une femme telle que Nur-Mahal. Il lui envoya donc des présens magnifiques & des lettres passionnées ; mais Nur-Mahal, aussi fine & aussi déliée qu'ambitieuse, refuse fièrement les présens, se retranche sur la fidélité conjugale, & déclare qu'un amant couronné n'étoit point capable d'ébranler la foi qu'elle avoit jurée à son époux. Ce langage étonna l'Empereur, qui ne croyoit pas qu'il y eût une femme dans l'Univers qui pût mépriser la conquête d'un homme tel que lui. Au lieu d'étouffer sa passion, il prit le parti de se délivrer de l'obstacle qu'on opposoit à ses feux. Un ordre cruel parvint bientôt au Général de l'armée, dans laquelle servoit l'époux de l'artificieuse Nur-Mahal, de mettre à mort cet Officier. Dès que l'ordre eut été rempli, l'Empereur paroît devant la veuve, & lui demande avec confiance le prix du crime qu'il venoit de commettre ; mais Nur-Mahal le reçut avec les injures & les imprécations qu'il méritoit. Elle versa des larmes, & les entre-mêla des plaintes les plus touchantes. La constance & la tendresse de Nur-Mahal irritèrent l'amour de l'Empereur ; & c'étoit-là l'effet qu'elle espéroit de ses larmes, de sa douleur.

& de son feint désespoir ; car enfin elle étoit éblouie de l'éclat de la couronne, & elle n'apportoit tant de résistance, que pour éprouver Jehan-Guire, dont elle redoutoit les caprices, l'inconstance & la légèreté ; mais après l'avoir laissé languir à ses pieds quelques mois, elle crut qu'il étoit tems de se rendre au Maître de l'Empire. Elle consentit donc de passer au ferraïl, à condition qu'elle seroit déclarée première Reine ; que son pere seroit honoré de la charge d'Emadoulet, la première de l'Etat ; que ses freres & ses autres parens partageoient les principaux emplois de la Cour & des Armées. Le nom de la nouvelle Reine fut changé en celui de *Nur-Jaham*, qui signifie *la lumière du monde*.

L'Empereur triompha avec plus d'éclat de la défaite de cette femme, qu'il n'auroit fait de la conquête d'un puissant Royaume. Des fêtes continuelles & brillantes suivirent son entrée au ferraïl : tantôt c'étoient des repas d'une magnificence dont il n'y avoit point d'exemple à la Cour la plus voluptueuse de l'Univers ; mais la Sultane avoit banni l'excessive licence & la dissolution de ces repas, en réduisant l'Empereur à ne pas

boire plus de neuf coups ; tantôt la Cour étoit amusée par des comédies mêlées de danses & de feux d'artifice beaucoup plus brillans & plus variés aux Indes, qu'en Europe : un autre jour, c'étoient des promenades sur la rivière & dans les forêts, où l'on étaloit toute la pompe qui suit les Monarques des Indes ; mais le luxe de l'Empereur le cédoit à celui de Nur-Jaham. Dans une fête qu'elle donna, elle fit creuser un assez grand canal, qu'on remplit d'eau-rose : l'Empereur & les Sultanes s'y promenerent sur des barques, & y prirent le plaisir du bain.

Mais ces plaisirs rapides furent suivis de longs malheurs. Cinq Sultanes, les plus belles du ferrail, & que Jehan-Guire avoit autrefois aimées, furent emportées en peu de tems, & on attribua leur mort précipitée à la jalousie de la première Reine. L'Empereur, devenu l'esclave de Nur-Jaham, s'aperçut à peine du vuide qu'une telle perte venoit de faire dans son Palais. Ceux de ses Ministres qui eurent le courage de vouloir faire ouvrir les yeux à l'Empereur sur un esclavage si indigne, devinrent les victimes du ressentiment d'une femme outragée. Il n'y eut pas jusqu'à Jehan-Guire qui n'éprouvât lui-même l'orgueil du

tyran qu'il avoit élevé. Elle le réduisit à tomber à ses genoux , pour lui demander pardon de lui avoir manqué de complaisance.

Ce dernier trait indigna les Tartares. Ils ne pouvoient comprendre que Jehan-Guire consentît ainsi à avilir la Majesté Royale devant une esclave ; & cette Nation , qui a toujours regardé les femmes comme des victimes nées pour les passions & les caprices des hommes , attribuoit l'empire absolu de Nur-Jaham sur le Sultan , non à ses charmes & à son esprit , mais à la magie. Il n'y eut donc aucun homme , parmi ce Peuple d'esclaves , qui osât apporter le moindre obstacle à la volonté du Sultan : l'Empire entier se tut en sa présence : on se contenta de gémir en secret , & d'attendre du tems , qu'enfin Jehan - Guire se lasseroit du vil personnage qu'on lui faisoit jouer.

Mais Jehan-Guire étoit dans l'yvresse : les graces , la beauté de l'Impératrice , l'art sur - tout de l'amuser qu'elle possédoit au souverain degré , lui avoient ôté jusqu'à l'usage de la raison. Les chaînes auxquelles il étoit condamné , lui paroissoient des chaînes de fleurs , & elles devoient être éternelles.

Nur - Jaham auroit joui toute sa vie ;

G y

sans contradiction , de l'Empire qu'elle avoit eu l'adresse de saisir , si elle n'eût voulu le perpétuer dans sa famille. Malgré l'excès d'amour que lui témoignoit l'Empereur , elle n'en avoit point d'enfans. Il ne lui restoit même qu'une fille de son premier mariage , & elle vouloit la placer sur le trône ; mais elle ne pouvoit réussir , qu'en lui faisant épouser celui des fils de l'Empereur , qui seroit destiné à lui succéder.

De toutes les femmes de l'Empereur , dont le nombre est très - considérable , il n'y en a que six qui soient honorées du nom de Reines : ce sont , pour l'ordinaire , des filles des Rois Indiens que l'Empereur épouse avec éclat. Quelquefois aussi l'amour élève à la dignité royale quelqu'une des concubines , des musiciennes ou des danseuses , dont le serrail est rempli : or il n'y a que les fils de ces Reines , qui peuvent prétendre à l'auguste nom de Sultans & à l'Empire ; mais lorsque le Souverain se voit quatre fils , (a) il laisse dans l'obscurité du serrail les autres Princes qu'il a des

(a) C'est l'Empereur Akebar qui introduisit cette coutume.

Reines avec les enfans que ses concubines lui donnent ; on prétend même qu'on les fait périr en naissant, pour ne pas trop multiplier les Princes du sang.

Les jeunes Sultans restent au ferrail jusqu'à quatorze ans, & toute leur éducation se borne aux exercices militaires, à l'étude des langues Arabe & Persane, à celle de l'Alcoran, à la Morale, à l'Histoire des Indiens & des Tartares, & à la Politique.

On assigne à ces jeunes Princes, à leur naissance, une pension de sept ou huit millions, & on met ce fonds en réserve, jusqu'à ce qu'ils soient sortis du ferrail, & alors on les met en possession de ce trésor ; on leur donne un Palais, des domestiques en grand nombre, autant de femmes qu'à l'Empereur, & leur Cour est presque aussi brillante que celle de leur pere ; c'est leur mettre à la main des instrumens de révolte. Lorsqu'ils ont passé sept ou huit ans auprès de l'Empereur, on les pourvoit des Gouvernemens les plus puissans & les plus éloignés de la Capitale, qu'ils gouvernent en Souverains ; nouvel aliment de guerres civiles. Le fils aîné a trente millions de revenu : comme

c'est lui qui ordinairement est destiné à l'Empire (quoiqu'il n'y ait point de loi fondamentale qui lui assure la couronne préférablement à ses freres,) il quitte rarement la Cour, & gouverne la Province qui lui est échue, par ses Lieutenans (a).

Les quatre fils de l'Empereur s'appelloient Cofrou, Perviz, Chorrom & Scheriar. L'aîné à beaucoup de courage, de fermeté & de grandeur d'ame, joignoit les graces de la figure & les charmes de l'éloquence. Il étoit exact à remplir ses promesses : on n'appercevoit point en lui les traits de la légéreté, de l'inconstance & des caprices qu'on reproche à sa Nation. Son ame étoit sensible, généreuse & très-attachée à tous ses devoirs ; mais il étoit fier, impétueux, emporté & indiscret. Il se plaignoit sans cesse de l'Empereur & sembloit lui reprocher de lui avoir ravi la couronne qu'A-kebar, son aïeul, lui destinoit. Il n'est pas étonnant qu'un Prince de ce caractère fût plus cher aux Courtisans qu'au Souverain.

(a) Cette digression étoit nécessaire pour avoir une idée plus juste des Révolutions dont nous allons rendre compte.

Le second des fils de Jehan - Guire , appelé Perviz , ne manquoit pas de valeur ; mais son esprit ne répondoit point à son courage. Il avoit beaucoup de douceur dans le caractère , & encore plus de foiblesse : il étoit susceptible de toutes les impressions que vouloient lui donner les Courtisans. Il n'agissoit jamais de lui-même , excepté lorsqu'il se livroit à la volupté , pour laquelle il avoit le plus vif attrait. Pour Sultan Chorrom , qui depuis régna sous le nom de Chac-Jehan , il étoit plein de génie , de valeur , d'ambition , rusé , artificieux , prodigue , affable , dissimulé , voluptueux. Il cachoit ses vices sous l'apparence des vertus. Nul Prince n'eut , comme lui , l'art de séduire les Peuples , & de se les attacher. Au reste , tous les moyens de parvenir à la plus grande élévation , lui étoient indifférens. Il employoit également le crime & la vertu , & il n'avoit de sacré que ses intérêts : ses vues s'étendoient jusqu'au trône , & c'est par cette raison qu'il avoit épousé la nièce de l'Impératrice , fille de l'Ethmadoulet.

Le dernier des fils de l'Empereur étoit le plus mal partagé du côté des talens , du génie & du courage. Il n'avoit de recommandable qu'une très-belle figure

Nur-Jaham, maîtresse absolue de l'Empereur & de l'Empire, jetta les yeux sur Cofrou, pour le faire son gendre. Elle lui proposa de répudier une Princesse Indienne d'une rare beauté, & pour laquelle il avoit la plus forte passion; mais le jeune Prince, qui n'avoit vu qu'en frémissant l'autorité impériale, avilie par une femme impérieuse, rejetta avec beaucoup de fierté & de mépris cette alliance; & il déclara qu'il ne quitteroit qu'avec la vie une épouse qu'il adoroit. Ce refus alluma le flambeau de la guerre civile, qui ne fut pas même éteint dans le sang de l'infortuné Cofrou. La Sultane furieuse jura de venger l'injure qu'elle venoit de recevoir, en écartant du trône l'héritier légitime, & déjà désigné par l'Empereur; & elle protesta en même tems, qu'elle élèveroit à la couronne celui des fils de l'Empereur qui s'allieroit à elle, en épousant sa fille.

Son choix devoit naturellement regarder Sultan Perviz; mais la foiblesse de ce jeune Prince, ses débauches, firent craindre à l'Impératrice, qu'il ne scût pas se maintenir sur le trône où elle vouloit placer son gendre. Sultan Chorrom auroit eu certainement la préférence; mais il avoit épousé Taigé-Ma;

hal, fille de l'Etmadoulet Afaph-Cham, son frere, & elle n'osoit l'engager à répudier sa nièce, dans la crainte de s'attirer la haine d'Afaph-Cham, & d'exciter une espece de guerre civile dans sa famille. Elle tourna donc ses vues vers Sultan Schériar, dont la figure, les graces & la douceur sembloient promettre à sa fille la destinée la plus heureuse; d'ailleurs, elle ignoroit que ce Prince, le plus jeune des fils de l'Empereur, manquât de courage & de génie. Elle comptoit le former elle-même au grand art de régner; peut-être aussi entroit-il dans les desseins de l'artificieuse Sultane de se perpétuer elle-même dans le commandement, & de gouverner sous le nom de son gendre.

Quoi qu'il en soit, le mariage fut célébré avec éclat, & le premier soin de l'Impératrice fut d'engager l'imbécille Jehan-Guire à éloigner de sa personne ses trois fils aînés. Le Prince Cosrou reçut ordre de se rendre dans le Guzarate, dont on lui confia la Vice-Royauté, Perviz dans le Bengale, & Chorrom dans le Dekan. Pour Sultan Scheriar, il resta à la Cour, afin d'accoutumer la Capitale & les principales

armées à le regarder comme l'héritier de la couronne.

Les trois Princes, éloignés de la Cour, tinrent une conduite très-différente. Perviz se livra à la mollesse & aux plaisirs. Chorrom prépara dans la silence la Révolution qui, après bien des vicissitudes & de grandes infortunes, le plaça sur le trône des Indes. Mais Cofrou, qui ne pouvoit plus douter que toutes les intrigues de la Sultane, le mariage de sa fille avec Schériar, ne tendissent à l'écarter de la couronne, ne fut pas plutôt arrivé à la Capitale de sa Province, qu'il éclata en plaintes, en murmures & en menaces. Bientôt excité par ses favoris, il disposa tout pour la guerre civile. Il avoit à ses ordres une armée nombreuse, une riche & vaste Province, de grands trésors, & plusieurs Souverains Indiens. Mais ce qui donna de terribles inquiétudes à la Cour, c'est que la plûpart des Seigneurs Tartares, éloignés des grands emplois par les parens de l'Impératrice, qui les avoient tous envahis, furent se ranger en foule auprès de Cofrou, & lui amenerent beaucoup de cavalerie. Les Grands même qui restèrent à la Cour, enchantés des talens du Prince aîné,

& outrés de l'injustice & de la persécution qu'il venoit d'essuyer, plaignoient tout haut son sort, & se déchaînoient contre la Sultane. La Sultane, fidèlement servie par ses espions, avoit l'ame remplie de soupçons, de frayeur & de défiance. De tous les Grands qui passoient pour les amis & les partisans de Cosrou, nul n'avoit plus de crédit que Mahobet-Cham : cet homme s'étoit élevé de la poussière aux premières dignités ; mais le crime, l'intrigue, le hazard n'avoient point eu de part à sa fortune, comme à celle de la plupart des autres Omrhas. Il s'étoit toujours distingué par une valeur brillante, une fidélité à toute épreuve, une vaste intelligence ; sa candeur, son désintéressement, sa piété, ne s'étoient jamais démentis à la Cour & dans les armées : les Soldats le regardoient comme leur pere, & les Peuples comme le défenseur de l'Empire. Ce grand homme donc, plus considérable par sa vertu que par la supériorité de ses talens & par l'éclat de sa gloire, avoit toujours été l'ami du Prince. Il lui avoit même protesté plus d'une fois, qu'il prodigueroit ses biens & sa vie pour l'élever au trône ; mais il n'avoit point pris part à la révolte

de Cofrou. Rien n'étoit plus éloigné de son caractère , que d'arracher le sceptre au pere en faveur du fils.

Soit que la Sultane ne rendît point justice à la grandeur d'ame de Mahobet-Cham, soit qu'elle crût que la couronne ne seroit jamais bien affermie sur la tête de son gendre , tant que cet Omtha , zélé partisan de la justice, existeroit , elle résolut de le perdre. Il ne fut point difficile à une femme artificieuse d'insinuer à l'Empereur que Mahobet étoit l'auteur secret de la révolte de Cofrou, & qu'il n'étoit resté à la Cour, que pour le livrer à un fils rebelle. Jehan-Guire , qui ne voyoit que par les yeux de l'Impératrice , ajoûta foi à la calomnie, & lui abandonna son Général.

La Sultane , jugeant qu'il y auroit trop de danger à arrêter Mahobet à la vue d'une armée dont il étoit adoré , résolut de le faire assassiner. Elle apôta une troupe de Soldats Indiens nouvellement arrivés à la Capitale, pour lui arracher la vie , lorsqu'il sortiroit du Palais où il venoit tous les jours prendre l'ordre de l'Empereur. Un jour qu'il se retiroit de l'audience, accompagné de plusieurs braves amis , il se trouve tout-à-coup investi par une nombreuse troupe d'assassins qui

l'attaquent avec de grands cris. Son courage & son sang-froid ne l'abandonnerent pas dans un péril si éminent. Il fond sur les assassins , les écarte à coups de sabre ; mais voyant que leur nombre augmentoit , il prend un parti digne de son courage. Il retourne sur ses pas , toujours escorté par ses amis , force la porte intérieure du serail , disperse le troupeau de femmes & d'Eunuques qui s'oppose à son passage , & paroît devant l'Empereur , aux yeux duquel il fait briller un poignard , jurant de l'en percer , s'il ne le suit. Jehan-Guire , interdit & glacé de frayeur , se leve , marche saisi par Mahobet qui lui tient le poignard sur le sein , en menaçant de l'y plonger au moindre mouvement que feroient les Gardes & les Courtisans pour le lui arracher. Au sortir du Palais , Mahobet fait monter l'Empereur sur un éléphant , & se place sous le même dais , toujours armé du fatal poignard & dans la même attitude , & il arrive sans obstacle à son Hôtel avec sa proie : pour comble de bonheur , l'armée qui campe toujours aux portes de la Capitale , se déclare pour lui.

L'infortuné Jehan - Guire , prisonnier de son audacieux Général , s'attendoit

à chaque instant à être livré à un fils rebelle : ses plaintes, ses larmes & son désespoir touchèrent Mahobet qui crut devoir le rassurer. « Seigneur, lui dit-il, » en se prosternant à ses pieds, *si j'ai » violé l'asyle sacré de ton Palais, si j'ai » porté mes mains jusques sur la per- » sonne de mon Roi, ce n'est que pour » sauver mes jours attaqués par les or- » dres d'une femme cruelle, & non pour » te livrer à un fils dénaturé. Je fus son » ami : oui, j'ai défendu ses droits oppri- » més, tant qu'il t'est resté fidele ; mais » depuis qu'il s'est déclaré impie & parri- » cide, en se soulevant contre l'auteur » de ses jours, je l'abandonne & ne le » regarde plus que comme un monstre » que je suis prêt à combattre & à ame- » ner à tes pieds. Toi, si tu veux sui- » vre les conseils d'un Ministre fidele, » si tu veux rendre à l'Empire le repos » qu'il a perdu, tu éloigneras de ton » Palais la Furie qui a allumé le flam- » beau de la discorde dans ta famille ; » tu rappelleras auprès de toi tes enfans » qu'elle a arrachés de ton sein paternel.*

Jehan-Guire, touché de ce discours, parut ébranlé. Il se rendit aux conseils de Mahobet, & fixa un jour pour exiler la Sultane. Mahobet étoit au com-

ble de ses vœux. Il ne quittoit point l'Empereur ; mais bientôt il s'aperçut que ce Prince devenoit triste, rêveur, mélancolique, & qu'il paroissoit profondément occupé de son infortune. *Que faut-il donc à ta Majesté, Seigneur,* lui dit Mahobet d'un air inquiet & affligé ? *La Sultane & du vin*, reprit brusquement Jehan - Guire. Malgré les bons traitemens que Mahobet avoit faits chez lui à l'Empereur, jamais il n'avoit voulu qu'on lui servît du vin, pour ne pas transgresser la loi de Mahomet, dont il étoit rigide observateur.

Mahobet comprit alors que les passions de l'Empereur étoient trop vives pour être détruites par l'exemple & par de sages conseils. Honteux de tenir si long-tems son Souverain dans une espece de prison, il lui rendit enfin la liberté, & fut combattre le rebelle Cofrou, qui du Guzarate s'étoit avancé rapidement jusqu'aux portes de la Capitale.

Soit que Cofrou crût que son ami lui seroit favorable, & qu'en conséquence il n'eût pas pris toutes les mesures que la sagesse doit inspirer à un Général, soit plutôt que les talens de Mahobet fussent supérieurs aux siens, il est constant que le Sultan ne soutint pas dans cette

guerre la haute idée qu'on avoit de sa capacité. Il fut battu plusieurs fois en détail. Il perdit des postes considérables, & fit de grandes fautes qu'il couronna toutes par une plus grande, en livrant bataille avec des troupes ramassées de toutes parts, & découragées, à une armée fière de ses victoires & pleine d'une juste confiance en son Général. Le succès fut tel qu'on devoit l'attendre. Cosrou, vaincu & abandonné, tomba vif entre les mains de Mahobet, qui le conduisit aux pieds de l'Empereur. Ce Prince, outragé & servi tour-à-tour avec tant d'éclat par son Général, le reçut avec l'accueil le plus distingué. Il lui rendit sa confiance, & accorda à ses instantes prières la vie à Cosrou, qu'il se contenta de renfermer dans la forteresse de Gouialéor avec ses femmes & ses enfans.

La constance avec laquelle Cosrou soutint son infortune, attendrit toute la Cour. La Sultane elle-même fut touchée du sort d'un Prince qu'elle avoit réduit au désespoir; & en le comparant à Schériar qui s'étoit tenu renfermé dans son ferrail, au lieu de prendre part à une guerre qui n'avoit été allumée que pour le placer sur le trône, elle sentit croître le mépris qu'elle avoit déjà conçu

pour son gendre. Venant ensuite à considérer que jamais les Princes Perviz & Cosrou ne céderoient, sans combattre jusqu'au dernier soupir, l'héritage paternel, à un frère qui y avoit moins de droit qu'eux, elle fut effrayée à la vue des guerres civiles sans cesse renaissantes, des nouveaux combats qu'il faudroit livrer, & dont le succès pouvoit être malheureux & renverser sa fortune; enfin, après de longues réflexions, elle se détermina à délivrer Cosrou de sa prison, & à le rétablir dans ses droits, mais toujours à condition qu'il épouserait sa fille.

Pour le succès de ce dessein, il falloit que Schériar se séparât de la Princesse, & que Cosrou répudiât l'Indienne dont il étoit épris, & qui faisoit ombre à l'Impératrice & à sa fille. On proposa d'abord au Sultan prisonnier les conditions auxquelles il ne tenoit qu'à lui d'être élargi, & on ne lui laissa pour alternative que le trône ou la mort; mais l'ame du fier Cosrou ne fut point ébranlée. Il rejetta l'alliance avec le même mépris qu'il avoit fait paroître avant la guerre civile. La Sultane ne se rebuta point: elle descendit jusqu'aux prières & aux supplications, mais en vain. Cosrou fut inexorable. La Princesse In-

dienne , témoin & pénétrée d'un sacrifice si héroïque , se montra digne de tant de constance & de fidélité. Elle exhorta son époux à sacrifier une tendresse inutile & dangereuse , à l'éclat de la couronne ; mais voyant que ses larmes & ses prières ne faisoient aucune impression sur son ame , elle lui présente les jeunes enfans qu'elle avoit eus de lui , gages tendres & précieux de leur amour mutuel ; se jette avec eux à ses pieds , & le conjure de leur sauver la vie , en consentant aux offres de l'Impératrice : mais plus la Princesse faisoit d'efforts pour le déterminer , plus il la trouvoit digne de son amour , & moins il étoit disposé à la répudier : enfin , sur la menace de se poignarder à ses yeux , & de le délivrer ainsi du seul obstacle qui l'empêchoit de parvenir au trône , Cosrou parut moins ferme. Il donna ensuite de fortes espérances. La Sultane étoit à la veille de triompher, lorsqu'un événement imprévu & tragique détruisit pour jamais ses projets.

Sultan Chorrom s'étoit , comme nous avons dit , fortifié dans le Dekan , où il attendoit avec impatience quel seroit le succès de la révolte de son frere. Au premier bruit de la défaite & de la prison

son du rebelle, il accourut à la Cour, pour offrir à son pere ses forces & ses thrésors, ne doutant point que cette démarche ne fit impression sur le cœur de l'Empereur, qui avoit une tendresse particuliere pour lui, & ne le déterminât à le désigner son successeur.

Jehan-Guire l'accueillit en effet avec de grandes caresses : toute la Cour paroïsoit être dans ses intérêts ; & il s'attendoit de jour en jour à être déclaré l'héritier de l'Empire, lorsqu'il pénétra le secret de la négociation entamée entre la Sultane & Cosrou. Désespéré de voir ses espérances ruinées, Chorrôm conçut le barbare dessein de faire périr son frere : l'horreur d'un crime si atroce ne l'effraya point. Il prodigue l'or & les promesses pour séduire le Gouverneur de la forteresse de Goualéor ; & vient enfin à bout d'assassiner Cosrou par les mains de ce misérable.

Un tel attentat fit frémir toute la Cour. La tendresse particuliere de Jehan-Guire pour ce fils cruel se convertit en une haine implacable. Il vouloit l'immoler aux mânes du malheureux Cosrou ; mais enfin se souvenant qu'il étoit pere, il se contenta de le releguer dans son Gouvernement du Dekan ; & afin qu'il ne pût

jamais recueillir le fruit de son crime, il fit venir à la Cour & éleva comme l'héritier de l'Empire Sultan Bolaqui, fils aîné de Cosrou. Ce Prince, seulement âgé de dix-sept ans, n'avoit encore connu que l'infortune : compagnon de la retraite & de la prison de son pere, il s'étoit toujours attendu à éprouver le même sort. Au reste, l'adversité lui avoit formé l'esprit & le cœur. Généreux, modeste, bienfaisant, affable, caressant, il avoit toutes les vertus de son malheureux pere, sans en avoir les défauts : quoiqu'il connût déjà les hommes, & qu'il s'en défiât, il sçavoit renfermer ses soupçons, & ne songeoit qu'à plaire : tant de vertus, de graces & de sagesse étoient encore relevées par la figure la plus noble. Bolaqui gagna bientôt tous les cœurs. Il devint les délices de la Cour. Jehan-Guire, son aïeul, la Sultane, Mahobet presque aussi puissant que l'Empereur, tous les Omrhas, excepté Asaph-Cham, beau-pere de Chorrom, se déclarerent en sa faveur.

Le bruit de l'élévation de Bolaqui parvint bientôt à Chorrom dans sa retraite. On ne sçauroit exprimer quels furent ses transports & son désespoir, lorsqu'il se vit enlever le fruit de son forfait ; mais

ce ne fut plus par des crimes secrets & inutiles qu'il chercha à exhiler sa fureur : il eut recours à la force & à l'audace, pour arracher le sceptre à son pere & la vie à son rival.

Deux nouvelles qu'il reçut en même tems, précipiterent sa résolution. Il apprit par la premiere, que le Roi de Perse inondoit de sang & de carnage le Kandahar, autrefois cédé à ses ancêtres ; & par la seconde, que Jehan-Guire faisoit transporter le thrésor d'Agra à Lahor, sous les ordres d'Asaph-Cham, son beau-pere. Ce Général lui avoit écrit lui-même de paroître sur la route avec un corps de Cavalerie, & qu'il lui livreroit les richesses qu'il devoit escorter.

Plein d'impatience, & dévorant déjà un butin qui pouvoit lui frayer le chemin à l'Empire, Chorrom part brusquement d'Aménabad avec une troupe choisie qu'il fit marcher jour & nuit, & arrive à Fétipour, éloigné de vingt lieues d'Agra ; mais son activité incroyable lui nuisit. En effet l'Eunuque à qui la garde du thrésor étoit confiée, ayant appris que Chorrom étoit dans le voisinage, refusa de remettre aux mains d'Asaph-Cham les richesses dont il étoit

le dépositaire. Il ne se défioit pas moins de l'Etmadoulet, beau-pere du rebelle, que de Chorrom lui-même, & il resta renfermé dans la Citadelle d'Agra.

Cependant Chorrom, parti de Fétipour, marchoit à grands pas vers la Capitale, s'attendant à chaque instant de rencontrer la proie qu'on lui amenoit; mais il parvint à la vue d'Agra, sans avoir rien trouvé sur sa route. Là, il apprit que la sage prévoyance de l'Eunuque le privoit de l'immense butin dont il s'étoit flatté. La honte d'avoir manqué son coup, allume la rage dans son ame. Il fait mettre pied à terre à sa Cavalerie, attaque Agra, l'emporte d'emblée & l'abandonne au pillage; mais faute d'artillerie, il ne put attaquer la Citadelle. Il resta campé sur les rives de la Gemna, en attendant son canon & le reste de son armée, qui venoient à grandes journées du Dekan.

Le Sultan rebelle avoit besoin de toutes ses forces pour faire tête à l'orage qui se formoit contre lui à Lahor. Les Persans, après avoir conquis la Province de Kandahar, s'étoient retirés dans leur patrie, & par leur retraite laissoient Jehan-Guire maître d'employer contre son fils toutes les troupes de l'Empire,

Mahobet s'étoit déjà mis en marche avec une armée nombreuse. Il étoit suivi de l'Empereur qui marchoit à la tête de l'élite de la Milice Mogole, destinée à sa garde, & qui formoit une très-belle armée. Enfin Sultan Perviz avoit reçu ordre de se rendre à Dhely avec les forces de son Gouvernement. Ce fut sous les murs de cette Ville impériale que se fit la jonction de trois armées, dont la moins considérable passoit cent mille hommes.

Il s'en falloit bien que toutes les troupes de Chorrom réunies égalassent la moitié de l'armée ennemie ; mais les mouvemens hardis qu'il avoit faits, l'audace avec laquelle il avoit épargné à l'Empereur la moitié du chemin ; son camp même qu'il n'avoit pas fortifié, les bruits sourds qui s'étoient répandus qu'il entretenoit des liaisons secrètes avec les principaux Officiers de Jehan-Guire ; toutes ces considérations rassuroient les rebelles, & fortifioient leur courage & leur espérance.

Chorrom voyant son armée ainsi disposée, crut qu'il étoit de son intérêt d'engager la bataille. Il distribua son armée en trois corps. A son exemple, Jehan-Guire en fit autant. Il prit son

poste au milieu où il combattit sur un éléphant, ayant à ses côtés les Sultans Bolaqui & Perviz. Afaph-Cham, beau-pere de Chorrom, dont on éclaircit de près les démarches, commandoit la droite, & Mahobet la gauche. Chorrom avoit disposé ses troupes de façon qu'il avoit à combattre Mahobet dont il redoutoit le courage & le génie : un Raja Indien étoit opposé à l'Empereur, & un Général Persan à Afaph-Cham.

On passa de part & d'autre une partie du jour à se mettre en ordre, & on n'en vint aux mains qu'assez tard. Avant de s'ébranler, Jehan-Guire harangua les troupes qui étoient à portée de l'entendre, & excita tellement leur haine contre l'ennemi, qu'elles demanderent à grands cris qu'on chargeât à l'instant un rebelle & un parricide digne de l'exécration du ciel & de la terre. En même tems, on vint avertir l'Empereur qu'il eût à se défier d'Abdul-Cham, un des principaux Omrhas, qui avoit sous ses ordres dix mille hommes de Cavalerie. Jehan-Guire lui envoya un Officier avec un carquois & des flèches, pour l'avertir de se comporter en homme d'honneur ; mais dans le moment que parut l'Officier, le traître fai-

soit un mouvement pour passer dans l'armée ennemie. L'Envoyé de l'Empereur, outré d'une telle perfidie, tira sur lui & le manqua. Abdul-Cham exécuta son dessein sans obstacle, & amena sa troupe à Chorrom qui lui assigna son poste au corps de la bataille.

Ce renfort inspira une nouvelle ardeur aux rebelles. Ils espéroient qu'Asaph-Cham, beau-pere de leur Général, suivroit l'exemple d'Abdul-Cham, & trahiroit Jehan-Guire dans le fort de la mêlée. C'est dans cette espérance que Chorrom donna le signal du combat : on en vint aux mains ; on fit par-tout des prodiges de valeur : la plaine fut à l'instant couverte d'hommes, de chevaux & d'éléphants morts ou blessés. Abdul-Cham se signala par-dessus tous les autres. Il fond sur le Corps commandé par l'Empereur, renverse & disperse tout ce qu'on lui oppose, & parvient bientôt à la vue de Jehan-Guire, en criant Victoire. L'Empereur & les Sultans Bolaqui & Perviz se défendirent en héros ; mais ils ne pouvoient manquer d'être pris ou tués, si Chorrom avoit combattu avec la même fortune qu'Abdul-Cham.

Ce Prince s'étoit attaché à Mahobet

comme à l'ennemi le plus redoutable. Il l'attaqua avec des efforts incroyables : il eut d'abord de grands avantages ; mais l'habile Mahobet, en détachant sans cesse des troupes fraîches contre Chorrom qui n'avoit pas plutôt défait un Corps, qu'il s'en présentoit un autre, l'arrêta dans sa course. Les rebelles, épuisés par la chaleur, la soif & les blessures, sentirent leur courage & leur espérance se ralentir. Mahobet comprit que c'étoit-là le moment de la victoire. Il fond à son tour avec de nouvelles troupes sur Chorrom, le presse vigoureusement, & lui fait perdre le terrain qu'il avoit gagné. Déjà les rebelles accablés fuient, & laissent le Prince presque seul exposé aux coups de l'ennemi. Chorrom, las de lutter contre le nombre & la fortune, se réserve pour un tems plus heureux, & se sauve dans les montagnes chez un Raja qu'il avoit sçu mettre dans son parti.

Mahobet ne se mit point en peine de le poursuivre. On venoit de lui apprendre l'extrême danger auquel l'Empereur & les Princes étoient exposés. Aussi-tôt il vole à leur secours, prend Abdul-Cham en queue & en flanc, & l'accable en un moment. Tout ce que put

faire le traître qui touchoit à la victoire, fut de s'ouvrir un passage à travers les ennemis dont il étoit enveloppé, & de se sauver avec les Cavaliers les mieux montés de sa troupe.

Asaph-Cham, à l'aîle droite, ne put favoriser son gendre, supposé qu'il en eût formé le dessein. Mahobet avoit engagé l'Empereur à mettre autour de lui de braves Officiers, avec ordre de le tuer, s'il ne faisoit son devoir. Chorrom qui comptoit sur une trahison de sa part, ne lui avoit opposé que ses plus mauvaises troupes ; aussi furent-elles vaincues & dispersées au premier choc : la victoire fut donc entière & complete. De près de cent cinquante mille hommes que Chorrom avoit conduits au combat, plus de quarante mille périrent sur le champ de bataille : un plus grand nombre fut pris, & le reste ne se rallia que plusieurs jours après, loin de Dhely, sous les ordres d'Abdul-Cham. La victoire coûta plus de trente mille hommes à Jehan-Guire.

Cependant l'Empereur avoit détaché Sultan Bolaqui avec soixante mille hommes, pour réduire le Dekan, le Guzurate & les autres Provinces dans lesquelles Chorrom s'étoit formé une Souveraineté indépendante. Le jeune Prince,

qui avoit le plus grand intérêt à achever d'accabler le rebelle, parut bientôt en vainqueur : tout plia sous ses armes. Amadabat, la capitale & le séjour de Chorrom, fut forcé : ses trésors devinrent la proie du victorieux : son trône d'or fut brisé ; & les pierreries dont il avoit fait le plus riche amas, tombèrent entre les mains de Bolaqui, qui les partagea généreusement entre les Officiers de son armée. La valeur & la libéralité de Bolaqui le firent adorer de toutes les troupes, qui lui donnèrent des preuves éclatantes d'amour & de reconnaissance. En effet, Abdul-Cham, avec les débris de l'armée de Chorrom, s'étoit rendu dans le Guzurate ; mais il perdit une bataille décisive, & cette défaite fut l'ouvrage des Soldats de Bolaqui, qui attaquèrent l'ennemi presque sans ordre, & ne firent quartier à aucun.

Le malheureux Chorrom, accablé de ce nouveau désastre, implora du fond de sa retraite la miséricorde de l'Empereur qui le poursuivoit, accompagné de Sultan Perviz & de Mahobet-Cham ; mais Jehan-Guire, irrité contre le rebelle, déclara qu'il ne le recevroit qu'à discrétion, & fut attendre sa réponse à

Lahor. Chorrom n'avoit garde de se remettre entre les mains d'un pere qu'il avoit si cruellement offensé. Il ne pouvoit s'attendre qu'au supplice qu'il avoit mérité, ou au moins à une prison perpétuelle. Cependant il feignoit de n'être pas éloigné de s'abandonner à la clémence du meilleur des Rois & des Peres, & il n'insistoit que sur le sort de ses partisans dont il demandoit la grace. Mais pendant cette négociation, l'artificieux Sultan leve une nouvelle armée & la conduit contre Perviz & Mahobet, sur lesquels il fond en désespéré; sa valeur & ses ressources échouèrent encore contre l'habileté de Mahobet. Il fut vaincu, forcé de passer le fleuve Nerbda & de se réfugier à Brampour, où bientôt après il vit arriver dans un état aussi déplorable Abdul-Cham. Il ne leur restoit pas plus de six mille hommes; débris infortunés de deux armées florissantes; & pour comble de malheur, ils manquoient d'armes, de vivres, d'argent & d'habits.

Une si longue suite de disgraces n'affoiblit point le courage de Chorrom. Il osa encore espérer de se voir un jour maître de l'Empire, tant il avoit de confiance en son courage, ou plutôt aux

Astrologues qui lui avoient prédit que le sceptre de l'Indostan ne passeroit point en d'autres mains que les siennes. Il eut recours aux Portugais établis sur les côtes voisines , & leur fit des promesses immenses pour les engager à lui fournir des troupes & de l'artillerie ; mais les Portugais refuserent de s'unir à un Prince malheureux , & se moquerent de ses promesses. De-là, la haine immortelle qu'il conçut contre cette Nation étrangère , & dans laquelle il enveloppa tous les Chrétiens.

Cependant , malgré son courage & les oracles qui s'étoient déclarés en sa faveur , Chorrom n'avoit plus guères d'autre parti à prendre que de tomber aux genoux de l'Empereur. Mahobet d'un côté , Perviz de l'autre , & enfin Bolaqui , arrivoient chacun avec une armée pour l'envelopper & pour détruire , en le prenant , ou en le tuant , un parti qui désoloit depuis si long-tems l'Indostan. Chorrom , à la vue de l'abyssme ouvert sous ses pas , consentit enfin à s'humilier. Il écrivit à la Sultane dont il avoit épousé la nièce. Il rejetta ses crimes sur les conseillers dont il étoit environné , & la supplia d'obtenir sa grace de l'Empereur. Nur - Jaham , qui ne vouloit pas le

perdre, donna ordre aux Généraux qui le poursuivoient, de suspendre leur marche, & entama avec lui une négociation secrète; mais le mystère transpira bientôt. Abdul-Cham, devenu le Favori & le Ministre du Prince pour qui il avoit tout sacrifié, outré qu'on traitât ainsi à son insçu, & appréhendant de tomber entre les mains de Jehan-Guire & de subir le supplice destiné aux traîtres, fut trouver Chorrom, & lui peignit avec force les dangers auxquels il s'exposoit, en se livrant à la Cour. « Ce n'est que dans
» les camps ou l'exil, lui dit-il, que
» Chorrom peut espérer de salut : toute
» sa politique doit tendre à entretenir un
» reste de guerre jusqu'à la mort de Jehan-Guire ; ce Prince vieux, infirme, usé de débauches, n'aura pas plutôt les yeux fermés, que les Mogols, enchantés de ton courage, de ta constance & de tes talens, t'appelleront au trône. En attendant ce jour, que je prévois n'être pas éloigné, réfugions-nous à la Cour du Roi Melec-Ambar, qui nous offre un asyle, & renonçons pour jamais à des traités qui ne peuvent nous conduire qu'à la mort ou à l'infamie.

Ce conseil, si conforme au courage & à l'ambition de Chorrom, lui plut.

Il rompt la négociation entamée avec la Sultane ; & il sort sur le champ de Brampour. Il étoit tems ; car Sultan Perviz , informé par un traître , de la situation déplorable du vaincu , paroïssoit à une porte de la Ville , tandis qu'il s'enfuyoit par une autre.

La fuite de Chorrom fut d'autant plus agréable à Jehan - Guire , qu'il avoit alors sur les bras des ennemis redoutables. C'étoient les Tartares Usbeks qui , ayant franchi les montagnes qui séparent la Tartarie des Indes , remplissoient le Cabulistan de sang & de carnage. Ce Royaume auroit été perdu pour les Mogols , sans l'habileté du fils de Mahobet , qui fut envoyé contre ces Barbares avec une armée peu nombreuse. Le jeune Général , en évitant les batailles , en s'appliquant uniquement à couper les vivres à l'ennemi , à le resserrer & à lui enlever ses partis , le réduisit bientôt aux plus grandes extrémités. Les Usbeks se retirèrent dans leur patrie , après avoir perdu la moitié de leur armée ; ainsi fut sauvé le Cabulistan. Il étoit de la destinée de Mahobet , & de sa famille , de vaincre les ennemis domestiques & étrangers de l'Empire.

En effet, l'infatigable Chorrom recommençoit à paroître sur la scène. Déjà il avoit sçu se procurer une nouvelle armée, composée de Rageputes, à la tête de laquelle, il fondit sur le Royaume de Bengale, qu'il abandonna au pillage : de-là il passa le Gange, attaqua & défit un des Généraux de Perviz ; & peu s'en fallut qu'il ne surprît Perviz lui-même, qui s'amusoit encore à célébrer ses victoires dans la Ville de Brampour.

Mais il fut arrêté dans sa course par le redoutable Mahobet qui étoit en possession de le battre par-tout. En effet, sur la nouvelle que ce Général, avec une armée très-considérable, n'étoit plus qu'à quelques lieues de lui, épouvanté, déconcerté d'une activité qu'il ne pouvoit comprendre, Chorrom rebrousse chemin & abandonne le projet de se saisir de Sultan Perviz. Il fut se retrancher derriere le canal de Thonex, une des branches du Gange, fort attentif aux mouvemens de l'armée impériale, qui déjà s'approchoit de lui. C'est-là que voyant qu'il employoit inutilement la force & le courage pour surmonter un ennemi tel que Mahobet, il résolut d'avoir recours à la ruse & à l'artifice. Il s'appliqua sur-tout à ré-

pandre la défiance & la discorde parmi les Généraux de l'Empereur.

Il écrivit à Cham-Canna, qui avoit été autrefois son premier Ministre, & qui depuis l'avoit abandonné, des lettres qui supposoient encore entre lui & l'Omrha une secrète intelligence. Ces lettres tomberent entre les mains de Perviz & de Mahobet, comme il l'avoit prévu : elles firent sur les deux Généraux l'effet auquel il s'étoit attendu. Quelques legers soupçons qu'on avoit conçus contre Cham-Canna, se réaliserent : on arrêta ce Seigneur, qui fut conduit avec ses enfans dans la citadelle d'Agra.

Mais Mahobet combattoit Chorrom avec ses propres armes. Il vint à bout de séduire le fameux Abdul-Cham, qui déjà avoit trahi le pere, & qui promit, pour prix de sa grace, de trahir le fils. Dès qu'il se fut bien assuré de cet homme vieilli dans le crime & la perfidie, il conseilla à Perviz de passer le Gange à son tour. L'armée impériale parut bientôt après sur les bords du canal, au-delà duquel étoit retranché l'ennemi ; mais il n'y avoit gueres d'apparence d'en forcer le passage, en présence d'une armée dont la contenance inspi-

roit du respect , & qui d'ailleurs étoit couverte de retranchemens défendus par plus de cent pièces de canons. On ne pouvoit pas non plus rester dans le poste qu'on avoit choisi , attendu que l'artillerie du rebelle foudroyoit chaque jour le camp , & tuoit ou bleffoit une infinité d'hommes & de chevaux. Le génie de Mahobet répara bientôt ce désavantage. Il découvrit un gué à quelques lieues du camp ; & profitant des ténèbres d'une nuit très-obscuré , il vint à bout de faire passer le bras du fleuve à toute l'armée , & dès le point du jour il se trouva à portée du rebelle , dans l'endroit de son camp qu'il avoit négligé de fortifier. Chorrom surpris , mais jamais déconcerté , se prépara au combat. Il rangea promptement son armée dans un ordre admirable. Mahobet se hâta d'engager la bataille , qui fut une des plus sanglantes qui se fût encore livrée dans cette guerre. Les éléphans de Chorrom , qui composoient la première ligne de son armée , entrèrent avec fureur dans les rangs ennemis , les renversèrent , les écrasèrent & les forcèrent de leur laisser le passage libre. C'étoit-là l'instant de vaincre. Chorrom , qui s'étoit attendu au désordre qu'ap-

porteroient les éléphants , avoit enjoint à Abdul-Cham de les suivre & d'achever la victoire ; mais le traître , vendu à Mahobet , resta dans l'inaction. L'ennemi eut le tems de se reconnoître & de revenir à la charge. La bataille recommença donc avec encore plus de fureur & d'effusion de sang : le succès du combat parut incertain , jusqu'à ce qu'Abdul-Cham le détermina enfin tout-à-coup , en tombant sur Chorrom. Le Sultan tenta en vain de résister au nombre & à la trahison. Il fut forcé d'abandonner le champ de bataille , suivi seulement de cinq à six cents chevaux.

Le vaincu dirigea sa retraite vers le Dekan : là , luttant avec un courage invincible contre la fortune , il rallie les débris de son armée , & maintient encore les restes de son parti ; mais enfin il ne pouvoit manquer de succomber , sans la nouvelle Révolution dont la Cour fut le théâtre , & qui lui laissa le tems de se fortifier peu-à-peu , & de devenir le maître d'un Empire , dont il eût été digne par sa grandeur d'ame & ses talens , si la grandeur d'ame & les talens pouvoient excuser la révolte & donner des droits légitimes au trône.

Asaph - Cham , beau-pere de Chor-

rom, n'avoit pas vu sans douleur les défaits d'un gendre sur lequel il appuyoit toutes ses espérances. Il ne cessoit de représenter à la Sultane, que la ruine de Chorrom entraîneroit celle de leur famille; qu'abandonner le Prince vaincu à sa malheureuse destinée, c'étoit livrer l'Empire à Parviz brillant par l'éclat de tant de victoires, & maître des principales forces de l'Indostan. Que n'avoit-elle pas à craindre d'un Prince qui ne lui étoit attaché, ni par les liens du sang, ni par ceux de l'amitié & de la reconnoissance, d'un Prince gouverné par Mahobet son mortel ennemi, qui s'étoit vanté d'éteindre un jour dans le sang de la Sultane & dans celui de sa famille le flambeau de la guerre civile, qu'il lui attribuoit?

Effrayée d'un discours qui n'étoit pas sans vraisemblance, Nur-Jaham fait entendre à son tour à l'Empereur, qu'il a tout à redouter des victoires & de l'ambition de Perviz & de Mahobet; qu'eux seuls empêchoient, par leurs intrigues & leurs menaces, Sultan Chorrom de mettre les armes bas; qu'ils avoient voulu le surprendre à Brampour, lorsqu'il imploroit la clémence de son Pere & de son Roi, & qu'enfin ils ne le pour sui-

voient avec tant d'acharnement, que pour lui arracher la vie & venir ensuite, les mains teintes de son sang, le forcer lui-même à abdiquer la couronne. Ces imputations odieuses, appuyées des larmes & des caresses de la Sultane, firent sur l'esprit de Jehan-Guire l'impression la plus profonde. Pour prévenir les attentats dont il se croit menacé, le foible Empereur ordonne à Mahobet de se rendre auprès de lui. Mahobet accourt, dans l'espérance de recevoir de son Maître la récompense de tant d'exploits. Mais quelle fut sa douleur, lorsqu'il apprit sur sa route, d'un des Ministres de l'Empereur, que Nur-Jaham, femme dissimulée, cruelle, vindicative, & d'autant plus irréconciliable, qu'elle l'avoit plus offensé, avoit prévenu l'esprit de Jehan-Guire contre lui; que l'arrêt de sa mort étoit signé, & qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que la fuite ! Mahobet ne put d'abord ajouter foi à un avertissement si salutaire; mais venant à approfondir certains bruits qui s'étoient répandus à l'armée avant son départ, qu'on ne le rappelloit que pour le perdre, il ne douta point que le complot de la Sultane & d'Asaph-Cham ne fût vrai, & que sa

perte ne fût jurée à la Cour. Furieux, désespéré, il balança s'il n'iroit point poignarder jusques dans les bras de l'Empereur la Furie, auteur des malheurs publics & des siens. La crainte seule d'exciter de nouveaux troubles & d'ébranler le trône, dont il avoit été le plus ferme appui, le retint; & il prit le parti de passer le reste d'une vie si enviée à Ratampour, dont l'Empereur lui avoit accordé le domaine. Cette démarche fut regardée par Jehan-Guire comme un aveu tacite des crimes qu'on reprochoit à son Général, & il le proscrivit. A cette nouvelle, Mahobet, le sage Mahobet ne put contenir sa rage. Il écrivit fièrement à l'Empereur, qu'il iroit bientôt à Lahor lui demander la tête de ses ennemis. Cette démarche fut regardée à la Cour comme une vaine rodomontade, & ne l'empêcha point d'entreprendre un voyage dans le Cabulistan.

Mais le jour de la vengeance approchoit : déjà Mahobet avoit rassemblé sous ses étendarts cinq ou six mille Ragueputes & une multitude de braves Officiers qui avoient été le principal instrument de ses victoires. Il se met en route à la tête de cette poignée d'hommes, dirigeant ses mouvemens sur ceux de la

Cour, & ne désespérant point de surprendre l'Empereur sur le chemin, quoiqu'il fût suivi de plus de soixante mille hommes. En effet, ayant appris par ses espions, que Jehan-Guire, après avoir fait passer la rivière de Tziunab à l'armée qui lui servoit d'escorte, étoit resté campé en-deçà avec ses femmes, ses enfans & ses gardes, il marche toute la nuit avec la rapidité de la foudre, & paroît le lendemain, au lever de l'aurore, au milieu du camp de l'Empereur, qui dormoit dans la plus grande sécurité. En un instant, la plaine est couverte de morts & de blessés : des cris perçans, des mouvemens précipités, un tumulte affreux, éveillent le malheureux Jehan-Guire; & le premier objet qui frappe ses yeux, c'est Mahobet couvert de sang & de poussière, qui l'arrête avec la Sultane, Bolaqui, Schérior & Asaph-Cham.

Au lieu d'accourir au secours de son Roi, l'armée qui campe à l'autre rive du Tziunab s'enfuit & se disperse; & Mahobet se trouve maître, sans coup férir, de la Famille Impériale. Cette action, pleine d'audace & de grandeur, fut reçue diversement : les uns la détestèrent, les autres y applaudirent par haine pour

la Sultane , par mépris pour l'Empereur. Agra se déclara en faveur du rebelle , & livra à ses amis la Citadelle où sont renfermées toutes les richesses de l'Indostan.

Maitre des thrésors de la Cour , des Princes & de la personne même de l'Empereur , un crime facile pouvoit élever Mahobet au thrône. Il pouvoit au moins en disposer en faveur de celui des enfans de Jehan-Guire , qui lui étoit le plus agréable ; mais la vertu de ce grand homme ne se démentit point. Il va trouver son Souverain , lui déclare qu'il est libre , & ne lui demande que l'honneur de le conduire lui-même dans le Cabulistan. On ajoûte qu'il se jetta à ses pieds & qu'il le conjura , les larmes aux yeux , de se défaire de la Sultane dont l'orgueil & l'ambition avoient rempli les Indes de troubles , d'alarmes & de sang ; mais ce fut en vain. Il se vit même obligé , pour ménager la douleur & l'accablement du foible Jehan-Guire , de lui rendre la Sultane qu'il faisoit garder étroitement dans une autre tente. Pour les Princes Bolaqui , Scheriar & Asaph-Cham , il les envoya prisonniers dans la Citadelle d'Agra , avec les Généraux & les Ministres dont il se défit.

Cependant Nur-Jahani profitoit admirablement de la condescendance & des égards d'un ennemi généreux , pour le perdre : son premier soin fut d'écrire aux Officiers de l'armée dispersée , qu'ils avoient pris mal-à-propos l'alarme devant une poignée de scélérats ; que Mahobet n'avoit pas plus de six mille hommes , & qu'avec un peu de courage & d'activité , rien n'étoit plus facile que de lui enlever sa proie. Elle leur peignoit ensuite avec des traits de feu la gloire dont ils se couvriroient , en arrachant leur Prince d'entre les mains sanguinaires d'un rebelle. Elle finissoit , en leur indiquant un lieu où ils pouvoient à leur tour surprendre Mahobet & réparer leur faute.

Cette ouverture de l'Impératrice fut reçue avec joie par les Officiers. Ils se hâtent de rappeler leurs Soldats , & enfin ils forment une armée de trente mille hommes , à la tête desquels ils attendent de pied ferme Mahobet ; mais leurs mouvemens ne purent être si secrets , qu'il n'en fût averti. Etonné d'un événement qu'il n'avoit pas prévu , ce grand homme ne scavoit à quoi se déterminer. Quelle apparence de vaincre avec six mille hommes une armée

armée considérable , & d'autant plus animée, qu'elle avoit sa gloire à recouvrer. D'ailleurs , n'y avoit-il pas à craindre qu'au milieu même de la mêlée , les Soldats faits prisonniers dans la dernière action , ne prissent les armes & ne fondissent sur ses troupes ? Il prit donc le sage parti d'abandonner la Cour & de se rendre à Agra , où il ne fut pas plutôt arrivé , qu'il élargit Asaph-Cham , après lui avoir fait jurer sur l'Alcoran , qu'il seroit éternellement reconnoissant du bienfait de la vie qu'il lui accordoit.

Le retour d'Asaph-Cham fut très-agréable à Nur-Jaham ; mais ayant appris à quelles conditions il avoit obtenu la liberté , elle ne put s'empêcher d'éclater en reproches & en invectives contre son frere. « Oui , lui dit-elle , vous » êtes le plus foible des hommes. Quoi ! » engager votre foi à notre mortel enne- » mi ! Que n'attendiez-vous que mon » bras eût brisé vos fers ? Votre vie , » dites-vous , étoit en danger : non , il » n'auroit osé attenter à vos jours ; ou si , » contre les loix divines & humaines , il » eût commis ce nouveau crime , j'au- » rois vengé votre mort , qui eût achevé » de le rendre odieux & exécration au » ciel , & à la terre , par des torrens

» de sang ; au lieu que , par votre ser-
» ment indiscret, vous me liez les mains :
» c'est donc à votre lâcheté qu'il devra
» l'impunité de ses forfaits.

1626. Cependant Sultan Chorrom profitoit avec une habileté merveilleuse des troubles qui déchiroient l'Empire. Dès qu'il eut appris la disgrâce de Mahobet, il sortit de sa retraite & se présenta à l'armée de Perviz, plus fier & plus redoutable que jamais. Cette armée, destituée de la présence de Mahobet, fut saisie de frayeur. Perviz, peu estimé des troupes, se vit obligé à son tour de reculer. Il fut poursuivi par ce même Prince qu'il se vantoit peu auparavant de prendre mort ou vif. Cependant les progrès de Chorrom ne furent pas aussi rapides qu'on avoit eu lieu de l'appréhender de la terreur de l'armée & du Général. Après avoir réduit quelques places, il échoua devant Tata, & le reste de la campagne fut mêlé de bons & de mauvais succès. Mais Chorrom regarda comme un grand avantage de faire la guerre avec une espece d'égalité. Il attendoit, au milieu des armes & du camp, la mort de l'Empereur, pour disputer le trône à celui de ses freres ou de ses neveux qui y seroit appelé par le choix

de Jehan-Guire ou par celui de la Nation. Pour comble de bonheur, son frere aîné Perviz, mourut cette année, épuisé par les fatigues de la campagne & les excès auxquels il se livroit; & cette mort l'approchoit du thrône. Il ne comptoit plus que deux rivaux, Bolaqui & Scheriar, l'un & l'autre renfermés dans la Citadelle d'Agra; mais il ne redoutoit que le premier: indépendamment des droits d'aînesse qu'il avoit sur Scheriar, il se sentoît si supérieur en talens, en courage & en crédit, à ce Prince qui n'avoit d'autre appui que celui de la Sultane, qu'il ne craignoit pas qu'aucun Mogol osât embrasser son parti.

Si Jehan-Guire ne fut pas heureux contre un fils rebelle, il eut au moins la joie d'humilier le fier Mahobet, dont il avoit reçu tant de services & d'injures. Ce Général, jusqu'alors si fortuné, éprouvoit à son tour les coups les plus cruels du sort. Agra se souleva contre lui & élargit les deux Princes prisonniers. Ils porterent à la Cour toute la haine & la vengeance dont ils étoient pleins contre l'auteur de leur prison. L'Empereur, qui n'avoit plus à craindre pour leurs jours, abandonna Mahobet à toute la fureur de son épouse. Nur-

Jaham , qui déjà avoit oublié que son frere devoit la vie à cet ennemi magnanime , jura de le poursuivre jusqu'à la mort. Bientôt les meilleures troupes de l'Empire s'avancerent contre lui : on lui enleva ses plus fortes places & ses thrésors : ses amis , qui lui paroissoient si dévoués , s'enfuirent & se disperserent : son fils même , célèbre par plus d'une victoire , passa sous les drapeaux de l'Empereur , pour ne pas partager la destinée d'un pere fugitif & proscrit ; enfin , & c'est ce qui mit le comble à ses malheurs , les Rageputes , las de lutter contre la faim , la misere & les troupes de l'Empereur , l'abandonnerent. Réduit à une affreuse solitude , Mahobet ne parut jamais plus grand. Il trompa ceux qui le poursuivoient , & fut chercher un asyle dans les Etats du Rana avec qui il étoit lié depuis long-tems par les liens de l'amitié la plus étroite.

C'est du fond de sa retraite que ce grand homme écrivit au Sultan Chorrom , qu'après avoir consulté l'équité & la raison , ses prétentions au thrône lui paroissoient légitimes. « En conséquence , ajoûtoit-il , je t'offre mon bras » pour t'aider à les faire valoir ; mais Jehan-Guire , ton Pere & ton Roi , vit ;

» & le Ciel te défend de troubler sa vieil-
» leſſe par une guerre impie. Dépoſe donc
» dès ce jour des armes funeſtes à la pa-
» trie ; retire - toi dans ton Gouverne-
» ment , & attends - y en paix l'événe-
» ment de la mort de l'Empereur , que
» ſon âge & ſes infirmités ne rendent pas
» éloignée. Moi , je jure par le Prophete
» de ne reconnoître après lui d'autre Sou-
» verain que le brave Chorrom.

Ce qu'il y a d'étonnant , c'eſt que
Chorrom ſe rendit au conſeil d'un Mi-
niſtre diſgracié & banni ; trop heureux
de mettre à ce prix dans ſes intérêts
l'homme le plus reſpecté de l'Empire
juſques dans le ſein de l'infortune. La
paix la plus profonde fut donc rendue
à l'Indoſtan , & elle fut l'ouvrage d'un
homme outragé & proſcrit. L'Histoire
offre peu de traits auſſi magnanimes.
Jehan - Guire ne jouit pas long - tems 1627.
du repos que venoit de lui procurer
Mahobet. Il mourut entre les bras de
la Sultane , avili , mépriſé , haï de ſes
Peuples , qu'il rendit malheureux , pour
n'avoir pas ſçu renfermer dans de juſtes
bornes la paſſion inſenſée qu'il conſerva
juſqu'au dernier ſoupir pour une fem-
me qui fut le fléau de ſa famille & de
ſon Empire.

La mort de Jehan - Guire plongea l'Indostan dans de nouveaux troubles. Le premier soin de la Sultane fut de faire proclamer Empereur son gendre Scheriar dans l'intérieur du ferrail ; mais sa domination ne s'étendit que sur des femmes & des eunuques. En effet , le jeune Bolaqui , reconnu Roi par les Grands , l'Armée , la Capitale & les Provinces , se trouva plus puissant que ne l'avoit été son prédécesseur. La fameuse Nur - Jaham , trop détestée pour pouvoir opposer une digue au torrent de la révolution , fut bientôt réduite à implorer la clémence du nouvel Empereur ; mais elle le trouva impitoyable. Elle fut arrêtée avec son gendre , & jetée dans une sombre prison , où elle mourut , quelques jours après , de regret & de douleur : d'autres prétendent qu'elle fut étranglée. Pour l'infortuné Scheriar , on se contenta de lui faire perdre les yeux , en y appliquant un fer chaud. Il languit dans sa prison jusqu'à ce que Chorrôm , devenu à son tour le maître de l'Empire , le fit mourir de faim avec ses fils.

Bolaqui réservait un sort encore plus terrible à Mahobet , dont il avoit reçu de sanglans outrages ; & c'étoit pour

satisfaire sa vengeance, qu'il employoit auprès du Rana les prières, les menaces & les promesses, afin de l'engager à lui livrer son hôte ; mais Mahobet échappa à ses poursuites & se rendit à la Cour de Chorrom.

Il la trouva remplie d'incertitudes, d'allarmes & de terreurs. Quelle apparence, disoit-on, de lutter avec les seules forces du Dekan contre toutes les armées de l'Empire ? Comment séduire les Généraux & les Ministres d'un Prince couronné par la fortune, & maître des trésors des Indes ! On croyoit déjà voir Bolaqui armé des foudres de la vengeance, fondre sur un oncle coupable de la mort de Cosrou, & le faire périr à son tour avec tous ses amis.

Mais la présence & les ressources de Mahobet dissipèrent ces vaines frayeurs : en voyant cet homme si grand, si redoutable, le seul qui l'avoit empêché de subjuguier l'Empire sous le règne précédent, Chorrom ne désespéra plus de se mettre enfin sur la tête une couronne après laquelle il soupiroit depuis si longtemps. Dès la première entrevue, Mahobet lui conseilla de ne point avoir recours à la force & aux armes, pour déthrôner Bolaqui, mais seulement à la

ruse & à l'artifice. Dans le tems que l'un & l'autre employoit toutes les forces de son esprit , pour préparer une révolution qui ne coûtât point de sang aux Mogols , ils apprennent qu'un Envoyé de Bolaqui étoit en route pour sommer Chorrom de reconnoître son neveu en qualité d'Empereur , & de payer le tribut ordinaire ; à ces conditions , Bolaqui consentoit de lui laisser la paisible possession de la Vice-Royauté du Dekan. Sur cette connoissance , Mahobet forme le projet le plus hardi , & le fait approuver de Chorrom. Ce Prince , par son conseil , se met au lit & contrefait le malade.

Cependant l'Envoyé arrive & est introduit auprès de Chorrom , qu'il trouve dans l'état le plus déplorable : le Sultan , pâle , défiguré , vomissoit le sang à gros bouillons. En sortant de l'appartement , l'Omrha dépêche un Courier pour informer l'Empereur de l'extrémité à laquelle étoit réduit son malheureux oncle. Le lendemain le bruit se répand que le malade empire , & enfin qu'il est mort. Les larmes , le désespoir , les démonstrations de douleur & de deuil des amis du Prince , de ses domestiques & des citoyens d'Amadabat acheverent de tromper l'Envoyé , qui sur le champ écrit à la Cour

une nouvelle si importante , & en même tems demande, au nom des amis de Chorum, la permission de le faire porter dans le tombeau de ses ancêtres. Bolaqui , qui se croit heureusement délivré d'un rival redoutable , accorde avec joie les honneurs de la sépulture royale au premier Prince de son sang.

Le Convoi se met donc en marche dans le plus bel ordre & avec la pompe la plus lugubre : mille Officiers choisis dans l'armée du prétendu mort , escortoient le char funéraire ; il étoit suivi d'une multitude de jeunes soldats & d'esclaves déguisés en femmes , qui , de tems en tems , jetoient de grands cris ; plusieurs escadrons , disposés de poste en poste sur la route d'Amadabat à Agra , joignoient le Convoi & le grossissoient : enfin , après une longue & triste marche , on arrive à la vue de la Capitale. Le jeune Bolaqui , environné de traîtres , sort avec une suite médiocre pour rendre les derniers devoirs à son oncle ; mais à peine eut-il apperçu la nombreuse escorte du Convoi , que soupçonnant quelque perfidie , il rebrousse chemin & s'enfuit seul à brides abbatues : au lieu de se jeter dans Agra , il enfle le premier chemin qui se présente , s'enfonce

dans les bois, & y demeure caché jusqu'à ce qu'il trouve le moyen de se sauver en Perse, où il mourut quelque tems après de fatigue & de douleur.

Cependant les Citoyens de la Capitale, accourus au devant du Convoi, inquiets & effrayés de la fuite précipitée du jeune Empereur, ne sçavoient à quoi se résoudre, ni quel seroit le dénouement d'une scène si intéressante; mais quelle fut leur surprise, lorsqu'au son des trompettes & des tymbales, ils entendent proclamer Chorrom Empereur des Indes, & qu'ils voient ce Prince qu'ils croyoient environné des ombres de la mort, monter sur un thrône d'or dans tout l'éclat de la Majesté Royale. A peine peuvent-ils en croire leurs yeux & leurs oreilles : ils restent immobiles & interdits; mais enfin ne pouvant se refuser à l'évidence d'un fait si extraordinaire, ils prennent le parti de mêler leurs acclamations à celles de l'armée de Chorrom & de le reconnoître pour leur Souverain. C'est ainsi que Bolaqui fut la victime d'un stratagème conduit avec tant d'art & de bonheur. Le sang que Chorrom avoit vomi en présence de l'Envoyé de son neveu, étoit du sang de chèvre, dont il s'étoit rempli la bou-

che : les larmes , le deuil , le convoi , le cercueil enfin , n'étoient que des pièges pour perdre le jeune Empereur. Chorrom , déguisé avec Mahobet , suivait lui-même ses propres funérailles ; & cette comédie fut jouée avec tant de naturel , que l'Empire entier y fut trompé , comme l'infortuné Bolaqui.

Chorrom , au comble de ses vœux , entra dans Agra sur le char de deuil qu'il avoit converti en char de triomphe. Il fut reçu avec une joie & des applaudissemens incroyables de la part d'un Peuple naturellement léger , inconstant & volage. Le souvenir des guerres qu'il avoit soutenues si long-tems avec tant de courage , le succès de sa nouvelle ruse le couvroient de gloire aux yeux d'un Peuple qui regarde l'artifice comme la preuve la plus décisive de la supériorité d'esprit. Le premier soin du Monarque fut de changer son nom de Chorrom en celui de Cha-Jeham , qui signifie *le Roi du monde*. Il donna ordre ensuite qu'on murât la porte de la prison dans laquelle Scheriar & ses enfans étoient renfermés , & les y laissa mourir de faim.

Pour Mahobet , satisfait d'avoir mis la couronne sur la tête de Chorrom ,

comme il le lui avoit promis , il demanda , pour toute grace , la permission de se retirer dans ses Terres , afin d'y jouir du repos qu'il n'avoit point trouvé dans le cours d'une vie si agitée & si éclatante. Ce grand homme ne mourut que long-tems après , avec la réputation du plus heureux & du plus grand homme de l'Asie. Nous avons dit ci-dessus , qu'il ne devoit sa fortune & sa gloire , qu'à son génie & à ses talens.

1627. Les commencemens du règne de Chaham furent très-heureux. Le zèle qu'il témoigna pour la Religion de ses ancêtres , le soin qu'il prit d'écarter de la faveur & des emplois les Européens , dont la fortune avoit excité sous les régnes précédens la jalousie des Mogols , l'activité avec laquelle il purgea l'Empire d'un nombre infini de voleurs , qui s'atroupoient par compagnies , & qui désoiloient les campagnes par leurs brigandages , le rendirent l'amour & les délices des Peuples. Mais de toutes les vertus qu'il fit éclater au commencement de son règne , celle qui toucha le plus ses Sujets , fut l'amour de la justice ; qualité héréditaire chez les Princes de sa maison , mais qu'il porta encore plus loin. L'Histoire a conservé de lui des Arrêts

dignes de la sagesse & des lumieres de Salomon. Non-seulement il punissoit de mort , sans miséricorde, les Magistrats convaincus de s'être laissés corrompre par l'éclat de l'or, de la faveur ou de la beauté , mais même il les rendoit responsables de tous les vols faits dans l'étendue de leur juridiction. On ne sçauroit croire quel avantage cette fermeté procura à un pays où les hommes les plus élevés par leurs dignités ont l'ame si basse & si corrompue, qu'ils vendent jusqu'aux choses les plus sacrées. A ces vertus dignes du plus grand Monarque, Cha-Jeham joignoit la clémence, l'aménité, l'adresse & la plus grande affabilité. Son penchant pour la raillerie qu'il sçut d'abord modérer; passa pour enjouement; son goût pour le plaisir & le luxe, pour magnificence: enfin nul Prince Tartare n'avoit encore été plus agréable à une Nation naturellement voluptueuse & idolâtre de ses Rois.

L'entreprise la plus importante qui signala son règne, fut la guerre qu'il déclara aux Portugais. Il n'avoit point oublié que le Vice-Roi de Goa, à qui il s'étoit adressé, pour obtenir de puissans secours, sous le règne précédent, lui avoit répondu avec beaucoup d'ai-

greur , que se soulever contre son pere ; c'étoit se soulever contre Dieu même ; que non content de l'avoir insulté dans son malheur , il s'étoit laissé éblouir par l'or de Perviz , & qu'il lui avoit fourni d'excellens Canoniers & une brave Infanterie , à laquelle Perviz avoit été redevable de toutes les victoires qu'il avoit remportées sur lui. Moins déterminé donc par l'amour de la gloire & du butin , que par le desir de la vengeance , l'Empereur envoya une armée nombreuse sous les ordres d'un de ses plus habiles Généraux , pour attaquer Ougli , place importante , située sur le Gange , & dans laquelle les Portugais avoient établi une de leurs principales Colonies. La garnison d'Ougli s'étoit signalée par des exploits éclatans ; & on s'attendoit à une vigoureuse résistance de la part des Portugais , dont la gloire & la réputation remplissoient depuis un siècle les Indes ; mais le courage & la prudence manquèrent également à celui qui commandoit dans Ougli. Après une foible résistance , il se rendit à discrétion : la Ville fut brûlée & détruite : on transporta toute la malheureuse Colonie à Agra. Cha - Jeham , déjà naturellement ennemi des Chrétiens qu'il enveloppoit

dans sa haine contre les Portugais , excitée d'ailleurs par la Sultane Taigé-Mahal , nièce de la célèbre Nur-Jaham , qui ne pouvoit pardonner aux Missionnaires d'avoir baptisé deux de ses filles , ne laissa pour alternative aux Portugais prisonniers , que l'apostasie ou la mort. Plusieurs d'entr'eux eurent la foiblesse déplorable de se faire circoncire : la plupart aima mieux se laisser égorger & remporter la palme du martyr ; mais ce qu'on aura peine à croire , c'est que l'Empereur accorda la grace des Missionnaires , aux larmes d'un Artiste Vénitien , dont les talens pour l'architecture enchantoient. La Sultane qui avoit provoqué la colere de Cha-Jeham contre ces malheureux , ne jouit point de sa vengeance. Elle avoit juré à ses Moullahs de faire hacher par morceaux les Missionnaires , en l'honneur de Mahomet ; mais la mort prévint la fureur de cette femme , héritière de la cruauté comme du trône de sa tante. Cha-Jeham qui l'aimoit tendrement , fut long-tems inconsolable. Il lui éleva un tombeau dont la magnificence n'a rien d'égal en Orient.

Satisfait d'avoir vengé avec éclat d'anciennes injures , l'Empereur ne pensa plus qu'à éterniser son nom par quelque monu-

ment durable. Chacun de ses prédécesseurs s'étoit signalé par des entreprises également somptueuses & utiles. Akebar avoit transporté le siège de l'Empire de Dehly à Agra ; Jehan-Guire, d'Agra à Lahor : Cha-Jeham le rétablit à Dehly , aux portes de laquelle il jetta les fondemens d'une Ville immense , qu'il appella de son nom Cha-Jahanabad ; & il les arrosa , par une superstition fanatique & barbare , du sang de plusieurs criminels. La nouvelle Ville fut construite en assez peu d'années , parce que l'Empereur prodigua l'argent & les hommes , pour jouir bientôt de son ouvrage. Cha-Jahanabad est située dans une grande plaine , & la Gemna coule sous ses murs : les rues en sont larges , bien alignées & décorées de très-belles maisons. Les bazards ou les marchés publics y sont sur-tout d'une magnificence & d'une commodité dont on a à peine l'idée en Europe ; mais le Palais , qui tient lieu en même tems de Citadelle , l'emporte sur tous ceux qu'on admire aux Indes. On y remarque deux jardins d'une très-vaste étendue , dont un Européen traça le plan sur les plus beaux & les plus rians de l'Italie. Rien n'égale la beauté & la

quantité des eaux qui y sont rassemblées. Cha-Jeham força par-tout la nature. Après avoir tenté en vain de conduire dans ces jardins les eaux de la Gemna, il fit détourner le cours d'une riviere éloignée de plus de trente lieues de Dhely, lui creusa un nouveau canal & la transporta entiere dans ces jardins. On peut juger par ce trait, combien il dut lui en coûter, pour l'ornement d'un Palais qu'il vouloit rendre le plus beau de l'Asie.

C'est dans ce lieu de délices que Cha-Jeham fixa sa demeure ; mais la prospérité, écueil redoutable contre lequel la vertu de tant de Rois a fait si souvent un triste naufrage, corrompit bientôt les mœurs de l'Empereur. Ce Prince qui, sous le nom de Chorrom, avoit occupé presque seul, pendant dix ans, toutes les forces des Indes par son courage, son activité, ses travaux & sa constance héroïque, oublia dans les bras de la volupté la gloire de ses jeunes années. Il s'abandonna tout entier à la mollesse la plus excessive, & il porta la débauche des femmes à un excès même scandaleux chez le Peuple le plus lubrique de l'Univers. Le nombre prodigieux de Reines, de Concubines & d'Esclaves qui

remplissoient son ferrail, ne suffisoient pas à ses desirs insatiables. Il avoit recours à la force ou à la séduction pour enlever les femmes des Grands de sa Cour, ou de simples Citoyennes, quand le bruit de leur beauté parvenoit jusqu'à lui. Quelquefois il faisoit assembler toutes les troupes de Danseuses, de Comédiennes, de Courtisanes & de Chanteuses qui remplissent les grandes Villes des Indes, & arrêtoit à son service celles que leurs talens ou leurs charmes rendoient plus piquantes à ses yeux : au reste, il ne rougit pas de prodiguer les thrésors de l'Empire, pour acheter des faveurs si faciles & si honteuses. Il fit présent d'une paire de pantoufles garnies de diamans, d'un prix inestimable, à la femme (a) d'un des premiers Omrhas, pour prix de ses complaisances; & le lendemain il railla publiquement à son audience le mari sur cette aventure. (On verra dans la suite, que la plaisanterie lui coûta cher.) On dit que ce fut en faveur d'une Danseuse, qu'il fit élever & orner la galerie d'Agra, si célèbre en Asie par les richesses qu'elle

(a) Dalil - Cham.

enferme , & que tout le numéraire de l'Europe ne pourroit payer (a).

Les occupations de l'Empereur étoient relatives à son goût pour la mollesse & les femmes. La comédie, la danse, la musique & la poésie, tous ces arts enfin dangereux qui énervent l'ame, avoient chaque heure marquée & partageoient presque toute sa journée. L'unique moyen d'obtenir des grâces d'un Monarque si voluptueux, étoit d'inventer sans cesse de nouvelles fêtes & de varier ses plaisirs. Un Poète qui avoit

(a) Cette galerie n'est percée que d'un côté , & les croisées ne répondent point à la magnificence du lieu. Le mur opposé aux croisées est revêtu du jaspe le plus rare : une vigne toute composée de pierreries de rapport, s'étend tout le long de ce mur : le fep est formé d'agathes roussâtres , & les feuilles sont composées d'émérides , mises en œuvre avec tant d'art qu'on n'en apperçoit point les jointures. Les raisins qui pendent en grande quantité à la vigne , sont composés en partie de diamans & en partie de grenats ; l'autre partie de la galerie est ornée de glaces dont les bordures offrent par-tout les plus belles perles de l'Orient : la vigne de pierreries , répétée & multipliée dans les glaces , jette un éclat qui éblouit pendant le jour & qui éclaire pendant la nuit. ♣

eu le talent de l'amuser pendant quelques jours par quelques comédies mêlées de danses, devint son Favori & un de ses Ministres ; mais, & c'est ce qu'on aura peine à comprendre, ce Monarque si sensible, si poli, si enjoué, mettoit au nombre de ses plaisirs les plus piquans celui de voir couler le sang humain. Il avoit à ses gages des maîtres d'escrime, qu'il obligeoit de se battre à coups de poignards.

Mais avec l'âge, le caractère de l'Empereur changea. A la prodigalité la plus outrée succéda l'avarice la plus sordide ; au goût pour les femmes, le désordre le plus infâme ; à l'enjouement & à l'affabilité, la tristesse & la fierté ; à l'extrême sévérité envers les Magistrats & les Gouverneurs qui ne remplissoient pas exactement les fonctions de leurs emplois, l'indulgence la plus excessive. Il les laissoit s'engraisser impunément du sang des Peuples, pour les dépouiller ensuite & profiter seul du fruit de leurs brigandages ; l'avarice devint enfin son unique passion. Il fit construire dans son Palais de Dehly deux vastes caves soutenues par de gros piliers de marbre, dans l'une desquelles il avoit rassemblé des monceaux d'or, & dans l'autre des

pièces d'argent réduites en masses & en lingots, afin qu'on ne pût facilement les enlever. C'est-là que ce vil Monarque descendoit tous les jours, se privant de la vue du Ciel, sous prétexte de prendre le frais, mais en effet pour repaître ses yeux d'un spectacle si agréable à un avare.

Ce dernier vice le rendit odieux & méprisable. On avoit vu dans les autres un Prince enyvré de sa grandeur & de sa puissance, fastueux, prodigue à la vérité, voluptueux, indolent & railleur, mais rachetant au moins ses vices par l'équité, la douceur & l'apparence de quelques vertus; au lieu que depuis qu'il n'avoit plus d'autre Dieu que l'or, il étoit devenu également insensible à la gloire de l'Empire & au bonheur de ses Sujets.

Telle étoit l'insensibilité ou la lâcheté de l'Empereur, qu'on pouvoit lui manquer de respect impunément. Ses Courtisans, autrefois si rampans, donnèrent l'exemple. L'un d'eux, par une audace digne du supplice chez ce Peuple esclave, osa s'asseoir en sa présence. L'Empereur choqué modéra son ressentiment, & se contenta de le priver de ses emplois & de ses pensions. Le len-

demain, le Seigneur dégradé parut à l'audience à son ordinaire, & s'assit en morquant l'Empereur : « A présent, lui dit le cynique Mogol, « que je ne suis » plus à tes gages, il m'est bien permis » d'user de la liberté que donne l'indépendance. » Au lieu de châtier ce nouveau trait d'orgueil, l'Empereur le loua comme une preuve d'un courage héroïque, & l'honora des plus grands emplois. Les autres Courtisans profitoient de son penchant à la raillerie, pour le railler impitoyablement à leur tour. Un jour qu'il demandoit à un Ambassadeur de Perse si son maître étoit plus grand qu'un certain petit esclave fort laid, dont l'emploi étoit de chasser les mouches autour du trône : « Non, répondit l'Ambassadeur, » il s'en faut bien ; mon Maître est seulement plus grand que toi de toute la » tête. » Il est établi dans l'Indostan, que tous les Rois Indiens tributaires montent tour-à-tour la garde avec leurs Ragespites devant le Palais impérial ; un d'eux, appelé Amarfim, se présenta à l'audience, après y avoir manqué plusieurs fois : le second Ministre le censura & lui reprocha sa négligence. Pour toute réponse, l'Indien tire son poignard & l'enfonce dans le sein du Ministre

qui tombe mort aux pieds de l'Empereur qu'il inonda de son sang. Il est vrai que le téméraire Raja fut percé à l'instant de mille coups ; mais ses Rageputes furieux se répandirent dans la Ville , immolant impitoyablement à ses mânes tout ce qui s'offre à leurs yeux ; hommes , femmes & enfans , sans que le foible Cha-Jeham osât venger une telle barbarie. Il les laissa froidement retirer chez eux en toute liberté.

Un autre Raja refusa de payer le tribut ordinaire , uniquement par mépris pour l'Empereur. L'avare Cha-Jeham , plus sensible à la diminution de son revenu qu'à l'affront , se mit lui-même en campagne , pour tirer une vengeance mémorable de l'orgueilleux Indien ; mais la contenance fiere du Raja , qui étoit venu avec tous ses Sujets au-devant des Mogols , pour leur disputer l'entrée de son domaine , inspira de la terreur à Cha-Jeham. Il prit le parti d'entamer une négociation avec le rebelle , à qui il promit les présens les plus magnifiques , pour l'engager à désarmer ; mais ce n'étoit qu'un piège pour le tromper. L'Indien n'eut pas plutôt décampé , que les Mogols tombèrent sur son arriere-garde. Il se défendit avec courage &

sauva son armée par une sçavante manœuvre. De retour dans ses États, dont la situation étoit de difficile accès, il fond tantôt sur une Province, tantôt sur une autre, & met tout à feu & à sang. Cha-Jeham revint à Dhely, honteux & désespéré du malheureux succès de son entreprise.

Le mécontentement étoit universel : par-tout on gémissoit sous le poids de la tyrannie & de l'oppression : plusieurs Provinces devenoient désertes par les exécutions des Ministres impitoyables de Cha-Jeham. L'Empire eût dès-lors été affligé d'un soulèvement général, si les Peuples eussent eu des Chefs. Ils en trouverent enfin jusques dans la Famille Impériale. Mais avant que de rendre compte de la révolution dont les enfans de Cha-Jeham furent les auteurs, il convient de donner une légère idée de la situation de l'Empire sous le malheureux règne dont il s'agit.

La domination des Tartares Mogols dans les Indes s'étoit infiniment étendue depuis un siècle. Malgré les guerres civiles, les révoltes & le despotisme, ils étoient venus à bout de soumettre, par la ruse appuyée de la force des armes, les grandes & fertiles Provinces

vances qui sont entre la Perse & le Gange. Leur puissance paroissoit d'autant plus redoutable, qu'elle étoit soutenue par plus de douze cent mille hommes entretenus en paix comme en guerre, & par des thrésors immenses; mais ces fondemens de la grandeur, qui, au premier coup d'œil, paroissent inébranlables, pouvoient être facilement renversés. Des armées mal disciplinées, amollies par les délices, composées de Nations divisées de religion, d'intérêt, de mœurs, sont pour un Empire de foibles remparts : les thrésors, fruits du brigandage & de la tyrannie, excitent plutôt le courage & l'avidité de l'ennemi, qu'ils ne l'étonnent; ainsi ces armées, ces thrésors, cette magnificence, qui rendoient les enfans de Tamerlan si fiers, ne pouvoient faire impression que sur les ames foibles des Indiens, auxquels l'appareil & l'ostentation en imposent plus qu'à tout autre Peuple de l'Univers.

A travers ces dehors fastueux & ce vain étalage de puissance, on apperçoit une foiblesse réelle; des abus destructeurs, suites d'une administration mal entendue. Que penser, par exemple, de la sagesse & de la politique des

Empereurs Mogols qui confioient le pouvoir souverain à leurs fils dans des Provinces puissantes & éloignées, au lieu de les faire vivre sous leurs yeux dans la plus étroite dépendance ? Quels maux ne résultoient pas de cette conduite insensée ! A peine arrivés dans leurs Gouvernemens, les jeunes Sultans ne pensoient qu'à former un parti, pour se frayer un chemin à l'Empire. Ils n'attendoient souvent pas que le Ciel eût disposé de la vie d'un pere trop tendre, & que le trône fût vacant, pour faire éclater leur ambition par des embûches qu'ils dressoient secrètement les uns sur la vie des autres, par des attentats contre leur Roi, ne croyant point acheter trop cher la couronne, par l'infraction des droits sacrés de la nature & du sang, & par la guerre civile, le comble de tous les malheurs & de tous les crimes ; de-là, la confusion, le brigandage, l'oppression & les forfaits de toute espece.

Mais la conduite que tinrent les Conquérans Tartares envers les Rois Indiens, ne fut pas moins funeste à la gloire & au repos de l'Empire. Contens d'avoir asservi les Princes dont les Etats étoient d'un accès facile, ils laisserent ceux dont le domaine est environné

de montagnes & de forêts se fortifier tranquillement dans leur retraite ; & après leur avoir imposé un léger tribut, plus par les menaces & la terreur, que par la force & la victoire, ils portèrent leurs armes vers les Provinces maritimes, plus riches, plus fertiles, plus peuplées, plus accessibles, & qui par conséquent leur offroient des conquêtes plus aisées & un plus grand butin ; mais qu'arrivoit-il de - là ? Les Rois Indiens, dont les Etats n'avoient point été soumis dans le sein de l'Indostan, voyant les armes Mogoles occupées à l'extrémité de l'Empire, refusoient de payer le tribut ; & semblables à des brigands, on les voyoit sortir de leurs forêts, se répandre dans les Provinces, désoler les campagnes par le fef & le feu, enlever les caravanes, & venir insulter l'Empereur jusqu'aux portes de la Capitale. Toute la politique de ces ennemis inquiets & dangereux consistoit à attirer le feu des guerres civiles, à exciter l'ambition des Princes Mogols, à entretenir la division dans la Famille Impériale : un Chef de rebelles étoit toujours sûr de trouver dans leurs Etats de puissans secours & un asyle.

La diversité de religion & de mœurs

fat aussi fatale à l'Empire que le despotisme, la tyrannie & la mauvaise administration. Si la Religion ne servit point de prétexte aux révoltes & aux guerres civiles, comme dans tant d'autres Pays, au moins elle ne contribuoit pas peu à les rendre plus longues, plus sanglantes & plus dangereuses. Les Chefs de parti autorisoient les cultes les plus contraires à celui que prescrit l'Alcoran, & quelquefois les embrassoient, pour attirer sous leurs drapeaux un plus grand nombre de Soldats. C'est pour prévenir les funestes abus de cette différence de cultes dans un même Empire, qu'Akebar, le plus politique des Rois Mogols, essaya de ne composer qu'une seule Religion de toutes celles qui partageoient ses Sujets; mais il éprouva qu'il est plus facile d'établir le despotisme sur les biens & la vie des hommes, que de vaincre les préjugés de l'enfance & régner sur les esprits.

Mais le plus funeste de tous les abus, celui qui réduisit la meilleure partie des Indiens à la misère la plus extrême, & qui énerva le plus les forces de l'Empire, c'est la dureté avec laquelle on y traita le cultivateur. Nous avons vu que toutes les terres de l'Indostan appartiennent en propre à l'Empereur qui en re-

cueille tous les fruits, moyennant un peu de riz qu'il accorde au Laboureur pour sa subsistance & celle de sa famille. Les payfans qui ne sont point encouragés par l'attrait de la récompense, négligent la terre à laquelle ils sont attachés, & n'en tirent pas, à beaucoup près, toutes les denrées qu'on pourroit en espérer. Akebar, qui s'aperçut d'une dégradation qui devenoit de jour en jour plus sensible, chercha à y apporter un prompt remède; mais le remède fut pire que le mal même; au lieu de partager les terres & d'en accorder la propriété à ceux qui étoient le plus en état de les faire valoir, moyennant une légère redevance, il assigna aux Vice-Rois, aux Gouverneurs, aux Omrhas & aux Ministres, pour leur tenir lieu de la solde immense qu'il tiroit de son trésor, une partie des terres, pour les faire cultiver à leur profit, & il exigea d'eux une somme d'argent pour le reste, proportionnée à leur fertilité & à leur étendue. Les Gouverneurs, devenus les seuls Fermiers de l'Empereur, sous-fermerent à leur tour; mais les Sous-fermiers, pour parvenir bientôt à la fortune, traitèrent le cultivateur avec une dureté barbare : non contents

de lui enlever le nécessaire , ils l'accablèrent & le réduisirent presqu'en servitude. Les payfans désespérés se révolterent , ou s'enfuirent chez les Rois Indiens , qui sont un peu moins inhumains , ou bien ils se rendirent en troupes dans les plus grandes Villes , pour y remplir les fonctions les plus viles & les plus inutiles. De-là , le spectacle déplorable des meilleures terres de l'Univers couvertes de ronces & d'épines ; de-là , la dépopulation d'un Empire autrefois le mieux cultivé & le plus peuplé de l'Univers.

Au reste , non-seulement les payfans qui ne labourent la terre que pour le Prince ou ses Fermiers , sont nourris à ses dépens , mais presque tous les artisans des Villes ne travaillent que pour lui , & sont payés du thrésor : les Officiers & les Soldats n'ont jamais d'autres biens que leur solde ; ainsi tout ce qui respire aux Indes , ne subsiste que par l'Empereur. Qu'on juge par-là de la dépendance des Sujets à l'égard du Souverain. Quelles doivent donc être la tyrannie , la foiblesse ou la lâcheté des enfans de Tamerlan , pour ne pas éteindre jusqu'au nom de soulèvement dans un Empire , dont les Peuples sont d'ail-

leurs dociles , sobres , pleins d'humanité & de douceur !

Cet Empire au tems dont nous parlons , ébranlé par une longue suite de guerres civiles , affoibli & ravagé par les cruels & lâches Conquérens qui l'avoient envahi , rempli de Peuples réduits au désespoir , & qui se détestent mutuellement , offroit une conquête facile : il eût succombé sous les efforts d'une puissance médiocre & guerrière. Il avoit tout à redouter de la Perse ; mais la Perse , gouvernée par un Roi sans courage & sans génie , se trouvoit elle-même trop heureuse qu'on ne revendiquât point sur elle le Royaume de Kandahar. Les Tartares , fameux pour avoir fondé les quatre plus puissans Empires de l'Asie (a) , auroient été des voisins terribles , si leurs conquêtes ne les avoient épuisés d'hommes. Pour les Indiens d'au-delà du Gange , Peuple lâche , efféminé , paresseux & né pour l'esclavage , il ne forma jamais le moindre projet de conquête. Cet Empire ne subsistoit donc , comme tant d'autres , que par la foiblesse & l'impuissance de ses voisins.

(a) La Ghine , la Turquie , la Perse & l'Indostan.

De tous ses fils, Cha-Jeham, selon la coutume de ses ancêtres, n'en avoit élevé que quatre, connus sous le nom de Dara, de Sujah, d'Orangzeb & de Moradbax. Pour les mettre en état de soutenir leur rang avec magnificence, il faisoit à l'aîné une pension de vingt millions, & à chacun des autres une de dix; mais l'Empereur se laissa de tirer chaque année de si grosses sommes de son trésor, & il jugea à propos de leur assigner à chacun un Gouvernement, en ne leur accordant d'autres appointemens que ce qu'ils pourroient extorquer des Peuples par leurs rapines. Faut-il que les passions obscurcissent ainsi les lumières de la raison? Cha-Jeham avoit sous les yeux l'exemple d'un pere long-tems opprimé & malheureux, pour avoir distribué de son vivant des Provinces à ses enfans; & avec plus d'expérience & de génie, il tombe dans le même précipice; faute terrible qui conduisit l'Empereur à sa ruine, & qui donna lieu à la Révolution la plus célèbre, que nous allons tracer, après avoir fait connoître les principaux personnages qui vont entrer sur la scène & la rendre très-sanglante.

Dara, l'aîné des fils de Cha-Jeham,

ix avantages de la figure & de la
ille joignoit un esprit vif, pénétrant
& élevé, qu'il avoit eu soin d'orner
ar l'étude de la Philosophie, des Arts
& des Langues de l'Europe. Brave,
anc, magnanime, généreux, libéral, il
e respiroit que la gloire & le travail, &
'exprimoit avec plus de grace & de no-
lesse qu'aucun Mogol ; mais ces grandes
ualités étoient balancées par de grands
éfauts. Impétueux, brusque, opiniâtre,
er à l'excès de sa naissance, de ses ta-
ens & de son rang, il ne scût jamais
ontenir le penchant qu'il avoit à la
aillerie, ni dissimuler le mépris dont il
toit plein pour les Courtisans qu'il re-
gardeoit comme de misérables esclaves,
& dont il tournoit sans cesse en ridicule
l'ignorance, la bassesse & la flatterie.
A le voir toujours environné d'Ingé-
nieurs & de Missionnaires venus de l'Eu-
rope, on l'eût pris pour un Prince né
dans nos climats. Il ne pouvoit souffrir
es compatriotes, qu'il regardoit com-
me des hommes d'une espece inférieure
à celle des Européens : on ne louoit
jamais devant lui un Mogol, quelque
distingué qu'il fût, qu'il ne demandât
aussi-tôt s'il avoit plus de mérite qu'un
certain esclave appelé Aberca, qui le

fervoit dans les plus viles fonctions. Ses Ministres ne pouvoient ouvrir un avis, qu'il ne s'en moquât : jamais il ne leur communiqua ses desseins, & ne leur donna la moindre marque d'amitié & de confiance. Les Moullahs, & Mahomet lui-même, n'étoient pas plus épargnés par ce Prince indiscret ; il s'épuisoit en bons mots & en plaisanteries sur l'Alcoran. Outrés à leur tour des saillies, des hauteurs & du mépris de Dara, les Ministres de la Religion & de l'État ne s'appliquerent qu'à le détruire dans l'esprit des Peuples & à le perdre. Dara périt victime de la perfidie & de la trahison, qu'il arma lui-même par son orgueil & son imprudence.

Le second des fils de l'Empereur & celui qui le premier leva l'étendard de la révolte, s'appelloit Sujah (a). Courageux, hardi, brûlant de tous les feux de l'ambition, fin & dissimulé, il employoit indifféremment l'audace, l'intrigue & l'argent pour le succès de ses desseins : personne ne paya jamais un plus grand nombre d'espions, & n'en fut mieux servi. Il entretenoit des intelli-

(a) Le Pere Catrou l'appelle Cha-Cuia.

gences secrètes avec tout ce qu'il y avoit de factieux, de mécontents dans l'Empire, à l'aide desquels il espéroit s'élever au trône. Il chercha même un appui à la Cour de Perse, en adoptant les sentimens des Persans sur la Religion Musulmane, qui sont ceux d'Aly. Ce n'est pas que ce Prince ne méprisât également la secte d'Aly & celle d'Omar; mais il convenoit à ses intérêts d'attirer sous ses drapeaux un grand nombre de Persans, dont la valeur est redoutée aux Indes. Au reste, Sujah avoit de l'humanité, des connoissances & beaucoup d'adresse: on ne lui reprochoit guères qu'un penchant décidé pour la débauche des femmes, & trop de goût pour les plaisirs de la table.

Orangzeb, dont la fortune prévalut sur celle de ses freres, cachoit sous les dehors les plus simples, la plus vaste ambition. Actif, prévoyant, impénétrable, souple, artificieux, délié, plein de l'éloquence la plus insinuante, il alloit à ses fins par les routes les plus détournées: ses mœurs étoient austères & quelquefois farouches; d'une sobriété extrême, il ne connut jamais l'usage du vin. Il bannit de sa Cour le luxe & les délices; il ne paroissoit jamais en public

que l'Alcoran sous le bras. Sans cesse il levoit les yeux au Ciel, & on l'entendoit souvent gémir sur les désordres, & les crimes qui deshonoreroient l'humanité. Une taille haute, un visage maigre & pâle, un teint livide, des yeux enfoncés, mais pleins de feu; un air toujours recueilli, un genre de vie sévère; des prières publiques & fréquentes; des habits unis & blancs, qui n'étoient jamais relevés par l'éclat des pierreries, le faisoient ressembler plutôt à un Faquir qu'à un Prince. Pour tromper plus sûrement la Cour, l'Empereur & ses Freres, il poussa l'hypocrisie jusqu'à se faire inscrire au nombre des Moines Musulmans: sans cesse il répétoit, en soupirant, qu'il ne respiroit que l'instant, où délivré de l'esclavage des grandeurs, il pourroit consacrer ses jours à la pénitence aux pieds du tombeau de Mahomet.

Ces discours édifiants, cet extérieur de piété & de réforme, ces vertus apparentes, n'étoient au fond que des vices déguisés. C'est avec cette hypocrisie qu'il trompa l'Empire entier, excepté Dara, qui, à travers cette prétendue humilité, pénétra toute la profondeur de l'ambition d'Orangzeb. Il déclara même:

plusieurs fois que de tous ses freres il ne redoutoit que le Faquir : il avoit raison. Orangzeb prévoyant qu'à la mort de Cha-Jeham, il faudroit périr ou régner, avoit jugé que la voie la plus sûre pour parvenir au trône, ou pour s'assurer au moins la vie & la liberté, au cas que la fortune se déclarât pour un de ses rivaux, étoit de paroître sacrifier les grandeurs à la Religion. Au reste, le fourbe Orangzeb se dédommageoit en particulier de la contrainte à laquelle il s'étoit voué en public. Il goûtoit, dit-on, avec de vils Faquirs, devenus ses favoris & ses camarades de débauche, les voluptés les plus abominables.

Le dernier des quatre freres, Moradbax, ressembloit aux Rois des tems héroïques. Grand, fort, robuste, impétueux, plein de franchise & de courage, il combattoit les lions & les sangliers. La chasse & les exercices du corps faisoient toutes ses délices. Il ne comptoit que sur la force de son bras & le succès des batailles. Cette politique adroite, raffinée & profonde, devenue aux Indes comme en Europe : le grand art des Rois, lui étoit absolument inconnue. Les voies de la négociation lui paroissoient insupportables ;

enfin les qualités de l'esprit ne répondoient point chez ce Prince à celles du cœur. Il fut la victime de la précipitation, de la fierté & de l'imprudence avec lesquelles il conduisit ses entreprises. De tous les enfans de Cha-Jeham, il fut le seul sincèrement attaché à la Religion de ses ancêtres. Il en observoit exactement les préceptes, à l'exception de l'abstinence du vin, sur lequel il ne put jamais se vaincre.

Deux des filles de l'Empereur eurent aussi beaucoup de part aux grands événemens de la révolution. L'aînée, appelée (a) Begom - Saëb, à une beauté touchante, & aux graces encore plus piquantes que la beauté, joignoit les agrémens de l'esprit le plus fin & le plus délié, & les charmes de l'enjouement & du sçavoir. Aucune femme dans les Indes ne réunissoit plus de talens : elle excelloit dans la danse, dans la musique & dans l'art de jouer la comédie ; enfin elle étoit l'ornement de son sexe.

(a) *Begom* signifie Princesse. Les filles des Empereurs Mogols jouissent au ferraïl d'une plus grande liberté, & sont infiniment mieux élevées que les fils des Empereurs Turcs.

Aussi le vieil Empereur avoit-il pour Begom-Saëb la tendresse la plus vive. Il adoucit en sa faveur la clôture du ferrail ; il la combloit sans cesse de caresses & de présens magnifiques. Sa complaisance pour la Princesse fut telle, qu'on y soupçonna du crime ; mais la seule malignité des Courtisans accrédita des bruits si faux & si injurieux à la Famille Impériale , puisque Cha-Jeham souffrit, même publiquement, à sa fille un amant , Musicien de profession , dont il prit plaisir à faire la fortune. Begom-Saëb ne dut donc point à des complaisances criminelles l'empire qu'elle acquit sur l'esprit de l'Empereur : elle n'en fut redevable qu'à ses talens & à son génie. Elle eut le même crédit sur Dara , pour qui elle avoit la plus tendre amitié & qu'elle servit toujours de tout son pouvoir, moins peut-être par la sympathie singulière qu'on admiroit en eux , que par la promesse solennelle que lui fit son frere de la marier , contre l'usage de la Nation , dès qu'il seroit parvenu au trône.

Roxanara-Begom le cédoit en beauté , en graces , en enjouement & en talens à sa sœur aînée ; mais la nature lui avoit donné un esprit souple , artificieux , délié & profondément ambi-

tieux. Jalouse de la faveur & du crédit de Begom-Saëb auprès de l'Empereur & de Dara, elle s'unit d'intérêt avec Oramgzeb, dont le caractère étoit conforme au sien : les passions de la Princesse paroissoient seulement plus vives, plus inquiètes & plus dangereuses. Elle scût, du fond du ferrail, lier une correspondance funeste avec Oramgzeb à qui elle révéloit tous les desseins de la Cour. On ne scauroit croire combien ses avis furent utiles à ce frere, & combien ils contribuerent aux succès d'une guerre qui le plaça enfin sur le thrône. Nous verrons quelle reconnoissance lui témoigna le Prince en faveur de qui elle eut la barbarie de trahir son pere & son frere aîné.

En éloignant de la Cour ses fils, le vieil Empereur ne put consentir à faire le même traitement à Dara, qui réunissoit lui seul presque toute sa tendresse. Tandis que Sujah alloit prendre possession de la Vice-Royauté de Bengale, Oramgzeb de celle du Dekan, & Moradbax du Gouvernement du Guzurate, Dara resta à la Cour & devint l'ame des conseils. Bientôt Cha-Jeham se déchargea sur lui du fardeau du Gouvernement. On lui dressa dans la Salle d'audience un thrône-

presqu'aussi élevé que celui de l'Empereur ; & il est de tous les Princes Mogols , le seul qui ait eu le privilège de s'asseoir devant le Souverain : une garde nombreuse l'accompagnoit par-tout ; enfin aux revenus de l'Etat près, que l'avare Cha-Jehani se réserva , le Prince jouit de tout l'éclat , du pouvoir & des avantages de la Souveraineté.

Une si haute fortune augmenta l'orgueil du Sultan déjà trop fier. Il s'abandonna à l'impétuosité de son caractère , & il ne mit plus de bornes aux railleries & au mépris dont il accabloit les Courtisans : toute sa confiance étoit réservée aux seuls Missionnaires. Le Peuple , témoin de cette conduite , ne doutoit point que la Religion & les Arts de l'Europe ne montassent sur le trône des Indes avec Dara , & ses ennemis accrédoient de toutes leurs forces des bruits capables de le perdre dans l'esprit des Musulmans ; mais ce n'étoit point par penchant pour le Christianisme , que le fils aîné de Cha-Jeham témoignoit tant d'estime & de considération à ceux qui le prêchoient. Il ne leur prodiguoit ses caresses , que pour les mettre dans ses intérêts , & attirer , par leur canal , sous ses drapeaux , des soldats , & sur-tout des

canoniers Européens , qui sont aux Indes l'instrument le plus certain des victoires.

En effet , ses mœurs & sa conduite annonçoient un Prince qui avoit secoué le joug de toute Religion. Il ne reconnoissoit qu'un seul Dieu , & ne faisoit presque aucun acte de Mahométisme ; encore étoit-ce par politique , & pour ne pas déplaire à l'Empereur ; mais ce Prince Déiste étoit en même tems superstitieux. Il observoit avec soin les jours heureux & malheureux , & témoignoit pour l'Astrologie judiciaire le même entêtement que la plupart des Princes de l'Orient (a). Un de ces charlatans si estimés & si honorés aux Indes , prédit à Dara , au péril de sa tête , qu'il régneroit ; & telle étoit la foiblesse du Prince , qu'il ne s'en fioit guères moins

(a) Cette foiblesse ne doit point paroître surprenante dans un Prince tel que Dara , puisque dans le même tems l'Astrologie avoit des partisans en Europe parmi les Rois & les Sçavans. On sçait qu'un des plus célèbres Astronomes appliqua d'abord la force de son génie à cet art imposteur. Il se désabusa enfin , & toute l'Europe fut détrompée avec lui & par lui.

à cette prédiction qu'à ses droits, à l'amitié de son pere & à son courage. Au reste, l'Astrologue se moquoit lui-même de la simplicité de Dara; car comme on lui eut demandé comment il osoit sur sa vie répondre d'un événement si incertain, l'imposteur répondit : De deux choses l'une; ou Dara parviendra à la couronne, & ma fortune est faite; ou il sera vaincu, & dès-lors sa mort est certaine, & je ne redoute plus sa vengeance.

Mais s'il y eut de l'imprudence dans l'administration de Dara, on ne sauroit, nier au moins, qu'il ne fit éclater beaucoup de grandeur d'ame, d'application, d'amour pour la justice & de fermeté : sa pénétration, son intelligence, son activité; l'universalité de ses connoissances, son attention extrême à ne se laisser ni tromper, ni prévenir; le soin qu'il prenoit à ne confier les dignités & les emplois qu'à des hommes célèbres par leur courage, leurs lumieres ou des services rendus à la Patrie; le respectueux attachement qu'il témoignoit sans cesse à son Roi & à son Pere : ces talens & ces vertus, qui devoient lui gagner les cœurs, effrayerent les Omrhas, qui comprirent que sous un Prince de ce caractère, ils ne jouiroient pas du

même pouvoir que sous Cha-Jeham ; & ils n'eurent plus pour lui d'autres sentimens , que ceux de la haine & de la crainte. Dara, de son côté , s'aperçut de leur aversion pour lui ; & soit pour satisfaire son ressentiment , soit que son unique but fût de faire rendre à la majesté du trône le respect qui lui est dû , & dont les Grands ne s'étoient que trop écartés , par mépris pour la foiblesse de Cha-Jeham , il appesantit encore le joug , & les gouverna avec un sceptre de fer. Sur un sujet assez léger , il ordonna qu'on arrêtât Mahobet-Cham , qui , sous le règne précédent , avoit joué un si grand personnage ; mais Cha-Jeham modéra les transports de son fils , & lui défendit de troubler la vieillesse d'un homme à qui il devoit la couronne. L'Etmadoulet & un Secrétaire d'Etat , qui n'avoient pas auprès de Cha-Jeham de si puissantes recommandations , périrent , l'un empoisonné , & l'autre étranglé dans son lit. Ces exécutions cruelles & despotiques , attribuées à Dara , acheverent de le rendre odieux & exécration à tous les Omrhas qui craignoient pour eux le même sort. Au reste , ce Prince ne ménageoit pas davantage les Rois vassaux de l'Empire. Il traita l'un d'eux , appelé

Jasing, célèbre par sa valeur & sa puissance, de *Musicien* : c'est une injure aux Indes, & on ne s'en sert que pour désigner un homme sans courage & sans mœurs. Le Roi outragé dissimula son ressentiment, en attendant l'occasion de le faire éclater. L'Emir Jemla, l'un des plus grands Généraux de l'Empire, assembloit une armée pour la conquête du Visapour, & Dara lui enleva ses canonniers Européens, sur lesquels il comptoit le plus pour le succès de son expédition. L'Emir au désespoir s'écria : Je sçaurai me venger. La menace transpira, & Jemla se vit obligé de chercher un asyle dans le Royaume de Golconde, pour se mettre à couvert de la vengeance de Dara.

Tandis que ce Prince perdoit par sa fierté & son despotisme les fruits de la supériorité que le droit d'aînesse, le génie, le courage, les connoissances & la tendresse de son pere lui assuroient sur ses freres, ceux-ci, établis dans leurs Gouvernemens, se fortifioient d'hommes & d'argent. Ils étoient agréables aux Peuples, parce que leur administration étoit douce & modérée. Ce fut avec une joie incroyable, qu'ils apprirent la haine des Grands contre Dara.

Oramgzeb, qu'il est plus intéressant de faire connoître, parce qu'il se signala par des actions plus éclatantes, & qu'il sçut s'élever au trône, conçut dès-lors les plus hautes espérances. Il comprit, que pour achever de mettre tous les Musulmans dans ses intérêts, il lui convenoit d'observer une conduite absolument opposée à celle de Dara. Ainsi, autant l'ainé mettoit de fierté & d'emportement dans ses actions & dans ses paroles, autant Oramgzeb paroissoit doux, humain & modéré : autant Dara montrait de mépris & d'aversion pour la Religion de ses ancêtres, autant Oramgzeb étoit attentif à en remplir les devoirs jusqu'au scrupule. Il érigeoit des Mosquées, se mêloit avec les Faquirs; enfin il prodiguoit à ces mêmes Chrétiens, auxquels Dara témoignoit tant d'estime & d'amitié, les invectives & les imprécations. Il ne les traitoit jamais que de misérables *Franguis* ; terme injurieux & méprisant, dont la canaille se sert aux Indes, pour désigner les Européens ; & c'est sur ces vaines apparences de religion, de modestie, de probité, de zèle pour la gloire de la Nation, que l'artificieux Oramgzeb parvint à se faire adorer.

Mais la Vice-Royauté qui lui étoit échue, étoit moins vaste, moins riche & moins puissante que celles de ses freres. Il ne pensoit qu'en soupirant, à l'avantage qu'ils avoient sur lui d'assembler des forces plus nombreuses & de plus grands thrésors, à l'aide desquels on est presque toujours sûr, dans tous les pays de l'Univers, d'avoir la supériorité. Son premier soin fut de réparer ce désavantage par beaucoup de frugalité & d'œconomie. Il écarta avec soin de sa Cour tout ce qui ressenoit le luxe & le faste : son industrie lui procura bientôt des thrésors plus considérables que ceux de ses freres. Il s'avisa de rassembler un jour tous les Faquirs du Dekan dans une vaste campagne, pour avoir, disoit-il, la consolation de manger du riz & du sel avec eux, & leur faire une aumône abondante. Après un repas frugal, le pieux Vice-Roi fit apporter une prodigieuse quantité d'habits neufs, pour achever de rendre son aumône complete. La plupart se défendit de quitter ses haillons, sous prétexte du vœu de pauvreté ; mais Orangzeb s'obstina à ce que tous eussent part à ses bienfaits. L'artificieux Mogol sçavoit que ces Moines Musulmans cachent dans leurs

habits des pièces d'or, fruit de leurs intrigues & de leur mendicité. On dépouilla donc de force les Faquirs, & on les couvrit d'habits neufs; après quoi on fit un grand monceau de leurs hailons auxquels on mit le feu, & on trouva dans les cendres une prodigieuse quantité de poussière d'or qu'Oramgzeb convertit en lingots.

Mais le succès qu'il eut peu après dans le Royaume de Golconde, lui procura des avantages plus considérables, & ce fut à l'Emir Jemla qu'il en fut redevable. Cet homme, qui joua un des principaux personnages dans la Révolution de l'Indostan, mérite d'être connu plus particulièrement. Il étoit né en Perse dans la condition la plus vile: à peine sorti de l'enfance, il suivit aux Indes un Marchand qui lui confia le soin de ses chameaux; mais ennuyé de son sort & entraîné par son courage, Jemla quitta son maître & se jeta dans la Milice Mogole, où bientôt, de simple soldat, il s'éleva aux premiers emplois par ses belles actions. Il étoit devenu Omrha & Général d'armée, lorsqu'il fut forcé, par les mauvais traitemens de Dara, de chercher un asyle dans le Royaume de Golconde. Le Roi, instruit de son mérite

rite & de ses talens, le reçut avec de grandes marques de distinction, & lui donna la direction du commerce de ses Etats. Jemla, qui joignoit à la plus belle figure un esprit souple, fin, délié, artificieux, devint le favori du Roi. Le manège le plus adroit, les assiduités, la flatterie & l'art de donner avec grace au Monarque & à ses Femmes des présens continuels de tout ce que l'Europe, la Chine & les Indes produisent de plus rare & de plus magnifique, le maintinrent dans la plus haute faveur. Pour comble de fortune, il sçut plaire à la Sultane, Mere du Roi, qui, dans un âge assez avancé, conservoit presque tout l'éclat des charmes de sa jeunesse, & nourrissoit les passions les plus vives. Quels titres pour un ambitieux, que ceux d'Amant de la Reine & de Favori du Roi ! Ils lui assurèrent le premier rang à la Cour & dans le Ministère ; & il profita de son crédit, pour amasser des trésors immenses : cependant son intrigue avec la Sultane éclata. Le Roi apprit, avec la plus grande confusion, la honte & les débauches presque publiques de sa Mere ; mais au lieu de faire périr l'indigne Favori, qui pouffoit l'audace & la témérité jusqu'à souiller

la Maison Royale, & de faire sentir tout le poids de son indignation à une mere qui oublioit sa gloire & ses devoirs les plus sacrés, il se contenta de séparer les deux Amans, en éloignant Jemla de la Cour, & en lui donnant le Gouvernement du Carnate, l'une des plus considérables Provinces du Royaume, & dans lequel se trouve une riche mine de diamans. Le Favori disgracié profita de l'imprudence du Roi pour le perdre. D'abord il s'empara de toutes les productions de la mine. Il garda pour lui les diamans les plus beaux, & n'envoya au Roi que le rebut. Un certain Mascarenhas, Vice-Roi des Portugais dans les Indes, ne rougit point, pour s'enrichir, de devenir le courtier du Gouverneur de Carnate : c'étoit lui qui vendoit les diamans qu'il s'étoit appropriés, & qui en faisoit payer bien cher le prix, ou qui, en échange, lui envoyoit des Soldats Portugais, dont Jemla forma un Corps considérable. Il y joignit de braves Rageputes, qu'il acheta au prix de l'or, & se vit bientôt à la tête d'une puissante armée. Fier de tous ces avantages, le Persan ne mit point de bornes à ses brigandages. Il parcourut toute sa Province, enlevant les trésors & les sta-

tues des Temples , & forçant , par la terreur des supplices , tous les malheureux Carnatiens à apporter à ses pieds tout ce qu'ils avoient d'or , d'argent & d'effets précieux.

Le cri des opprimés se fit entendre à la Cour. Le Roi , justement révolté des excès de son ancien Favori , se déterminâ à le rappeler , pour le dépouiller de ses trésors & de la vie ; mais cette résolution ne put être si secrète , que la Sultane mere ne la pénétrât. Effrayée du sort qu'on prépare à son Amant , elle se hâte de lui écrire qu'il n'est mandé à la Cour que pour être sacrifié au ressentiment des Carnatiens , & qu'il n'avoit d'autre moyen de mettre ses jours & sa fortune à couvert , que de déthrôner un Roi foible , qu'il tantôt le traitoit en favori , tantôt en ennemi ; que pour elle , elle verroit avec transport la couronne de Golconde sur la tête du plus grand homme des Indes , & qu'elle contribueroit de tout son pouvoir & de son sang même à l'exécution d'un si grand dessein. A ces horribles conseils elle joignoit un mémoire détaillé , dans lequel elle exposoit à l'Emir les moyens d'assurer le succès de l'attentat. Jemla étonné , balança long-

tems s'il s'embarqueroit dans une affaire si périlleuse. Il avoit à ses ordres une armée encore plus redoutable par la valeur que par le nombre : son fils commandoit les principales forces de Golconde : la Sultane mere étoit dans ses intérêts. Rien de plus facile en apparence que de déthrôner un Roi trahi ; mais venant à réfléchir qu'il étoit Etranger , haï , détesté & envié , il crut avec raison ne pas devoir se laisser éblouir par l'éclat d'un rang où sa vie seroit tous les jours attaquée par des conjurations ; & afin d'éviter le précipice qu'il s'étoit creusé à lui-même par son audace & sa tyrannie , il comprit qu'il devoit mettre dans ses intérêts un homme plus puissant que lui. Il s'adresse donc à Oramgzeb , avec qui il entretenoit depuis quelque tems de secretes intelligences ; & après lui avoir développé le mystere de la conspiration ,

» *Toutes les forces de Golconde, ajoûtoit*
» *ce traître, sont entre mes mains : mon*
» *filz commande la principale armée. J'ai*
» *des Thrésors, une nombreuse Artille-*
» *rie & un Corps de troupes composé de*
» *Portugais & de Soldats d'élite : le*
» *Ministère, le Serrail, la Reine mere,*
» *sont dans mes intérêts. Hâte-toi donc de*

» paroître , & je te livre le Roi , l'E-
 » tat & tous les Thrésors de Golconde.

A la lecture de la lettre , Oramgzeb ne put contenir sa joie. Il prévoyoit que la conquête du plus riche Royaume des Indes lui frayoit le chemin au thrône de Cha-Jeham , & qu'indépendamment de la gloire dont il alloit se couvrir , il demeureroit en possession de richesses immenses avec lesquelles il acheteroit les armées vénales de l'Empire : cependant il ne laissoit pas d'être inquiet & agité sur les moyens de parvenir à l'exécution de ce dessein. Entreprendre une guerre de cette importance , sans l'aveu , & même à l'insçu de la Cour , n'étoit-ce pas manifester aux yeux de toute l'Asie l'ambition dont il étoit dévoré , & qu'il étoit de son intérêt de dissimuler ? Dara souffriroit-il qu'il augmentât , par la conquête d'un si beau Royaume , ses forces & ses thrésors ? Mais se rappelant que le Roi de Golconde étoit Musulman de la secte d'Aly , & par conséquent hérétique aux yeux des Mogols , qui ont embrassé les opinions d'Omar , il résolut de cacher son ambition sous le voile du zèle pour la pureté du culte de l'Alcoran ; ne doutant point que cette entreprise ne le rendît encore plus cher &

plus respectable aux Peuples de l'Indostan. En même tems, pour ne pas effrayer Dara, de la part duquel il craignoit de recevoir des ordres qui l'arrêtaient au milieu de sa conquête, il résolut de tenter en personne la révolution, sans employer d'autres forces que celles des conjurés.

Après avoir tout concerté avec Jemla, le hardi Sultan sort brusquement d'Oremgabad, suivi de ses plus braves Officiers, & prend le chemin de la Capitale de Golconde, en qualité d'Ambassadeur d'Oramgzeb. Le malheureux Golcondien étoit si mal servi en espions, qu'il ne soupçonna pas seulement la supercherie, en apprenant que le prétendu Ambassadeur marchoit avec le cortège le plus nombreux. Il le fit recevoir par-tout avec de grands honneurs. Oramgzeb s'aboucha sur la route avec les conjurés, & convint avec eux, qu'à la première audience qu'il recevrait du Roi, au moment qu'il avanceroit vers le trône pour lui remettre sa lettre, les conjurés se jetteroient sur le Monarque, l'arrêteroient & le poignarderoient, s'il faisoit la moindre résistance.

Le projet d'arrêter un puissant Roi au milieu de sa Cour & dans tout l'éclat

de sa grandeur, est un des plus audacieux qu'on ait jamais conçus. Tout avoit réussi selon les vœux d'Oramgzeb & des conjurés. Le prétendu Ambassadeur étoit arrivé à la Capitale ; & au jour marqué pour son audience, il se rendit au Palais. Les conjurés environnoient le trône & attendoient avec impatience le signal pour fondre sur le Roi, lorsqu'à l'instant même de l'exécution de l'attentat, un Courtisan, engagé dans la conjuration, attendri & effrayé du danger de son Prince, élevant tout-à-coup la voix, s'écrie : « O Roi infortuné, ne vois-tu » pas Oramgzeb lui-même qui s'avance, » pour t'arracher la vie ? Hâte-toi de fuir, » s'il en est tems encore. » A ces mots, le Monarque, saisi d'effroi, se précipite du trône, & fuit par une porte de derrière, sans qu'Oramgzeb & les conjurés, déconcertés d'un accident qu'ils n'avoient pas prévu, se missent en devoir de s'opposer à son évasion. Il se jette sur un cheval & se rend à la forteresse située à une lieue de Golconde, suivi seulement du Courtisan, dont le repentir venoit de lui sauver la liberté & la vie.

Là, il apprit tout le détail de la conjuration. On ne sçauroit exprimer quelle fut sa douleur, quand il sçut que

sa mere & son ancien favori étoient les Chefs d'un complot si noir, & qu'Oramgzeb ne s'étoit rendu dans le Royaume de Golconde, pour lui enlever la couronne & la vie, qu'à leur persuasion & par leur secours ; mais le malheureux Prince, échappé, par une espece de miracle, des mains des conjurés, voyoit toujours le même abyfme ouvert sous ses pas.

En effet, le premier soin d'Oramgzeb, après avoir enlevé les thrésors & les pierreries du Roi de Golconde, avoit été d'écrire à Jemla & à son fils de lui amener leurs troupes. Les deux traîtres accourent & forment le fiége de la forteresse, qu'ils pressent avec beaucoup de vigueur, dans la crainte d'être arrêtés par quelques ordres de la Cour de Dhely. Le Golcondien se défendit avec un courage héroïque ; mais Oramgzeb ayant fait couper les canaux qui conduisent l'eau dans la place, il se trouva réduit aux plus déplorables extrémités. Il ne lui restoit plus d'autre parti à prendre, que celui d'implorer la clémence d'un ennemi qu'il n'avoit jamais offensé, & déjà il avoit ordonné à deux Officiers de se rendre à la tente d'Oramgzeb, pour tenter de

le fléchir , lorsqu'on lui annonce des Envoyés de la part du Prince Mogol, qui lui proposoit la paix , à condition qu'il indemniserait Oramgzeb des frais de la guerre , qu'on fit monter à des sommes incroyables ; qu'il donneroit sa fille en mariage au fils aîné du Sultan ; qu'après sa mort , le jeune Prince seroit mis en possession du Royaume , & qu'en attendant , il jouiroit d'une Province considérable ; qu'il se soumettroit à payer un gros tribut à l'Empereur , dont l'image seroit gravée sur toutes les monnoies de Golconde , & qu'enfin Jemla fortiroit de ses Etats en toute liberté avec sa famille & ses trésors. Ces conditions ne laissoient guères au vaincu que le titre de Roi & les marques extérieures de la Souveraineté ; mais le Golcondien se trouva encore heureux de mettre , à ce prix , ses jours & sa liberté à couvert.

Oramgzeb n'étoit devenu tout-à-coup si modéré , que par les ordres réitérés & les menaces de Cha-Jeham , qui lui avoient été inspirés par Dara. Ce Prince n'avoit vu qu'en frémissant , l'accroissement de forces , de puissance & de gloire que procuroit la conquête de Golconde à son rival. Il avoit ouvert les yeux à l'Empereur sur l'ambition , les

vues secretes & l'audace de son frere. On dit qu'à la lecture des lettres & des menaces de Cha-Jeham, le premier mouvement d'Oramgzeb avoit été de prendre le chemin d'Agra, pour déthrôner son pere & poignarder Dara jusqu'entre ses bras, mais que venant à considérer que son parti n'étoit pas encore assez bien formé, il avoit remis la guerre civile à un tems plus favorable : quoi qu'il en soit, il retira des avantages considérables de son expédition.

Le plus grand fut sans doute d'avoir mis dans ses intérêts un homme tel que l'Emir Jemla, en le comblant de caresses, & en l'honorant des doux noms d'ami, de protecteur & de pere. Le Persan, enyvré des caresses d'Oramgzeb, lui jura sur l'Alcoran de ne l'abandonner jamais qu'il ne l'eût placé sur le thrône ; & Oramgzeb de son côté, lui promit des honneurs & des biens immenses. Il y eut une espece de traité entre ces deux hommes également braves, artificieux & redoutables, dont le secret ne transpira que long-tems après. Cependant Oramgzeb faisoit valoir à la Cour, par le canal de Roxanara-Begom & de ses amis, l'expédition de Golconde, dont il attribuoit la gloire à Jemla,

& il demanda hautement , en récompense du service signalé qu'il venoit de rendre à l'Empire, qu'on lui remit le commandement de l'armée destinée à la conquête du Visapour. Dara , qui se défioit du Persan qu'il ne haïssoit pas moins qu'Oramgzeb, s'opposa de toutes ses forces à ce choix. Il représenta au Conseil qu'il falloit bien se donner de garde d'employer un homme si perfide & si dangereux , mais le parti opposé prévalut ; & tout ce que Dara put obtenir , fut que Jemla enverroit ses femmes & ses enfans à la Cour , pour ôtages de sa fidélité. Ne sembleroit-il pas que Dara pressentoit tout le mal que devoit lui faire le Persan ? Malgré toute sa dissimulation , Oramgzeb ne pouvoit s'empêcher de faire éclater la joie qu'il ressentoit d'avoir sçu mettre à la tête d'une grande armée qui alloit agir dans son voisinage , un homme dévoué à ses intérêts , & qui , au premier ordre , lui livreroit ses troupes. Au reste , Jemla se montra digne de son emploi par les conquêtes qu'il fit dans le Visapour.

Jamais l'Empire n'avoit joui en apparence d'une si grande prospérité. Au dehors on voloit de victoire en victoire : au dedans tout paroissoit calme & tranquille : mais le calme étoit trompeur &

die du Monarque , répandue avec affectation par les ennemis de Dara , & bientôt suivie de la fausse nouvelle de sa mort , sema par - tout l'inquiétude & l'alarme ; l'Empire entier fut ému , & l'orage éclata.

Sultan Sujah , à qui étoit échu le riche Royaume de Bengale , avoit amassé de grands thrésors : son armée , dans laquelle on comptoit beaucoup de Persans , de Turcs & d'Arabes , montoit à près de cent mille hommes , & il la tenoit prête à tout événement. Ces forces , déjà redoutables entre les mains d'un Prince brave & ambitieux , l'étoient encore plus par l'appui de plusieurs Rois Indiens , dont Sujah avoit cultivé avec soin l'alliance & l'amitié , & par les liaisons secrètes qu'il entretenoit avec plusieurs Omrhas , Persans d'origine , & Sectateurs de la secte D'Aly , que le Sultan avoit embrassée.

Aussi - tôt donc que Sujah eut appris l'extrémité à laquelle étoit réduit l'Empereur , il s'ébranle avec sa Cavalerie , & marche à grandes journées vers Dhely , se faisant précéder d'un manifeste , dans lequel il accusoit Dara de s'être défait de l'Empereur par le poison. Il déclaroit qu'il n'avoit pris les armes , que pour venger la mort du meil-

leur des peres , & il enjoignoit à tous les Mogols de se ranger sous ses étendarts , sous peine d'être traités comme des sujets ingrats & rebelles. Au reste , Sujah se mettoit peu en peine de dissimuler son ambition & ses desseins ; car le jour qu'il partit , étant monté à cheval , & tenant son cimenterre nud en l'air , quelqu'un lui ayant demandé où il portoit ses pas , il répondit tout haut : *Au trône ou à la mort.*

Cha-Jeham étoit à peine revenu des portes du trépas , qu'il apprend que le second de ses fils s'avance vers lui à la tête d'une puissante armée. L'indignation & la fureur réveillent les inclinations guerrieres du vieillard ; & tout foible qu'il est , il demande ses armes , pour aller combattre un fils rebelle & parricide. Dara ne modéra pas sans peine ce mouvement impétueux ; enfin il le fit consentir à écrire de sa propre main à Sujah , afin de le désabuser des faux bruits de sa mort , & de l'engager à retourner à Bengale. Cha-Jeham s'exprimoit dans sa lettre avec la dignité convenable à un Roi & à un Pere : *» Je vous sçais gré , lui disoit-il , de votre » inquiétude & de vos allarmes sur ma » maladie ; mais elle n'a point eu de sui-*

» te ; & l'ambition de Dara , qui signale
» chaque jour son respect à mon égard ,
» ne l'a point causée. Je suis plein de
» vie & de santé : pour vous , ce n'est
» qu'en retournant promptement à Ben-
» gale , que vous réparerez une entre-
» prise que je regarderois comme témé-
» raire , si je n'étois persuadé que le seul
» zèle & la tendresse vous l'ont inspirée.

Mais dans le même tems , le Prince reçut de Dehly des lettres de ses amis , par lesquelles on lui mandoit qu'à la vérité Cha-Jeham n'étoit pas mort , mais que sa maladie étoit mortelle , & qu'elle empiroit de jour en jour , & qu'une marche rapide à Dehly le rendroit infailiblement maître de l'Empire. Sujah supprima la lettre de Cha-Jeham , & marcha encore à plus grandes journées , pour surprendre Dara. À cette nouvelle , la terreur se répand à la Cour & à la Ville : Dara , inquiet & agité , ne trouvant point l'Empereur en sûreté à Dhely , le fit transporter à Agra , & ne l'abandonna point , dans la crainte que ses ennemis ne le prévinsent contre lui , ou même ne le livrassent à Cha-Jeham.

Pendant que l'Empereur & son fils chéri fuyoient tristement vers Agra avec une médiocre escorte , l'armée impériale ,

qui campe toujours aux portes du Palais, marchoit vers les rebelles, sous les ordres de Soliman-Chacu, fils aîné de Dara. On avoit donné à ce jeune Prince, pour suppléer à son inexpérience, & pour modérer les saillies de sa valeur naissante, le Raja Jasing, & Dalil-Cham, Patanes d'origine, & célèbres l'un & l'autre par plus d'une victoire; mais on blâma le choix de Dara. En effet, le premier étoit l'ennemi secret du Prince, qui l'avoit appelé Muficien, & le second ne respiroit que la ruine de l'Empereur, qui depuis long-tems entretenoit sa femme.

Les deux armées se trouverent bientôt en présence. Soliman-Chacu demandoit à grands cris qu'on tombât sans différer sur l'ennemi, pour ne lui pas donner le tems d'attendre les renforts qu'on lui amenoit de tous côtés; mais Jasing crut qu'il étoit à propos de prévenir l'effusion de sang & d'entamer une négociation. (On peut dire ici, à la gloire de ce Prince Indien, que, quoiqu'il fût l'ennemi de Dara dont il chercha toujours à se venger, il étoit encore plus ami de l'Empereur.) Il écrivit donc une lettre très-touchante à Sujah. Il le louoit sur sa valeur, mais en même tems il lui ajoûtoit ces paroles remarquables

dans un Roi barbare : « *Ton pere vit*
» *encore ; ne mettrois-tu pas le com-*
» *ble à l'impiété , en attaquant les fide-*
» *les Sujets d'un Roi que tu te vantes*
» *de venir venger ? Apprends que le cou-*
» *rage cesse d'être vertu , dès qu'il devient*
» *criminel.* »

Cette lettre ne fit aucune impression sur le cœur d'un Prince aussi déterminé & aussi ambitieux que Sujah. Il feignit pourtant de se rendre aux conseils de Jasing ; mais c'étoit pour lui tendre un piège & avoir occasion de le vaincre sans péril. Il lui répondit ainsi : « *L'Em-*
» *pire entier sçait que je ne suis sorti du*
» *Bengale que pour venger mon Pere &*
» *mon Roi que je croyois empoisonné ;*
» *mais puisque tu m'assures qu'il vit ,*
» *ma tendresse est rassurée , & je retourne*
» *à mon Gouvernement. Ce que j'attends*
» *de la déférence de mon neveu & de*
» *la tienne , c'est que vous décampiez les*
» *premiers , afin que je ne paroisse pas*
» *fuir devant vous.* »

Jasing comprit que ce n'étoit qu'un artifice , & que le rebelle ne cherchoit que les moyens de surprendre l'armée impériale & de la détruire dans sa retraite ; mais il fit tomber Sujah dans le piège qu'il avoit voulu lui tendre. Il acquiesce

en apparence à ses desirs. Il fait partir les bagages, prépare tout pour la retraite, & marque un camp où il devoit se rendre le lendemain au lever de l'aurore ; mais au lieu de se mettre en marche, l'armée fut rangée en bataille dans le plus profond silence. L'imprudent Sujah, trompé par ses espions qui avoient pris les bagages pour la Cavalerie, se hâta de sortir de son camp, pour la poursuivre & enlever l'arrière-garde. Quelle fut sa surprise, quand, ayant passé un bois qui lui avoit dérobé les mouvemens de Jafing, il apperçoit l'armée ennemie rangée en bataille dans le plus bel ordre. Cet aspect imprévu ne le déterminait pourtant pas à la fuite. Il prit au contraire le parti de fondre sur l'ennemi avec toute l'impétuosité de son caractère ; mais il fut repoussé & battu. Il ne tenoit qu'à Jafing & à Dalil-Cham de le poursuivre, & de le prendre mort ou vif. Soliman-Chacu demandoit avec instance, qu'on ne laissât pas échapper l'occasion de terminer la guerre ; mais les deux Généraux modérèrent son transport, sous prétexte que l'armée victorieuse, épuisée de fatigues, avoit besoin de repos, & qu'on avoit lieu de craindre quelque embuscade de la part du vaincu : c'est

ainsi qu'ils aimèrent mieux laisser leur avantage imparfait , que de remporter une victoire complète , dont tout le fruit reviendrait à Dara. Sujah eut donc le tems de rallier les débris de son armée , & de se retirer dans le Bengale , où il recommença de nouveau la guerre , malgré Soliman-Chacu & l'armée victorieuse qui le poursuivirent dans cette Province.

Pendant que ceci se passoit aux environs de Dehly , Moradbax , le plus jeune des fils de Cha-Jeham , s'étoit mis en route avec toutes les forces du Guzurate , dans le dessein , aussi-bien que Sujah , de vaincre ou de périr. Le bruit de sa marche parvint bientôt aux oreilles d'Orangzeb , qui s'étoit tenu jusqu'alors à l'écart , pour voir quel seroit le succès de la guerre. Son projet étoit de tomber sur le vainqueur épuisé , afin de lui arracher le prix de la victoire ; mais à la vue des mouvemens de Moradbax , Prince ardent , impétueux , plein de courage , & déjà célèbre par la conquête de Surate , il changea de système. Il appréhendoit que ce Prince , suivi d'une armée florissante , ne se fît de la couronne avec d'autant plus de facilité , que Dara n'avoit que peu de trou-

pes à lui opposer, depuis qu'il avoit envoyé l'armée victorieuse dans le Royaume de Bengale, à la poursuite de Sujah. Il résolut donc d'unir ses forces à celles de son plus jeune frere, de vaincre par ses mains, & de le perdre ensuite, lorsqu'il se feroit défait du redoutable Dara.

Jamais Prince n'employa plus de dissimulation & de fourberie pour le succès de ses desseins qu'Orangzeb. Voici comme il s'exprimoit dans la lettre qu'il écrivit à Moradbax : « *Le dessein que*
» *j'ai pris de m'ensevelir dans la retraite,*
» *ne t'est point inconnu : les grandeurs*
» *& l'éclat du trône n'ont jamais touché*
» *mon ame. Détaché, sans réserve, de*
» *ces biens frivoles que les hommes regar-*
» *dent comme précieux, il ne me reste*
» *qu'une passion, c'est celle de rétablir*
» *dans toute sa pureté le culte du vrai*
» *Dieu & la loi sacrée du Prophete.*
» *De tous les fils de l'Empereur, dont la*
» *mort n'est que trop certaine, toi seul t'es*
» *toujours montré sincèrement attaché à*
» *la Religion de nos peres. Dara est un*
» *impie qui n'a d'attrait que pour la Reli-*
» *gion & les Arts de l'Europe. Sujah s'est*
» *livré à la secte d'Aly & fait gloire de*
» *son hérésie : toi seul, mon frere, que*

» j'honore dès aujourd'hui comme mon
» Seigneur & mon Roi , tu mérites de
» porter la couronne. Je veux joindre
» mes forces aux tiennes , combattre sous
» tes auspices les impies , & pour prix des
» services que je te voue à la face de
» l'Univers , je ne demande que la grace
» d'aller mourir en paix aux pieds du
» tombeau de Mahomet.

On ne sçauroit croire avec quels transports le crédule Moradbax reçut la lettre & les avances d'Oramgzeb. En vain l'Eunuque Cha-Abas , son Ministre & son Favori , lui représenta qu'il ne falloit s'engager qu'avec de grandes précautions & beaucoup de défiance avec un Prince aussi profond & aussi délié que le Vice-Roi du Dekan. Moradbax , incapable de feindre , & jugeant de l'ame de son frere par la sienne , se hâta de lui répondre en des termes pleins de joie & de reconnoissance : « Allons , lui
» disoit-il , défendre de concert la Reli-
» gion attaquée par deux impies : mar-
» chons ; si le Ciel m'élève jamais au
» thrône que tu foules aux pieds par
» grandeur d'ame & par piété , je jure
» par le Prophete , que j'aurai toujours
» pour toi le respect dû à un pere & au
» défenseur de la Religion. »

Mais en consentant de joindre ses forces à celles d'Orangzeb, Moradbax comptoit toujours avoir de son côté la supériorité. Il ignoroit combien les dépouilles de Golconde avoient enrichi le Vice-Roi du Dekan. L'intelligence secrète qu'Orangzeb entretenoit avec Jemla, lui étoit inconnue ; & ce ne fut pas sans inquiétude qu'il apprit sur sa route, que cette armée venoit de joindre son frere à Orangabad. Voici comme se fit cette jonction, qui fut le premier degré qui conduisit l'heureux Orangzeb au trône des Indes.

Dès que le faux bruit de la mort de Cha-Jeham se fut répandu, Orangzeb avoit envoyé son fils aîné Mahamud dans le Visapour à Jemla, pour le faire souvenir de ses sermens, & pour le sommer de lui livrer l'armée qui agissoit sous ses ordres ; l'Omrha se trouva dans la plus cruelle situation. Il auroit voulu servir Orangzeb, & lui mettre la couronne sur la tête, au péril de sa fortune & de sa vie ; mais il étoit arrêté par la tendresse qui combattoit dans son cœur en faveur de ses femmes & de ses enfans restés à la discrétion de Dara. Il craignoit, avec raison, que ce Prince furieux ne vengeât sur ces innocentes vic-

times la trahison qu'il méditoit, & ne les fît périr dans les plus cruels supplices; mais l'artifice & la ruse délivrèrent Jemla de sa perplexité. Il exhorte Mahamud à soulever contre lui son armée, & à l'arrêter lui-même prisonnier, & en même tems il lui fournit les moyens de réussir: le jeune Mogol reçut le conseil avec avidité, & tout succéda selon les vœux de Jemla. L'armée se révolte; le Général est saisi, chargé de fers, conduit à Oremgabad, & renfermé dans la citadelle. C'est ainsi que le rusé Persan vint à bout de servir son ami, sans hazarder la vie de ses enfans & de ses femmes. Toute la Cour, excepté Dara, qui se douta de la perfidie, plaignit son malheur; mais il n'étoit malheureux qu'en apparence. Du fond de sa prétendue prison; il dirigeoit les entreprises d'Orangzeb, jusqu'à ce que la défaite & la fuite de Dara, qui alors cessa d'être le maître des ôtages qu'on lui avoit confiés, lui permirent de venir joindre Orangzeb, auquel il fit remporter plusieurs victoires.

Mahamud, maître de l'armée du Visapour, la conduisit à grandes journées dans le Dekan, & Orangzeb l'incorpora à la sienne. Avant que de se mettre

en campagne, le Vice-Roi jugea à propos de la haranguer. Il parut sur un thrône, l'Alcoran à la main, qu'il ferroit de tems en tems contre son sein ; & après avoir éclaté en invectives contre Dara, auquel il reprochoit sur-tout l'irréligion :
» Oui, s'écria-t-il en soupirant & en
» élevant avec respect l'Alcoran ; Oui,
» c'est pour vous défendre, paroles sacrées
» du Prophete ; c'est pour vous venger
» du mépris & des railleries sacrilèges de
» l'impie Dara, que je brise les liens de
» la paix qui devrait régner éternellement
» entre des freres. Puis contrefaisant l'enthousiaſte : Et vous, fideles Muſulmans,
» qui avez embrassé avec moi la querelle
» du Ciel, c'est de sa part que je vous annonce la victoire : hâtez-vous donc de
» voler sur mes pas où les ordres du Prophete vous appellent. N'entendez-vous
» pas sa voix immortelle qui vous crie :
» une mort glorieuse, suivie d'un bonheur éternel, une vie brillante par l'éclat
» que donne la victoire, voilà les seuls
» biens que doit envier un vrai Croyant. »
A ces mots, Oramgzeb est interrompu par les applaudissemens de l'armée, qui lui jure de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang, & de suivre jusqu'aux extrémités de l'Univers le vainqueur

geur de l'Alcoran & de la Patrie. Pour exciter encore davantage le zèle de ses soldats , Oramgzeb leur distribua de grandes sommes d'argent.

Voulant cependant prévenir les soupçons & la défiance de Moradbax sur cet accroissement de forces qui ne laissoit plus d'équilibre entr'eux , il lui écrivit que c'étoit son nom seul & le bruit de leur alliance qui avoit attiré sous ses drapeaux un si grand nombre de Musulmans ; qu'il n'y en avoit pas un parmi eux qui ne voulût combattre & vaincre sous ses auspices ; que tous respiroient la gloire de le placer sur le trône , & avec lui la religion & les vertus.

Aveuglé par son ambition , le crédule Moradbax donna encore dans le piège. Il désigna à son frère les montagnes de Manddo , pour rendez-vous des deux armées : la jonction se fit en assez peu de tems ; & les Princes eurent une entrevue dans laquelle Oramgzeb acheva d'éblouir Moradbax. Du plus loin qu'il l'aperçut, il descendit de dessus son éléphant , se prosterna devant lui , & l'appella son Seigneur & son Roi. Il persuada à Moradbax de prendre dès-lors le titre d'Empereur : chaque jour le Vice-Roi du Dekan venoit recevoir ses

ordres. Au reste, il mettoit dans toutes ses déférences tant de modestie, de simplicité, de candeur & de zèle, que non-seulement l'imprudent Moradbax, mais même tous ses Courtisans les plus déliés, excepté l'eunuque Cha-Abas, y furent trompés.

Les deux armées réunies s'ébranlèrent enfin, & se firent, sans coup férir, du défilé impraticable de Manddo. Les nouvelles de la désertion de l'armée du Visapour, de la révolte de Moradbax, de l'union des deux Princes avec toutes leurs forces & de leur approche de Dehly, apportées coup sur coup à la Cour, furent pour Dara un coup de foudre : sa fermeté & son courage parurent ébranlés ; & dès-lors l'esprit de vertige, de découragement & de perfidie se répandit à la Cour. On ne songea ni à défendre le défilé de Manddo, ni à arrêter l'ennemi dans sa course : on se contenta de fortifier la Capitale, & d'écrire aux Chefs des rebelles les lettres les plus touchantes. On leur marquoit que l'Empereur étoit plein de vie, & qu'ils ne pouvoient venir troubler son repos & sa vieillesse, sans se rendre coupables du crime de lèse-majesté divine & humaine.

Moradbax se sentit ému : l'ambition & l'impétuosité de son caractère l'avoient empêché d'approfondir les bruits incertains de la mort de l'Empereur. Il avoit cherché à tromper ses inquiétudes & à étouffer ses remords ; mais le crime, vu de plus près, les réveilla : la honte de sa révolte commençoit à faire une impression profonde sur le cœur d'un Prince naturellement porté à la vertu. Orangzeb s'en apperçut ; cet homme, consommé dans le crime, lui rendit bientôt ses premiers transports d'ambition & de haine contre Dara. « *Eh !*
« *quoi ! Seigneur, lui dit-il, ne com-*
« *prends-tu pas que le bruit qu'on répand*
« *que Cha-Jeham respire encore, est un*
« *artifice du Parricide qui lui a arraché*
« *la vie ? L'impie Dara nous réserve le*
« *même sort. Il ne nous reste de salut que*
« *dans nos camps : nous avons un Pere*
« *& un Roi à venger, nous, nos fem-*
« *mes & nos enfans à sauver : si de*
« *vains remords nous font tomber les ar-*
« *mes des mains, doutes-tu que nous ne*
« *devenions bientôt les victimes du tyran*
« *des Indes ? Pour moi, en succombant,*
« *j'aurai seulement la douleur de voir*
« *l'impiété victorieuse & triomphante ;*
« *mais pour toi, quel sera ton désespoir.* »

» lorsque tu verras sur la tête d'un frère ,
» chargé de crimes , une couronne qu'il
» n'a tenu qu'à toi de porter. Puisqu'il
» faut périr en ne combattant pas , com-
» battons pour vaincre & régner : s'il ar-
» rive , malgré les bruits publics , que
» Cha-Jeham vive encore , nous irons
» à ses pieds déposer nos lauriers : pour-
» ra-t-il nous sçavoir mauvais gré d'avoir
» exposé notre vie pour le venger ?

L'éloquence artificieuse du fourbe Orangzeb , l'incertitude de la vie ou de la mort de Cha-Jeham , ou plutôt la soif de régner , étoufferent les remords de Moradbax : son repentir s'évanouit , & il parut plus ardent à l'exécution du crime. Orangzeb avoit grand soin de nourrir son feu , en supposant chaque jour des lettres d'Agra , par lesquelles on l'avertissoit de ne point ajoûter foi aux nouvelles de la vie de Cha-Jeham. Dara , instruit des mauvais effets que produisoit la fausse nouvelle de la mort de l'Empereur , prit le parti de le faire paroître souvent sur le grand balcon du Palais ; mais on soutenoit que ce n'étoit qu'un phantôme , une vaine & fausse représentation de Cha-Jeham.

Le vieil Empereur , plein de fureur contre des fils qui , sous prétexte de le

venger , venoient lui arracher la couronne , convoque un (a) Dorban général , & propose de paroître lui-même à la tête de son armée , afin de dissiper les faux bruits de sa mort & de désarmer les rebelles par sa présence : c'étoit le seul moyen de faire rentrer dans leur devoir les troupes des deux Princes qui pour la plupart agissoient de bonne foi. Dara applaudissoit à cette résolution , ainsi que tous les Généraux attachés à l'Empereur ; mais Calil - Cham , un des principaux Ministres , représenta avec force , que l'Empereur exposeroit trop la Majesté Impériale & même sa vie ; que sa santé n'étoit pas encore assez rétablie , pour soutenir les fatigues de la campagne ; que les rebelles lui manqueroient certainement de respect , & qu'alors l'Empereur n'auroit plus de ressource , attendu que l'armée qu'on pourroit rassembler , seroit trop foible pour faire tête aux forces redoutables des ennemis ; qu'il suffiroit d'envoyer deux habiles Généraux avec un Corps de troupes , pour disputer le passage des

(a) On appelle Dorban aux Indes ce qu'on appelle Diyan en Turquie.

rivieres & arrêter les rebelles dans leur marche ; que pendant ce tems-là , on feroit venir toutes les forces de l'Empire , dispersées vers les frontieres , & qu'on iroit droit à l'ennemi qu'on feroit sûr d'envelopper & d'accabler. Tous les partisans d'Orangzeb , qui étoient en grand nombre à la Cour , se rangerent à cet avis , auquel l'Empereur ne se rendit qu'avec beaucoup de peine. Calil-Cham , dont la femme étoit depuis long-tems maîtresse de l'Empereur , n'avoit ouvert ce conseil que pour le perdre. Il avoit jusqu'alors renfermé dans son cœur le ressentiment de son injure ; mais il ne vouloit pas perdre l'occasion de le faire éclater par la plus noire perfidie. On dit qu'il fit soutenir les raisons qu'il avoit alléguées au conseil par les caresses de sa femme & par les larmes de Begom-Saheb , qui crut en effet que l'Empereur s'exposeroit à un péril trop grand , en cherchant à combattre les rebelles. Calil-Cham obtint le commandement de l'armée pour Cassam-Cham, sa créature, à qui il donna ordre, en partant , de se laisser battre par les ennemis , avec lesquels le perfide Ministre entretenoit une correspondance secrète. On donna à Cassam-

Cham pour collègue, le Raja Jacontsing, célèbre par sa valeur.

Les deux Généraux sortirent d'Agra vers la fin du mois d'Avril, & s'avancèrent au-devant de l'ennemi jusques sur les bords de la riviere d'Ugen, dont ils se préparèrent à défendre le passage. Le poste qu'ils occuperent est admirable : c'est un coteau qui s'élève en forme d'amphithéâtre, & qui domine la riviere & la plaine qui est au-delà. L'ennemi parut bientôt. Orangzeb commandoit l'avant-garde. Il disposa son artillerie & fit un feu terrible, pendant que Moradbax préparoit tout pour passer la riviere & fondre sur l'armée impériale. Ce Prince, emporté par son impétuosité, se jeta le premier dans l'eau, & son audace en inspira à tous ceux qui le suivoient. Heureusement que les grandes chaleurs avoient rendu la riviere fort basse, & il n'eut de l'eau que jusqu'à la ceinture : les plus grands obstacles qu'il eut à vaincre, étoient les pierres & les rochers pointus, dont le lit de ce fleuve est couvert, & qui mettoient en sang les pieds des soldats & des chevaux ; mais enfin il franchit toutes ces difficultés, & marcha vers l'ennemi qu'il attaqua avec furie & qu'il

1656.

mit en fuite dès le premier choc. Cette victoire, il la dut à la trahison de Cassam-Cham, qui, pendant la nuit, avoit fait cacher les boulets & la poudre ; en sorte qu'on n'avoit point été en état de répondre au feu terrible d'Oramgzeb, qui écartoit des bords du fleuve tout ce qui se présentoit pour défendre le passage. Dès que ce même Cassam-Cham eut vu Moradbax venir à lui, il se mit à fuir, entraînant dans sa déroute l'armée trahie & vaincue avant que de combattre. Jacont-sing seul se comporta en brave homme avec ses Rageputes ; mais après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre de la valeur & de l'expérience réunies, voyant qu'il ne pouvoit résister aux efforts de Moradbax, il se retira suivi seulement de cinq cens chevaux. Oramgzeb & Moradbax ne purent s'empêcher d'admirer la facilité & la rapidité avec laquelle ils avoient vaincu ; & ce grand succès leur inspira une nouvelle ardeur.

A la nouvelle d'une défaite si déplorable, l'Empereur tomba évanoui : *Grâces immortelles soient rendues à l'Arbitre des Empires*, s'écria-t-il en revenant de sa foiblesse : *il me dispose peu-à-peu & comme par degrés à la perte du*

mien ; puis levant les yeux au Ciel : Que ta volonté soit faite, ô Seigneur ! tes châtimens sont justes, & j'en mérite de plus terribles. Pour Dara, jamais le désespoir ne s'exprima d'une manière plus sensible. Il s'arrachoit les cheveux & la barbe : il frappoit la terre du pied, & faisoit retentir le Palais de ses cris & de ses imprécations contre le traître Cassam-Cham : Mais c'est Jemla ; c'est ce perfide, disoit-il à l'Empereur, qui est le véritable auteur de nos infortunes : s'il n'avoit pas livré l'armée du Visapour au rebelle Orangzeb, nous ne verrions pas des fils ingrats s'élever contre l'auteur de leurs jours & l'accabler. Qu'on mette à mort, ajouta-t-il, ses femmes & ses enfans : vengeons nos malheurs sur les objets de sa tendresse. Mais Cha-Jehaït modéra l'impétueuse fureur de son fils, & détourna une vengeance inutile & indigne d'un Prince. Dara ne pensa plus qu'à assembler une nouvelle armée, pour arrêter les vainqueurs ; & il ne voulut se reposer que sur lui du commandement : les trésors de l'Empire furent ouverts. Il répandit par-tout l'or & l'argent : la plupart des Rajas accoururent avec l'élite de leurs troupes ; en peu de jours on compta sous les murs d'Agra

plus de cent mille hommes de Cavalerie, fans compter l'Infanterie, cent pièces de canons, dont les moindres étoient de douze livres de balle; foixante éléphans dressés aux combats, & armés chacun d'une petite pièce de campagne : Dara y joignit cinq cent chameaux pour porter ses bagages.

Avant que de partir, ce Prince reçut de Cha-Jeham une nouvelle preuve de tendresse. Le vieil Empereur trahi, abandonné, vaincu par deux fils rebelles, se démit de l'autorité suprême en faveur d'un fils adoré. Il lui confia le sceau de l'Empire, & ordonna aux Ministres & aux Courtisans de ne recevoir désormais d'autres ordres que ceux de Dara. On ne sçait s'il prit de lui-même cette résolution, ou si elle lui fut inspirée par quelque traître; mais elle fut également funeste à lui & à Dara. En effet, plusieurs Grands qui respectoient encore la foi du serment qui les tenoit attachés à l'Empereur, refuserent de se soumettre à Dara. Les Peuples, dégagés du serment de fidélité qu'ils croyoient ne devoir qu'à Cha-Jeham, montrèrent beaucoup d'indifférence sur le sort du Prince; enfin le bruit faux & injurieux que les ennemis

de Dara répandirent , qu'aussi-tôt après son abdication , l'Empereur avoit été arrêté & conduit dans un appartement secret du Palais , par ordre du nouveau Souverain , acheva de soulever contre lui les différentes Nations dont l'Empire est composé ; mais loin que Dara en fût venu à un tel excès d'ingratitude & de perfidie envers son pere & son bienfaiteur , il ne lui avoit jamais au contraire témoigné plus de respect & de soumission , & jamais le vieil Empereur n'avoit montré plus de tendresse à ce fils vertueux. A son départ , il le tint long-tems embrassé , l'arrosa de ses larmes , le combla des caresses les plus touchantes. *J'avois espéré , lui dit-il en soupirant , dans des tems plus heureux , se laisser après ma mort un Empire paisible & florissant ; le Ciel ne l'a pas permis : ô mon fils , vas te couronner de tes propres mains. Si des droits sacrés des Peres & des Rois ont encore un protecteur dans le Ciel , tu vaincras. Dieu éternel , épuise tes rigueurs & tes malédictions sur des enfans rebelles , & verse sur un fils , ton plus digne ouvrage , tes graces & tes bienfaits.* Il lui donna ensuite sa bénédiction & le suivit le plus loin qu'il put de l'œil. Il ne

pouvoit le quitter. L'infortuné vieillard pressentoit que c'étoit pour la dernière fois, qu'il voyoit ce fils chéri. La tendre Begom-Saheb & tous ceux qui furent témoins d'adieux si touchans, ne purent s'empêcher de mêler leurs larmes à celles du pere & du fils.

Les soins de la guerre & la vengeance occuperent bientôt Dara tout entier : l'armée s'ébranla enfin dans le plus bel ordre, & traversa en quatre jours les campagnes qui sont entre Agra & le fleuve Chambal. A voir cette armée prodigieuse, couverte d'or & de fer, composée des plus beaux hommes qu'il y eût aux Indes, la nombreuse artillerie qu'elle traînoit à sa suite, la contenance fiere & menaçante des éléphans, le courage bouillant & emporté de Dara, il n'y avoit presque personne qui ne crût qu'il ne marchât sur le ventre d'un ennemi plus foible, & déjà épuisé par les travaux & les marches; mais les hommes sages observoient que cette armée si magnifique & si brillante n'étoit presque composée que de troupes de nouvelle levée; que la plûpart des Officiers Généraux étoient les ennemis secrets & personnels de Dara, & qu'ils n'étoient pas hommes à laisser échapper l'occasion favorable de se ven-

ger des injures du pere qui leur avoit débauché leurs femmes, & des railleries cruelles du fils qui les avoit immolés à la risée d'une Cour maligne ; enfin ils ne voyoient pas sans terreur Calil-Cham , ce traître , dont les conseils avoient déjà été si funestes , honoré , sous Dara , du principal commandement. Pour comble de malheur , l'élite des troupes de l'Empire étoit employée à la poursuite de Sujah dans le Bengale , sous les ordres de Soliman-Chacn. Toutes ces observations , & sur-tout la comparaison qu'on faisoit de Dara , Prince ouvert , magnanime , brave & généreux , avec Orangzeb le plus fin , le plus artificieux & le plus adroit des hommes , leur faisoient craindre le désastre le plus funeste.

Mais Dara , à la vue d'une si belle armée , avoit conçu les plus grandes espérances. Il se promettoit une victoire facile & brillante de son courage & de celui de ses soldats qui témoignent la plus grande ardeur pour combattre. Arrivé au fleuve Chambal , il jugea à propos d'attendre l'ennemi dans un camp avantageux qu'il traça sur le plan d'une grande Ville : au milieu étoient les tentes impériales , toutes

couvertes de brocard d'or : les pavil-
lons des Généraux Mogols & des Rajas,
presqu'aussi superbes, disposés de distance
en distance, s'élevoient au-dessus des
tentes des soldats, & formoient des
rues, des places publiques & des ba-
zards : l'artillerie étoit braquée sur les
bords du fleuve, pour en rendre le
passage impraticable à l'ennemi : tous
ces objets réunis présentoient la perspec-
tive la plus agréable & la plus magni-
que : c'est de ce camp que Dara écri-
vit à son fils Soliman-Chacu de venir
le joindre.

Mais Oramgzeb parut sur l'autre bord
du fleuve beaucoup plutôt qu'on ne l'a-
voit cru : le succès de la première vic-
toire lui avoit enflé le courage : le sol-
dat, rempli de confiance & d'audace,
méprisoit l'armée impériale & se croyoit
invincible : déjà il ne bernoit plus ses
espérances à la conquête des Indes.
*Oramgzeb, disoit-il, après avoir vaincu
le parricide Dara, nous conduira en
Perse & de-là en Turquie, & nous enri-
chira des dépouilles de toute l'Asie.* Le
camp retentissoit jour & nuit des cris
d'allégresse & de victoire. Pour soute-
nir l'armée dans ces idées agréables,
Oramgzeb publioit par-tout que plu-

sieurs Généraux de l'armée ennemie lui avoient promis, au nom de plus de trente mille Musulmans, de tourner leurs armes le jour du combat contre l'impie Dara. Cependant l'affectation avec laquelle on attribuoit la dernière victoire à Orangzeb, quoique Moradbax y eût eu la plus grande part, devenoit suspecte aux amis de celui-ci. L'Eunuque Cha-Abas, persuadé qu'Orangzeb, sous l'habit d'un Faquir, nourrissoit l'ambition la plus profonde, & qu'il ne manqueroit pas de se défaire de son maître, dès qu'il auroit vaincu Dara, résolut de le prévenir & de l'assassiner, lorsqu'il viendrait presque seul prendre les ordres de Moradbax; mais Orangzeb, informé du complot, ne parut plus que bien accompagné. Il dissimula son ressentiment & en remit la vengeance à un autre tems.

Malgré le mépris qu'il affectoit pour Dara, la contenance de ce Prince l'effraya. Tenter le passage du fleuve en présence d'une armée formidable, c'étoit s'exposer à une défaite certaine; différer le combat, c'étoit décourager son armée & donner le tems à Soliman-Chaçu, qui accouroit du Bengale à grandes journées, de joindre son pete-

& de lui assurer la supériorité. Après avoir eu recours à divers expédiens, Orangzeb s'arrêta à celui-ci. Il corrompit, à force d'argent, le Raja Champlet, dont les États s'étendent le long du fleuve, plus près de sa source, que l'endroit où étoient campées les deux armées. Il obtint de ce Roi Indien passage sur ses Terres. Orangzeb détacha d'abord dix mille hommes de Cavalerie, pour se saisir d'un gué à douze lieues du camp : l'armée entière se mit en marche pendant la nuit, dans le silence le plus profond, & suivit le détachement. Au point du jour, Dara n'aperçut plus de tentes de l'autre côté de la rivière : une retraite, ménagée avec tant d'art & de secret, le surprit, sans le déconcerter. Il devina le dessein de l'ennemi & donna ordre à une grande partie de l'armée de marcher & de combattre les rebelles, sans leur donner le tems de se reconnoître. Si cet ordre eût été exécuté, il est constant que les rebelles, épuisés de fatigues & dans le désordre & la confusion, inséparables du passage d'un fleuve, eussent été absolument vaincus ; mais l'Arbitre des Empires avoit destiné celui de l'Indostan à Orangzeb, & l'infortuné Dara devoit

être la victime d'un frere cruel & artificieux. Calil-Cham, que le vieil Empereur avoit donné à son fils, pour être le modérateur de son courage & le chef de ses conseils, se chargea d'arrêter l'ennemi au passage du fleuve, & il arriva presque aussitôt que lui au gué ; mais au lieu de le charger, comme il lui avoit été ordonné, le traître resta les bras croisés, & laissa à Orangzeb le tems de passer le fleuve & de se retrancher entre les montagnes. On dit même, que Calil-Cham eut la témérité de s'aboucher secrettement dans un endroit écarté avec le Chef des rebelles, pour concerter entr'eux les moyens de faire périr Dara dans la bataille qui devoit nécessairement se livrer avant peu de jours.

Quoi qu'il en soit, Calil-Cham eut l'adresse d'excuser sa conduite & de la faire approuver. Dara avoit même tant de confiance à ce guide infidele, qu'il n'osa suivre le mouvement qui le portoit à forcer le camp ennemi. *Je l'ai visité, disoit Calil-Cham, il est inaccessible ; attendons que la faim en ait arraché les rebelles : nous les attaquerons & les déferons dans leur retraite.*

Orangzeb & Moradbax ne resterent

pas long - tems en effet dans leur camp ; les vivres commençoient à leur manquer , & il étoit de leur intérêt de combattre Dara , avant qu'il eût été fortifié du corps d'armée que lui amenoit Soliman-Chacu : leurs troupes reposées & rafraîchies s'avancèrent donc en bon ordre dans la plaine ; mais ils trouverent Dara prêt à les recevoir.

Telle étoit la disposition des deux armées dans cette bataille , d'où dépendoit la destinée de l'Empire. Dara étoit à la tête du corps de bataille. Il avoit à combattre Oramgzeb , placé au centre de l'armée rebelle : la droite étoit commandée par Calil-Cham , & la gauche , par le Raja Ram - sing. Oramgzeb avoit opposé à celui-ci , dont il redoutoit la valeur , son frere Moradbax , & à l'autre , son fils aîné Mahamud. La nombreuse & excellente artillerie de Dara étoit rangée sur une seule ligne , à la tête de l'armée ; mais elle devint inutile par la perfidie de Calil-Cham , qui donna ordre aux canonniers de tirer , avant que l'ennemi fût à portée du canon. Oramgzeb qui avoit masqué la sienne derriere un grand Corps de Cavalerie , ne répondit à ce fracas , que par trois seuls coups , qui étoit le signal dont il étoit convenu avec Calil-

Cham, pour l'avertir que son armée étoit préparée au combat. Alors le perfide Mogol accourant à toutes brides vers Dara, à qui la fumée & la poussière avoient dérobé les mouvemens de l'ennemi & la trahison de son Général : « Il » est tems, lui dit-il, de charger ; ton artillerie a déjà jeté la terreur & le désordre » parmi l'ennemi ; ta présence va achever » leur déroute.

Dara monté sur un éléphant magnifiquement enharnaché, & couvert des ornemens impériaux, dont la beauté relevoit encore l'éclat, s'avança au petit pas vers Oramgzeb, à la tête de l'élite de sa Cavalerie, qui de tems en tems jettoit de grands cris. Oramgzeb le laissa approcher, sans s'ébranler ; mais à peine l'eut-il vu à portée, que faisant ouvrir sa Cavalerie, il le salua de plusieurs décharges d'artillerie. On vit alors tomber autour de Dara, un nombre prodigieux d'hommes & de chevaux. Ce carnage ne fit qu'animer le Prince. Il s'élança avec fureur dans les escadrons des rebelles, & vengea les siens par des torrens de sang. Il eut bientôt dissipé tout ce qui s'opposoit à son passage. Arrivé aux batteries d'Oramgzeb, il les renversa & fit main-basse sur les canoniers Portugais. Oramg-

zeb chargea en vain à la tête de l'élite de sa Cavalerie. Il fut repoussé avec un grand carnage. Dara gagnoit toujours du terrain : Oramgzeb prit alors un parti digne de son courage. Il fit mettre aux pieds de son éléphant les chaînes qu'on a coutume d'attacher à ces animaux , lorsqu'on veut les contraindre de marcher à petits pas. Résolu d'attendre la mort ou la victoire , on dit , qu'après s'être ainsi privé des moyens de fuir , il leva les yeux & les mains au Ciel , dont il implora le secours à haute voix , & qu'il exhorta tous ceux qui combattoient à ses côtés , de donner , à son exemple , leur vie pour l'Alcoran , en faveur duquel il avoit seulement pris les armes. Le Ciel touché , à ce que prétendent les Ecrivains Musulmans , du péril d'un Prince si pieux , détourna l'orage qui grondoit sur sa tête. Dara , sans aucune apparence de raison , mais entraîné , disent-ils , par une force supérieure , abandonna le dessein de le tuer ou de le prendre , pour porter ailleurs ses coups.

La véritable cause de la retraite du Prince fut un nouveau trait de la perfidie de Calil-Cham , qui ayant appris que Dara , malgré tous les pièges qu'il lui avoit tendus , étoit prêt à terminer la

guerre par la plus éclatante victoire, lui envoya dire, pour lui faire quitter sa proie, que le sort des armes lui avoit été contraire dans l'endroit où il combattoit; que Mahamud, après avoir eu de grands avantages sur lui, voloit au secours de son pere, & qu'il se tint sur ses gardes, pour ne pas être enveloppé. Dara trompé, courut au devant du jeune Prince qui venoit lui arracher une victoire certaine. Il enfonça son escadron, & le mit en fuite, après un grand carnage.

Mais on ne combattoit pas ailleurs avec la même valeur, ni avec la même fortune. A la droite, Calil-Cham avoit, comme nous avons dit, cédé lâchement la victoire, sans combattre, à Mahamud; à la gauche, le fidèle & brave Ram-sing fit des efforts incroyables, qui furent d'abord suivis du plus grand succès. Il enfonça les escadrons de Moradbax, & parut bientôt aux yeux du Prince qu'il combattit d'homme à homme. Il perça l'Indien qui conduisoit l'éléphant, sur lequel étoit porté le Chef des rebelles. Moradbax, sans s'étonner, prit sa place, & conduisit d'une main son éléphant, tandis que de l'autre, il lançoit continuellement des traits au Raja qui

s'acharnoit sur lui, & qui l'avoit déjà blessé trois fois au visage. Par malheur pour le Roi Indien, les flèches lui manquèrent au fort de ce combat. Voyant donc qu'il ne pouvoit plus atteindre son ennemi, il saute de dessus son cheval, & court se jeter sous le ventre de l'éléphant, pour le percer ; mais l'excès de son courage lui coûta la vie. Moradbax attentif à tous ses mouvemens, le frappe d'un dard, & le renverse sur la poussière ; l'éléphant enleve alors le malheureux Indien avec sa trompe, lui bat la tête contre la terre, & lui arrache enfin la vie. A ce triste spectacle, au lieu de venger leur Roi, les Rageputes jettent un cri de douleur & s'enfuient.

Il n'y avoit plus que Dara qui combattît : ce Prince, abandonné des Rageputes, se vit bientôt sur les bras les trois Corps de l'armée ennemie ; (car Mahamud avoit déjà rallié le sien.) On l'attaqua de front & par ses flancs, mais il fit face à tout. Moradbax, le plus ardent des Généraux rebelles, fut repoussé, poursuivi & mis absolument en fuite : Mahamud eut le même sort. Orangzeb accablé cédoit aussi, & ne combattoit plus qu'en reculant. Dara avoit forcé par-tout la victoire à se dé-

darer pour lui , lorsque Calil-Cham , qui n'étoit revenu au combat que pour le perdre , mettant le comble à ses perfidies , s'approche de lui : *Seigneur* , lui dit-il , en le saluant du nom de vainqueur , *c'en est fait ; le Ciel se déclare en ta faveur , & le premier de tes exploits efface tous ceux de tes immortels aïeux : il ne s'agit plus , pour couronner la victoire , que de te saisir des Chefs des rebelles & de les enchaîner à ton char de triomphe : descends donc de dessus ton éléphant ; monte sur ce cheval & volons à la poursuite des vaincus , & qu'aucun n'échappe à nos coups.*

L'imprudent Dara reçut ce fatal conseil avec d'autant plus de joie , qu'il flattoit davantage sa vengeance. Il monte sur un excellent cheval Persan , s'élance parmi les ennemis & porte partout la terreur & la mort ; mais en même tems le bruit se répand dans l'une & l'autre armée , qu'il a été tué : ses soldats , dont il dirigeoit les mouvemens , de dessus son éléphant , par ses regards , par ses gestes & par ses actions , ne l'apercevant plus , ajoutent foi à la nouvelle. Ils se troublent , n'agissent que mollement , perdent enfin courage & se laissent arracher une victoire décisive.

Le Prince , témoin de la terreur , de la déroute & de la fuite , comprit enfin que Calil-Cham l'avoit trahi. *Qu'on poursuive le traître* , s'écria-t-il outré de douleur , & *qu'on le mette en pièces*. Mais il n'étoit plus tems ; & Calil-Cham s'étoit dérobé à sa vengeance , en se rangeant du côté des rebelles avec un gros escadron : ce renfort , joint à l'effroi de l'ennemi , rendit le courage à Oramgzeb & aux siens. Vaincu enfin , non par la valeur , mais par la trahison , l'infortuné Dara resta presque seul sur le champ de bataille. Il céda aux instantes prières de ses amis , & se sauva , après dix heures , d'un des plus cruels combats qui se soient jamais livrés en Asie. Oramgzeb auroit bien voulu rendre sa victoire complète par la mort ou la prise de son frère ; mais le Prince vaincu , quoique peu accompagné , se retira avec tant d'ordre & de fierté , qu'on n'osa le poursuivre : d'ailleurs , les rebelles étoient si épuisés & si affoiblis , qu'aucun n'avoit plus le courage & la force de combattre.

Le malheureux Sultan traversa presque seul ces mêmes plaines que , peu de jours auparavant , il avoit vues couvertes de ses troupes. Il arriva sur les neuf heures du soir , accablé de fatigues , aux portes d'Agra.

d'Agra. La honte d'aller montrer un Prince fugitif & vaincu à un pere infortuné, & la crainte d'être assiégé dans la Capitale, l'empêcherent d'entrer dans la Ville. Il ne s'arrêta qu'autant de tems qu'il lui en falloit, pour écrire à Cha-Jeham & à Begom-Saheb. Ses lettres étoient conçues en des termes si touchans; il déploroit ses malheurs avec tant de sensibilité; il peignoit avec tant de force l'ingratitude & la perfidie du traître qui lui avoit enlevé la victoire, qu'à la lecture de ces lettres, le Palais retentit de pleurs & de gémissemens: la disgrâce d'un fils adoré; les désastres de l'Empire, le sort dont il étoit menacé; attachoient au vieil Empereur les cris les plus douloureux: le serrail présentoit par-tout l'image du désespoir. Cha-Jeham, revenu à lui, écrivit à son fils les lettres les plus consolantes. Il lui envoya une partie de ses thrésors, & lui ordonna de diriger sa retraite à Dehly, pour y faire de nouvelles levées & recommencer la guerre.

Mais le Gouverneur de la Ville Impériale lui en refusa l'entrée. Data fut aussi sensible à ce trait de perfidie, qu'à la perte de la bataille. Il continua sa route vers les Provinces septentriona-

les. Le tableau de ses infortunes touchait les Peuples qui lui donnerent sur sa route les marques les plus éclatantes de compassion & de tendresse ; mais les Grands qu'il avoit humiliés par sa fierté & ses railleries, & dont alors il mendoit les secours, furent insensibles à ses malheurs ; enfin il arriva à Lahor avec environ sept ou huit cens chevaux qu'il avoit eu beaucoup de peine à rallier des débris de son armée. Là, il rassembla de nouvelles troupes & se prépara de nouveau à la guerre, qu'il ne désespéroit pas encore de terminer à son avantage, sur-tout avec le secours de Soliman-Chacu qui avoit sous ses ordres les plus belles troupes de l'Empire ; mais la fortune confondit ses desseins & ses espérances. Elle le conduisit de précipice en précipice, jusqu'à ce qu'enfin elle le livra indignement entre les mains sanguinaires d'un frere perfide.

Cependant Orangzeb tiroit de sa victoire les avantages les plus solides. Après la fuite de Dara, il entra le premier dans le camp des Impériaux ; abandonné & rempli de richesses immenses. L'hypocrisie, l'artifice, la dissimulation, qui avoient tant contribué à ses succès, il les employa alors, & depuis avec en-

core plus de fruit. Il réserva les tentes impériales & les plus riches dépouilles de l'ennemi à Moradbax, distribua l'or & l'argent aux soldats, & se retira ensuite avec ses confidens, dans le lieu le plus solitaire du camp où il resta quelques tems en prières; puis entrant dans la tente de Moradbax, la modestie sur le front & l'Alcoran à la main, il le salua du nom de vainqueur, & lui présenta Calil-Cham, par la trahison de qui il avoit vaincu.

C'est à la protection du Ciel, à la force de ton bras & à l'amitié de Calil-Cham, Seigneur, lui dit-il, que nous sommes redevables d'une victoire si éclatante. Dieu, par sa puissance, a sauvé sa loi, en répandant chez l'ennemi l'esprit de vertige & de terreur. Pour toi, Seigneur, tu as secondé les décrets du Ciel avec une valeur inouïe, en dissipant avec des troupes épuisées une armée formidable. Que Calil-Cham, qui a tant contribué à ta gloire, devienne ton ami & commande sous toi. Pour moi, je n'attends plus qu'une troisième victoire, pour aller accomplir mes destins dans la retraite & dans la pénitence. Là, je régnerai sur mes passions, tandis que tu feras régner dans toutes les Indes la véritable Religion & les vertus.

Le facile Moradbax reçut en effet Calil-Cham au nombre de ses amis , lui donna toute sa confiance & le premier rang à l'armée. Il ignoroit que c'étoit un traître dévoué à Oramgzeb, qu'on ne mettoit auprès de lui , que pour se rendre maître de ses secrets & le perdre comme il avoit perdu Dara. Cependant l'in-fatigable Oramgzeb passoit les jours & les nuits à écrire aux Vice-Rois , aux Généraux & aux Gouverneurs des Provinces , pour les instruire de la victoire qu'il venoit de remporter : ses lettres étoient remplies de promesses ou de menaces , selon le caractère des Officiers avec lesquels il négocioit : presque tous se déclarerent pour le parti couronné par la fortune.

Mais les Généraux , dont la désertion flatta le plus Oramgzeb , furent le Raja Jasing & Dalil-Cham , qui commandoient l'armée victorieuse du Bengale , sous Soliman-Chacu. Il leur avoit écrit, du champ même de bataille , qu'il venoit de remporter une victoire décisive ; que Dara fuyoit jusqu'aux extrémités de l'Empire ; & il finissoit par leur ordonner de mettre à mort le fils du Prince vaincu, ou de le lui amener dans son camp chargé de fers. Jasing ne pouvoit oublier

que Dara l'avoit autrefois traité de Musicien. Pour Dalil-Cham, c'étoit un Patane, léger, inconstant, avide de puissance & d'argent, & toujours prêt à se dévouer à celui qui l'acheteroit le plus cher. Ils reçurent donc les ordres du vainqueur, comme s'ils fussent émanés du Souverain légitime, & ils prirent toutes leurs mesures pour faire déclarer l'armée en sa faveur; mais ils n'osèrent tremper leurs mains dans le sang de Soliman-Chacu, ni même l'arrêter, soit qu'ils respectassent en lui le sang de Tamerlan, soit plutôt qu'ils appréhendassent d'être mis en pièces par l'armée qui révéroit les vertus & le courage du jeune Prince. Ils prirent donc le parti de l'aller trouver dans sa tente & de lui communiquer les ordres cruels qu'ils venoient de recevoir. A la nouvelle imprévue de la défaite & de la fuite de son pere, Soliman-Chacu parut accablé; mais on ne lui donna pas le tems de déplorer ses malheurs: les deux Généraux le presserent de se sauver. Le Prince, sans sonder les dispositions d'une armée, qui lui étoient favorables, partit en gémissant, la nuit même, suivi d'un petit nombre d'amis fideles, & se refugia dans les Etats du Raja de Sirinigar, qui ne s'étoit

pas encore laissé entraîner au torrent de la révolution ; mais il arriva presque seul & dépouillé de ses trésors. Les déser-teurs de la meilleure cause avoient poussé la lâcheté & la perfidie jusqu'à faire poursuivre le malheureux Prince, pour se saisir de son argent & de ses bagages qu'ils partagerent entr'eux.

Tandis que la trahison & l'artifice combattoient en faveur des rebelles & leur livroient les armées & les meilleures places de l'Empire, ils faisoient tous les jours par eux-mêmes de nouveaux progrès. Bientôt ils parurent à la vue de la Capitale, & vinrent camper à deux milles des jardins de l'Empereur. Orangzeb, qui ne pensoit plus qu'à attirer le vieil Empereur dans ses pièges, fit cesser tout acte d'hostilité & lui envoya son premier Eunuque, pour lui rendre ses devoirs. *Tes fils, Seigneur, lui dit l'Envoyé des Princes, n'ont point pris les armes contre leur Pere & leur Roi : la fausse nouvelle de ta mort & la tyrannie de leur aîné les avoient soulevés ; mais puisque tu vis, puisque le Ciel, sensible à leurs vœux, t'a rendu la santé, daigne permettre à deux fils victorieux d'apporter leurs lauriers à tes pieds & de venir recevoir tes ordres : c'est*

à toi maintenant à juger quelle différence tu dois mettre entre Dara vaincu, haï, pros crit , rejeté du Ciel & de la Terre , & des Princes couverts de gloire , protégés par l'Eternel , & qui , dans le sein du bonheur & de la victoire , ne respirent que l'honneur de t'obéir. Cha-Jeham reçut ce compliment avec quelque apparence de joie & de satisfaction. Il y répondit avec beaucoup de dignité , & en même tems avec la modération convenable à l'état présent de sa fortune. Assurez mes enfans , leur dit-il , de ma tendresse : leur désobéissance ne l'a pas encore éteinte : je serai toujours leur pere , pourvu qu'ils se conduisent avec le respect & la soumission qui me sont dûs. Qu'ils congédient donc leur armée & qu'ils viennent ici implorer la clémence d'un Roi qui seroit peut-être en droit de les punir.

Le dessein de Cha-Jeham étoit d'amuser Oramgzeb & de se sauver auprès de Dara , qu'il regrettoit de n'avoir pas suivi dans sa retraite. Ce n'est pas que ce Prince n'eût pu se défendre dans Agra , si les habitans de cette grande Ville eussent voulu le seconder ; mais ce Peuple lâche , accoutumé à la servitude , & très-indifférent sur le sort de

ses Maîtres , fit sentir à l'Empereur , qu'il ne vouloit pas souffrir les incommodités d'un siège , ni s'exposer aux suites funestes d'un événement malheureux. Il prit même bientôt le parti d'ouvrir les portes de la Ville , sans attendre le consentement de Cha-Jeham. Oramgzeb , devenu le maître d'Agra , pénétra bientôt les desseins de fuite de l'Empereur ; & il redoubla de soins & de vigilance , pour ne pas laisser échapper sa proie. Il défendit à tous les Citoyens , sous peine de mort , de sortir de la Ville , sans sa permission par écrit. Il disposa de nombreux Corps de garde au-dehors & au-dedans de la Ville ; enfin plusieurs détachemens de Cavalerie parcouroient perpétuellement la campagne. Cha-Jeham s'aperçut bientôt qu'il étoit bloqué de toutes parts , & qu'il ne pouvoit manquer de tomber entre les mains des rebelles. Ce Prince désespéré crut qu'il ne lui restoit plus d'autre ressource que d'attirer ses deux fils dans le Palais & de les y faire poignarder. Il les invita donc avec instance de venir le trouver , pour terminer leurs différends dans une entrevue. Pour toute réponse , on forma le siège du Palais dans les règles. Moradbax se chargea de l'atta-

quer du côté de la campagne, tandis que Mahamud dispoſoit tout pour donner l'afſaut du côté de la Ville. Oramgzeb ſe retira dans le camp, ſous prétexte d'une maladie, mais en effet pour rejeter l'odieux d'un pareil attentat ſur Moradbax.

L'Empereur apperçut bientôt du haut de ſon Palais les mouvemens de l'ennemi & les préparatifs de l'afſaut. Cet appareil, loin de l'effrayer, ſembla lui rendre le courage & l'activité dont il avoit donné des preuves ſi éclatantes dans ſa jeunefſe. Lui-même diſpoſa ſon artillerie ſur les murailles, & fit le plus grand feu ſur la Ville & le Camp des ennemis; mais le canon n'abbattit que quelques maiſons. Bientôt l'impétueux Moradbax le fit taire par un feu ſupérieur. Il avoit déjà fait ſes approches juſqu'aux pieds du mur. Le Palais alloit être réduit en poudre, & l'infortuné Cha-Jeham enſeveli ſous ſes ruines avec ſes femmes & ſes thréſors, lorsqu'Oramgzeb, craignant de perdre tant de richesses, lui envoya un Seigneur de diſtinction avec ordre de lui dire que c'étoit malgré lui, qu'on en agiſſoit ainſi à ſon égard; qu'il le conjuroit de recevoir la viſite & les reſpects de

son fils Mahamud , en attendant que la fanté lui permît de paroître à son tour devant lui.

Cha-Jeham , touché de la douleur & des cris de ses femmes , qui embrassoient ses genoux , pour le conjurer de veiller à son salut & à celui de tous les malheureux renfermés avec lui , consentit à recevoir son petit-fils , & fit préparer des présens d'une valeur inestimable , pour l'adoucir ; & en même tems il se couvrit de ses habits les plus magnifiques ; & fut s'asseoir sur son trône d'or où il attendit les ordres du vainqueur. Mahamud , suivi d'un gros d'Officiers , se présenta bientôt aux portes du Palais. Il arrêta & désarma les Corps de garde , & s'avança dans la chambre de l'Empereur , en faisant passer indistinctement au fil de l'épée tout ce qui s'offre à sa vue , Soldats , Officiers , Femmes , Esclaves & Eunuques ; enfin , les mains teintes de sang , il paroît à la vue de l'Empereur , son aïeul. *Ta vieillesse , lui dit-il , te rend incapable de régner : nous ne t'envions point la lumière du jour : termine ta longue carrière au milieu de tes femmes & dans ces jardins que tu as plantés avec de si grands frais ; mais descends d'un trône que tu desho-*

notes depuis tant d'années ? A ces mots, des cris lamentables , mêlés de menaces & d'imprécations , se firent entendre de la part des témoins d'une scène si barbare , qui oublioient leur propre danger ; à la vue de celui de l'Empereur ; mais le féroce Mahamud parut insensible. Il fit arracher de force son aïeul de dessus le trône , & le conduisit évanoui & mourant dans l'appartement des jardins , hors de l'enceinte de la forteresse.

Déthroné par des mains parricides , prisonnier , dans le sein de l'infortune & de l'accablement , Cha-Jeham ne respiroit que la rage & la vengeance. Il fait inviter le jeune Mahamud , dont il venoit de recevoir des affronts si sanglans , à l'aller trouver ; & du plus loin qu'il l'apperçoit , il court se jeter à ses pieds & lui adresse ces paroles où sont peints toute la fierté & le ressentiment d'un Pere & d'un Roi outragé : « Mon » fils , tu me parois plus digne de l'Em- » pire que les enfans ingrats qui m'en » dépouillent. Agra est soumise à ton » pouvoir : ton courage t'a donné des » amis & des partisans. Je te pardonne » les indignités qu'on t'a forcé de com- » mettre à mon égard : je fais plus , j'ab- » dique la couronne en ta faveur : ose

» la saisir , & venge - moi d'un tyran
» qui , après avoir déthrôné son pere ,
» réserve peut-être à son fils un sort plus
» funeste ? » Une proposition si sédui-
sante éblouit le jeune Prince , qui resta
quelques instans sans répondre ; mais
venant à considérer que l'armée étoit dé-
vouée à Orangzeb , & que ce seroit
courir à une mort certaine , que de ré-
pondre aux vœux de Cha-Jeham , il
méprisa l'offre du vieillard ; & pour
effacer les soupçons que quelques mo-
mens d'incertitude auroient pu donner
aux Officiers de sa suite , il maltraita
son malheureux aïeul , & l'obligea à lui
remettre les clefs de la chambre du
trésor.

Cependant les procédés barbares &
l'impiété des deux freres , répandus dans
toute la Ville , la remplirent de tristesse
& d'horreur. On gémissoit sur le sort de
toutes ces malheureuses victimes que
Mahamud avoit sacrifiées sans nécessité,
lors de sa premiere entrée dans le Palais.
Le sort de Cha-Jeham , traité sur le
bord du tombeau en criminel , & ren-
fermé dans une obscure prison , arrachoit
des larmes : on éclatoit par-tout en im-
précations & en menaces , sur-tout con-
tre Orangzeb , dont on ne pouvoit

accorder la modestie & la piété avec les horribles attentats dont il se rendoit coupable de jour en jour ; enfin on étoit prêt à se soulever , lorsqu'Orangzeb , pour faire taire tous ces bruits si injurieux à sa gloire , & sur-tout pour arrêter les suites d'un déchaînement qu'il regardoit comme redoutable , supposa une lettre de l'Empereur déthroné à Dara , par laquelle il l'invitoit à s'approcher d'Agra ; qu'il abandonnoit à son ressentiment cette Ville peu affectionnée à ses Rois , mais qu'il lui feroit un présent encore plus agréable , en lui livrant les têtes d'Orangzeb & de Moradbax , qui venoient de lui promettre un visite , & que déjà il avoit pris des mesures infaillibles , pour leur faire expier , en leur arrachant la vie , tous les crimes dont ils s'étoient souillés. Cette lettre , dont la fausseté étoit évidente , répandue dans le Public par les Moullahs & les Faquirs toujours dévoués aux Chefs des rebelles , fit l'effet qu'en avoit espéré Orangzeb ; & le Peuple , toujours léger & inconstant , loua la sagesse du fils & applaudit à la prison du pere.

Les Princes profiterent de ce retour du Peuple , pour partager entr'eux les Thrésors , les Provinces & les Armées

de l'Empire. Un pareil partage , si opposé au prétendu désintéressement d'Orangzeb , qui souvent avoit déclaré qu'il ne cherchoit dans la guerre & la victoire , que le salut des Musulmans , auroit dû ouvrir les yeux à Moradbax ; mais ce Prince , ébloui par les soumissions & l'éloquence d'un frere qui lui promettoit chaque jour de le faire couronner incessamment , les tint toujours fermés sur le bord du précipice. Il n'étoit occupé que du soin de terminer la guerre contre Dara ; & déjà , lui & Orangzeb avoient ordonné à l'armée de se tenir prête à le poursuivre jusqu'aux extrémités des Indes. Les deux armées sortirent d'Agra & prirent la route de Dehly , en suivant les rives de la Gemna. Après quelques jours de marche , on s'arrêta à une Bourgade appelée Matara , & située dans le Pays le plus agréable & le plus fertile des Indes. Près de ce village , s'élève une Mosquée magnifique , bâtie par les premiers Rois Mogols. *C'est ici , dit Orangzeb à Moradbax , c'est auprès de ce monument sacré de la piété de nos ancêtres , que tu dois enfin recueillir les fruits de la victoire. Ici tu recevras des mains du Chef de la Religion le turban & le sabre impérial ,*

& la puissance de vie & de mort sur tout ce qui respire aux Indes. Pour moi, je ne me réserve que la gloire de l'attacher.

Le jour du couronnement fut fixé au quinze Juin ; & on choisit, pour le lieu de la cérémonie, la plaine qui sert comme de place à la Mosquée. 1656.

Une longue rangée de tentes couvertes de brocard d'or formoit au milieu de la plaine une enceinte, sur laquelle on avoit élevé de magnifiques toiles peintes, soutenues par de gros cordons de soie, au moyen desquelles l'assemblée devoit être à couvert des ardeurs du soleil. La veille de ce jour, si désiré par l'ambitieux Moradbax, Orangzeb feignit une légère maladie & invita son frere à le venir trouver, pour consulter ensemble les Astrologues & prendre ce qu'on appelle aux Indes le Sahet, c'est-à-dire, pour sçavoir si le jour du couronnement seroit un jour heureux. Il n'est pas inutile d'observer que les Rois & les Grands n'entreprennent jamais rien en Orient, sans consulter les Astrologues, auxquels ils témoignent la plus grande confiance & qu'ils combent de bienfaits. Ces imposteurs prétendent lire l'avenir dans les cieux & dans certains livres qu'ils feuilletent avec

beaucoup de mystere , en faisant de grands calculs ; & c'est cette derniere opération , pour laquelle les Indiens & les Musulmans ont un respect égal, qu'on appelle le Sahet.

Moradbax reçut avec joie l'invitation de son frere. En vain Cha-Abas tâcha de lui inspirer de la défiance : « Ne » t'apperçois-tu pas , Seigneur , lui disoit » le fidele Eunuque , que tandis que ton » armée , occupée de danses & de festins , » oublie dans le sein de la débauche l'ordre & la discipline militaire , Orangzeb contient la fienne dans le silence ? » Ton camp retentit du bruit des concerts & des cris de joie , & ton frere » prend dans le sien des précautions extraordinaires : ses soldats font une garde exacte. Il assemble de fréquens » conseils. Malgré sa dissimulation , est-il possible de ne pas voir qu'il s'occupe » profondément de quelque grand dessein ? N'en doute point , Seigneur , » les prétendus préparatifs pour ton couronnement ne sont que des pièges , » pour te perdre.

Mais Moradbax , enyvré de sa grandeur prochaine, rejetta un conseil si sage. Il sortit de sa tente, suivi d'un petit nombre de Généraux & de Cha-Abas , qui,

malgré ses pressentimens , ne put jamais prendre sur lui d'abandonner son Maître dans des circonstances si critiques. A peine le Sultan eut-il passé une petite rivière qui séparoit les deux camps , qu'il rencontra Ebraïm-Cham , un des premiers Généraux d'Oramgzeb. Ce Tartare , touché du malheur dans lequel alloit se précipiter un Prince généralement aimé des troupes par son courage & sa générosité , lui arrêta son cheval par la bride : *Où vas-tu , Seigneur* , lui dit-il d'un ton triste & pénétré ? *Quel astre fatal te conduit chez Oramgzeb. Je cours au trône* , lui répondit Moradbax ; *chaque pas que je fais m'y mène , & c'est demain que je dois recevoir les marques de la dignité impériale des mains d'Oramgzeb même.* Ebraïm , à ces mots qui manifestoient si bien la crédulité & la prévention du Prince , lâcha les brides du cheval & se retira baigné de larmes. Le compliment que fit quelque tems après le Casi à l'aveugle Moradbax , auroit dû achever de lui ouvrir les yeux : *Ton entrée est heureuse , Seigneur* , lui dit-il ; *plaise au Ciel que la sortie y réponde.* Moradbax parut alors inquiet & effrayé ; mais la vue d'Oramgzeb , qui , malgré son indisposition , ve-

noit au-devant de lui avec les principaux Chefs de son armée, l'empêcha de répondre au Cafî. Les respects & les soumissions du prétendu Faquir, qui, du plus loin qu'il l'apperçut, se prosterna par terre, le rassurerent : jamais entrevue ne fut plus tendre. Oramgzeb, qui vouloit soutenir son personnage jusqu'au bout, ne se montra jamais si attentif. Il prit Moradbax par la main, le conduisit dans une tente superbe & le plaça sur un trône, auprès duquel il s'assit dans un siège plus bas. Il n'étoit occupé qu'à chasser les mouches qui l'incommodoient & à lui essuyer la sueur qui couloit de son visage. Il n'y eut point de caresses, de démonstrations, de zèle & de tendresse qu'il n'employât, pour endormir sa victime au bord du précipice. Pendant que Moradbax, dans l'ivresse de la joie & de l'espérance, se reposoit entre les bras du crime & de la perfidie, on lui préparoit un bain d'eau-rose & un festin superbe. Les deux freres s'assirent seuls à une même table ; & afin de signaler davantage un jour si brillant, l'austere Oramgzeb fit servir, pour la première fois de sa vie, du vin. Moradbax en but avec excès & s'enivra bientôt. Il s'endormit profondé-

ment : son Eunuque , qui seul étoit resté auprès de lui , le transféra de la table à une tente voisine , pour le faire reposer plus commodément , & s'assit aux pieds de son lit. Inquiet , agité , l'esprit rempli des plus noirs pressentimens , le fidele Eunuque ne put fermer l'œil. Bientôt il apperçoit Oramgzeb qui entre dans la tente avec un de ses petits - fils , âgé de cinq ou six ans. Le Prince lui fit signe de la main de se taire , comme s'il eût eu envie de faire quelque malice au Prince endormi. Il s'approcha ensuite du lit & promit à son petit - fils quelques bijoux , s'il pouvoit enlever le sabre & le poignard du Prince , sans l'éveiller. Le jeune enfant fit le coup avec adresse & porta les armes de son oncle dans une tente voisine. A l'instant , six soldats de la garde d'Oramgzeb , forts & vigoureux , entrent avec des chaînes d'argent & éveillent Moradbax par leurs mouvemens. Le Prince confondu cherche en vain son sabre , & ne le trouvant point , pousse un cri de douleur : *Qu'on le saisisse* , crioit l'hypocrite Oramgzeb , *qu'on l'enchaîne , cet infracteur de la loi , qui s'est rendu indigne du trône par son intempérance.* Moradbax , lui lançant un regard de mépris & d'in-

dignation , ne lui répondit que ces mots : *Sont-ce donc là les sermens que tu m'as faits sur l'Alcoran.* Oramgzeb lui mit la main sur la bouche , pour l'empêcher de continuer ; & en même tems on le transporte sur un éléphant qui l'attendoit à la porte & on le conduit dans la forteresse de Goualéor , tandis qu'on faisoit prendre à son Eunüque le chemin de la Citadelle d'Agra. Les mesures d'Oramgzeb avoient été concertées avec tant d'art ; elles furent conduites avec tant de secret , que personne dans les deux camps ne se douta de la catastrophe de Moradbax. La fête dura toute la nuit : les tentes restèrent éclairées : les concerts & les feux d'artifice se firent entendre de toutes parts : les Officiers & les Soldats mêlés ensemble , poussèrent la débauche jusqu'au lendemain à la pointe du jour , que conformément à l'ordre donné , ils s'assemblerent dans l'enceinte préparée pour le triomphe de Moradbax : aucun d'eux n'étoit armé , excepté quelques escadrons d'Oramgzeb , composés de l'élite de ses troupes , qui envelopperent sans affectation l'enceinte. Les soldats de Moradbax , uniquement occupés de l'éclat de la cérémonie , attendoient avec impa-

nièce que leur Général parût, pour le proclamer Empereur. Mais quelle fut leur confusion, lorsqu'au lieu de Moradbax, ils virent Orangzeb s'avancer dans toute la pompe de la souveraine puissance, & monter sur le trône destiné à son malheureux frere ! Mille voix se font entendre dans les airs ; on crie par-tout : *Vive le pieux, vive le grand Empereur Orangzeb.* Les soldats de Moradbax portent par-tout leurs regards ; & se voyant investis, ils suivent l'exemple de leurs Généraux, qui, séduits par l'or d'Orangzeb, ou effrayés de l'appareil de sa puissance, s'étoient jettés à ses pieds. De plus de quarante mille hommes qui se faisoient gloire d'être attachés à la fortune & à la personne de Moradbax, il n'y en eut pas un seul qui osât élever la voix en faveur du Prince opprimé, & même demander ce qu'il étoit devenu. C'est ainsi que l'intrigue, l'artifice & le crime, conduisirent au trône le prétendu Faquir, qui n'aspiroit qu'à mourir en paix aux pieds du tombeau de Mahomet.

Mais il devoit encore essuyer des traverses & être exposé à de grands dangers, avant que de jouir paisiblement du fruit de ses attentats. Dara vivoit en-

core : l'infortune avoit corrigé les défauts de ce Prince ; & les Peuples , charmés de son courage , de ses vertus & de ses talens , tournoient insensiblement leurs vœux & leurs regards vers lui. Déjà il avoit rassemblé à Lahor une armée de quarante mille hommes. Il attendoit de jour en jour de nouvelles troupes. Il est vrai qu'il manquoit d'habiles Généraux ; mais l'expérience qu'il avoit acquise dans sa première campagne , son application , ses lumières , son activité , le mettoient en état de conduire lui-même son armée avec succès. Peut-être qu'avec le secours qu'il espéroit d'une foule de François , d'Anglois , de Hollandois & de Portugais qu'il avoit attirés à son service , en leur promettant de les élever à la dignité d'Omrhas , il auroit pu balancer la destinée de son frère : peut-être que s'il n'avoit fallu que combattre & vaincre , Dara auroit régné ; mais il falloit résister à la perfidie & à la trahison , armes impies & cruelles , qui furent toujours victorieuses entre les mains d'Orangzeb. Dara manquoit d'adresse pour déconcerter la politique sombre & ténébreuse de son rival. Il apprit bientôt , qu'après s'être enrichi de la dépouille de Moradbax &

s'être fortifié des troupes de ce malheureux Prince, Orangzeb marchoit à lui à grandes journées. Quoique Dara ne se trouvât pas encore en état de tenir la campagne devant des troupes supérieures par le nombre & la victoire, il refusa de suivre le conseil de ceux qui vouloient lui persuader de se retirer dans les Provinces plus éloignées. Il résolut de conserver le Royaume de Lahor & d'en faire le théâtre de la guerre, en attendant que quelque nouvel événement forçât Orangzeb à se retirer. Il fortifia donc la rivière de Béar d'un nombreux Corps de Cavalerie, sous les ordres de Daüt-Cham, homme brave & fidele. Orangzeb se présenta pour forcer le passage; mais la contenance fiere de l'ennemi lui en imposa. Craignant de perdre la meilleure partie de son armée dans une action où il auroit à combattre les plus grands obstacles, il fit offrir à Daüt-Cham des sommes immenses, pour l'attirer à son parti: le Général demeura inébranlable dans son devoir. Orangzeb prit alors le parti de le rendre suspect à Dara. Il fit parvenir jusques dans Lahor des lettres qui paroissoient être écrites de la main de Daüt-Cham, & dans lesquelles

cet Omrha promettoit à Orangzeb de lui laisser les passages libres, moyennant une grosse somme. Dara, dont le caractère naturel étoit la franchise, l'ouverture & la magnanimité, étoit devenu, depuis ses malheurs, défiant, soupçonneux. La perfidie de quelques méchants auxquels il avoit donné sa confiance, l'avoit rendu injuste à l'égard de tous les hommes : ainsi, sans approfondir l'affaire, il ajoûta malheureusement foi à la lettre supposée, & retira le fidele Daüt-Cham d'un poste d'où il tenoit en échec toutes les forces des ennemis. Celui qu'il chargea de la défense du Béar, en la place de Daüt-Cham, disgracié & chassé, laissa le passage libre à l'ennemi, par lâcheté ou par trahison. Orangzeb s'approcha bientôt de Lahor, répandant sur sa route la terreur & le ravage. A cette nouvelle imprévue, l'armée de Dara se dissipe & abandonne son malheureux Chef : la défection fut si générale, qu'il ne resta pas six cens hommes à Dara. Ce Prince ne pensa alors lui-même qu'à se sauver en Perse ; mais à peine eut-il fait quelques jours de marche, qu'il apprend que les Gouverneurs de Multan, & de Cabul, Provinces qu'il devoit traverser dans sa retraite

retraite , avoient promis à Orangzeb de le lui livrer vif ou mort. Accablé , trahi de toutes parts , l'infortuné Sultan ne ſçavoit à quoi ſe réſoudre ; il erroit çà & là dans les déferts , manquant d'eau & de vivres & ayant tous les jours la douleur de voir périr les compagnons de ſa fuite & de ſa miſere. Dans cette extrémité déplorable , la fortune fit briller à ſes yeux quelques rayons d'eſpérance & de ſalut. Un Eunuque , Gouverneur de la fortereſſe de Bakar , ſituée ſur le fleuve de Syndi , touché des malheurs de l'héritier de l'Empire , lui envoya offrir un aſyle dans ſa place. Dara ſe mit ſur le champ en route & gagna Bakar où il ſe reposa quelques jours ; mais la crainte d'y être aſſiégé par ſon frere lui fit bientôt quitter cet aſyle. Il partit avec ſes femmes & ſes enfans , gagna le fleuve Indus qu'il descendit , & arriva enfin , après une longue marche & des fatigues incroyables , dans le Royaume de Guzurate où il ſe tint caché , en attendant l'occafion de ſe ſauver par mer à Ormus ; mais les différens événemens qui ſurvinrent dans le ſein de l'Empire , & les marques éclatantes de tendreſſe qu'il reçut de la part des Peuples de cette Province , lorsqu'il ſe fut fait

connoître, lui inspirerent d'autres desseins. Il tenta de nouveau le sort des armes. & vint à bout de rassembler des troupes assez nombreuses, pour faire encore trembler son rival.

Cependant le Gouverneur de Bakar, à qui Dara devoit son salut, se préparoit à arrêter le vainqueur. Orangzeb, qui suivoit par-tout les traces du fugitif Dara, étoit déjà arrivé dans le Mubtan. Indigné de la résolution de l'Eunuque qui l'arrêtoit au milieu de sa course, il dispofoit tout pour le siège de la forteresse de Bakar, lorsqu'un événement imprévu, & qui eut les plus grandes suites, le força d'abandonner son entreprise, pour retourner promptement à Agra.

Sujah, qui de tous les fils de Chah Jeham avoit levé le premier l'étendard de la révolte, s'étoit enfui, comme nous avons dit, dans le Bengale, après avoir été vaincu par Soliman-Chacu. La défection de l'armée victorieuse, qui s'étoit lâchement livrée à Orangzeb, & la retraite de Soliman l'avoient laissé respirer. Ce Prince, actif & infatigable, eut bientôt rassemblé une armée, à la tête de laquelle il s'avança vers Agra, non plus dans le dessein, à ce qu'il

publioit , de se saisir du trône , mais pour délivrer son pere & son frere Moradbax de la prison où les retenoit l'usurpateur. Les circonstances favorisoient Sujah : l'armée qu'on avoit envoyée à sa poursuite , affoiblie par les détachemens & les maladies , n'étoit pas en état de lui résister. Orangzeb étoit occupé avec ses principales forces aux extrémités de l'Indostan. Les Rajas Indiens , qui ne voyoient qu'avec douleur le zèle de l'usurpateur pour l'Alcoran , redoutoient en lui un tyran & un persécuteur : les amis secrets de Cha-Jeham , de Dara , de Moradbax , étoient prêts à s'élever contre l'auteur des désastres de la Maison Impériale ; enfin la couronne paroissoit chancelante sur la tête d'Orangzeb. A la nouvelle des progrès d'un ennemi qu'il croyoit accablé , Orangzeb se trouva dans la plus étrange perplexité. Il étoit également de son intérêt de prévenir Sujah & de ne pas laisser échapper Dara , dont le courage & les ressources lui paroissoient redoutables ; mais bientôt il se détermina au parti le plus sage. Il partagea sa nombreuse armée en deux Corps , dont le plus considérable s'arrêta devant la forteresse de Bakar , avec ordre au Général , à qui il en confia le

commandement, de presser le siège avec vigueur & ensuite de poursuivre Dara, jusqu'à ce qu'il l'eût pris ou chassé des Indes. Pour lui, il partit avec l'autre Corps qui ne consistoit qu'en Cavalerie, pour combattre Sujah, & il marcha jour & nuit.

Mais le plus grand danger qu'il eût encore couru dans cette guerre, l'attendoit sur sa route. Le Raja Jasing, qui lui avoit livré l'armée du Bengale, plutôt par un sentiment de crainte & de terreur, que par un mouvement d'amitié, s'avançoit sur le même chemin avec dix mille Rageputes qu'Orangzeb lui avoit ordonné de lui amener. Surpris d'apprendre qu'Orangzeb retournoit à Agra peu accompagné, parce qu'il avoit pris les devants avec ses seuls Gardes, il crut qu'il avoit été vaincu & qu'à son tour il fuyoit. L'idée de la défaite de l'usurpateur lui inspira d'autres sentimens que ceux de le joindre & de le servir. Il résolut de fondre sur lui & de le massacrer, & ensuite de se rendre à Agra, pour tirer Cha-Jeham de sa prison & lui rendre la couronne. Orangzeb, qui croyoit le Raja à Dehly, tomba dans le camp de ce Prince, sans s'en appercevoir, & n'ayant que dix ou douze

hommes avec lui. A la vue des Ragesputes sous les armes avec une contenance fière & menaçante, Oramgzeb pénétra les desseins du Raja ; mais le danger ne le troubla point, & il s'en tira avec beaucoup de présence d'esprit. Après avoir traversé le camp des Indiens, sans donner aucune marque de frayeur & de surprise, il arrive à l'endroit où l'attendoit le Raja accompagné de l'élite de ses troupes, & persuadé que l'Indien ne se portoit contre lui à une résolution si hardie, que parce qu'il le croyoit battu : *Prince*, lui dit-il en l'abordant & en lui jettant au col un collier de perles magnifique, *notre ennemi commun est en déroute : Dara s'enfuit dans le Royaume de Guzurate, pour éviter la mort. Je n'ai cessé de poursuivre un malheureux qui n'est plus digne de ma colere, que pour aller punir un autre rebelle. Sujah, déjà vaincu par ta valeur, ose m'attaquer aujourd'hui ; tandis que je vais le faire repentir de son audace, toi, prends le chemin de Lahor avec tes braves soldats ; je remets en tes mains mon autorité dans ce Royaume.* Ce discours prononcé en Roi retint le bras du Raja. Il s'inclina devant Oramgzeb, lui rendit grâces & partit. C'est
O iij.

ainsi qu'en moins de quelques heures, l'Indien passa deux fois d'une extrémité à l'autre ; étrange effet de la légèreté qui désigne le caractère de sa Nation. Peut-être aussi que l'opinion qu'il alloit rendre à Dara, son ennemi personnel, le plus signalé service, en sacrifiant l'usurpateur, ne contribua pas peu à lui inspirer d'autres sentimens.

Quoi qu'il en soit, Orangzeb arriva en sûreté à Agra : sa présence dissipa les partis qui se formoient en faveur du malheureux Cha-Jeham, & bientôt il fut en état de marcher avec l'armée qui étoit restée auprès de la Capitale sous les ordres de son fils Mahamud. Sujah, qui étoit à Elabas, ayant appris qu'Orangzeb accouroit à grandes journées avec des forces supérieures, dans le dessein de l'accabler, prit le parti de se retrancher dans un poste admirable, environné de montagnes & de forêts, & situé sur un vaste étang. On ne pouvoit venir à lui que par une longue plaine dénuée d'eau, d'arbres & de prairies. Il espéroit qu'Orangzeb se consumerait en efforts impuissans, pour le forcer dans son camp, & qu'il ruinerait son armée, soit en combattant, soit en ne combattant pas, par les difficultés de trou-

vet des vivres & de l'eau. Orangzeb mit en vain en usage toutes sortes de ruses pour attirer son frere à une bataille. Sujah resta immobile dans son retranchement. Orangzeb tenta alors les voies de la perfidie ; mais il ne trouva point de traîtres dans l'armée du Vice-Roi de Bengale , tant celui-ci avoit bien su choisir ses amis & ses Officiers : cependant la disette de fourrages , de vivres & sur-tout d'eau dans les plus grandes chaleurs de l'été , réduisirent Orangzeb à de fâcheuses extrémités. Il fut obligé de faire venir de l'eau du Gange éloigné de plus de six lieues de son camp , avec des incommodités incroyables ; ce qui n'empêcha pas les maladies de se répandre dans l'armée. A ce fléau se joignit celui de la désertion : la confiance & le courage s'anéantissoient dans l'ame d'Orangzeb : il se voyoit à la veille de la perte.

Mais la fortune ne cessa jamais de combattre pour lui. Jemla, ce fameux Emir qui avoit été le premier auteur de la grandeur d'Orangzeb, en lui livrant l'armée du Visapour, fut son libérateur. Nous l'avons laissé dans la prison d'Orangabab, où il s'étoit fait enfermer lui-même, pour tromper plus

sûrement la Cotir sur sa connivence secrète avec Orangzeb. Dès qu'il eut appris que son ami étoit devenu maître d'Agra & de Cha-Jeham par ses victoires, & que ses femmes & ses enfans étoient en sûreté, il sortit de sa prétendue prison & rassembla une armée, à la tête de laquelle il vint joindre Orangzeb. On ne sçauroit croire avec quelle joie il fut reçu du Prince & de toute l'armée : la seule personne de ce grand homme valoit une armée dans les circonstances. En effet, ayant reconnu combien la position d'Orangzeb étoit désavantageuse & que les troupes qu'il avoit amenées ne pourroient qu'affaiblir l'armée, pour peu qu'elle restât dans le même camp, il donna un conseil digne de la supériorité de son génie. On publia par ordre du Sultan dans le camp, qu'on eût à se tenir prêt le lendemain pour décamper, & en même tems on fit prendre la route d'Agra aux bagages & à quelques pièces d'artillerie. Sujah ne manqua pas d'être informé par ses espions des mouvemens de l'ennemi ; & pour s'en assurer encore davantage, il envoya ses coureurs à la découverte. Ils lui apprirent, à leur retour, que le chemin d'Agra étoit rempli de

troupes & de bagages, & que l'ennemi paroïssoit fuir avec beaucoup de désordre. Tout vif & emporté qu'étoit Sujah, il se contint pourtant & remit au lendemain le soin de poursuivre son frere. Dès le point du jour, il envoya quelque Cavalerie pour escarmoucher & arrêter l'ennemi; mais elle fut reçue avec courage & repoussée. Sujah sortit alors de son camp avec toute son armée, pour la soutenir, & cette faute fut irréparable. En effet, Orangzebi parut bientôt avec la sienne qui défila du camp qu'on avoit cru abandonné; car la prétendue retraite qu'il avoit ordonnée la veille, n'avoit été qu'une feinte pour attirer l'ennemi hors de son camp & le combattre en rase campagne. A l'aspect de cette armée, Sujah s'aperçut de son erreur. Il fut étonné, mais il ne perdit point courage. Il s'occupa à ranger ses troupes & à prendre tous les avantages que la situation des lieux pouvoit lui permettre. On fut long-tems sans combattre; car les Mogols se portent rarement à des attaques brusques & impétueuses. Ils veulent avoir le tems de se reconnoître, lorsqu'ils sont en présence; mais enfin, lorsqu'ils sont une fois engagés dans une action, ils combattent avec

plus de valeur que leur contenance n'en sembloit promettre.

Jacout-sing, ce Raja qui avoit été vaincu par Orangzeb & Moradbax, avoit rallié ses troupes & s'étoit mis en marche avec un gros Corps de Cavalerie, sans trop sçavoir quel parti il embrasseroit. Arrivé près du champ où étoient rangées les armées, il apprend que les bagages d'Orangzeb étoient en route avec une médiocre escorte : la vue du butin le déterminà. Il tombe sur l'escorte, enlève le trésor & porte la terreur dans l'armée de l'usurpateur.

A la vue de ces mouvemens, Sujah crut qu'il étoit tems d'engager la bataille. On s'ébranle de part & d'autre : les deux freres, montés chacun sur un éléphant, se joignent, s'acharnent l'un contre l'autre & épuisent tous leurs traits. Le conducteur de l'éléphant d'Orangzeb tombe mort, ce Prince le conduit d'une main & continue de combattre de l'autre. Sujah encouragé, presse son ennemi, le pousse & le poursuit. L'éléphant épouvanté recule. Orangzeb, effrayé de l'image de la mort présente à ses yeux, met un pied hors de son siège, pour se jeter à terre. Jemla, qui combattoit à ses côtés, s'aperçut de

son dessein. Ne doutant point que sa fuite ne livrât la victoire à Sujah, il lui cria : *Oramzeb, souviens-toi de tes victoires ; c'est ici qu'il faut vaincre ou mourir.* A ces mots, il se jeta brusquement au devant de l'ennemi qu'il arrêta, pour donner le tems à Oramzeb de se remettre. Cependant l'impétueux Sujah renversoît tous les obstacles qu'on lui opposoit. Déjà il avoit gagné beaucoup de terrain ; déjà il voyoit l'armée ennemie plier de toutes parts, lorsque son éléphant qu'il pouffoit avec plus de courage que de prudence, tomba pesamment dans une large fosse, dont la surface n'étoit couverte que de branches entrelacées & d'un peu de sable, piège que l'adroît Oramzeb avoit préparé pour y attirer son frere, en cas qu'il prit l'avantage sur lui. Il ne fut pas possible à Sujah de dégager son éléphant. Il se vit donc obligé de prendre le même parti qui avoit coûté la victoire à Dara dans la dernière bataille & de combattre à cheval. Mais dès que ses troupes ne l'apperçurent plus, elles le crurent mort : la crainte & la frayeur s'emparèrent du Corps qui combattoit auprès de Sujah & se communiquent à toute l'armée qui fuit & abandonne une

victoire certaine. Le malheureux Sujah, entraîné par les fuyards qu'il s'efforçoit de rallier, eut beaucoup de peine à se sauver à Elabas.

Cependant la nouvelle de la défaite d'Orangzeb étoit déjà répandue à Agra : quelques soldats qui l'avoient vu fuir devant son frere & prêt à tomber de dessus son éléphant, avoient semé le bruit dans leur fuite, que tout étoit perdu. Jacontsing, qui s'étoit déjà saisi du bagage d'Orangzeb, ajoûta foi à ce bruit ; & au lieu de contribuer à la destruction entière de l'usurpateur, il se hâta de venir à Agra, pour briser les fers de Cha-Jeham & empêcher que Sujah, dont il n'étoit guères moins l'ennemi que d'Orangzeb, ne se fît de la couronne ; mais le butin dont il étoit chargé, l'empêcha de faire toute la diligence possible, & il fut prévenu par l'infatigable Orangzeb qui, sentant combien la fausse nouvelle de son désastre pouvoit lui être funeste, partit la nuit même du combat pour Agra avec une partie de l'armée victorieuse. Après avoir donné ordre à Jemla de poursuivre le vaincu sans relâche, pour exciter son courage, il lui accorda la Vice-Royauté de Bengale, dépouille du vaincu. La

présence d'Oramgzeb à Agra fit évanouir les espérances des amis de Chaham. Le Raja Jacont-sing s'enfuit dans ses Etats, honteux & désespéré de s'être laissé prévenir.

Sujah ne pouvant tenir dans Elabas contre les troupes victorieuses que Jemla employoit contre lui, abandonna son asyle & se réfugia sur le Gange, de place en place, toujours vivement poursuivi; enfin, après de longues courses, il gagna un poste inaccessible dans le Bengale où il recueillit les débris de son armée & se fit joindre par de nouvelles troupes; mais considérant qu'il ne seroit jamais assez puissant pour arracher de force le sceptre à un Prince qui étoit maître des trésors, des armées & de presque tout l'Empire, il résolut d'employer à son tour les armes qui avoient couronné Oramgzeb, la ruse, l'artifice & la perfidie; mais il n'avoit ni la souplesse, ni l'agilité, ni la fortune de son rival. Il fut lui-même la victime de ses intrigues.

Mahamud, fils aîné d'Oramgzeb, jeune Prince bouillant, emporté, fier, brave & déterminément ambitieux, se plaignoit depuis long-tems d'un pere, qui, sans égard pour ses services, son

rang & sa valeur, le tenoit dans la plus étroite dépendance & ne lui confioit ni le secret des affaires, ni les principaux commandemens : sa fierté étoit sur-tout aigrie qu'on eût accordé la Vice-Royauté de Bengale à Jemla, préférablement à lui. Dans l'excès de sa douleur, il éclatoit en reproches, en invectives & en menaces contre un pere ingrat, qui, loin de le récompenser, le forçoit à servir dans l'armée de Jemla & réduisoit l'héritier de l'Empire à prendre les ordres d'un esclave ; mais les emportemens du jeune Sultan n'avoient servi qu'à le rendre encore plus suspect au tyran. L'Indostan entier apprit la querelle du pere & du fils. Sujah négocia avec celui-ci & vint à bout de le séduire à force de promesses & de l'attirer dans son camp. Le téméraire Mahamud servit l'ennemi de sa maison avec zèle. Il fit des prodiges, & son exemple devint de la plus terrible conséquence. Les Soldats & les Officiers desertoient en foule l'armée impériale & venoient se ranger sous les étendards de l'oncle & du neveu. Déjà l'armée de Sujah, fortifiée par de nouveaux secours, égaloit celle d'Orangzeb dans le Bengale.

Jemla, aussi habile que son maître à

semier la discorde chez les ennemis, ne trouva plus d'autres moyens d'arrêter la défection & de perdre Sujah, qu'en tâchant de rendre l'oncle & le neveu suspects l'un à l'autre. Il publia soudainement, que Mahamud n'étoit passé dans le camp de Sujah, que de concert avec Oramgzeb, & pour perdre plus sûrement le Chef des rebelles. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on prétend que Jemla ne disoit rien que de vrai. Quoi qu'il en soit, ces discours, rendus à Sujah, lui inspirèrent tout-à-coup la plus extrême défiance. Il prenoit contre son neveu toutes les précautions, qu'on peut prendre contre un ennemi caché. Mahamud, dégoûté du parti qu'il avoit embrassé avec tant de légèreté, se retira du camp des ennemis avec une troupe légère & nombreuse de Cavalerie. Dès qu'il eut fait cette démarche, son pere lui écrivit qu'il l'attendoit à Agra, pour lui donner des marques de sa tendresse. Mahamud se mit en route sur le champ & se rendit à l'armée de Jemla; ce qui pourroit faire croire qu'en effet il n'avoit agi dans la retraite auprès de Sujah, que par ordre d'Oramgzeb. Quoi qu'il en soit, cette démarche servit de prétexte à sa perte. Dès qu'il fut arrivé, Jemla

lui donna une escorte considérable , pour le conduire avec éclat à Agra ; mais des ordres secrets , que le Commandant de l'escorte reçut sur la route , lui firent prendre le chemin de la forteresse de Goualéor où il renferma ce Prince.

La prison ou la fuite de l'Empereur & de tous les Princes du sang laissèrent Orangzeb respirer quelque tems. Il profita de ces momens de tranquillité , pour se faire reconnoître à Dehly. Il entra en triomphe dans cette Capitale , à la tête de son armée , & au milieu des applaudissemens qu'un vain Peuple prodigue quelquefois encore plus aux Tyrans qu'aux bons Rois. Ce fut à Dehly qu'il établit sa Cour & qu'il commença à remplir les actes de la Souveraineté. Là , il fit battre pour la première fois la monnoie à son coin ; telle étoit l'inscription fastueuse de cette monnoie : *Moi, l'Empereur Orangzeb, Conquérant de l'Univers, j'ai fait frapper cette monnoie aussi brillante que le soleil.*

Mais les triomphes d'Orangzeb pouvoient être regardés comme prématurés : la couronne n'étoit point affermie sur sa tête , tant que vivoit le brave Dara. Ce Prince avoit choisi , comme nous l'avons dit , le Royaume de Guza :

rate, appanage de l'infortuné Moradbax, pour son asyle, en attendant qu'il pût passer à la Cour de Perse, qui lui avoit donné les plus fortes espérances de secours; mais la nouvelle de la diversion de Sujah lui inspira d'autres sentimens. Il résolut de s'emparer du Guzurate & d'y recommencer la guerre civile. Il sortit donc de son asyle & parut en public. La justice de sa cause, aidée de sa bonne mine, de son éloquence & de ses libéralités, lui attira des partisans: son extrême affabilité, ses vertus, le respect dont il ne s'étoit jamais écarté envers son Pere & son Roi, ses malheurs enfin touchèrent en sa faveur le cœur des Grands comme celui du Peuple. Les premiers, effrayés de la tyrannie & des attentats d'Orangzeb, armoient publiquement en faveur d'un Prince à l'égard de qui ils étoient changés au point de le plaindre & de l'aimer autant dans l'humiliation, qu'ils l'avoient haï & redouté dans la prospérité. Les amis de Moradbax, outrés de la perfidie exercée contre lui par Orangzeb, se joignirent à Dara. Bientôt ce Prince vit sous ses ordres cinq ou six mille hommes à la tête desquels il marcha droit à Chac-Navaze-Kan, beau-pere d'Orangzeb, qui commandoit une

armée de vingt-cinq mille hommes dans cette Province pour son gendre. Les Officiers & les Soldats de Chac-Navaze-Kan faisoient des vœux secrets en faveur de Dara. A la nouvelle de son approche, ils laisserent éclater leur joie. Le Général, effrayé de la disposition de son armée, ne songea qu'à sauver sa vie. Il prit le parti de se rendre au camp du Prince & de lui prêter serment de fidélité. Dara lui scut tant de gré de sa confiance & de son zèle, qu'il oublia les liens qui l'attachoient à son rival & le fit dépositaire de ses secrets : celui-ci ne manqua pas de les trahir.

Cependant, à la nouvelle des succès de Dara dans le Guzurate, on se souleva en sa faveur dans plusieurs Provinces. Beaucoup de Rajas & d'Omras, sur lesquels Orangzeb comptoit le plus, se rendirent auprès du Prince & lui amenèrent leurs troupes. Le jeune Soliman se préparoit à fondre sur l'Empire avec toutes les forces du Prince de Serinaguer, qui lui avoit accordé un asyle. Sujah se soutenoit encore dans le Bengale, mais ce qui mettoit le comble aux inquiétudes de l'usurpateur, c'est qu'il n'ignoroit pas que Jacont-sing avoit promis à Dara de le joindre avec une armée, dès qu'il

paroîtroit en campagne. Déjà Dara, sur cette espérance, étoit parti du Guzurate, & en trente-cinq jours de marche, s'étoit rendu à Asmire, qui n'est éloigné que de sept journées d'Agra.

Orangzeb toujours vainqueur parut alors craindre que la constance & le courage de Dara ne prévalussent enfin sur ses artifices & sur son bonheur. Il s'appliqua donc uniquement à abbatre un ennemi si fier & si redoutable. C'est ici qu'Orangzeb se montra supérieur à lui-même : les mesures qu'il prit furent si sages, son activité si rapide, qu'il ne donna pas le tems à ses ennemis de se reconnoître. On ne doit attribuer qu'à son génie la dernière victoire qu'il remporta sur son malheureux frere. D'abord il sçut empêcher, par l'adresse qu'il eut d'exciter la jalousie du fils du Raja de Serinaguer contre Soliman-Chacu, qu'on ne fournît une armée à ce jeune Prince. Il négocia ensuite aussi heureusement avec Jacont-sing qu'il attira à son parti, en le comblant de présens & en lui promettant la Vice-Royauté du Guzurate. Il ordonna ensuite à l'armée qui étoit encore occupée au siège de Bakar, d'abandonner cette entreprise & de marcher à Dara, pour le prendre par ses

derrières , tandis qu'il sortiroit lui-même de Dehly avec son armée victorieuse , pour l'attaquer en front.

Cependant Dara s'étoit arrêté à Asmire, en attendant Jacout-sing ; mais il apprit bientôt que le Prince Indien , infidèle à la foi des sermens & aux liens de l'amitié, l'avoit trahi & abandonné ; que son fils Soliman-Chac ne pouvoit faire de diversion en sa faveur , par la jalousie & la haine du fils du Raja de Serinaguer , & qu'enfin l'usurpateur d'un côté & l'armée de Bakar de l'autre , accouroient à lui par différentes routes pour l'accabler. Dara dont les troupes étoient inférieures à la moindre des armées qui marchaient à lui , auroit bien voulu rebrousser chemin , & regagner le Royaume de Guzarat ; mais on étoit malheureusement dans la saison des chaleurs les plus excessives ; tems auquel il est impossible aux Indes d'entreprendre de longues marches sans ruiner une armée.

Dara se détermina donc à se retrancher dans un pays gras & fertile , & à se défendre avec vigueur , jusqu'à ce que quelque révolte , (car il n'ignoroit pas la fermentation générale ,) forçât l'usurpateur à lâcher sa proie ; mais la diligence incroyable d'Orangzeb , auquel

Chac-Navaze-Kan fit part des desseins du Prince , ne lui donna pas le tems de respirer. Il parut avant que le camp fût assez fortifié ; & il ne différa l'attaque , que jusqu'à ce qu'il eût appris que l'armée occupée auparavant au siège de Bakar , étoit à portée de tomber de son côté sur l'ennemi : alors Orangzeb marcha avec la confiance que lui donnoit la supériorité de ses forces ; l'autre armée donna en même tems. Dara se défendit avec courage ; mais bientôt il s'aperçut qu'il étoit trahi. Chac-Navaze-Kan à qui il avoit accordé si généreusement la vie , avoit fait cacher les boulets, & on ne pouvoit arrêter l'ennemi. Outré d'une telle perfidie, le Prince chercha le traître , & l'immola à sa juste vengeance ; en même tems il reçut avis de la part de ce même Jacont-sing, qui, après l'avoir engagé dans cette expédition , venoit de l'abandonner avec tant de légèreté , qu'il eût à se sauver , parce que plusieurs Officiers de son armée gagnés par Orangzeb , avoient promis de le livrer vif entre les mains de l'usurpateur.

Dara se retira donc avec ses femmes & ses enfans , & deux mille hommes qui ne purent consentir à l'abandonner. Son armée ne rendit point de combat ; la dé-

route fut générale ; & il ne se sauva personne , à l'exception de ceux qui suivirent le Prince.

La nouvelle défaite de Dara inspira une terreur égale , tant aux Grands qui avoient déjà pris son parti , qu'à ceux qui lui avoient promis de se déclarer en sa faveur ; par tout on refusa de le recevoir. Dara se vit donc obligé de traverser sans tentes , sans vivres , sans bagages , & dans les plus horribles chaleurs , des Provinces remplies de paysans qui assassinoient & dépouilloient ses Soldats.

Quelques-unes de ses femmes & plusieurs de ses amis moururent de soif & de fatigue sur la route : on trouvoit à chaque pas , sur les traces de sa fuite , des cadavres d'hommes , d'éléphants , de chameaux & de chevaux. Accablé sous le poids de tant de malheurs , Dara fut tenté plusieurs fois de se percer le cœur ; mais la vue de ses femmes , de ses enfans & de ses amis qui lui donnoient des preuves héroïques de tendresse & d'attachement ; quelques rayons d'espérance , & encore plus sa grandeur d'ame , le soutinrent : enfin après avoir marché jour & nuit , avec des travaux incroyables , dans des plaines arides , & toujours harcelé par

l'Omrha Bader - Cham , qu'Orangzeb avoit détaché à sa poursuite , & qui massacroit impitoyablement les malheureux traîneurs de la troupe fugitive , Dara arriva sur les Terres du Raja Katchel. Il lui restoit à peine sept ou huit cens hommes. Le Prince Indien lui envoya des vivres & des rafraîchissemens ; mais en même tems il exigea de son hôte qu'il lui donnât sa fille pour le ferrail de son fils. Dara , indigné d'une telle proposition , ne rendit aucune réponse ; & il n'en fallut pas davantage pour déterminer le Raja à recevoir de l'argent d'Orangzeb , pour lui livrer Dara. Le malheureux Sultan s'aperçut bientôt de l'inquiétude du barbare , & il se hâta de se mettre en route. Son premier dessein avoit été de se sauver dans la forteresse de Bakar : mais elle venoit d'être assiégée de nouveau ; & quelle apparence d'en faire lever le siège avec une poignée de soldats ! La Perse lui présentoit un asyle , & il dirigeoit sa marche vers l'Indus , pour s'y rendre , lorsque Nur - Mahal , la plus chérie de ses femmes , se présenta à lui les yeux baignés de larmes. Quoi ! Dara , lui dit - elle , as - tu pu former le projet d'aller mendier en esclave l'appui inutile

d'un Roi ennemi du sang de Tamerlan ? Ne crains-tu pas de voir ta femme & ta fille arrachées de tes bras, & devenir l'ornement du ferrail d'un barbare ? Ah ! plonge-moi plutôt ton poignard dans le sein, que de m'exposer à une pareille infamie ? C'est dans ta patrie, Dara, c'est ici qu'il faut périr ou régner.

La fierté & la tendresse de Dara furent également allarmées de ce discours. Il se rendit aux raisons d'une épouse qu'il adoroit, & il dirigea sa retraite chez Gion-Kan, Patane de Nation. Son plan étoit de tirer quelques secours de cet homme puissant dans ces Régions, de faire lever le siège de Bakar, d'en tirer son trésor & de se rendre ensuite dans le Cabulistan, pour y recommencer la guerre, à l'aide de Mohabet-Kan, son ami particulier, homme qui passoit pour le plus brave, le plus sçavant & le plus vertueux de l'Asie.

L'épouse, la fille & les amis de Dara s'opposèrent encore à ce dessein. Ils se jetterent à ses pieds pour le dissuader de se fier à un homme noirci de crimes, tel que Gion-Kan, & lui conseillèrent de gagner en droiture le Cabulistan; mais l'exécution de ce conseil étoit impossible. Dara, dénué de tout, auroit

couru

couru risque, sur une longue route, de périr avec toute sa troupe, soit par la faim, soit par le fer des ennemis. D'ailleurs, ce Prince ne pouvoit croire que Gion-Kan seroit assez lâche & assez ingrat pour le trahir. Il comptoit même d'autant plus sur l'amitié & la reconnoissance du Patane, qu'il lui devoit la vie & le commandement dont il étoit revêtu. Cet homme accusé d'un crime, avoit été condamné par Cha-Jeham à être foulé aux pieds des éléphants. Il étoit déjà lié & n'attendoit que le moment de la mort, lorsque Dara parut & obtint sa grace. Il l'avoit depuis comblé de bienfaits.

Dara se mit donc en route avec les misérables restes de son armée : plusieurs l'abandonnerent, & il arriva enfin, suivi à peine de trois cens chevaux. Il avoit cru de trouver un ami ; il ne trouva qu'un traître. Il fut pourtant reçu avec toutes les démonstrations de respect, de zèle & de reconnoissance ; mais le crime étoit caché sous ces apparences perfides. En effet, Gion-Kan écrivit bientôt à Bader-Cham, qu'il tenoit le fugitif en son pouvoir & qu'il le gardoit à vue, pour le lui livrer. Dara s'aperçut bientôt de l'excès de son malheur. Il se plaint ;

il tenta par ses caresses de rappeler la vertu dans le cœur du barbare , mais en vain. Nur-Mahal voyant approcher la fin funeste d'un époux adoré , ne songea plus qu'à la prévenir & à mourir. Son premier Eunuque , témoin de sa douleur & de son désespoir , la fit consentir à suspendre pour quelques instans ce dessein funeste. *Princesse* , lui dit-il , *je veux signaler mon zèle pour vous : le tyran qui vous opprime , périra aujourd'hui par mes coups : vos fers tomberont ; & si le Ciel irrité ne seconde pas mon courage , au moins je n'aurai pas la douleur d'être plus long-temps témoin de vos infortunes*. A ces mots , il part portant dans un sac de brocard un pistolet de poche chargé , disant que c'étoit un présent que la Princesse envoyoit à Gion-Kan. Le Patane averti reçut l'Eunuque d'un air riant & vint à sa rencontre : celui-ci s'approche & tire ; mais l'arme ne fit point feu , & le généreux esclave tombe percé d'un coup de poignard que lui porte le Gouverneur , qui , après une telle entreprise , ne garda plus de mesures. Il arracha la Princesse de son appartement , pour la renfermer dans un autre. L'infortunée Nur-Mahal n'écouta plus alors que son courage. Après avoir embrassé

sa fille qu'elle arrosa de ses larmes : *Non*, s'écria-t-elle avec fureur, *non, je ne survivrai point à mon époux : le barbare Oramgzeb ne me portera pas le coup le plus douloureux, en exposant à mes yeux la tête sanglante de Dara. Quoi ! je consentirois à couler mes tristes jours dans le ferrail d'un tyran, & peut-être à passer dans les bras du bourreau de ma famille !* A ces mots, elle suce le poison que les Princesses d'Orient portent d'ordinaire dans des bagues, pour terminer leurs infortunes par une mort volontaire. Aux cris perçans de la fille de la Sultane & des femmes témoins d'une scène si déplorable, Dara accourt & voit avec les yeux de l'amour & du désespoir son épouse expirante : *Non, Princesse, je ne vous survivrai point*, dit-il en tirant son poignard ; mais on le lui arracha ; & il se retira gémissant, accablé, invoquant la mort. Cependant la maison de Gion-Kan étoit investie. Bader-Cham monte à l'appartement du Prince & le salue avec respect ; mais les Soldats dont il étoit suivi, s'élancent sur Dara, l'accablent de coups, le terrassent & le chargent de chaînes. Ils le traînent hors de la maison & le jettent sur un éléphant qui l'attendoit à la porte, &

placent à ses côtés son petit-fils, jeune enfant qui partageoit les miseres de Dara depuis le commencement de la guerre, & derriere eux un bourreau, le sabre à la main. Il avoit ordre de couper la tête aux deux Princes, en cas que quelqu'un fît mine de les vouloir sauver : c'est dans cet état que Dara fut conduit à l'armée qui assiégeoit la forteresse de Bakar.

L'infortuné Dara écrivit du camp au fidele Eunuque, pour lui ordonner de rendre la place & de ne pas se perdre inutilement pour un Maître infortuné, dont la mort étoit certaine. A la lecture de cette lettre, l'Eunuque déchira ses habits & témoigna la plus vive douleur : cependant il obéit & obtint une retraite honorable ; mais le cruel Orangzeb le fit tuer quelque tems après, sous prétexte qu'il réunissoit tous les Européens attachés à Dara, pour les conduire à Soliman-Chacn dans les Etats de Serinaguer.

Dara, escorté par Gion-Kan & Bader-Cham, étoit en route pour se rendre à Dehly. Orangzeb à cette nouvelle qui mettoit le comble à ses vœux, assembla le Conseil pour sçavoir s'il étoit à propos d'exposer le prisonnier à la vue du Peuple, & si on lui feroit traverser

la Ville. Plusieurs s'y opposerent, dans la crainte d'un soulèvement de la part du Peuple dont Dara étoit adoré, & pour ne pas exposer la majesté de la Famille Impériale à une si grande infamie : d'autres, au contraire, soutenoient qu'il falloit étonner & effrayer l'Empire par le spectacle terrible d'un Sultan chargé de fers ; qu'en le montrant en cet état au Public, on désabuseroit ceux qui doutoient ou qui feignoient de douter de sa mort ; que ses partisans abbatus & confternés n'allumeroient plus le flambeau de la guerre civile. Cet avis, conforme au desir secret d'Orangzeb, qui avoit toujours eu pour son aîné beaucoup de haine & de jalousie, prévalut.

Dara entra donc dans la Ville, monté sur un vieil éléphant, rempli d'ordures & couvert d'un harnois déchiré. Il n'avoit pour vêtement qu'un habit de grosse toile, & une espee de serviette lui tenoit lieu de turban : de grosses chaînes le tenoient attaché par les pieds & par les mains à la chaise sur laquelle il étoit assis. A ses côtés, étoit son petit-fils ; & derriere, un Omrha qu'on avoit jugé à propos de substituer au bourreau qui l'avoit suivi depuis sa prison. Ce fut en cet état affreux qu'on le promena dans

toutes les grandes rues & les Bazards : le traître qui l'avoit livré , marchoit devant lui , monté sur un cheval superbement harnaché. A cet aspect , tous les Indiens , qui ont le cœur naturellement tendre & compatissant , versèrent des larmes : la plûpart pouffoient des cris lamentables : on chargea d'injures & d'imprécations l'infâme Patane qui l'avoit trahi : on lui jeta des pierres ; mais aucun Citoyen n'osa tirer l'épée en faveur de l'héritier de l'Empire , traité avec tant d'indignité.

Ces marques stériles de tendresse & de compassion du Peuple & de la Cour , (car il n'y eut pas jusqu'aux ennemis de Dara , qui ne purent s'empêcher de donner des larmes à l'excès de ses malheurs ,) effrayerent Orangzeb. Il se hâta de tremper ses mains dans le sang d'un rival si généralement aimé & estimé.

Néanmoins , pour garder les dehors de la modération , ou plutôt pour connoître plus particulièrement ceux qu'il soupçonnoit être attachés à Dara , il convoqua un Dorban général. Le tyran s'y transporta ; & là , il proposa froidement s'il étoit plus à propos de laisser languir le Sultan dans une prison éternelle , ou de le condamner à mort. Il n'y eut per-

sonne dans l'assemblée, qui ne soupçonnât le dessein d'Oramgzeb ; & pour se mettre à l'abri de ses soupçons & de sa cruauté, tous conclurent à la mort, excepté un seul Omrha ennemi déclaré du Prince : tout farouche qu'il étoit, Oramgzeb admira la grandeur d'ame de ce Courtisan & lui donna sa confiance.

Cependant Dara avoit été transporté dans un Château proche de Dehly, avec son petit-fils. Oramgzeb, qui auroit bien voulu l'entretenir sur des affaires secretes, ne put prendre sur lui de soutenir la vue d'un frere qu'il avoit rendu si malheureux. Il ne songea plus qu'à faire exécuter l'Arrêt de mort, qui avoit été prononcé contre lui. Le prisonnier sentit qu'elle n'étoit pas éloignée, quand on vint arracher d'entre ses bras son petit-fils, dont la présence adoucissoit ses maux. On prétend que dans ces tristes momens, Dara conçut pour le Christianisme, dont les Mysteres ne lui étoient pas inconnus, le plus vif attrait ; & qu'il conjura le Gouverneur du Château de laisser entrer dans son appartement un Prêtre Chrétien, pour recevoir le Baptême de ses mains ; mais tout commerce avec les Européens lui étoit interdit. Abandonné, réduit à lui-même,

toute sa consolation étoit, dit-on, de parler de J. Christ. On vint alors lui demander de la part de l'usurpateur, ce qu'il auroit fait à Oramgzeb, si le sort des armes l'avoit fait tomber entre ses mains ? Oramgzeb, répondit le Prince, *c'est un traître & un parricide : qu'il juge par ses forfaits, du supplice qu'il a mérité & qu'il auroit subi par mes ordres.* Ces paroles si fières n'adoucirent point Oramgzeb. Il se hâta d'envoyer à la prison du Prince un de ses Ecrivains qui eut la bassesse de se charger de l'odieuse fonction de bourreau. A la vue de cet homme & de quelques misérables qui l'accompagnoient, Dara se saisit d'un couteau & se défend avec courage ; mais le combat étoit trop inégal pour durer longtemps. Dara tombe ; l'exécuteur se jette sur lui & lui coupe la tête de plusieurs coups. Ainsi mourut, pleuré des Peuples, regretté même de ceux qui l'avoient trahi, le plus brave, le plus généreux & le plus éclairé des Princes Mogols : ses talens, ses vertus, le respect & la tendresse dont il étoit pénétré pour son Pere & son Roi, méritoient un meilleur sort ; exemple terrible pour les Princes qui se livrent à toute l'impétuosité de leur caractère. Avec moins de fierté,

moins de penchant à la raillerie & plus de politique, Dara auroit régné le plus glorieux des Rois Tartares. Le lâche Gion-Kan, qu'il avoit si indignement livré, périt peu de tems après par les ordres d'Oramgzeb. On se sent soulagé, en voyant le supplice de ce misérable.

Mais la haine d'Oramgzeb n'étoit pas encore éteinte par la mort sanglante de son rival. Il se fit apporter sa tête ; & la considérant avec une joie barbare, il la toucha du bout de son épée, & lui ouvrit les yeux pour reconnoître, à une taie, si l'on n'avoit point substitué une autre tête à celle de son frere. Sûr enfin de sa vengeance : *La voilà donc*, s'écria-t-il, *la tête de l'impie qui vouloit m'enlever une couronne qu'il n'étoit pas digne de porter.* Sur le champ, il la fait embaumer, renfermer dans une boîte de vermeil & porter au vieil Empereur, qui pour lors étoit détenu dans les jardins du ferrail d'Agra. Cha-Jeham étoit à table, lorsqu'on lui annonça un présent de la part d'Oramgzeb. *Quoi !* dit ce pere infortuné avant qu'on eût ouvert la boîte, *l'usurpateur ne m'a pas encore oublié dans le sein de ma prison !* Mais lorsqu'à l'ouverture de la boîte, il eut aperçu la tête de Dara,

ce fils si aimable, qui avoit toujours été la partie la plus sensible de son cœur, le vieillard tombe évanoui & mourant : la tendre Begom - Saheb, sa fidelle compagne, fait retentir l'air des cris les plus touchans ; & le ferrail d'Agra n'offre que l'image de la douleur & de la mort.

Délivré de son ennemi le plus redoutable, Oramgzeb ne se regardoit pas encore comme paisible possesseur du trône. Dara laissoit un fils, l'homme de l'Empire, le plus beau, le mieux fait, héritier de la valeur, des droits, des vertus & non des défauts de son pere. Le coup d'essai du jeune héros avoit été une victoire ; & le tyran appréhendoit avec raison, que Soliman-Chacu, adoré des Grands & des Peuples, ne sortît un jour de sa retraite & ne rallumât la guerre civile. Il étoit toujours dans la Principauté de Serinaguer, où il avoit cherché un asyle, après l'infâme défection de son armée. Le Raja, qui étoit Chrétien, avoit conçu pour le jeune Mogol la plus grande tendresse. Il lui avoit préparé une armée pour faire diversion en faveur de Dara ; mais la jalousie du fils du Raja avoit empêché, comme nous avons vu, que l'armée ne se mît en route. Cependant Oramgzeb étoit toujours rempli d'inquié-

tudes. Il offrit des sommes immenses au Roi Indien , pour lui livrer le rejetton de la branche aînée de la Famille Impériale , mais en vain : ses offres furent rejetées avec mépris & dédain. L'usurpateur étoit tenté de marcher avec toutes les forces de l'Empire vers le Serinaguer , pour envelopper le protecteur & le protégé dans sa vengeance ; mais se rappelant que les armées Tartares envoyées à la conquête du Serinaguer , avoient toujours péri , par la disette d'eau & de vivres , dans un pays inculte & sauvage , il renonça à ce dessein & eut de nouveau recours à la jalousie du fils du Raja , à qui il envoya de plus grandes sommes encore que celles qu'il avoit offertes au pere. Le jeune Indien se dévoua avec transport aux volontés d'Orangzeb & tendit des pièges à la vie de Soliman-Chacu. Le Mogol comprit que l'autorité du pere ne pourroit jamais le mettre à couvert des fureurs du fils. Il prit donc le parti de s'enfuir avec le consentement du Raja , dans le Royaume du Grand Thibet ; mais il fut poursuivi , attaqué , blessé , saisi & conduit à Dehly par son ennemi. Orangzeb voulut le voir en présence de toute sa Cour. Soliman-Chacu parut donc de

vant le bourreau de son pere , avec un air noble & modeste. Il avoit des chaînes dorées aux mains. Il salua Oramgzeb avec respect & selon l'usage de sa Nation : la contenance noble du jeune Prince , ses graces , sa fermeté , ses talens & ses malheurs , toucherent jusqu'aux larmes les Dames du Palais & les Courtisans : l'ame même du tyran fut émue & attendrie. Il reçut son neveu avec humanité , le consola & l'exhorta à avoir bonne espérance. *Je n'ai condamné ton pere à la mort , lui dit-il , que parce qu'il étoit devenu infidele à l'Alcoran & qu'il avoit embrassé une religion , & un systéme de politique étrangers à l'Empire. Pour toi , tu jouiras de la lumiere du jour dans une paix heureuse.* Soliman s'inclina & remercia son oncle avec un son de voix qui redoubla encore l'intérêt qu'on prenoit en lui. *J'atteste , dit-il , le Ciel , que j'ai eu la vie en horreur , depuis que l'Empire est agité par les guerres civiles. J'aurois déjà mis fin à mes tristes jours , si je n'eusse craint d'offenser l'Auteur de la nature , qui seul doit disposer de la vie des hommes. Toute la grace que j'ai à demander au vainqueur , c'est de ne pas me laisser languir en prison & d'ordonner promptement ma*

mort , s'il la juge nécessaire à son salut. Oramgzeb lui protesta qu'il n'attenteroit jamais à ses jours , & le fit sur le champ conduire au Château de Gouialéor , ensevelissant ainsi dans un oubli éternel le Prince le plus accompli qu'ait jamais vu l'Indostan.

Il ne restoit plus d'ennemis déclarés à Oramgzeb , que Sujah qui se soustenoit toujours dans le Bengale. Jemla avoit à la vérité arrêté les progrès du Sultan , depuis que Mahamud avoit quitté le parti de ce Prince ; mais il s'agissoit de l'accabler. Oramgzeb donna ordre aux troupes qui venoient de détruire l'armée de Dara , de se rendre dans le Bengale. A la nouvelle des renforts qui arrivoient de tous côtés à Jemla , le Sultan conçut qu'il n'avoit d'autre ressource que la fuite. Il jetta les yeux sur la Perse pour lui servir d'asyle ; mais voyant que l'ennemi le resserroit de jour en jour & lui coupoit le chemin des Ports où il auroit pu s'embarquer , il se détermina à passer dans le Royaume d'Arracan , dans le dessein de n'y pas rester long-tems & de se retirer auprès du Roi de Perse , son ami & son allié. Il se mit donc en route avec ses femmes , ses enfans , ses thrésors , & environ quatre cens

cavaliers la plupart Persans , qui consentirent à le suivre , & il arriva à Chatigam , Ville située sur la mer , & qui appartenoit encore alors aux Portugais. Ceux-ci transporterent le Prince fugitif , sa suite & ses trésors dans des brigantins ; mais celui sur lequel on avoit embarqué l'or & les diamans , échoua par la perfidie des Portugais , qui sûrent bientôt après trouver les moyens de s'assurer de ce riche butin. Parvenu à Arracan , Sujah trouva chez le Roi de cette contrée un ennemi cruel & farouche. L'avare Indien avoit pourtant envoyé offrir un asyle dans ses Etats au Sultan ; mais c'étoit dans la vue de se rendre maître de ses femmes & de ses trésors , & de le livrer lui & ses fils à Orangzeb , de qui il avoit déjà reçu de grands présens & des promesses immenses. Cependant il dissimula au commencement , & le reçut avec beaucoup d'égards ; mais il ne tarda pas à laisser éclater toute sa lâcheté. D'abord il exigea de lui une des Princesses ses filles , pour la mettre dans son ferrail. Il eut ensuite l'indignité de lui reprocher son apostasie & de lui faire un crime d'avoir embrassé la secte d'Aly. Il ne cherchoit qu'à aigrir ce Prince , afin de le porter à quelques représailles

qui pussent justifier auprès de ses Sujets, l'attentat qu'il méditoit sur sa personne; mais Sujah, quoique le plus fier des hommes, soutint patiemment tous ces outrages. Il ne répondit au Roi, qu'en le pressant de lui fournir un vaisseau pour se retirer en Perse. L'Indien n'avoit garde de laisser échapper sa proie. Il se plaignit que le Mogol ne venoit point lui faire sa cour. Quand Sujah auroit pu descendre à cette bassesse, il étoit trop prudent pour confier sa vie à un barbare dont il avoit pénétré les sentimens. Il resta donc dans le petit camp qu'il s'étoit choisi & envoya au Roi, son fils aîné, avec des présens magnifiques. Le jeune Prince, en entrant dans la Ville, jettoit à pleines mains les roupies d'or au Peuple. Il entra au Palais & fut admis à l'audience. Là, il excusa modestement son pere sur une maladie, & en même tems présente à l'Indien de sa part une grande quantité de brocards, de vases & de plats d'or enrichis de diamans, & ne demande, pour toute grace, qu'un vaisseau : le barbare le lui promit, bien résolu de n'en rien faire.

Cependant Sujah voyant que le tems 1661. favorable de se mettre en mer s'écouloit, ne prit plus conseil que de son audace

& de son désespoir, Il n'ignoroit pas que le Royaume d'Arracan étoit rempli de Musulmans enlevés sur les côtes des Indes par les Pirates Portugais, & vendus aux Sujets du Roi d'Arracan. Il vint à bout sans peine de les engager dans ses intérêts. Il lui restoit encore quatre cens hommes aussi déterminés que lui ; & ce fut à leur tête, qu'il forma le dessein de fondre sur le Palais du barbare, de le poignarder lui & toute sa famille, & de se faire ensuite proclamer Roi d'Arracan, à l'aide des Musulmans qui lui avoient promis de le soutenir.

Ce projet, concerté avec tant de hardiesse, auroit eu le plus heureux succès, s'il n'eût été découvert la veille même de l'exécution. A l'instant, le camp & la maison de Sujah furent investis, ses compagnons massacrés. Le Prince, suivi de quelques amis, se fit jour à travers l'armée ennemie & se sauva dans les bois ; mais bientôt il fut poursuivi & atteint. Il combattit en héros & fit un carnage étonnant des barbares ; mais enfin il fut tué : ses trois fils tombèrent entre les mains de l'ennemi, qui leur fit publiquement couper la tête avec des haches émoussées : les filles & les femmes du malheureux Mo-

gol subirent le même sort. Le barbare n'épargna pas même la fille aînée de Sujah, qu'il avoit épousée & qui étoit enceinte. Le sort tragique du second des fils de Cha-Jeham n'excite pas la même compassion que celui de l'aîné. Sujah leva le premier l'étendard de la révolte : son exemple ne contribua pas peu à effacer du cœur d'Orangzeb & de celui de Moradbax les sentimens de respect & de tendresse que la nature a gravés d'une main immortelle dans le cœur de tous les hommes, pour leurs Peres & leurs Rois. Il doit être regardé comme l'auteur de cette guerre impie, dans laquelle furent versés des torrens de sang ; enfin on peut lui reprocher les crimes & les malheurs de la Maison Impériale : sa mort même ne mit pas fin aux maux dont il avoit affligé sa Patrie. Un imposteur qui lui ressembloit parfaitement, se servit, comme nous le verrons dans la suite, de son nom, pour allumer une nouvelle guerre civile.

La mort de Sujah avoit été précédée de celle du plus jeune de ses freres. Moradbax, enfermé dans le Château de Goüaléor, étoit encore un objet de terreur pour Orangzeb : les vers qu'on chantoit à la gloire de ce Prince, dont

on exaltoit le courage & la générosité ; & auquel on attribuoit les principales victoires de cette guerre, pénétrèrent du plus vif aiguillon de jalousie le cœur du tyran, & il se hâta de s'en défaire ; mais il emprunta les couleurs de la justice ; & ce fut pour une action si impie , qu'il s'empressa de recevoir du Cafi , le Chef de la Religion Musulmane aux Indes , une espee de sacre regardé , parmi les Mogols , comme le sceau de la souveraine Puissance , & sans lequel , l'Empereur ne peut légitimement user du droit de vie ou de mort sur ses Sujets. Mais le suprême Interprete de l'Alcoran , homme respectable par sa vertu , répondit au tyran qui le pressoit de lui donner l'inauguration , qu'il ne le sacreroit jamais , tant que son Pere & son Roi vivroit. Après des efforts inutiles pour le faire entrer dans ses vues, Oramgzeb prit le parti de le déposer & de donner sa dignité à un Moullah moins scrupuleux & plus dévoué à ses volontés.

Dès qu'Oramgzeb eut reçu le pouvoir de disposer à son gré de la vie de ses Sujets , les enfans d'un certain Sayed , apostés par des ordres secrets , se présentent à sa premiere audience & dépo-

sent en présence de toute la Cour, que Moradbax, étant Vice-Roi du Guzurate, avoit fait mettre à mort leur pere Secrétaire de Cha-Jeham, envoyé dans son Gouvernement, pour éclairer sa conduite, & en même tems demandent la tête du Prince pour le sang de leur pere. Orangzeb ne parut recevoir cette déposition, sans verser de larmes. Il lança même des regards furieux sur les accusateurs ; mais après quelques momens de silence : *Si Moradbax est criminel, dit-il, il n'en est pas moins mon frere ; & faut-il que je verse mon sang ?* Oui, lui répondirent les Astrologues de la Cour, préparés à cette scène, *il faut verser le sang du criminel ; le Ciel te menace du règne le plus funeste, si tu as la foiblesse d'épargner le premier crime déferé à ton suprême Tribunal.* Le scélérat céda alors, & signa l'Arrêt de mort. Les enfans de Sayed, auxquels il fut remis, partirent sur le champ pour Gouialéor & couperent eux-mêmes la tête à l'infortuné Moradbax.

La mort de Mahamud suivit bientôt celle de l'infortuné Moradbax : on lui avoit d'abord passé un fer brûlant sur les yeux ; mais la prison & la perte de la vue ne vengeoient pas assez un pere

impitoyable : il mourut empoisonné.

Au reste , tant d'attentats n'étoient que des degrés pour un plus atroce. Tant qu'Oramgzeb crut que Cha-Jeham payeroit bientôt le tribut à la nature , soit par le poids de l'âge , soit par l'excès de sa douleur , soit par les cruelles mortifications qu'il lui donna , il retint son bras parricide ; mais voyant que le vieillard résistoit à l'âge , aux chagrins & aux mauvais traitemens ; il le fit enfin périr par le ministère d'un Médecin Européen qui lui donna un breuvage dont l'infortuné Empereur expira en moins d'une demi - heure. Roxanara - Begom , qui avoit tant contribué à l'élévation d'Oramgzeb , en trahissant son pere & son frere Dara , eut le même sort , pour avoir reproché ses services au tyran ; enfin nul des Grands qu'il soupçonnoit avoir été attaché à ses rivaux , n'échappa à ses coups.

Paissible possesseur d'une couronne achetée par tant de forfaits , Oramgzeb leva au Ciel ses mains teintes du sang d'un pere , d'un fils & de trois freres : *C'est à vous , Dieu puissant , s'écria-t-il , que je dois le trône ; d'un pauvre Faquir , vous en avez fait le plus grand Roi de l'Univers , pour apprendre à tous les hom-*

mes, que vous humiliez les superbes & élevez les humbles. Il rassembla ensuite les Lettrés du Palais, dont l'emploi est d'écrire les Fastes de l'Empire : Tracez à la postérité, leur dit-il, l'histoire de la Révolution par laquelle je viens de parvenir à la couronne, afin qu'elle serve à jamais d'exemple à mes successeurs. Mais quelles couleurs donner au massacre de la Famille Impériale, lui répliqua le Chef des Historiens ? Apprends, répondit l'Empereur, que ma conduite est devenue légitime par l'appui qu'il falloit donner à la Religion & à l'Empire ébranlés : les dissolutions d'un pere imbécille, l'impiété de mon frere aîné, l'hérésie du second, & enfin l'intempérance & la stupidité du dernier, justifient ma politique & effacent la honte de mes forfaits.

On peut voir qu'Orangzeb se regardoit comme un héros. Il est constant que si les ruses & les artifices, l'art d'acheter des traîtres, les brigandages, les meurtres & les crimes, quand ils sont suivis du succès & de la victoire, passent aux Indes pour glorieux & légitimes ; s'il est plus beau de vaincre par la perfidie, qu'on décore chez les Mogols de supériorité de génie, que par le courage & l'habileté, Orangzeb doit, sur

ce pied , passer pour le plus grand homme qu'ait jamais produit l'Orient dans ce siècle.

Au reste , les talens qui l'avoient élevé au trône , l'y maintinrent avec éclat. Il se conduisit avec la même dissimulation , la même fourberie & la même cruauté. Toujours il eut soin de couvrir ses entreprises les plus injustes du manteau de la Religion. Le zèle qu'il affecta pour la gloire de l'Empire , qui n'étoit au fond qu'un desir insatiable de conquérir , lui tint lieu d'humanité & de vertus. Les Mogols , ce Peuple servile , consacra jusqu'aux crimes de son Roi , parce que ce Roi fut heureux & qu'il agrandit ses Etats de plusieurs Royaumes. Il lui en coûta , pour vaincre , le sang de plus de deux millions de ses Sujets ; mais ces pertes & le malheur de plusieurs Provinces qui furent ravagées par les ennemis , étoient regardées comme légères , en les comparant aux avantages qu'il recueillit. Dès le commencement de son règne , Orangzeb forma un plan dont il ne s'écarta jamais ; ce fut d'entasser guerres sur guerres. Ces guerres amenèrent différentes révolutions : les trônes qui subsistoient aux Indes , furent renversés ; des Rois puissans , pris & con-

duits au dernier supplice. La perfidie, dans ces expéditions où l'Empereur brilla d'ailleurs par son activité, son application & ses travaux, lui devint plus utile que la supériorité de ses forces. Nous allons entrer dans le détail, & faire connoître ce Prince, contemporain de Louis XIV & du Czar Pierre I, aussi célèbre en Asie, que le Monarque François & l'Empereur Russe en Europe.

D'abord il s'érigea en réformateur. Il proscrivit l'usage du vin que les Européens avoient rendu commun dans l'Empire. Il en coûtoit un pied ou une main à un Musulman convaincu d'en vendre ou d'en boire. L'Indostan fut bientôt rempli de manchots & de boiteux. Par une suite de ce même zèle pour l'Alcoran, Orangzeb appréhendant que les longues moustaches des Mogols ne les empêchassent de prononcer avec respect le mot Allah (Dieu) & ne fussent un obstacle à ce que ce son ne s'envolât au Ciel, il ordonna par un Edit digne d'un Faquir, que les moustaches seroient toisées. Rien de plus ridicule que le spectacle qu'offroient alors les rues de la Capitale, pleines d'Officiers & de Soldats qui, le ciseau à la main, mesuroient les barbes & les réformoient sur le pied de l'Edit. On prétend

que cette innovation déplut davantage aux Mogols que l'interdiction du vin, tant le Peuple est attaché à ses usages dans tous les pays & dans tous les tems. Les Edits qui parurent en même tems contre les Musiciennes & les Danseuses dont le nombre étoit prodigieux, ne lui furent certainement point inspirés par le zèle de sa religion, puisque Mahomet, loin de proscrire la danse & la musique, semble l'encourager dans l'Alcoran. Mais Oramgzeb n'ignoroit pas que les Musiciennes réjouissoient les Mogols à ses dépens & à ceux de ses prédécesseurs, par des chansons pleines de sel & de malice. Il voulut sauver sa réputation. Qu'arriva-t-il ? Il fut encore moins ménagé qu'auparavant. Quant aux Danseuses, il paroît qu'Oramgzeb n'avoit d'autre motif, pour les contenir, que leur libertinage qui étoit sans bornes. Elles reçurent ordre de se marier, sous peine du fouet : elles obéirent, ainsi que les Musiciennes ; mais celles-ci tentèrent auparavant de faire changer de sentiment à l'Empereur. Un Vendredi qu'il étoit sorti du Palais, pour aller, selon l'usage, à la principale Mosquée, il trouva sur sa route une longue procession de plus de deux mille femmes en
habit

habit de deuil, qui suivoient une biere avec beaucoup de larmes & de cris ; Oramgzeb demanda quel étoit ce Convoy : *C'est celui de la Musique*, lui répondit-on, *que tu as fait mettre à mort ; les cris que tu entends , sont ceux de ses enfans qui la conduisent au tombeau. J'approuve leur piété*, répondit l'Empereur ; *mais qu'elles enterrent si bien leur mere , qu'elle ne paroisse jamais.*

La réunion qu'Oramgzeb fit à son domaine de toutes les terres aliénées par Amayum , en faveur des Persans qui l'avoient suivi aux Indes & élevé au trône , doit être regardée comme une grande faute. Il auroit dû au contraire aliéner pour jamais toutes celles qui lui restoient. De Fermier devenu propriétaire , le cultivateur auroit tiré des productions immenses : les Peuples eussent été plus riches , & la population se seroit augmentée avec les revenus de l'Empire.

Par le même esprit de cupidité, il révoqua la donation qu'il avoit faite de trois Villes considérables dans le Dekan , en faveur d'un célèbre aventurier, appelé le Cevagi, qui, s'étant rendu maître du Carnate , avoit occupé toutes les forces du Roi de Visapour, en-

nemi d'Orangzeb. Le Cevagi, furieux de l'ingratitude de l'Empereur, se jeta sur les terres de l'Empire & les dévasta. Il surprit Surate, l'une des Villes les plus riches des Indes, & y fit un grand butin.

Orangzeb fit marcher plusieurs armées contre le Cevagi; mais toutes furent détruites par l'habileté & la valeur de l'ennemi. Honteux & désespéré qu'un homme, qui n'avoit à sa suite qu'une poignée de brigands, tint si long-tems l'Empire en alarme, Orangzeb envoya contre lui l'élite de ses vieilles bandes, à la tête desquelles il avoit remporté tant de victoires; mais il ne fit que préparer de nouveaux triomphes au Cevagi. En effet, ce Prince, loin d'être effrayé de l'orage, n'en devint que plus intrépide; & il prit si bien ses mesures, qu'il vainquit encore des troupes qu'on regardoit aux Indes comme invincibles. Tel fut l'expédient auquel le Cevagi, qui n'étoit pas plus scrupuleux sur les moyens de vaincre qu'Orangzeb, eut recours pour ne pas être accablé. Il envoya sur le soir dans le camp des Mogols quelques-uns de ses soldats les plus déterminés, avec ordre de pénétrer jusqu'à la tente du Général, oncle de l'Empereur, de

le poignarder, & ensuite de faire un certain signal, à la vue duquel il tomberoit sur l'ennemi. L'entreprise, conduite avec fermeté, eut le succès auquel le Cevagi s'attendoit. Il est vrai que le Général ne mourut point des blessures qu'il reçut ; mais le trouble n'en fut pas moins grand dans l'armée Mogole, qui fut surprise, battue & dissipée.

On ne sçauroit exprimer quelle fut la douleur d'Oramgzeb à la nouvelle de ce désastre : c'étoit moins la perte de ses troupes & le malheur des Provinces demeurées en proie aux ravages du vainqueur, que la honte de se voir battu par les ruses de l'ennemi, qui le touchoit. Il n'ignoroit pas que les Indiens, éblouis de la gloire & des succès du Cevagi, leur compatriote, le regardoient comme un plus grand homme que lui. Il ne pouvoit sur-tout souffrir qu'on accordât au Raja la supériorité sur lui du côté de l'artifice & des stratagèmes qui, comme nous l'avons dit, sont les principales qualités qui constituent les Héros chez ces Peuples. Oramgzeb épuisa toutes ses ressources, pour enlever cette gloire à son ennemi. Il résolut de l'accabler, s'il ne pouvoit le surprendre. On mit sur pied une armée telle qu'il n'en avoit pas en-

core paru une plus nombreuse aux Indes ; & on en donna le commandement à Mahobet - Cam & à Jacing , deux des plus grands Capitaines d'Oramgzeb. L'Empereur donna des ordres secrets au dernier de n'employer la force , qu'après avoir épuisé toutes les voies de la négociation , pour amener le Cevagi à un traité de paix.

Mais le Cevagi rejetta avec mépris les propositions d'Oramgzeb , & il fallut employer la force. L'aventurier employa en vain la ruse & les stratagèmes : la vigilance & l'activité des Généraux qui lui étoient opposés , rendirent inutiles tous ses efforts. Il fut repoussé & battu plusieurs fois en détail ; chaque jour , il perdoit du terrain : déjà les Mogols assiégeoient la forteresse de Pungiar , la plus importante de ses Etats. Le Cevagi craignant enfin de succomber , donna les mains à une négociation ; & il consentit de désarmer , à condition qu'on lui laisseroit les trois Villes du Dekan qui avoient donné lieu à la guerre , & qu'on lui accorderoit la Vice-Royauté du Dekan. Aussi-tôt après la signature du traité qu'Oramgzeb jura d'observer sur l'Alcoran , le Raja se rendit au camp des Mogols , & partit pour Dehly , afin de rece-

voir de l'Empereur le *firman* ou l'investiture du Gouvernement qu'il venoit d'obtenir.

Aux approches du Cevagi, Oramgzeb ne put contenir sa joie. Il se félicitoit avec complaisance d'avoir sçu attirer dans ses pièges un homme, dont la tête & le bras avoient été si long-tems redoutables à l'Empire. Son orgueil étoit plus flatté de l'avoir désarmé par la ruse & l'artifice, que s'il eût remporté sur lui la victoire la plus signalée. Il se disposa à jouir à longs traits de l'humiliation de son ennemi, avant que de l'immoler à sa vengeance.

Arrivé auprès de Dehly avec une suite de cinq à six cens cavaliers, le Cevagi campa sous des tentes auprès du Palais, selon la coutume des Rajas, & on l'y laissa languir plusieurs mois, sans lui donner audience. Il s'apperçut alors, avec douleur, de la faute qu'il venoit de commettre, en se remettant à la discrétion d'un Prince impitoyable & jaloux. Cependant il sçut renfermer en lui-même son chagrin : on eut beau épier ses discours, ses actions, ses gestes, sa contenance : il ne laissa jamais échapper le moindre trait d'impatience & d'inquiétude.

Enfin Oramgzeb lui assigna un jour

d'audiencè ; & afin de l'accabler de tout le poids de sa grandeur , il parut pour la première fois avec une pompe éclatante. Il chargea son habit de diamans inestimables , & il s'assit sur le trône de Cha-Jeham , ayant à ses côtés ses enfans , & plus bas , rangés sur des estrades brillantes d'or & d'argent , & de marbre , les Rois Indiens & les Omrhas , tous , les mains croisées sur l'estomac & dans l'attitude la plus respectueuse : les Officiers avec leurs soldats remplissoient les cours & les appartemens du Palais dans le plus profond silence. Le Cevagi ne parut point ébloui du faste & de la puissance dont on affectoit de faire un si pompeux étalage. Il conserva toujours une contenance noble ; mais , malgré toute sa prudence , il ne put s'empêcher de faire éclater son indignation , lorsqu'il vit qu'on lui assignoit une place bien inférieure à celle qu'il devoit occuper , comme Vice - Roi du Dekan & Souverain d'une Province considérable. *Quoi ! dit-il en élevant la voix , l'on me confond ici avec de vils esclaves ? Est-donc là , ô Oramgzeb , les promesses que tu m'as jurées sur l'Alcoran ? Jacing a-t-il abusé du nom de nos Dieux pour me surprendre ? A quoi*

ne doit pas s'attendre un Roi traité avec tant d'indignité ? Ensuite , se tournant vers les Omrhas : *Et vous* , leur dit-il , *n'êtes - vous pas honteux de la préséance qu'on vous accorde ici sur moi ? Est-ce à des femmes à précéder un soldat ? J'ai vu tous ces Chefs terribles me céder dans les combats la supériorité qu'ils osent usurper dans le Palais.* A ces mots , il lance un regard méprisant sur l'assemblée & disparaît , sans qu'aucun de ceux qui étoient ainsi insultés se mît en peine de l'arrêter , tant ils étoient surpris de sa témérité.

Tout dissimulé qu'étoit Orangzeb , il ne put renfermer la joie qu'il conçut de la douleur du Cevagi. Les reproches de lâcheté que celui-ci avoit fait aux Omrhas , ne lui furent pas moins agréables , que les transports de colere qu'il avoit témoignés. Satisfait enfin d'avoir accablé son ennemi & de l'avoir confondu avec ses esclaves , il ne pensa plus qu'à le faire mourir. D'abord il lui donna une garde , sous prétexte de le dérober à la vengeance des Omrhas qu'il avoit outragés , mais en effet pour s'assurer de sa personne. Il lui prépara dans la Ville un Palais qui devoit lui servir de tombeau. Il donna ordre qu'on l'y étranglât lui & son fils , la première nuit qu'il y couche-

roit. Le Cevagi s'apercevant qu'il ne pouvoit éviter la mort, tâcha au moins de garantir du même sort les braves hommes qui l'avoient suivi à Dehly. Il obtint sans peine un passe-port, pour qu'ils se retirassent en sûreté : lui-même eut le bonheur de se sauver déguisé, avec son fils, par le ministère du fils de Jacing, qui ne voyoit qu'avec douleur, qu'on se fût servi de son pere, pour être l'instrument de la perfidie & de la vengeance.

A la nouvelle de l'évasion de sa proie, Orangzeb tomba dans des accès de tristesse & de fureur. Il apprit bientôt, que le redoutable Cevagi s'étoit déjà vengé par des torrens de sang dont il avoit inondé Surate & plusieurs autres Villes qu'il avoit surprises. L'excès de sa douleur fut tel, que son sang s'enflamma & qu'il tomba dangereusement malade. Il fut réduit en peu de jours à la mort. Pendant ce tems-là, le ferrail fut rempli de troubles, d'intrigues, d'alarmes & de factions : chacun des quatre fils de l'Empereur avoit son parti ; & l'Empire auroit été déchiré d'une nouvelle guerre civile, si la mort eût frappé Orangzeb. Après avoir lutté quelque tems entre la vie & le trépas, la bonté

du tempérament d'Oramgzeb l'emporta sur la force du mal , & ce Prince n'attendit pas le rétablissement de ses forces , pour paroître en public. Il se fit transporter dans la Salle d'audience , pâle , défiguré , ressemblant plutôt à un spectre , qu'à un homme vivant , afin de faire tomber les faux bruits de sa mort , qui commençoient déjà à se répandre dans la Ville. Cette démarche dissipa les différentes factions qui s'étoient élevées pendant sa maladie : ses Enfans & les Grands , pleins de la terreur qu'il inspiroit , rentrèrent dans l'ordre , & l'Empereur oublia sagement toutes les cabales.

Sa convalescence fut très-longue , parce qu'il affectoit de travailler plus que sa foiblesse ne pouvoit le lui permettre. Un Ministre lui représenta combien cet excès de travail lui étoit dangereux & quelles suites il pouvoit avoir. Oramgzeb lui lança un regard méprisant & indigné ; & se tournant vers les autres Courtisans , il leur dit ces mots où respire toute la hauteur de son ame : *N'avouez-vous pas qu'il y a des circonstances où un Roi doit hazarder sa vie & périr les armes à la main , s'il le faut , pour la défense de la Patrie , & ce vil flatteur*

Qv

* Poète
Arabe.

*ne veut pas que je consacre mes veilles & mes travaux au bonheur de mes Sujets ? Croit-il donc que j'ignore que la Divinité ne m'a conduit sur le trône , que pour la félicité de tant de millions d'hommes qu'elle m'a soumis ? Non , non , Oramgzeb n'oubliera jamais le vers de Sady * : Rois , cessez d'être Rois ; ou réglez par vous-mêmes ? Hélas ! la grandeur & la prospérité ne nous tendent déjà que trop de pièges : malheureux que nous sommes , tout nous entraîne à la mollesse : les femmes par leurs caresses , les plaisirs par leurs attraits. Faudra-t-il que des Ministres élèvent encore leur voix perfide , pour combattre la vertu toujours foible & chancelante des Rois , & les perdre par de funestes conseils.*

Oramgzeb étoit persuadé que la mollesse , la légèreté , l'orgueil , l'arrogance , la barbarie , le luxe effréné de la plupart des Rois de l'Asie & sur-tout des Princes Mogols , n'avoient point d'autres principes que la haine du travail & l'ignorance dans laquelle ils sont élevés par des femmes & des eunuques au milieu des délices du ferrail. Il ne pouvoit trop regretter de n'avoir pas été mieux élevé ; & c'est le plus sanglant reproche qu'il

fit à Cha-Jeham. On ne fera peut-être pas fâché de voir comment cet homme extraordinaire pensoit sur l'éducation des Princes : c'est non-seulement dans leurs actions, mais encore dans leurs discours, que se peint l'ame des Rois, comme celle des autres Hommes. A son avènement au trône, son Précepteur étoit accouru des premiers, pour le féliciter ; mais au lieu de recevoir les biens & les honneurs auxquels il s'attendoit, voici le discours que lui adressa Orangzeb en présence de toute la Cour.

Quoi ! tu prétends, malheureux, que je t'élève aux premiers emplois, que je verse sur toi mes bienfaits ! Ah ! sans doute, si tu m'avois instruit comme un Prince doit l'être, ma reconnoissance surpasseroit tes vœux ; car j'ai toujours cru que nous étions plus redevables à nos Maîtres qu'à nos Peres ; mais réponds & juge toi-même du prix de tes services. Tu m'as fait perdre dix ou douze ans à apprendre l'Arabe & une vaine Philosophie, plus capable par son jargon barbare & ses idées abstraites à renverser le jugement qu'à le former : m'as-tu jamais entretenu de ces préceptes sublimes de morale, qui élèvent l'ame des Rois au-dessus des traits de la fortune & qui l'empêchent en même

tems de se laisser éblouir par la prospérité & abattre par les désastres ? M'as-tu jamais développé les principes de la création , l'ordre de l'Univers , les devoirs mutuels des Rois envers leurs Sujets & des Sujets envers leurs Rois ? Ne devois-tu pas au moins m'enseigner l'art d'assiéger une Ville , de ranger une armée en bataille ? Tu m'as voulu persuader que l'Europe , cette partie de l'Univers si célèbre par la supériorité que lui donnent sur le reste du Monde, les sciences , les arts , le génie & le courage de ses habitans , n'étoit qu'une petite Isle , dont les Rois les plus puissans étoient ceux de Hollande & de Portugal. Ne m'as-tu pas représenté les Empereurs de France & d'Angleterre comme tributaires & vassaux du Portugal , & moins puissans que nos plus foibles Rajas ? Selon toi , la Perse , la Chine , la Turquie , la Tartarie , l'Univers entier , tremblent au seul nom du Mogol. Vil flatteur , que ne m'instruisois-tu des différens Peuples qui sont répandus sur la surface de notre globe , de leur puissance , de leurs loix , de leur Religion , de leurs intérêts , de leur gouvernement , de leur façon de combattre ? Que ne me mettois-tu au fait de la naissance , des progrès , des décadences des

Empires , en quel tems , par quels crimes ou quelle foiblesse ces fameuses Révolutions sont arrivées ? Mais l'histoire de mes Aïeux , les célèbres fondateurs de cet Empire , histoire si utile à leur postérité , m'en as-tu jamais donné la plus légère teinture ? Leurs exploits , leurs victoires , leurs conquêtes , leur politique , n'ont-ils pas été pour moi des secrets que je n'ai pénétrés qu'avec beaucoup de tems & d'incertitude ? Si tu m'avois élevé en Roi , mes bienfaits , fruits de ma reconnoissance & de ma tendresse , auroient surpassé ceux d'Alexandre à l'égard d'Aristote : qu'attends-tu donc ? Fuis & délivre-moi à jamais du spectacle odieux d'un homme que je devrois traiter comme un traître & un ennemi ?

Mais il est tems de reprendre le fil des événemens. Oramgzeb , dont la santé étoit toujours languissante , prit le parti d'aller respirer un air plus sain dans le Royaume de Kachemire : ce fut dans ce séjour délicieux , qu'il recouvra en effet les forces , la santé , & le repos de l'esprit qu'il avoit perdu depuis son parricide. Il vint à bout d'étouffer le repentir , les remords , les inquiétudes , sous le poids desquels les tyrans succombent quelquefois , par le travail , l'ambition &c

l'activité. La crainte d'éprouver un jour de la part de ses enfans le sort tragique qu'il avoit fait éprouver à Cha-Jeham, le confirma dans le dessein d'entasser guerre sur guerre & de vivre toujours dans les camps & sous des tentes, à l'exemple des Tartares ses ancêtres. L'armée, dont il vouloit se faire suivre, devoit lui servir de rempart contre l'ambition de ses enfans; car c'est au parti qu'avoit pris Cha-Jeham d'ensevelir sa vieillesse dans l'oïveté & les délices, au milieu de ses jardins enchantés, qu'il attribuoit la facilité qu'il avoit eue de le déthrôner. Du fond de sa retraite, il jeta les yeux sur tous les Etats voisins, pour examiner celui sur lequel il devoit faire tomber le poids de ses armes. La Tartarie, dont les déserts ne lui offroient que des hommes féroces & indomptables, ne tenta point son ambition : la Perse étoit une conquête digne de son courage par sa fertilité, son étendue & son opulence; mais le courage des Persans, la valeur & l'activité de leur Roi Cha-Abas lui parurent trop redoutables. Il s'arrêta donc au projet le plus facile & le plus avantageux : c'étoit de conquérir toutes les contrées que plus de quatre-vingts Princes occupoient dans les

Indes , de s'étendre au midi & de s'emparer de toute l'étendue de pays qui est entre ses Etats & la Chine , afin de rendre les deux Empires contigus. Il entroit aussi dans sa politique d'envelopper dans la même guerre les Européens établis sur les côtes de Coromandel. Il redoutoit l'activité , la discipline & l'audace de ces Etrangers devenus , par leur marine , maîtres des mers des Indes , éloignées de plus de quatre mille lieues de leur Patrie.

C'est dans ce dessein , que ce Prince , qui n'avoit jamais vu de vaisseaux , mais à qui on ne peut refuser un esprit vaste & profond , résolut d'être le créateur d'une marine qui le rendît maître de la mer & qui lui assurât les conquêtes qu'il méditoit. Il fit construire sur le lac de Kachemire , comparable à une mer , deux vaisseaux par les mains de quelques Européens qu'il avoit attirés à son service. Les deux vaisseaux parurent bientôt sous les fenêtres du Palais , bâti dans une Ile située au milieu du lac. Ils se livrerent combat aux yeux de toute la Cour ; & l'Empereur ne vit pas , sans un plaisir incroyable , l'adresse avec laquelle ces Etrangers faisoient la manœuvre , la légèreté & la rapidité de leurs mou-

venens ; mais venant à faire réflexion à la haine de ses Sujets pour le travail, il comprit qu'une pareille dextérité ne seroit jamais acquise par les Mogols. Il s'écria en soupirant : « Cédons la gloire » de la navigation à des Peuples que l'industrie & la supériorité des connoissances distinguent si fort des autres Nations : mais il ne renonça pas pour cela au dessein de chasser des Indes ces Etrangers si dangereux. Il résolut seulement d'employer contr'eux, lorsque l'occasion s'en présenteroit, la ruse, la surprise, & en même tems la force.

1668. Ses projets ne tarderent pas à éclater. Jemla reçut ordre de se mettre en route avec une armée de trois cent mille hommes, pour la conquête du Royaume d'Achem. Ce vieux Général, aux services de qui Orangzeb devoit la couronne, lui étoit devenu odieux & redoutable par l'éclat de ces mêmes services ; & il étoit alors occupé contre le Cevagi, dont il avoit arrêté les progrès par sa valeur. On prétend que l'ingrat Orangzeb se détermina à l'expédition d'Achem, plus dans la vue de faire périr Jemla dans cette guerre, dont les difficultés devoient être étonnantes, que dans celle de s'agrandir. Jemla s'aperçut que l'Empe-

reur ne cherchoit qu'à le perdre, ne doutant point qu'il ne le rendît responsable de l'événement, s'il étoit malheureux, & qu'il ne trouvât le moyen de le faire périr secrètement, s'il étoit assez heureux pour triompher des obstacles. Cependant il obéit, résolu d'effacer par ses derniers exploits l'éclat des premiers : on lui donna pour Lieutenant le célèbre Dalil-Cam, dont la trahison avoit été si funeste à Dara, & qui n'étoit guères moins suspect à Orangzeb que Jemla.

Ces deux hommes prirent les mesures les plus sages pour le succès de l'expédition qui leur étoit confiée. Ils obtinrent, en prodiguant l'or, des vaisseaux Portugais, sur lesquels Dalil-Cam s'embarqua avec une partie de l'armée, tandis que Jemla, à la tête de l'autre, marchoit par terre. On ne sçauroit croire combien celui-ci eut à souffrir pendant vingt jours qu'il mit à traverser les déserts & les montagnes qui servent de rempart au Royaume d'Achem ; mais enfin les obstacles disparurent, & il arriva dans la plaine d'Achem, plus fertile que celle de Bengale, & plus délicieuse que celle de Kachemire.

Là, il apprit que son Lieutenant avoit pénétré dans la rivière d'Achem & avoit

remporté une victoire complète sur la flotte ennemie, par le secours des Portugais. Il ne tarda pas à joindre Dalil-Cham, & tous les deux s'avancèrent vers Guergam, Capitale du Royaume dont ils entreprirent le siège. Cette Ville, plus étendue que Dehly, est remplie de maisons construites d'un bois incorruptible, presque aussi dur que la pierre & le marbre : elle renfermoit des richesses prodigieuses ; puissant appas pour exciter le courage des Mogols. Le Roi d'Achem qui, à l'approche de l'ennemi, s'étoit réfugié sur des montagnes, en descendit alors avec une armée innombrable & engagea une bataille, pour sauver sa Capitale ; mais une multitude d'hommes mols, énervés, & qui pour la première fois manioit les armes, pouvoit-elle tenir contre l'armée aguerrie des Mogols, commandée par les deux plus grands Capitaines* de l'Empire ? Les Achemois furent entièrement défaits, sans qu'il en coûtât de sang au vainqueur : leur Roi se déroba avec peine au carnage : Guergam ouvrit ses portes aux Mogols qui y firent un butin inestimable.

Cependant le Roi vaincu changea sagement le plan de la guerre. Il évita

les batailles & se tint embusqué dans des lieux inaccessibles, d'où il ne sortoit que pour tomber sur les convois des ennemis : ses Sujets, par ses ordres, enlevoient de la campagne ou brûloient tous les vivres. Le fleuve, qui chaque année déborde, ne permit plus aux Mogols de s'étendre dans la plaine : bientôt la disette se fit sentir parmi eux, & elle fut suivie de la famine & de la peste, les deux plus terribles fléaux de l'humanité. Après avoir mangé les chevaux, les éléphans & les chameaux, Jemla prit enfin le parti de décamper & d'évacuer ses conquêtes. Il fut obligé de laisser à la discrétion de l'ennemi un nombre infini de malades qui furent massacrés ; mais la retraite étoit devenue presque impossible par une infinité de canaux dont la plaine est coupée & qui servent de réservoir aux eaux. Il fallut qu'une partie de l'armée saignât ces canaux, tandis que l'autre étoit toujours sous les armes, pour repousser l'ennemi ; enfin, après des travaux incroyables, on arriva aux montagnes : c'est-là que des périls encore plus grands attendoient les Mogols. Les ennemis, maîtres des défilés, tomboient jour & nuit sur les différens Corps de l'armée, les harceloient

& les tailloient en pièces ; enfin , depuis Guergam jusqu'au fleuve , le chemin étoit couvert de cadavres.

Jemla trouva heureusement la flotte Portugaise , sur laquelle il s'embarqua avec un butin immense à la vérité , mais n'ayant pas plus de vingt mille hommes de trois cent mille qu'il avoit conduits à cette malheureuse expédition : lui-même ne survécut pas long-tems à ce désastre. Arrivé au Royaume de Bengale , il mourut de douleur & de fatigue , en détestant la perfidie & l'ingratitude d'Orangzeb : sa mort consola Orangzeb de la perte de l'armée. Le jour qu'il apprit cette nouvelle , il dit au fils de Jemla : *Vous avez perdu votre pere , & moi , le meilleur & le plus dangereux de mes amis.* Cependant il éleva , contre la coutume des Mogols , aux premiers emplois les enfans de Jemla : c'est que leur mérite naissant ne pouvoit encore lui causer d'ombrage.

Les guerres civiles , qui s'éleverent alors dans l'Empire , & celle dont il fut menacé de la part de la Perse , obligèrent Orangzeb de suspendre le dessein qu'il avoit conçu d'anéantir tous les Royaumes des Indes.

Cha-Abas , qui régnoit dans la Perse ,

plein d'horreur pour les meurtres dont s'étoit fouillé Oramgzeb, témoignoit dans toutes les occasions une haine mortelle contre l'Empereur des Indes. Il lui avoit envoyé des Ambassadeurs, uniquement pour lui reprocher ses crimes & pour lui faire les plus grandes menaces. Oramgzeb avoit reçu les Ambassadeurs, & les menaces avec un profond mépris; & Cha-Abas assembloit toutes ses forces, dans le dessein de porter la guerre aux Indes. Soit pour conjurer l'orage, soit plutôt pour examiner la situation des affaires, & peut-être même pour braver le Roi de Perse à son tour, Oramgzeb lui envoya une célèbre Ambassade, à la tête de laquelle il mit un Tartare d'une taille gigantesque, d'un regard farouche, & qui portoit une moustache énorme. A voir Tabercam, ainsi s'appelloit l'Ambassadeur, on l'eût pris pour l'homme le plus fier & le plus terrible de l'Empire; & c'est sur son extérieur, qu'Oramgzeb l'avoit choisi pour cette commission où il s'agissoit de soutenir avec fermeté l'honneur de son Maître; mais l'Empereur fut trompé, & Tabercam ne brilla à la Cour d'Ispahan, ni par son courage, ni par son esprit. Il dévora avec patience toutes les

insultes qu'il essuya. Quelques détails sur la réception qu'on lui fit, donneront une idée des mœurs, des usages & de la fierté barbare qui régnerent dans les Cours les plus magnifiques & les plus puissantes de l'Orient.

Arrivé à Ispahan, Tabercam fut longtemps à obtenir audience ; on lui assigna pourtant un jour ; mais on le fit attendre jusqu'au soir à la porte du Palais, exposé aux rayons brûlans du soleil ; enfin les portes s'ouvrirent, & le Sophi parut sur un très-beau cheval. Il adressa quelques paroles outrageantes, mêlées de regards fiers, à l'Ambassadeur, & en même tems partit. Tabercam eut la foiblesse de courir après lui & de lui débiter le compliment qu'il avoit préparé ; mais le Sophi affecta de ne vouloir pas l'écouter, & entama avec quelques-uns de ses Courtisans une conversation qui n'étoit interrompue que par des éclats de rire. Quelques mois après, il l'envoya chercher, sous prétexte de lui donner audience, mais en effet pour l'insulter lui & son Maître de la façon la plus sanglante. Cha-Abas ne lui parla que de l'hypocrisie, des crimes, du parricide d'Orangzeb & de ses vices les plus secrets : jamais il ne le désignoit que

sous le nom de son esclave , ou sous celui de scélérat. Tabercam confonda rappella pourtant un peu son courage , & osa dire au Sophi : *Mais as-tu oublié que tes ancêtres doivent le trône sur lequel tu es assis aux conquêtes de Tamerlan , l'invincible Aïeul de mon Roi ? Que les Mogols, reprit le Sophi , se souviennent à leur tour , que la Perse a rétabli dans la personne d'Amayum la postérité de Tamerlan sur le trône des Indes ?* Cette singulière audience fut terminée par une grande quantité de vin qu'on fit venir , & dont on força l'Ambassadeur de boire , malgré son extrême répugnance fondée sur les préceptes de l'Alcoran. Dans une autre occasion , Cha-Abas fit venir deux grands lions apprivoisés qu'il renversa par terre. *Apprends, dit-il , à ton Maître, que les lions mêmes sont soumis à mes ordres ,* & il disparut ; mais c'est à la dernière audience qu'il lui donna, qu'il mit le comble à ses insultes. Il envoya prendre Tabercam au lever de l'aurore , & ne le fit introduire au Palais , qu'à la nuit close. Dès qu'il y fut entré , on l'obligea de produire quelque pièce de monnoie des Indes & d'en lire l'inscription. Un Page se hâta d'approcher avec un flambeau , pour éclairer Tabercam ; mais au mo-

ment que l'Ambassadeur eût tiré une pièce d'or , le jeune Persan mit le feu à sa barbe , comme il en avoit reçu l'ordre du Sophi. L'Ambassadeur pousse un cri perçant , auquel on ne répondit que par des éclats de rire ; on lut pourtant l'inscription conçue en ces termes : *Moi Oramgzeb , conquérant de l'Univers , j'ai fait frapper cette monnoie aussi brillante que le soleil.* A ces mots de Conquérant du Monde , Cha-Abas arrêta le lecteur : *Ce sont ceux de parricide & de scélérat, dit-il, qu'il y faut substituer.* En même tems il fit venir quarante beaux chevaux de ses écuries , qu'il fit remettre à Tabercam : *Présente-les , lui dit-il, à ton Maître de ma part , & souviens-toi de lui dire que je ne les lui envoie , qu'à fin qu'il ne puisse pas dire qu'il manque de chevaux , pour venir en personne soutenir la guerre que je lui déclare.*

De retour à Dehly , l'Ambassadeur trouva dans Oramgzeb un Maître impitoyable , qui déchargea sur lui tout le poids de son indignation. Il consentit pourtant à l'écouter ; mais aux premiers mots qu'il prononça , l'Empereur l'interrompit , en lui lançant un regard foudroyant : *Lâche , s'écria-t-il , à quoi sert le poignard qui pend à ta ceinture ?*

Ne

*Ne devoit-il pas me venger & te venger
toi-même des insultes d'un barbare ?
Qu'on l'arrache de ma présence & que
la mort délivre la terre d'un sujet qui
deshonore sa Patrie ?* A l'instant même,
l'infortuné Tabercam fut enlevé & exé-
cuté. Cependant, sur les mouvemens des
Persans, les Patanes, ces implacables
ennemis des Mogols, se souleverent. Le
Cevagi qui, depuis la mort de Jemla,
avoit eu de grands avantages, redoubla
d'efforts ; mais l'ennemi le plus terrible
étoit Cha-Abas qui déjà mettoit le Ca-
bulistan à feu & à sang avec une armée
formidable. Son invasion avoit été pré-
cédée d'un défi, dans les formes, de se
battre seul à seul, qu'il avoit fait porter
par quarante Cavaliers à Orangzeb. Le
Mogol, pour toute réponse, fit tuer,
en présence de ces Cavaliers, les qua-
rante chevaux Persans, dont Cha-Abas
lui avoit fait un présent insultant. Ce-
pendant le Sophi avançoit à grandes
journées, jurant de ne point s'arrêter,
qu'il n'eût percé le cœur, de sa propre
main, à Orangzeb, pour venger les droits
sacrés des Peres & des Rois, si indigne-
ment foulés aux pieds par l'usurpateur,
en la personne de Cha-Jeham ; mais une
mort imprévue termina les jours & les

exploits du Roi de Perse, & délivra les Indes d'une invasion dont Oramgzeb, tout intrépide qu'il étoit, appréhendoit les plus terribles suites. La Sultane, mere de Cha - Abas & régente de la Perse pendant la minorité de son petit-fils, parut vouloir poursuivre les desseins de son fils. Elle menaça Oramgzeb de porter elle-même le flambeau de la guerre dans les Indes; mais le Mogol méprisa la fierté d'une femme & lui fit dire qu'il lui permettoit d'élever en paix ses jeunes enfans.

Le Cevagi & les Patanès soulevés restoit encore à dompter. Oramgzeb forma trois armées considérables. Il envoya la premiere sous les ordres de Muhamet-Amican, & confia à la valeur de Cha-Halam ou Scha-Halem, son fils aîné, & depuis son successeur, la guerre contre le Cevagi. Pour lui, il resta avec la troisieme, prêt à porter du secours où il le faudroit. Avant que de mettre son fils à la tête d'une armée, Oramgzeb avoit étudié profondément son caractère, & avoit remarqué, avec la joie la plus sensible, que l'humanité, la douceur, la valeur & la sagesse, étoient naturelles au jeune Prince. Jamais il ne s'étoit écarté, dans ses discours & dans ses actions, du

respect qu'il devoit à son pere, dont il avoit pourtant déjà quelquefois reçu d'étranges mortifications ; enfin ses vertus étoient telles , qu'elles calmerent les soupçons du Roi le plus défiant qui fut jamais. Avant que de partir , Oramgzeb eut une conférence secrète avec son fils , dans laquelle il lui fit part du plan qu'il avoit conçu pour mettre fin à la guerre contre le Cevagi. Tel fut le discours qu'il lui adressa , pour le préparer à la perfidie qu'il vouloit mettre en usage : *C'est par la ruse plus que par la force, mon fils, qu'un Conquérant doit soumettre les Nations ; sois persuadé que le mensonge & l'artifice sont agréables à la Divinité ; lorsqu'il s'agit d'épargner le sang humain. Règles donc ta politique sur ces principes , & fais-toi un devoir de tromper le Cevagi ? Donne-lui à entendre que tu es résolu de tourner mes bienfaits contre moi & de m'arracher la couronne , comme je l'arrachai à Cha-Jeham ? Par-là ; tu me rendras deux services signalés ; tu m'aideras à connoître les Grands & les Officiers dont je soupçonne la fidélité. Le Cevagi se fierà à ta jeunesse & à ta candeur. Il se livrera à toi. Bientôt je jouirai de toute ma vengeance , en le faisant périr de ma propre main.*

A ces mots , Cha - Halam pâlit : il craignit que ce ne fût qu'un piège pour le perdre , plutôt que le Cevagi. Il se rappelloit l'aventure de son frere Mahamud , qui , ayant autrefois passé dans le camp de Sujah , par les ordres d'Oramgzeb , en avoit été traité , après sa démarche , comme un rebelle. L'Empereur s'aperçut de l'inquiétude de son fils ; mais il le rassura par ses caresses & ses sermens , & lui donna même un écrit qui pût servir à le justifier.

Cha-Halam , arrivé au camp , remplit parfaitement les ordres secrets de son pere. Il s'appliqua à gagner le cœur des Officiers & des Soldats par son affabilité & ses largesses , & il réussit sans peine. Le Raja Jasing se déclara pour lui : Jacont-sing & d'autres Princes Indiens promirent d'entrer dans la conjuration. Il n'y eut que Dalil-Cham , contre qui l'Empereur avoit sur-tout préparé ce piège , qui s'obstinât à être fidele à Oramgzeb. Il quitta même le camp avec éclat & s'enfuit à Dehly. Cet homme , qui avoit trahi Dara , avoit une trop longue expérience du caractère & des artifices d'Oramgzeb , pour ne pas se douter que le soulèvement de Cha-Halam n'étoit qu'une scène

de comédie que le pere & le fils jouoient de concert.

Cependant le Cevagi apprit avec transport la nouvelle de la prétendue rébellion. Il écrivit à Cha-Halam pour l'encourager dans son entreprise & pour l'assurer qu'il marchoit à son secours avec toutes ses forces.

L'Empire entier fut, comme le Cevagi, dans la persuasion qu'il n'y avoit rien de plus réel que la guerre : les précautions que prenoit Oramgzeb, confirmoient tout le monde dans cette opinion. Déjà Dalil-Cham marchoit avec une armée, pour s'opposer aux progrès des rebelles : les troupes, cantonnées dans diverses Provinces, étoient appelées pour la défense de la Capitale. Oramgzeb paroissoit plein d'inquiétude & d'effroi ; déjà il avoit donné ordre qu'on tint toujours prêt un certain nombre de chameaux, pour transporter ses trésors : les uns triomphoient de voir que le Ciel eût enfin suscité un vengeur à Cha-Jeham : les autres gémissaient sur les malheurs de la Patrie déchirée par des guerres éternelles, & deshonorée par l'impiété & les attentats des enfans contre leurs peres ; mais les hommes sages, qui sont toujours en très-

petit nombre , pénétrèrent bientôt l'artifice d'Oramgzeb ; & l'un d'eux écrivit au Cevagi , que cette prétendue guerre n'étoit sûrement qu'un jeu concerté pour le perdre. Le Cevagi , parfaitement instruit du caractère de l'Empereur , ajouta foi aux nouvelles qu'il venoit de recevoir. Il s'arrêta & écrivit à Cha-Halam , en homme qui pénétroit l'intrigue : *Tes forces , Seigneur , lui dit-il , suffisent pour détruire le tyran ; poursuis ton entreprise contre un usurpateur , en qui tu peux sans honte méconnoître ton pere. Pour moi , je te conserverai le Dekan ; je retourne dans mes Etats , pour t'y préparer une retraite : suppose que la fortune ne seconde point ton courage ; tu trouveras toujours chez moi un ami qui sçaura te mettre à couvert de la vengeance d'Oramgzeb.*

Cette réponse déconcerta le pere & le fils. Cha-Halam s'étoit déjà avancé jusques sur les bords du fleuve Chambâl où il avoit donné rendez-vous au Cevagi ; mais l'Empereur voyant qu'il n'étoit pas possible d'attirer son ennemi dans le précipice qu'il lui avoit creusé , jugea qu'il étoit tems de terminer une comédie qui pouvoit avoir d'étranges suites par la quantité de gens de guerre , qui

se rendoient tous les jours au camp de son fils. Il lui envoya donc un Omrha, avec ordre de lui enjoindre de sa part de partir pour le Dekan, afin de mettre ce Royaume à l'abri des incursions du Cevagi. L'Omrha s'acquitta de sa commission, à la vue de toute l'armée rebelle. Il arrêta le cheval du Prince par la bride & lui dit d'un ton de voix ferme & élevé : *Prince , je t'ordonne de la part de ton Pere & de ton Roi , de te rendre sur le champ dans le Gouvernement dont il t'a honoré.* Cha-Halam à ces mots, parut troublé. Il affecta de rêver quelque tems , comme s'il eût été combattu entre la vertu & l'ambition ; feignant de céder aux mouvemens de la nature , il s'écria : *Cédons donc à la volonté d'un Pere & d'un Roi ; obéissons aux ordres du Ciel & au cri de la Nature.* Ces prétendues marques de surprise & de douleur , ce combat intérieur , n'en imposèrent point à l'armée qui ne douta point qu'il n'eût agi de concert avec Oramgzeb. Déjà elle se soulevoit & elle auroit immolé le jeune Prince à son ressentiment, si Dalil-Cham n'eût paru alors avec la sienne , pour préserver le Sultan de la fureur des Officiers qu'il avoit conduits au précipice.

Ceux-ci furent arrêtés , mis à mort ou exilés : pour les Soldats , on se contenta de les disperser dans les Provinces.

Quoiqu'il n'eût réussi qu'à demi dans son projet , Orangzeb ne pouvoit s'empêcher de s'applaudir de la ruse avec laquelle il étoit venu à bout de rendre son fils suspect à toutes les troupes , & de lui avoir pour jamais ôté l'espérance de pouvoir former de véritable rébellion.

Pendant ce tems-là , les Patanes , abandonnés des Persans , soutenoient la guerre avec beaucoup de fierté & de courage. Ils repoussèrent plusieurs fois les Mogols de leurs montagnes ; ensuite ils feignirent de céder à la force. Ils s'enfoncerent dans les rochers. Muhamet-Amican s'engagea témérairement à leur poursuite ; mais les Patanes le surprirent & passèrent toute l'armée au fil de l'épée : le Général se sauva presque seul , en habit déguisé.

Pendant que les armées étoient occupées vers la Perse & dans le Dekan , Orangzeb , qui n'avoit gardé auprès de lui que dix mille hommes de Cavalerie , manqua d'être surpris & accablé par un nouvel ennemi , d'autant plus à craindre , que le fanatisme lui avoit mis les armes à la main.

Parmi le nombre infini de Moines idolâtres que l'Indostan renferme dans son sein, on remarque une secte particulière connue sous le nom de Mondias. Le caractère distinctif de ceux qui la composent, est de se peler tout le corps jusqu'aux sourcils. Ils souffroient depuis long-tems avec impatience le mépris qu'Oramgzeb & tous les Musulmans leur témoignent. Une vieille femme, qui passoit pour la plus célèbre Magicienne des Indes, & qui vraisemblablement n'étoit, ainsi que les Mondias, qu'une victime infortunée de la superstition, rassembla environ vingt-cinq mille de ces misérables, près d'une pagode célèbre, à cinquante lieues de Dehly, & leur parla ainsi : *Le grand ennemi de nos Dieux, assis sur un trône teint du sang de son pere, nous est livré par Brahma : l'insensé a dispersé ses forces aux extrémités de l'Empire. Il ne lui reste que quelques lâches Courtisans qui n'oseront tenir devant nous : marchons à lui ; délivrons l'Univers de ce monstre, & détruisons la Religion de son prétendu Prophete : le Ciel & l'Enfer nous promettent la victoire.*

A ces mots, la troupe fanatique s'ébranle & vole vers Dehly avec une rapi-

dité sans exemple. L'Empereur eut à peine le tems de détacher contr'eux ce qui lui restoit de Cavalerie ; mais les Mondias à pied , n'ayant la plûpart d'autres armes que des bâtons , animés par l'exemple & l'éloquence de la Magicienne , désirèrent & dissipèrent la garde à cheval de l'Empereur. Si les vainqueurs n'avoient pas fait la faute de rester sur le champ de bataille , pour célébrer leur victoire , q'en étoit fait de Dehly : cette Ville superbe devenoit la proie des brigands. Oramgzeb profita merveilleusement de leur inaction , pour rassembler une nombreuse armée ; mais elle n'étoit composée que de Milices bourgeoises , & découragées , tant par la précédente défaite , que par la réputation de la Magicienne qui dispoit , dit-on , des forces de l'Enfer. Une pareille disposition dans les esprits pouvoit causer dans les circonstances une Révolution. Oramgzeb en fut effrayé ; & il ne trouva d'autre moyen de rendre le courage à ses troupes , que se de déclarer lui-même Magicien. Il feignit d'invoquer les Démons & fit courir le bruit dans son armée , que la victoire lui étoit assurée par les Oracles ; en même tems il fit suspendre au col des éléphans & des che-

vaux des forts tracés en caractères Arabes , pour les rendre invulnérables ; enfin , après avoir rappelé la confiance à ses Soldats , il les conduisit à l'ennemi. La bataille se livra à quinze lieues de Dehly , & l'art d'Oramgzeb l'emporta sur celui de la Magicienne. Elle fut tuée avec tous les Mondias , sans qu'il s'en sauvât un seul. On ne sçauroit croire quelle impression cette victoire , prédite par Oramgzeb , fit sur tous les Peuples des Indes. Le vainqueur ne passa pas seulement pour un grand Roi , un Politique profond , mais pour le Maître des événemens , pour le Magicien le plus terrible de l'Asie , pour un homme qui dispoit des élémens & qui lisoit dans l'avenir : on disoit que chaque nuit il sacrifioit au Démon. Oramgzeb n'eut garde de faire tomber des bruits qu'il regardoit comme très-avantageux à sa puissance.

Cependant Mahobet-Cham marchoit contre les Patanes avec une armée nombreuse ; mais ce Général n'eut pas besoin d'employer la force pour soumettre les rebelles : sa vertu , (il passoit pour le Philosophe le plus sage & le plus sçavant de l'Asie ,) fit tomber les armes des mains des Patanes ; mais un évé-

nement, que ce grand homme n'avoit pu prévoir, fit éclore une nouvelle guerre civile, qui exposa l'Indostan aux plus grands dangers.

On a vu plus haut, que Sultan Sujah, le second des fils de Chia-Jeham, avoit trouvé dans le Royaume d'Arracan la mort digne prix de son audace & de son crime. Un soldat, Patane de Nation, avoit long-tems servi sous ce Prince, & l'avoit accompagné dans le Royaume d'Arracan, d'où il ne s'étoit sauvé qu'avec beaucoup de peine, après le désastre de son Maître. La ressemblance du Patane avec Sujah étoit parfaite : la nature sembloit s'être épuisée pour leur donner les mêmes traits, la même taille, le même son de voix, la même démarche, les mêmes manières ; il n'y avoit pas jusqu'au caractère qui ne fût le même. On trouvoit dans le Patane le courage, la fierté, l'éloquence, le génie fin & rusé de Sujah ; son goût pour les femmes & les plaisirs de la table. Le Patane conçut le hardi projet de profiter de ce jeu de la nature, pour s'élever à l'Empire, ou au moins, pour le démembrer & le partager. Il choisit, pour le théâtre de ses exploits, les Provinces du Nord, qu'il

parcourut, en se donnant pour le vrai Sujah. L'imposteur débitoit avec tant de ressemblance l'histoire de son évafion du Royaume d'Arracan; il exposoit ses aventures avec tant d'éloquence; il rendoit compte si naturellement de tout ce qui étoit arrivé au Prince Mogol avant les guerres civiles & dans le cours de ces guerres, que les amis les plus particuliers de Sujah s'y tromperent & le prirent pour le Sultan. Les Peuples se livrerent d'autant plus volontiers à cette idée, qu'il n'y avoit personne qui pût les désabuser; tous ceux qui avoient suivi Sujah dans le Royaume d'Arracan, avoient été enveloppés dans le massacre de ce Prince, excepté le Patane; enfin Mahobet-Cham, cet homme si sage & si éclairé, frappé de tant de traits de ressemblance, ne balança pas à croire que le Patane ne fût le véritable fils de Cha-Jeham. Toutes ces circonstances réunies firent trouver à l'imposteur dans le cœur des Peuples la compassion & l'intérêt qu'un Prince du sang étoit en droit d'attendre: on le secourut d'abord fecrettement; ensuite on leva le masque, & on le reconnut en plusieurs endroits pour le légitime Empereur des Indes. Le Patane leva

des troupes : les aventuriers, les bandits, les gens accablés de dettes, & qui ne pouvoient trouver de sûreté & de fortune que dans une Révolution, lui formèrent bientôt une armée de près de cinquante mille hommes, à la tête de laquelle le faux Sujah prit le chemin des montagnes des Patanes, espérant trouver des secours plus puissans & plus honorables chez un Peuple belliqueux, qui ne pouvoit pardonner aux Mogols de lui avoir enlevé le Royaume de l'Indostan.

Ses espérances ne furent point trompées. Quoique plusieurs Patanes soupçonnassent la fourberie, ils ne balancerent pas à le reconnoître pour le vrai Sujah. Ils ne respiroient que la gloire de remettre la couronne de l'Indostan sur la tête d'un Particulier de leur Nation. Les Chefs des Patanes, habitans des plaines & des montagnes, s'assemblerent & proclamèrent, d'un concert unanime, l'imposteur, Roi des Indes ; & on tenta d'engager dans le parti Mahobet-Cham, en lui promettant pour lui & pour sa postérité le Royaume de Cabul. Mais quoique convaincu que l'imposteur étoit le véritable Sujah, le Vice-Roi rejetta leurs offres. Il prit le parti de demeurer neutre & d'abandonner le sort de l'Em-

pire à la valeur & à la fortune des deux freres , usant du privilège qu'ont , comme nous avons dit , les Gouverneurs de Provinces dans l'Indostan , d'embrasser la neutralité dans les querelles qui s'élevaient entre les Princes Mogols pour la succession au trône.

Les Patanes profiterent de la modération du Philosophe , pour lever une armée de cinquante mille hommes , à la tête de laquelle le faux Sujah réduisit en moins de trois mois sous sa puissance toutes les Provinces qui s'étendent de la Perse jusqu'à l'Indus.

A la nouvelle des progrès rapides des Patanes , Oramgzeb conçut qu'il avoit affaire à l'ennemi le plus redoutable qui eût encore troublé son règne ; mais il ne perdit point courage & ne se montra jamais plus grand que dans cette guerre : faisant céder le ressentiment mortel qu'il avoit contre le Cevagi à la crainte de se voir déthrôner , il ordonne à son fils Cha - Halam de terminer la guerre , à quelque prix que ce fût , avec le Prince Indien , & de sacrifier même , s'il le falloit , les droits & la majesté de l'Empire ; mais le Cevagi témoigna plus de modération & de grandeur d'ame qu'on n'avoit lieu d'en attendre d'un barbare. Il

exigea seulement qu'on lui jurât sur l'Alcoran de ne jamais répéter les domaines dont il étoit en possession ; que l'Empereur lui laissât faire librement la conquête du Carnate, & même qu'il lui en facilitât les moyens, en obligeant le Roi de Golconde, son vassal, de lui abandonner passage par ses Etats, pour l'expédition qu'il méditoit. Orangzeb n'ent pas de peine à consentir à ces propositions : la paix fut jurée de part & d'autre ; & l'Empereur, délivré de l'inquiétude & de la crainte que lui inspiroit le Cevagi, s'occupa tout entier de la guerre contre le faux Sujah.

Toutes les Provinces furent dégarnies de troupes. Cha-Halam reçut ordre de revenir avec son armée à Dehly, pour maintenir la Capitale dans l'obéissance, tandis qu'Orangzeb marcheroit lui-même contre l'ennemi ; car il ne vouloit se décharger sur personne des soins d'une guerre si importante. Il se mit en route avec une armée de trois cent mille hommes, avec cette confiance & cette intrépidité qui sont presque toujours de sûrs garans de la victoire ; & quoique l'Empereur eût alors environ soixante-dix ans, il fit cette marche de près de deux cens lieues, non en palanquin, en litier :

ou sur un éléphant, mais à cheval, exposé aux rayons brûlans du soleil, ne vivant que de riz, de légumes & d'eau, étonnant toute l'armée par sa sobriété, sa force, son agilité & la patience avec laquelle il supportoit les fatigues & les travaux d'une expédition si pénible. Il apprit à Lahor, qu'une de ses armées avoit été détruite par l'ennemi : cette triste nouvelle ne fit qu'irriter son courage & son ardeur pour la vengeance. Il précipita sa marche & arriva enfin sur les bords de l'Indus.

Il crut que les Patanes lui en disputeroient le passage ; mais nul ennemi ne parut sur les bords du fleuve. Orangzeb profita de leur négligence & le traversa avec des travaux incroyables. Il n'y avoit aucun Ingénieur dans ses troupes, capable de construire des ponts : d'ailleurs, ce fleuve, très-large & très-profond, ne peut facilement être assujéti & dompté par l'industrie humaine. Il est constant, que si le faux Sujah s'étoit présenté avec son armée, lors du passage de l'Indus, qui ne put s'exécuter qu'avec beaucoup de tems & de désordre, Orangzeb eût été battu ; mais loin de songer à profiter d'un tel avantage, les Patanes s'étoient retirés avec précipita-

tion & , ils attendoient impatiemment qu'Oramgzeb eût mis le fleuve entre lui & le reste de l'Empire , dans l'espérance de l'exterminer lui & tous les siens , sans qu'il pût s'en sauver un seul. En effet , Oramgzeb n'eut pas plutôt campé au-delà de l'Indus , qu'ils fondirent sur lui pendant la nuit , lui enleverent des quartiers & passerent au fil de l'épée des Corps entiers ; mais les nouveaux renforts que l'Empereur recevoit chaque jour , le mirent bientôt en état de réparer ses pertes. Il marcha à son tour vers l'ennemi ; & l'immense quantité de ses troupes , dont il faisoit de gros détachemens , ne permettant point au faux Sujah de faire face par-tout , il gagna insensiblement du terrain. Les Patanes furent battus en détail , & enfin contraints de se retirer dans leurs montagnes où l'Empereur n'osa les poursuivre , appréhendant le sort des quatre armées Mogoles qui avoient péri en différens tems dans ces défilés impraticables ; enfin Oramgzeb , content d'avoir humilié l'ennemi & anéanti sa puissance , revint triompher à Dehly , après avoir employé deux ans & demi à son expédition.

Cassam-Cham fut laissé aux pieds des montagnes avec une armée , pour con-

tenir les Patanes qui s'étoient soumis & ceux qui s'étoient retirés dans les rochers. Oramgzeb lui avoit donné le Gouvernement de ces contrées, en la place de Mahobet-Cham, à qui il avoit fait couper la tête, pour avoir embrassé la neutralité dans cette guerre, prétendant que c'étoit en vain qu'il réclamoit la loi qui permet aux Grands de l'Empire d'être spectateurs des guerres qui s'élevaient entre les Princes de la Maison Impériale, d'autant qu'il n'avoit pu ignorer que le Chef des Patanes n'étoit qu'un imposteur.

D'ailleurs, Cassam-Cham, homme délié, artificieux, cruel & naturellement perfide, convenoit bien plus à Oramgzeb dans cet emploi, que l'austère Philosophe qu'il venoit de condamner à mort. En partant, il donna à Cassam-Cham des ordres secrets, pour faire périr, à quelque prix que ce fût, le faux Sujah avec les principaux Chefs des Patanes. En conséquence, Cassam-Cham médita dans le silence un plan de trahison qui lui réussit parfaitement. D'abord il licencia une partie de son armée & ne garda auprès de lui, que ce qui convenoit à la dignité de sa place. Il déchargea ensuite les Patanes soumis de tous les

impôts qu'ils avoient coutume de payer. Il se mêloit parmi eux d'un air populaire, sans épée, sans poignard & sans gardes, & leur prodiguoit des caresses. Ces apparences de franchise & de bonté séduisirent ce Peuple, au point que Cassam-Cham parvint à s'en faire adorer.

Les Patanes, habitans des montagnes, sensibles aux procédés du Général Mogol envers leurs freres, cessèrent leurs incursions; mais ils ne voulurent jamais consentir à livrer le faux Sujah. Ils le firent retirer dans un Fort inaccessible, où l'élite de la Jeunesse le gardoit avec beaucoup de soin & de précaution. A cette défiance près, la paix paroissoit rétablie dans ces contrées.

Cassam-Cham crut qu'il étoit tems de faire enfin éclore son projet. Il donna une grande fête au sujet de la circoncision de son fils, à laquelle il invita tous les Chefs des Patanes, tant ceux de la plaine, que ceux des montagnes: tous y accoururent en foule avec la plus grande sécurité. Au milieu du festin qui étoit dressé dans la Place publique de Pechor, & dans le tems que l'assemblée étoit le plus animée par la joie & la bonne chere, Cassam-Cham prend un melon, & en le coupant, se fait exprès une légère

blessure : le sang coule , & le Général demande permission de se retirer ; mais son départ étoit le signal du crime & de la trahison. Il ne fut pas plutôt sorti de la Salle qu'on avoit construite exprès pour la fête , que ses Gardes entrent , se jettent sur les convives & inondent de leur sang toutes les tables. Au même instant , la suite de ces malheureux fut égorgée & il n'échappa pas un seul homme au carnage. Les Patanes , privés de leurs Chefs , n'osèrent venger un attentat si barbare. Après avoir en vain tâché d'exciter sa Nation à recommencer la guerre , le faux Sujah redoutant d'être livré aux Mogols , prit le parti d'aller chercher un asyle plus sûr en Perse , mais il fut massacré sur la route.

Oramgzeb , qui seul profitoit de la trahison , éclata avec fureur contre le traître. Il le rappella à Dehly sous prétexte de le punir sévèrement , mais il se contenta de le dégrader de sa qualité d'Omrha & de le réduire à la condition de simple soldat. C'étoit uniquement pour appaiser une Nation belliqueuse dont il redoutoit la vengeance ; mais lorsque le crime parut être oublié , il éleva Cassam-Cham , qui n'avoit fait qu'exécuter ses ordres secrets , aux prin-

ciales dignités de l'Empire & le combat de biens.

Akebar, le plus jeune des fils de l'Empereur, prit la place de Cassam-Cham ; mais au lieu de suivre le plan de conduite qu'Orangzeb lui avoit tracé pour amollir les Patanes, le jeune Prince les exerçoit chaque jour au maniement des armes. Il leur insinuoit sans cesse, qu'ils trouveroient bientôt en sa personne un vengeur qui les conduiroit au combat & au pillage. Sans cesse il leur rappelloit le massacre indigne de leurs Chefs ; enfin il fit éclater des vues si ambitieuses, qu'Orangzeb allarmé se hâta de le rappeler. Peu s'en fallut qu'il ne le fît mettre à mort ; mais il fut désarmé par les larmes & les prières de la Sultane, mere du jeune Prince ; & il se contenta de le reléguer dans le Royaume d'Ugen, aux portes de Dehly, d'où il pouvoit éclairer ses démarches.

Cha-Halam, dont la modération étoit très-agréable à l'Empereur, reçut ordre de se rendre chez les Patanes, tant pour les contenir, que pour repousser les Persans qu'on sçavoit être disposés à prendre les armes ; mais les menaces de ce Peuple ne produisirent aucun effet. Quant aux Patanes, le fils aîné de l'Em-

pereur employa contr'eux, avec succès, les principes de politique qui lui avoient été inspirés. Loin donc de nourrir & d'exciter en eux l'amour de la guerre, il ne s'appliqua qu'à les énerver par le goût du luxe, de la magnificence & des plaisirs. C'étoient tous les jours de nouvelles fêtes plus brillantes les unes que les autres : les plaisirs de la table, la musique, la danse & la chasse, faisoient l'unique occupation du politique Vice-Roi : son exemple devint contagieux. Toute cette Nation si guerriere ne respira en peu de tems, que la joie, la mollesse & les plaisirs. Les Patanes perdirent leurs mœurs, amollis & domptés par la volupté : on cessa, pendant quelque tems, de les compter au nombre des Peuples guerriers.

Les succès de Cha-Halam furent d'autant plus agréables à Oramgzeb, qu'en rendant les Patanes dociles & soumis pour long-tems, son fils s'étoit dégradé dans l'esprit des Peuples, par les raffinemens de luxe, de volupté & de gourmandise, auxquels il s'étoit livré avec excès. Cependant, soit pour ne pas achever de le perdre auprès des Musulmans, soit plutôt qu'il fût le seul de ses Enfans & de ses Généraux auquel il eût mis toute

sa confiance , il le rappella des frontières de la Perse & lui donna le commandement de la guerre contre le Cevagi , dont les progrès lui devenoient de jour en jour plus redoutables.

Le Cevagi , après avoir conclu la paix avec Orangzeb , étoit tombé sur le Carnate , dont il avoit fait la conquête en peu de tems. Il se feroit agrandi davantage & auroit peut-être formé dans le midi des Indes une puissance égale à celle des Mogols , sans la révolte de Sambagy son fils , qui se retira chez le Roi du Visapour. Celui-ci , jaloux de la puissance de l'aventurier , employa avec succès contre le pere la valeur & les ruses du fils.

Mais Orangzeb , mécontent du Roi de Visapour , son vassal , pour avoir reçu chez lui , à son insçu , le Sambagi , le condamna à une grosse amende. Dans le même tems il traîtoit avec autant d'orgueil le Roi de Golconde , pour avoir donné une seconde fois passage sur ses Terres au Cevagi , sans lui en donner avis. Ces Princes lâches & imbécilles eurent la foiblesse de se soumettre à l'Arrêt d'Orangzeb. Ils aimèrent mieux enrichir de leurs thrésors l'ennemi mortel de tous les Rois Indiens , que d'en tirer vengeance ,

geance , en se joignant au Cevagi , le héros & le défenseur de la liberté de la Patrie.

Cependant le Cevagi , ayant seul sur les bras toutes les forces des Mogols & une guerre civile allumée par son fils , se défendit avec courage. Il s'appliqua surtout à la guerre de ruse & de chicane. Les excursions de ce Prince dans les plus riches Provinces de l'Empire lui valurent un butin immense. On sçait que les Peuples soumis aux Mogols enfouissent dans la terre leur or , leur argent , leurs pierreries & leurs effets les plus précieux , pour en priver l'Empereur , qui se porte pour l'héritier universel de ses Sujets. Dans leurs courses heureuses , le Cevagi & ses Soldats étoient uniquement occupés à inventer de nouvelles tortures , pour forcer les Indiens à découvrir leurs trésors ; & telle étoit la barbarie & l'atrocité dont ils faisoient usage , qu'il y avoit peu de ces malheureux , quelque avares qu'ils fussent , qui n'aimassent mieux se dépouiller de leurs biens , que de perdre la vie dans les plus horribles tourmens.

Les armes de l'Empire ne prospérèrent point entre les mains de Cha-Halam. Il se laissa surprendre par l'enne-

mi, qui tailla en pièces à ses yeux plusieurs Corps de son armée; mais ce qui acheva d'abbattre le courage de ses Soldats & de lui faire perdre leur confiance, c'est de n'avoir pu empêcher l'ennemi d'enlever un trésor porté sur cent chameaux, qu'on lui envoyoit pour la solde des Mogols; mais cette perte fut réparée avec usure par la mort du Cevagi qui, en poursuivant trop ardemment sa proie, se rompit une veine & mourut quelque tems après avec la réputation du plus habile Capitaine des Indes.

Oramgzeb apprit avec une joie égale & la mort de son ennemi & la honte de son fils qui avoit cessé d'être agréable aux troupes. On prétend qu'il ne put s'empêcher de jeter des fleurs sur le tombeau du Cevagi & de dire tout haut : *Cet aventurier étoit un grand homme. Il eut le courage de s'établir une Souveraineté puissante aux Indes, tandis que je détruisois les anciens Rajas : il a occupé toutes les forces de l'Empire pendant dix-neuf ans, & la victoire n'a jamais cessé de le couronner, malgré ma puissance & mes efforts.*

Délivré d'un ennemi qui lui avoit inspiré autant d'estime que de crainte & de haine, Oramgzeb, maître de disposer à

fon gré de toutes les forces de fon vaste Empire, jugea enfin qu'il étoit tems d'exécuter le magnifique projet qu'il avoit formé depuis long-tems de renverser tous les thrônes qui exiftoient encore aux Indes. Cette entreprise excita de sanglantes Révolutions, & elle mit le comble à la gloire des Mogols. Il y avoit encore aux Indes plus de cent de ces Souverains que nous avons désignés sous le nom de Rajas. Il est vrai que la plupart étoient vaffaux & tributaires des Mogols; mais, au tribut près, ils jouiffoient dans leurs Etats de tous les droits de la fuprême puiffance. Ils avoient confervé la religion, les loix, les ufages & les mœurs de leurs ancêtres: quelques-uns d'entr'eux, tels que le Rana, Jacot-fing Roi de Nocot-Marva, Jafing, Roi de Bator, les Rois de Golconde, du Visapour, le Sambagi, héritier de la valeur & des rufes comme des Etats de fon pere, avoient de grandes richesses & pouvoient mettre fur pied des armées de plus de cent mille hommes. Il est constant, que tous ces Princes réunis auroient accablé les conquérans. Soit qu'Orangzeb crût que le thrône ne feroit jamais folidement affermi, tant que fubfisteroient tous ces différens Etats,

soit qu'il voulût seulement occuper , comme nous avons dit , le courage & l'inquiétude de ses Sujets , il résolut d'exterminer toutes ces différentes Puissances : il ne chercha point d'autre prétexte que celui d'élever l'Alcoran sur les débris de l'idolâtrie soutenue & protégée par les Rois Indiens. Il jugea à propos d'envelopper dans cette proscription générale le Christianisme qui avoit fait quelques progrès dans ses Etats. Il commença par renverser le magnifique tombeau de Jehanguire , afin d'abolir quelques monumens du Christianisme qui y étoient gravés & qu'il traitoit d'idoles. Est-il étonnant qu'un tyran , qui avoit trempé ses mains dans le sang de son pere , attentât sur les cendres de son aïeul ? Les Eglises furent abbattues ou fermées , les Prêtres Chrétiens emprisonnés & quelques-uns d'eux mis à mort.

La persécution , commencée sur les Chrétiens , s'étendit sur les idolâtres. Jasing & Jacont-sing , deux des plus puissans Rois des Indes , & fameux par les services qu'ils avoient rendus à Orangzeb , pleins de zèle pour la Religion de Brama , représentèrent à l'Empereur combien il étoit injuste de ne pas laisser aux Indiens la Religion de leurs peres. Ils

lui firent entrevoir qu'ils s'opposeroient de toutes leurs forces à la persécution. Le tyran, qui redoutoit la valeur & l'habileté des deux Princes, n'osa employer les armes contr'eux; mais, au défaut de ce moyen, il mit en usage le crime. Jasing fut empoisonné par ses ordres secrets; Jacont-sing mourut à-peu près dans le même tems, & peut-être d'une maniere aussi tragique. Quoi qu'il en soit, à la nouvelle de leur mort, tout dissimulé qu'il étoit, Oramgzeb ne put s'empêcher de s'écrier : *Les voilà donc enfin renversés les seuls remparts que les Indes oppoient à l'Alcoran & à ma Puissance ! Frappons ; que tout tombe aux pieds de Mahomet & aux miens.*

En même tems, les ordres sont délivrés à tous les Vice-Rois des Indes de démolir les Temples & de brûler les Idoles. On ne sçauroit exprimer quel fut le désespoir des Bramines; mais leurs cris lamentables, les sommes immenses qu'ils offrirent, n'ébranlerent point la résolution d'Oramgzeb. Il bannit même de l'Empire les Joguis, les Mondias, les Saniacis & tous les autres Moines de la Gentilité. Il dépouilla de leurs emplois les Officiers qui refuserent de se faire circoncire; mais ce qui fait voir

que l'avidité & l'ambition conduisoient plutôt Orangzeb que le zèle de l'Alcoran, c'est que trois Rajas effrayés s'étant faits Musulmans, ils furent enlevés, conduits à Delhy, dépouillés de leurs Etats & mis au nombre des esclaves du Palais : cet exemple retint les autres Rajas qui auroient pu être tenté d'apostasier leur Religion. Peu après, Orangzeb publia un Edit, par lequel il déclaroit qu'il ne forceroit aucun Indien, soit de ses Etats, soit de ceux des Rajas, de se faire circoncire, à condition que chacun d'eux payeroit tous les ans une capitation qui fut fixée à treize roupies & demie pour un M. r. hand, six pour un Artisan, & trois pour le menu Peuple. Les successeurs de Jacont-sing se racheterent de ce tribut odieux, en cédant une partie de leurs Etats : tous les autres Princes s'y soumirent, excepté le Rana, dont la Souveraineté avoit toujours été indépendante. Orangzeb lui envoya un Ambassadeur, pour lui déclarer qu'il falloit obéir à ses ordres ou céder ses Etats, sans quoi, lui dit fièrement l'Ambassadeur Mogol, mon Maître sçaura bien introduire l'Alcoran & sa Puissance dans ta Souveraineté. *Ma Souveraineté*, répondit le Rana avec autant de noblesse que

de fermeté, est aussi ancienne que l'Univers : mes ancêtres l'ont possédée par le consentement des Peuples qui les ont choisis pour Rois ; & leurs ames, purifiées par la transmigration, se sont envolées dans le Ciel des planettes, d'où elles sçauront protéger un thrône fondé sur l'équité. Combien ma possession est-elle différente de celle des enfans de Tamerlan ? Mes peres régnoient long-tems avant Porus : j'ai succédé à leurs droits légitimes & sacrés. Pour les Tartares, ils n'ont établi dans nos malheureuses contrées une domination récente, que par le fer, le feu & le brigandage. Le vaste Empire, dont ils ont fait la conquête, ne suffit-il donc point à l'ambition d'Oramgzeb ? Hélas ! de tous les Etats que possédoit celui de mes aïeux qui succomba sous les armes de Tamerlan, il ne me reste que quelques Provinces resserrées entre des montagnes. Faut-il qu'il y vienne porter le flambeau de la guerre ? Pourquoi n'est-il pas permis à moi & à mon Peuple d'y conserver une loi plus ancienne que l'Alcoran ?

Oramgzeb, qui s'attendoit à la réponse du Rana, rassembla toutes les forces de l'Empire pour cette seule conquête. Ses quatre fils, Cha-Halam,

Azam-Cha, Akebar & Kambach, parurent dans cette expédition, chacun avec une armée. Oramgzeb partit lui-même de Dehly, après avoir fait publiquement vœu de n'y point rentrer, qu'il n'eût détruit l'idolâtrie : ce n'étoit qu'un prétexte pour passer le reste de ses jours dans un camp environné d'une armée. Au reste, son ferrail, ses thrésors, une multitude prodigieuse de valets, de vivandiers, d'artisans, le luxe enfin des Villes voluptueuses, le suivirent : douze cens chameaux & cent éléphans suffisoient à peine pour porter ses bagages. De sept ou huit cent mille ames dont le camp étoit toujours rempli, il n'y avoit pas trois cent mille combattans.

Ce fut avec ce superbe appareil, qu'Oramgzeb s'avança vers les Etats du Rana : ses quatre fils l'attendoient avec leurs Corps, pour ouvrir la campagne. On investit, par ses ordres, de toutes parts, les Etats de l'ennemi ; cette guerre ressembloit au siège d'une Ville : les montagnes servoient de remparts aux assiégés ; & les différens Corps d'armée qui les environnoient, étoient comme les lignes qu'on construit devant la place qu'on assiége. Le Rana, abandonné à ses propres forces, se défendit de son côté

avec une sagesse qu'on ne devoit pas attendre d'un Barbare. Il arma tous ses Sujets, dont il fit quatre armées, pour les opposer à chacun des fils de son ennemi. Pour lui, il prit le parti de camper au centre de ses Etats avec l'élite de ses forces, pour voler dans les lieux où le danger l'appelleroit. A l'approche de l'ennemi, il évacua quelques Provinces d'un accès facile, après en avoir retiré les habitans & les vivres.

Oramgzeb, qui s'étoit réservé l'honneur de frapper le premier coup, conduisit son armée dans un défilé qu'il avoit fait élargir par des travaux immenses; mais après quelques lieues de marche, quelle fut sa surprise de ne trouver plus que des sentiers inconnus, des rochers escarpés, des précipices affreux. Il balança s'il avanceroit; mais enfin le mépris dont il étoit rempli pour l'ennemi, lui inspira une confiance téméraire, & il ordonna aux troupes de se jeter dans les différens chemins qui se présentoient. Pour lui, il marcha avec des difficultés infinies, & s'engagea dans un labyrinthe où le Rana avoit placé une embuscade de ses Sujets les plus braves & les plus agiles. Dès que les Indiens l'eurent apperçu au milieu du piège, ils fermerent, avec une acti-

vité incroyable, par de grands abbattis de bois, les deux seules issues par où il pouvoit se sauver. Jamais les éléphants, les chevaux, les hommes mêmes ne purent franchir ces obstacles accumulés par la nature & l'art. L'armée fut obligée de faire halte, sans savoir de quel côté tourner; mais à l'instant, elle fut accablée par une grêle de balles, de flèches & de pierres que les Indiens, embusqués dans les rochers, firent pleuvoir de tous les côtés. Les Mogols, blessés & mourans, poussent d'horribles cris: les uns s'enfuient; les autres se disposent à combattre; mais loin de pouvoir joindre l'ennemi, à peine peut-on l'appercevoir: le trouble, la confusion & l'effroi furent tels, qu'un Corps, commandé pour servir de garde à la Sultane favorite, se dispersa & abandonna la Princesse qui tomba entre les mains des Indiens. On la conduisit en triomphe au Rana, qui étoit posté dans un vallon plus éloigné, prêt à tomber sur Orangzeb; s'il venoit à bout de renverser les remparts qu'il avoit opposés à sa furie. Le Rana reçut l'épouse d'Orangzeb avec tout le respect dû à son sexe & à son rang. Il fit plus; sachant que l'Empereur étoit enveloppé dans le pié-

ge avec toute sa Cour, sans pouvoir se dégager, il donna ordre à ses Sujets de lever eux-mêmes les obstacles qui s'opposoient à sa retraite. Après avoir languì un jour sans vivres, Oramgzeb, libre par la générosité de l'ennemi, se retira dans son camp. Pour comble de bonheur, la Sultane parut à ses yeux, escortée par une troupe d'Indiens, dont le Chef l'exhorta à renoncer à une entreprise injuste & téméraire, ajoutant que le Rana ne lui demandoit, pour toute récompense de lui avoir laissé la vie & la liberté, & de lui avoir rendu son épouse, que d'épargner les vaches que le Rana n'avoit pu emmener des Provinces qu'il avoit évacuées. Est-ce à la générosité ou à la foiblesse naturelle aux Indiens, qu'il faut attribuer un procédé, dont les Nations les plus policées ne fournissent presque point d'exemples ?

Mais le Mogol ne répondit à cet excès de magnanimité, que par l'ingratitude la plus noire. Il ne pouvoit pardonner à son ennemi de l'avoir vaincu par la force des armes & par la grandeur d'ame. Loin donc d'abandonner une expédition si odieuse, Oramgzeb y porta encore plus de chaleur & d'animosité : le desir d'envahir les États de son bienfaiteur &

de lui arracher la vie, devint son unique passion. Il en oublia jusqu'aux précautions qu'il prenoit pour sa sûreté ; & peu s'en fallut que son opiniâtreté ne lui coûtât le trône & la vie. En effet, ayant formé un nouveau plan, il en abandonna l'exécution à ses fils. Il leur envoya de gros détachemens, avec ordre de pénétrer, à quelque prix que ce fût, dans les montagnes, & de passer tous les Indiens, hommes, femmes & enfans, au fil de l'épée. Pour lui, il ne se réserva qu'une garde de cinq à six mille chevaux, avec lesquels il vint camper à Asmir, Bourg situé à une journée des montagnes ; mais le danger qu'il y courut, fut plus grand que celui auquel il auroit pu être exposé au milieu des combats.

Les Princes Mogols, chargés des ordres sanguinaires & destructeurs d'O-ramgzeb, après s'être consumés en efforts impuissans, pour parvenir dans l'intérieur des montagnes, furent obligés de s'en tenir au projet de Cha-Halam, qui prétendoit que le seul moyen de faire périr le Rana & ses Sujets, étoit de les resserrer étroitement dans leurs barrières, de leur couper toute communication avec la plaine, pour les empêcher de recouvrer des vivres dont ils manque-

roient bientôt, attendu que les terres, renfermées dans l'enceinte des montagnes, n'en pourroient jamais produire assez pour la subsistance de la multitude qui avoit suivi le Rana dans les rochers : c'étoit en effet le seul moyen de perdre le Roi Indien & toute sa Nation. Il y avoit déjà deux ans, que la guerre duroit, lorsque le Rana, étonné de la patience invincible des Mogols, parut inquiet & abbattu : le courage & la confiance abandonnerent ses Sujets, déjà exposés aux horreurs de la disette. Dans cette extrémité, le Roi Indien ne vit point d'autre parti que celui d'envoyer des Ambassadeurs à tous les Rajas, pour les exciter à faire diversion en sa faveur. Ses Envoyés eurent le bonheur de traverser les postes des ennemis & d'arriver à leur destination ; mais ils eurent la douleur de voir que la terreur des armes d'Orangzeb avoit intimidé tous ces Princes, & les avoit rendus insensibles à la perte du Rana. Il n'y eut que la veuve de Jacoufing, dont Orangzeb avoit voulu depuis peu faire périr les fils, qui s'intéressât au sort du Rana : elle porta même ses vues plus loin. Entraînée par l'ardeur de la vengeance, elle osa tenter de déthrôner le tyran des Indes.

Les quatre fils d'Oramgzeb affligé-
 geoient, comme nous l'avons dit, cha-
 cun avec son armée, le malheureux
 Prince qui invoquoit son secours ; &
 l'Empereur étoit campé auprès d'Asmir,
 avec ses Femmes & une poignée de Gar-
 des. C'est sur la connoissance de cette
 position, que l'Indienne forma le plan
 de la conspiration. Elle s'adressa au troi-
 sieme des fils d'Oramgzeb, jeune Prince,
 fier, impétueux, féroce, d'un courage
 indomptable, jaloux de ses aînés, & qui
 avoit déjà donné des preuves de son
 inquiétude & de son ambition dans le
 Gouvernement du Cabulistan. Akebar
 lui parut donc, de tous les enfans d'O-
 ramgzeb, le plus capable d'attenter aux
 jours de son Pere & de son Roi. Elle
 lui envoya un homme de confiance,
 avec une lettre conçue en ces termes :

*Le politique Oramgzeb s'est oublié lui-
 même : on ne reconnoît plus sa sagesse.
 Il s'est livré par son imprudence à celui
 de ses enfans, qui osera régner. Quels
 remparts peut-il opposer à leur courage ?
 Une poignée de Gardes, un Village sans
 défense ! La Fortune, ou plutôt la Divi-
 nité, qui veut venger la mort de Cha-
 Jehan, ouvre les chemins du trône à
 quiconque aura assez de courage pour s'en*

emparer. C'est à toi, c'est au plus brave des Princes Mogols à régner : tu enlèveras sans résistance, le vieux Oramgzeb : ses forces dispersées ne pourront voler à son secours. Il ne faut que du secret & de la diligence pour le succès de ce grand dessein. Quoique tes forces & ton courage suffisent, j'enverrai à ton secours cinquante mille Rageputes. Au premier bruit de ta marche, le Rana sortira de ses forêts, afin de joindre son armée à la tienne : tous les enfans de Brama, dont le courage & le nombre ont toujours fait la destinée des Indes dans les guerres civiles, combattront en ta faveur.

Akebar, ébloui d'un projet si facile, & en même tems si conforme à son ambition, ne balança pas un instant à y donner les mains ; mais quoiqu'il n'eût confié la conspiration qu'à Tabercam son Général, & à son Astrologue, il trouva un traître dans la personne du dernier. Les cinquante mille Rageputes étoient arrivés ; Akebar s'étoit déjà mis en mouvement, lorsqu'Oramgzeb apprend, par le canal de Cha-Halam, que le troisième de ses fils conspiroit contre lui ; mais tout soupçonneux qu'étoit l'Empereur, loin d'ajouter foi à la nouvelle, il conçut beaucoup de défiance de l'of-

fre que lui avoit faite Cha-Halam, de lui amener des troupes ; & il lui ordonna de rester dans son poste & de ne s'occuper qu'à resserrer de plus en plus le Rana ; mais quelles furent sa honte & sa confusion, lorsqu'il reçut le jour même une lettre de l'Astrologue, confident d'Akebar, par laquelle il lui mandoit le détail de la conspiration, la marche du rebelle, sa jonction avec les Ragesputes ? Plein de terreur & d'inquiétude, Orangzeb écrit à ses fils, & à Cha-Halam en particulier, d'accourir à son secours. Cependant il pourvoit lui-même à sa défense, avec toute l'activité d'un grand Capitaine. Il fait élever à la hâte des retranchemens, envoie des partis à la campagne, place des troupes dans tous les postes qui environnent le village, arme jusqu'aux esclaves & aux eunuques du Palais, & paroît nuit & jour à cheval, exhortant & encourageant sa petite troupe à se défendre courageusement, en attendant les renforts que ses autres fils lui amenoient ; mais malgré ces sages précautions, il ne pouvoit manquer de devenir la proie des conjurés. Cha-Halam, celui de ses fils qui accouroit le plus rapidement à sa défense, étoit encore éloigné de plus de quatre jour-

nées d'Asmir, & Akebar n'avoit plus que deux petites marches à faire, pour être en présence de son pere : ses partis couroient déjà la campagne & fermoient toute espérance de retraite à Orangzeb.

Dans cet horrible danger, l'Empereur écrivit de nouveau à l'Astrologue d'employer toutes les ressources de son esprit, pour retarder la course d'Akebar, lui promettant une fortune immense, s'il pouvoit contribuer à lui sauver la couronne & la vie. L'Astrologue reçut la lettre pendant la nuit, & parut, dès le lever de l'aurore, dans la tente de son Maître, à qui il fait entendre que, par toutes les règles de son art, il est perdu, s'il se met en route ce jour-là, qu'il soutenoit être un jour malheureux. Akebar, superstitieux comme tous les Mogols, vivoit dans la plus humble dépendance de son Astrologue. Il le crut, & se tint en repos, perdant ainsi un tems précieux & irréparable. En effet, Chahalam, qui avoit marché jour & nuit, le prévint de trois heures. Il entra sur le soir dans le camp d'Orangzeb; mais l'Empereur, quoique rassuré par la présence & les forces de son fils aîné, n'osa commettre sa destinée & celle de l'Empire à l'événement incertain d'une ba-

taille : d'ailleurs, il sçavoit qu'Azam-Cha, son second fils, n'étoit éloigné que de huit ou dix lieues de son camp. Il resta donc dans ses retranchemens & eut recours à la négociation, pour ralentir l'ardeur du Chef des rebelles. Le Député qu'il envoya, avoit ordre de lui tenir ce discours : *Non, ce n'est point contre un pere que tu conduis cet appareil menaçant ; c'est sans doute sur le Rana que tu viens son- dre avec Oramgzeb & tes Freres ; mais l'Empereur est surpris que tu ayes osé abandonner ton poste sans sa participation. Il t'ordonne donc d'y retourner : ton obéissance lui prouvera que ceux qui font passer tes démarches pour une ré- volte, sont tes ennemis & les siens. En effet, en quoi auroit-il mérité qu'un fils chéri & vertueux attentât à ses jours & à sa couronne ?*

Mais Akebar se moqua des artifices du vieux tyran. Il répondit « que les » crimes d'Oramgzeb justifioient la con- » duite de son fils ; qu'un scélérat, qui » avoit arraché la couronne & la vie à » son Pere & à son Roi, n'étoit point en » droit de réclamer les droits la nature. *Dis-lui donc de ma part, ajoûta-t-il, qu'il s'attende demain, au lever de l'aurore, au même sort qu'il fit éprouver à Cha-Jehan.*

Si Akebar n'eût pas différé le combat jusqu'au lendemain, il est vraisemblable qu'Orangzeb étoit déthroné. En effet, l'allarme & la frayeur étoient si grandes dans son camp, que des Corps entiers avoient résolu de s'enfuir, dès que l'ennemi paroîtroit. Ce qui empêcha le Chef des conjurés d'attaquer son pere sur le champ, étoit la lassitude des troupes épuisées par les fatigues d'une longue marche dans les chaleurs de l'été, & l'approche de la nuit; mais ce délai fut encore plus funeste à Akebar, que la marche qu'il avoit perdue à la sollicitation de l'Astrologue.

En effet, Orangzeb crut gagner beaucoup, en voyant le combat remis au lendemain. Cependant on ne sçauroit exprimer quelles furent son agitation & son inquiétude à la veille d'une bataille décisive : le fruit de tant de travaux & de crimes, l'Empire le plus puissant de l'Asie prêt à passer entre les mains d'un parricide, la mort ou une prison perpétuelle, s'il venoit à succomber, le mépris de la postérité, dont il ne pouvoit manquer d'être couvert, pour s'être laissé surprendre par un jeune audacieux, telles étoient les sombres images qui se peignoient vivement à son esprit. Acca-

blé de toutes ces réflexions, Orangzeb ne put goûter un instant de sommeil. On dit que sa situation lui parut si affreuse, qu'il eut recours aux opérations magiques, pour sçavoir qu'elle seroit sa destinée le lendemain. Il traça de ses propres mains un sort qu'il envoya enfouir entre deux cadavres, par un Officier qui eut ordre de veiller une partie de la nuit & d'écouter avec soin si le bruit d'un combat entre les ossemens des deux morts ne frapperoit point ses oreilles. Les cendres restèrent froides & tranquilles; & sur ce rapport, Orangzeb osa prédire qu'Akebar ne le combattroit point. Il faut avouer que ce Prince pouffoit à l'excès le fanatisme ou la fourberie.

Mais l'artifice auquel il eut recours, & non la prétendue magie, lui procura la victoire sans combattre. Il écrivit, à l'entrée de la nuit, une lettre à Akebar, qu'il eut soin de faire intercepter par le Général des Rageputes. Voici à-peu-près en quels termes elle étoit conçue : *Je touche enfin au jour fortuné qui doit éclairer le massacre des Idolâtres : ne manque pas de placer à l'aîle droite tous les Indiens, comme nous en sommes convenus ; pendant que je les attaquerai de*

front, tu tomberas sur leur flanc; prends garde sur-tout qu'aucun n'échappe du carnage. Le service que tu m'as rendu, en attirant dans mes pièges les ennemis du Prophete, est au-dessus de toute récompense.

La lettre fit plus d'effet qu'Oramgzeb n'avoit osé espérer. En effet, le Général Indien, dont le poste étoit à l'aîle droite, frémit à la lecture de cette lettre. Il ne balança pas un instant à croire qu'Akebar agissoit de concert avec l'Empereur, pour le perdre lui & toute sa Nation. Les délais du Prince dans sa marche, & à son arrivée, lui parurent affectés; enfin il se confirma dans sa persuasion, au souvenir de Mahamud & de Cha-Halam, qui n'avoient feint un soulèvement contre leur Pere, que pour livrer à ses coups Sujah & le Cevagi. L'Indien ne trouva d'autre moyen d'échapper à la trahison, qu'une prompte fuite: ainsi, sans attendre le lever de l'aurore, il donna ordre à ses Rageputes de le suivre; & il précipita tellement sa retraite, que le lendemain matin il étoit déjà éloigné de huit lieues du camp d'Akebar.

La fuite imprévue des Indiens répandit le trouble, la défiance & le décou-

agement dans presque toute l'armée : la désertion du Général des Rageputes entraîna celle de presque tous les Musulmans. Le jeune Akebar s'étoit endormi dans la douce espérance de vaincre & de régner ; mais quel fut son reveil à la vue de la solitude affreuse à laquelle il étoit réduit ! Dans l'excès de sa douleur , il accuse Tabercam de l'avoir trahi ; mais ce Général , Patane de Nation , & qui s'étoit élevé aux dignités militaires par son seul courage , ressentoit une douleur égale à celle de son Maître. Désespéré de voir la conspiration échouée & ses idées de fortune & de grandeur détruites , il offrit d'aller seul dans la tente de l'Empereur & de l'y poignarder. Akebar applaudit au parricide & l'excita par de grandes promesses.

Tabercam sort sur le champ de la tente du Mogol & s'avance vers le camp d'Orangzeb , où personne ne se doutoit des ruses de l'Empereur & de leur succès. On crut que le Général , fidèle à son devoir , abandonnoit des rebelles , pour venir combattre & mourir aux pieds de son Prince : on le reçut donc avec sa suite , & on le conduisit à la tente impériale. La Garde d'Orangzeb & du Prince aîné étoit endormie. Si Taber-

cam avoit fondu brusquement sur elle, il la tailloit en pièces & massacroit Oramgzeb & son Fils aîné ; mais la crainte que l'un & l'autre ne se sauvât au moindre bruit, contint le Patane, & il s'arrêta à son premier dessein. Ceux qui l'avoient amené, le laissèrent entre les mains du Capitaine des Gardes. Tabercam lui demanda avec instance d'être introduit chez l'Empereur, auquel il avoit des choses de la dernière importance à révéler. Celui-ci courut, en demander l'ordre à son Maître ; mais Oramgzeb, par une sage défiance, n'y consentit qu'à condition que Tabercam quitteroit auparavant ses armes. Sur cette réponse d'Oramgzeb, Tabercam tire son sabre, & au lieu de le remettre au Capitaine, il fond sur lui dans le dessein de le tuer & de faire ensuite le même traitement à Oramgzeb, dont il avoit entendu la voix, & qui étoit seul. Le Capitaine fut heureusement assez agile pour se mettre en garde : l'un & l'autre combat avec une espèce de fureur. Oramgzeb, au bruit des armes, accourt & pousse de grands cris pour éveiller ses domestiques. Pendant qu'il anime de la voix & du geste son défenseur, on vient à son secours, & l'audacieux Tabercam tombe percé de

coups. L'Empereur le fit enterrer à la porte de sa tente, pour avoir, disoit-il, le plaisir de fouler sans cesse aux pieds la cendre d'un parricide & d'un rebelle.

Cependant Akebar, ne voyant point revenir Tabercam, comprit qu'il avoit été la victime de sa témérité. Appréhendant de tomber entre les mains de son pere, il eut recours à la fuite, & se sauva avec ses femmes, ses enfans, ses thrésors & quelques amis dans les Terres d'un Raja. Là, il apprit comment l'heureux Orangzeb avoit vaincu sans tirer l'épée; mais il fut bientôt obligé de renoncer à son asyle. On lui apprit que Cha-Halam le poursuivoit par ordre de l'Empereur, qui lui avoit enjoint de le prendre mort ou vif : sa tête fut mise à prix; & pour éviter la proscription, il s'enfonça dans les forêts & les montagnes des Indes, où il erra long-tems, avec des fatigues, des travaux & des allarmes continuelles; enfin, après avoir manqué plusieurs fois de tomber entre les mains de Cha-Halam, qu'il trompa, à force de ruses & d'artifices, il eut le bonheur de gagner les Etats du Sambagi.

Ce Prince, héritier de la valeur, de l'habileté & de l'ambition de son pere, reçut

reçut le jeune Mogol avec des transports de joie. Akebar ne lui avoit demandé qu'un asyle. Il arma tous ses Sujets en sa faveur, sous prétexte de forcer Orangzeb à lui rendre son Gouvernement, mais en effet pour s'agrandir, à l'aide de la guerre civile. L'Empereur parut d'abord mépriser les efforts & les menaces des deux Princes ; & malgré leurs premiers succès, il resta campé, avec ses principales forces, dans les Etats du Rana ; mais ayant appris que les Ragesputes, honteux de s'être laissé surprendre au piège qu'il leur avoit tendu avec tant de succès, se rangeoient en foule sous les étendarts d'Akebar, & que les Rois du Visapour & de Golconde paroïssent chancelans, il se vit forcé de lâcher sa proie & de conclure avec le Rana un traité honteux, par lequel il lui laissoit non-seulement la Souveraineté de ses Etats, mais même lui restituoit quelques Provinces, usurpées autrefois par Cha-Jeham, sur le pere du Roi Indien.

Orangzeb ne respiroit que la vengeance. Il fit des préparatifs effrayans & assembla un million d'hommes pour porter la guerre chez ses ennemis déclarés & secrets ; mais les revenus de

l'État, quelque immenses qu'ils fussent ; ne suffisant point pour les dépenses de cette expédition, il eut recours aux rapines, aux vexations, aux confiscations, dont l'usage n'est connu que dans les États despotiques. Les meubles d'or & d'argent, plus précieux encore par l'art & le travail, que par la matière, furent mis en pièces, fondus & convertis en monnoie ; enfin il mit la main sur les trésors d'Akebar, de Jehan-Guire, de la fameuse Nur-Jaham & de Cha-Jeham. Ces trésors, que chacun des Souverains se fait gloire d'accumuler, sont regardés chez les Mogols comme sacrés ; & il n'est pas permis à leurs successeurs d'y toucher, à moins que l'État ne se trouve dans le plus grand danger ; mais Oramgzeb, supérieur à la superstition, ne se fit pas scrupule de convertir à son usage des richesses inutiles ; & il seroit à souhaiter qu'il n'eût point eu d'autre crime à se reprocher.

Jusqu'ici, tous les projets de conquête & d'agrandissement d'Oramgzeb avoient échoué avec autant de honte pour lui, que de domage pour ses Sujets. Il n'avoit été heureux & vainqueur, que contre les Princes de son sang. Déjà il avoit près de soixante-quinze ans, & il sem-

bloît devoir consacrer au repos le reste d'une vie si agitée; mais jamais son ambition n'avoit été si inquiète & si ardente, sa santé si robuste, son courage si invincible. Le péril qu'il venoit de courir sous des tentes, loin de le dégoûter de la vie militaire, n'avoit fait qu'enflammer son ardeur guerrière. Il fit vœu de ne point rentrer dans sa Capitale, qu'il n'eût conquis toutes les vastes Régions situées au midi de son Empire sur l'Océan Indien; & la fortune, qu'on compare à une Courtisane qui réserve ses faveurs pour les jeunes gens; ne fut jamais si favorable à Orangzeb, que dans sa vieillesse.

Il se mit donc en route, traînant avec lui presque tout le numéraire & l'élite de la Jeunesse de ses Etats. Il partagea ses nombreuses troupes en trois armées, dont il se réserva la plus considérable. Le Sambagi ne fut point étonné de l'orage qui fondoit sur lui. Il se défendit avec autant de courage & plus de férocité que son pere. Ne pouvant empêcher les Mogols de pénétrer dans son Royaume, il empoisonna toutes les eaux qui sont très-rares aux Indes. Cette horrible infraction du droit de la nature coûta la vie à plus de cent mille Mogols; mais ce vuid & celui que le fer de

L'ennemi fit dans les troupes d'Orangzeb, étoient bientôt remplacés par les nombreuses recrues qui arrivoient chaque jour de toutes les Provinces dans le camp de l'Empereur. Cependant la situation des Etats du Sambagi est telle, qu'Orangzeb, avec toutes ses forces, ne faisoit que des progrès très-lents; mais l'impudicité, la cruauté & la tyrannie du Sambagi combattirent en faveur du Mogol. Les premiers Sujets du Sambagi, indignés de sa conduite, conspirèrent contre lui & offrirent la couronne à Akebar. Le jeune Prince fut ébloui : son ambition parut flattée; mais craignant que ce ne fût un piège du Roi Indien pour le perdre, Akebar lui découvrit le projet & lui nomma les conjurés. Le Sambagi les fit arrêter & exécuter au nombre de près de deux cens, & rendit sa confiance à Akebar, qu'on avoit voulu lui rendre suspect.

A la vue des cadavres de ces malheureux qu'il avoit trahis, le jeune Mogol détesta ses vaines terreurs & se repentit avec amertume de n'avoir pas eu le courage de risquer sa vie, pour se mettre une couronne sur la tête. Orangzeb, qui avoit des espions jusques sous les tentes de son fils, fut bientôt instruit de ses

dispositions secrètes ; & cette connoissance lui inspira un dessein , dont le succès devoit entraîner infailliblement la ruine du Sambagi. Il envoya à Akebar , sous l'habit d'un Faquir , le Précepteur qui l'avoit élevé , & pour lequel le Sultan avoit la plus grande amitié. Cet homme proposa à son élève une amnistie , à condition qu'il accepteroit le plan de conjuration qu'Orangzeb avoit formé pour perdre le Sambagi. Akebar hésite , balance , & se rend enfin , en stipulant toutes les sûretés qui pouvoient le mettre à l'abri de la vengeance de l'Empereur ; mais venant ensuite à réfléchir sur le caractère & les artifices de son pere , & à se rappeler le triste sort de son frere Mahamud , il ne put jamais croire que le plus impitoyable des Rois lui pardonnerât son crime ; & cette idée fit tant d'impression sur lui , qu'à peine l'Envoyé secret d'Orangzeb fut parti , qu'il révéla la conspiration à son hôte.

Le Sambagi fut enchanté de la franchise & de la confiance d'Akebar. Il résolut de tourner le piège qu'on avoit voulu lui dresser contre l'auteur du piège même. Akebar , par son conseil , écrivit à l'Empereur , qu'il ne pouvoit réussir à perdre le Roi Indien , qu'avec de gran-

des sommes d'argent, pour corrompre les Généraux, & par le secours d'une armée pour le soutenir. Oramgzeb, aveuglé par l'ardeur de la vengeance, envoya l'un & l'autre; mais son argent entra dans les coffres du Sambagi, & son armée trahie fut passée au fil de l'épée.

Loin de se rebuter de tant de revers, Oramgzeb en sentit croître davantage son ressentiment contre son fils; & il ne désespéra pas, malgré le funeste succès de tant d'entreprises, de le perdre bientôt avec son protecteur. C'est dans ce dessein, qu'il s'adressa à D. François de Tavora, Vice-Roi des Indes pour le Portugal. On pouvoit pénétrer facilement dans les Etats du Roi Indien par Goa; & pour déterminer le Portugais à se liguier avec lui, il lui offrit de grandes sommes, & jura sur l'Alcoran de lui abandonner toutes les conquêtes qu'on feroit sur l'ennemi commun. L'avidé Européen ébloui, entra avec ardeur dans l'alliance d'Oramgzeb; mais il n'y trouva que la honte & le malheur. En effet, l'intrépide Sambagi tomba sur les Portugais, les battit, les dispersa & se présenta devant Goa, qui manqua de tomber entre ses mains. Oramgzeb parut sensible au malheur de ses nouveaux al-

liés. Il se hâta d'envoyer à leur secours une armée sous les ordres de Cha-Halam ; mais en partant , il lui donna des ordres secrets de surprendre Goa ; & ce ne fut qu'à la modération du Prince , que la Capitale des Colonies Portugaises dut son salut. Cha-Halam ne profita du passage qu'on lui accorda , que pour pénétrer dans les Etats du Sambagi , moins dans le dessein de ruiner ce Roi , que de se saisir de la personne de son frere Akebar , dont il redoutoit le courage & les ressources. En effet , il ne s'attacha qu'à la poursuite de son rival. Il le suivit de poste en poste , le harcela & le réduisit à se sauver sur les bords de la mer. Il l'auroit infailliblement pris , sans le secours d'un Capitaine François , qui se trouva alors dans ces parages & qui reçut sur son bord le Prince fugitif , qu'il jeta sur les côtes de Perse , d'où celui-ci gagna Ispahan où il fut accueilli avec les honneurs dûs à son sang. Le Sophi , appelé Cha-Soliman , ne pouvoit modérer les transports de sa joie d'avoir en son pouvoir un instrument toujours prêt à troubler l'Empire d'Orangzeb , dont l'ambition & les crimes ne lui étoient pas moins odieux qu'ils l'avoient été à Cha-Abas son pere.

Cependant Cha-Halam ayant appris l'évasion de sa proie, fit la guerre avec moins d'intérêt & plus de mollesse. L'injustice & l'avidité, qui portoient continuellement Oramgzeb à troubler le repos de ses voisins, lui avoient toujours paru détestables. A ce motif d'humanité se joignoit celui de la politique. Cha-Halam ne doutoit point qu'à la mort d'Oramgzeb, qu'il regardoit comme prochaine, puisque l'Empereur avoit alors plus de quatre-vingts ans, il n'eût sur les bras une guerre cruelle avec ses frères; & il vouloit mettre dans ses intérêts les Princes Indiens, qui d'ailleurs étoient portés d'inclination pour lui, tant par respect pour ses vertus, que parce que la Sultane, mere de ce Prince, étoit Indienne de Nation, & qu'on sçavoit qu'elle lui avoit inspiré beaucoup de vénération pour la Religion de Brama.

Au reste, le Sambagi parut très-sensible aux ménagemens de Cha-Halam. Il lui laissa traverser paisiblement dans sa retraite des montagnes impraticables, au milieu desquelles il ne tenoit qu'à lui de le faire périr avec son armée; mais les Mogols, que le fer des Indiens avoit épargnés, furent détruits par la famine & la peste. Chaque jour, il mouroit

plus de cinq cens de ces malheureux , & bientôt cette armée si nombreuse & si florissante fut réduite à quelques milliers d'hommes , auxquels on fut obligé d'accorder des quartiers de rafraîchissement.

Après avoir envoyé son fils à la poursuite d'Akebar & du Sambagi , qu'il croyoit ne devoir pas lui échapper , Orangzeb s'étoit attaché à la conquête du Royaume du Visapour. En vain le Roi , appelé Secandar , & Musulman de la secte que suivoit le Mogot , s'efforça-t-il d'attendrir son ennemi par les sentimens de la Religion qui leur étoit commune. En vain implora-t-il la protection du Chérif de la Mecque auprès de l'Empereur , Orangzeb n'avoit d'égard à la Religion , qu'autant qu'elle étoit d'accord avec ses intérêts. Il demeura sourd & inexorable aux prieres & aux soumissions de Secandar. Ce malheureux Prince , abandonné de tous les Rois Indiens , opposa pourtant une armée de cinquante mille chevaux à Orangzeb ; mais elle ne put empêcher l'ennemi de pénétrer dans ses Etats & d'y faire des conquêtes importantes.

Cependant le Roi de Golconde ouvrit les yeux sur l'ambition d'Orangzeb. Il

comprit que ce Prince , par la conquête du Visapour , se frayoit un chemin à l'invasion de son Royaume , bien plus capable de tenter l'avidité du Mogol , par les mines inestimables de diamans qu'il renferme dans son sein. Il résolut donc de secourir de toutes ses forces son voisin , pour éviter leur perte commune. Tel étoit ce Roi , qui devint dans la suite la victime déplorable de la cruauté d'Orangzeb.

Il s'appelloit Abdulacen & descendoit des anciens Empereurs de Narfingue , qui , avant les conquêtes de Tamerlan dans les Indes , régnoient sur toute la presqu'Isle qui s'étend des côtes de Coromandel & de Malabar , jusqu'au cap Comorin au midi , & au fleuve Naraada au septentrion. Les Maîtres de ce riche & vaste Empire étoient idolâtres : la mollesse , la volupté & l'inapplication , détruisent les Empires que la valeur , la force & la supériorité de génie ont fondés. Le dernier Empereur de Narfingue , foible , indolent , énervé par les plaisirs , se déchargea des soins du Gouvernement sur des Favoris Persans , Arabes & Tartares. Ceux-ci , devenus trop puissans , déchirerent , à la mort de leur Maître , l'Empire où ils avoient trouvé la grandeur & la for-

tune , & le partagerent. A l'un d'eux échut le Royaume de Visapour ; à un autre , celui de Golconde : le Maduré , le Brampour , le Badanagar , le Doltabad , le Dekan , eurent chacun leur Roi : (ces quatre derniers Etats étoient devenus la proie des Mogols.) Il ne resta à la postérité de l'imbécille Empereur de Narfingue , que le Carnate , encore en avoit-elle été dépouillée par le Cevagi.

Mais depuis quelques années , cette Famille avoit recouvré le thrône de Golconde , par l'extinction de la race de l'usurpateur de ce Royaume. Le Peuple , de lui-même , & par respect pour la mémoire de ses anciens Maîtres les Empereurs de Narfingue , avoit choisi pour son Roi Abdulacen , seul rejetton de cette illustre Maison. Ce Prince , pour plaire à ses Sujets , qui , dans le tems de la Révolution , avoient embrassé pour la plupart l'Alcoran , que suivoient les auteurs du démembrement de l'Empire de Narfingue , se fit circoncire. A la splendeur de la naissance , ce Roi joignoit le courage , la grandeur d'ame , des vues élevées , beaucoup d'esprit : c'est lui qui osa mesurer ses armées avec celles du redoutable Oramgzeb , pour établir aux Indes un équilibre , à la faveur duquel ,

lui & les autres Rois Indiens pussent conserver leur liberté.

Mais au moment même qu'il se fut déclaré & qu'il eut dégarni son Royaume de troupes, pour fortifier l'armée du Vissapour, Orangzeb donna ordre à son fils Cha-Halam de tomber sur lui & de ne lui pas donner le tems de respirer. On vit alors entre le pere & le fils une émulation de vaincre & de conquérir : le fils fut plus heureux. Ce n'est pas qu'Abdulacen se fût laissé prendre au dépourvu. Il avoit plus de forces qu'on ne devoit l'attendre d'un Roi ; dont la puissance ne pouvoit se comparer à celle du Mogol ; mais le Général, à qui il les confia, étoit un Persan qui le trahit. Non-seulement il ne s'opposa point aux progrès de Cha-Halam ; mais le voyant avancé dans le cœur du Pays, il vint se rendre à lui avec toute son armée. Un coup si foudroyant n'abattit point la constance d'Abdulacen. Il leva une nouvelle armée, mais elle fut vaincue & dissipée. Abdulacen, déterminé à défendre son Royaume jusqu'au dernier soupir, se jeta dans la forteresse de Golconde. Il y fut bientôt assiégé. Le vainqueur le ménagea par les mêmes vues qui lui avoient fait épargner

les Portugais & le Sambagi. Il fit dire secrettement à Abdulacen de s'humilier & de demander la paix. L'Indien obéit, & Cha-Halam écrivit à son pere, qu'il le conjuroit de pardonner à un ennemi accablé & suppliant.

A la nouvelle d'un succès si brillant, Orangzeb éprouva les mouvemens les plus opposés. Rien n'égalait sa joie de s'être vengé d'Abdulacen; mais en même tems son cœur étoit déchiré par la jalousie. Il ne pouvoit pardonner à son fils d'avoir été plus heureux que lui; & ce fut par ce principe, qu'il consentit que Cha-Halam accordât la paix au Roi de Golconde, à des conditions qui affoiblissent & ruinaient le vaincu, bien déterminé à se réserver la gloire de lui porter le dernier coup, dès qu'il auroit achevé d'abattre le Roi du Visapour. L'infortuné Abdulacen se soumit à tout. Il livra ses trésors, ses diamans, ses éléphans, deux de ses Ministres, auxquels Orangzeb fit couper la tête; enfin il s'engagea à ne jamais fournir de secours à ses voisins qui seroient attaqués par les Mogols, & il fournit à ces derniers des troupes & des vivres.

Après une expédition si glorieuse, 1691.
Cha-Halam vint joindre Orangzeb,

dont les progrès devinrent alors plus rapides. De près de deux cens forteresses qu'on comptoit dans le Visapour, & toutes situées sur des montagnes de très-difficile accès, il n'y en eut aucune qui ne cédât aux efforts des Mogols. Le Roi du Visapour, après avoir soutenu, dans la plus forte de ses Places, un siège de près de deux ans, se vit obligé de se rendre aux conditions les plus honteuses. Il consentit d'abdiquer le titre de Roi & d'abandonner ses Etats & ses Trésors au vainqueur. Oramgzeb crut lui accorder une grâce signalée, en lui laissant la vie. Ce Roi déthrôné subsista de quelques petites pensions que lui accorda Cha-Halam.

Les Généraux & les Soldats d'Oramgzeb, fatigués de tant de guerres & de combats, ne respiroient plus que le repos : ses enfans étoit partagés de sentimens. L'aîné desiroit la paix avec ardeur, tant par la modération qui lui étoit naturelle, que par politique. Ce Prince comptoit autant d'amis qu'il y avoit de Rois & de Rajas dans les Indes. Il ne doutoit point qu'il n'emportât l'Empire sur ses freres, si la mort surprenoit Oramgzeb dans son Palais ; mais il appréhendoit avec raison, que si l'Empe-

reur venoit à mourir dans son camp & au milieu des guerres éternelles qu'il faisoit naître chaque jour, l'armée qui le suivoit, presque toute composée de Musulmans, ne se déclarât pour Azam-Cha qui lui étoit cher, parce qu'il paroissoit zélé pour l'Alcoran; & c'est par cette raison même, que le second des fils d'Orangzeb souhaitoit que son pere ne vécût plus que dans les camps & au milieu d'une armée dévouée à ses volontés. Akebar, pros crit & fugitif en Perse, n'étoit plus censé au nombre des fils & des héritiers de l'Empereur; enfin le Sultan Kambach, né d'une mere Chrétienne, n'avoit d'appui ni chez les Indiens, presque tous idolâtres, ni chez les Musulmans; ainsi il n'avoit point de prétentions à l'Empire: toute son ambition se réduisoit à obtenir l'investiture du Royaume de Visapour & celle du Royaume de Golconde, qui lui-formeroient un Etat puissant; aussi n'oublioit-il rien pour déterminer Orangzeb à achever de dépouiller Abdulacen.

Mais Orangzeb, à qui rien n'échappoit, avoit pénétré les dispositions secrètes de ses enfans. Il étoit très-ferme dans la résolution de ne plus habiter, le reste de sa vie, que des tentes. Il ne

s'étoit jamais senti tant de vigueur de corps & d'esprit : son ardeur pour les exercices militaires , les travaux , les conquêtes & la gloire , croissoit avec l'âge. Il convoqua pourtant un Conseil extraordinaire de ses Fils & de ses Généraux , moins pour demander leurs sentimens sur ses vues , que pour mieux lire dans le cœur des uns & des autres. Là , il parut sur un thrône d'or , & dans toute la pompe qui suit les Empereurs des Indes ; & il exposa avec beaucoup de majesté & d'un ton plein de vigueur & de force l'état de l'Empire. Il rappella les guerres civiles & étrangères qu'il avoit entreprises & terminées avec gloire , les voyages , les travaux , les exploits , les victoires & les nouvelles conquêtes dont il venoit d'agrandir l'Indostan. Il appuya sur la nécessité de continuer la guerre , jusqu'à ce que l'Empire n'eût plus d'autres frontieres que la Chine ; & il finit , en demandant de quel côté il devoit porter ses armes victorieuses.

Effrayé d'un discours qui confondoit toutes ses espérances , Cha-Halam se leva & opina pour la paix , dont il exagéra le besoin & les avantages. Il déplora avec une éloquence tendre & pathétique les malheurs des Peuples oppri-

més & dont la guerre avoit si fort diminué le nombre. L'Empereur eut besoin de toute sa dissimulation, pour contenir la colere qu'excita dans son ame la hardiesse de Cha-Halam, & il écouta avec un plaisir incroyable Sultan Azam-Cha, qui combattit avec beaucoup de force le sentiment de son aîné. Les louanges, dont il assaisonna ses raisons, firent sur l'esprit de l'Empereur une impression qui se peignit vivement sur son visage : *Oui, dit l'adroit Sultan, un Roi actif, infatigable, conquérant à un âge où les autres mortels cessent d'être comptés au nombre des hommes; voilà le prodige de notre siècle. C'est ton courage, Seigneur, qui anime le sang dans tes veines : l'inaction en arrêteroit la circulation & nous priveroit du plus grand Roi qu'ait vu l'Univers depuis Alexandre : un camp, des armes, des étendarts, l'appareil de la guerre, des Villes réduites en poudre, des Rois déthronés & implorans à tes genoux la clémence de leur vainqueur : tels sont les seuls spectacles dignes de ta grande ame. Agis donc, Seigneur, & que le mouvement prolonge tes jours au-delà des bornes que la nature impose à chaque mortel : c'est contre le Sambagi que tu dois tourner ton courage & tes*

fortes. Est-il quelqu'un ici qui ignore à combien de titres il mérite la colere de l'Empereur ?

Kambach se rangea à l'avis d'Azam-Cha ; mais , conformément à ses vues secrètes , il exhorta l'Empereur à se saisir du riche Royaume de Golconde , qui sépare les Etats du Sambagi en deux parties à-peu-près égales ; ajoutant que , par la conquête facile de Golconde , le Sambagi succomberoit infailliblement sous les coups qu'on lui préparoit.

Oramgzeb prit alors la parole & déclara qu'on se tint prêt à marcher contre Abdulacen. A ce mot , Cha-Halam ne put s'empêcher de faire éclater toute son indignation : *Où est l'équité , s'écria-t-il ? Quoi ! on veut accabler un Monarque qui se repose sur la foi des sermens de l'Empereur & des miens ? Que pensera de nous l'Asie , lorsqu'elle nous verra conclure des traités pour les rompre sans motif ? Seigneur , ajouta-t-il en se tournant vers l'Empereur , si tu consens d'oublier le soin de ta gloire , épargne au moins celle d'un fils qui a si bien mérité de toi.*

Oramgzeb l'interrompit , en lui lançant un regard furieux : *Perfide , lui dit-il , depuis long-tems j'épie tes démar-*

êtes ; l'ambition criminelle, dont tu t'es laissé éblouir, n'a point échappé à mes regards : réponds ? Je t'ordonnai de surprendre Goa ; d'où viens as-tu épargné d'infidèles Franguis contre les intérêts de la Religion & de l'Empire ? Pourquoi as-tu abandonné, au milieu de la victoire, & contre mes ordres, les Etats du Sambagi ? Le Roi de Golconde a-t-il été traité avec moins de faveur & d'indulgence ? N'est-ce pas ta jalousie qui a arrêté si long-tems le cours de mes conquêtes dans le Visapour ? Peu s'en est fallu que ce Roi n'ait échappé, par tes intrigues, à mon triomphe. Ingrat, tu te ménageois des protecteurs & des alliés parmi tous mes ennemis ; mais, & c'est ce qui met à mes yeux le comble à tous tes crimes, tu m'as cru assez imbécille pour ne pas démêler tes vues secrètes, ton ambition démesurée. Vas, perds en un seul jour le fruit de dix années de service & d'obéissance, & qu'une prison éternelle ensevelisse un rival que j'abhorre.

L'Empereur parloit encore, que Sultan Mogedine, fils aîné de Cha-Halam, qui étoit auprès de l'Empereur, poite la main sur son sabre, dans le dessein d'en frapper Orangzeb : Arrête téméraire, s'écria Cha-Halam, ne donne point un

exemple terrible & funeste à la postérité.

Il est constant qu'Orangzeb ne dut la vie qu'à la modération de Cha-Halam. Il en parut ému & adouci. A la priere des Omrhas , il lui pardonna & l'embrassa , sans témoigner s'être apperçu du mouvement de son fils ; mais le rusé vieillard ne dissimuloit sa vengeance, que pour la faire éclater plus sûrement quelques jours après.

Le camp étoit rempli de troupes affectionnées à Cha - Halam , & au milieu desquelles il eût été dangereux d'arrêter ce Prince. Orangzeb , pour avoir un prétexte de les éloigner , fit publier dans l'armée , qu'après avoir réfléchi attentivement à l'opinion de Cha - Halam , il l'avoit trouvée la plus conforme au bonheur de ses Sujets , & au sien même ; qu'il étoit , après tout , bien juste qu'à son âge , & rassasié de gloire & de fortune , il jouît d'une vie agréable & tranquille dans le Palais de ses peres , & qu'il étoit déterminé à retourner à Dehly. En conséquence , il donna ordre aux Corps les plus attachés à Cha-Halam de prendre les devants ; mais à peine étoient-ils éloignés de deux ou trois jours de marche du gros de l'armée , qu'Orangzeb , sous prétexte de tenir un nouveau

Conseil , fit appeller dans ses tentes Cha-Halam & ses enfans.

Le pere fut admis le premier dans la tente Impériale ; mais Oramgzeb , sans se laisser approcher , lui fit signe d'entrer dans la chambre du Conseil , où il n'eût pas plutôt mis les pieds , qu'il se vit investi par les Officiers de la Garde , qui lui ôterent son sabre & son poignard , & le chargerent de chaînes. Sultan Mogedine , son fils aîné , le suivit de près. Il fut reçu de l'Empereur avec la même froideur : en entrant dans la Salle , il apperçoit son pere enchaîné. A cette vue , il jette un cri perçant & tire son sabre. Cha-Halam lui ordonna de le jeter & de se laisser arrêter. Amozedine , le second de ses fils , eut le même sort : les deux autres , encore très-jeunes , furent gardés à vue dans le ferrail. Trois éléphans reçurent Cha-Halam & ses deux fils aînés , & les conduisirent dans diverses forteresses ; mais Cha-Halam changeoit de prison à mesure que l'Empereur changeoit de camp. Il étoit toujours transporté dans la forteresse la plus voisine de l'armée , parce que le défiant Oramgzeb ne vouloit se reposer que sur lui de la garde d'un prisonnier de cette importance.

Après avoir frappé un si grand coup, Oramgzeb disposa tout pour la conquête de Golconde. Le Roi Abdulacen n'entrevoyoit pas le nouvel orage qui déjà grondoit sur sa tête. Soit par la sécurité naturelle aux Indiens, soit plutôt pour dissiper les ombrages du soupçon, Oramgzeb, il avoit licencié ses troupes ; & il se livroit, autant peut-être par politique que par inclination, aux délices d'une vie voluptueuse.

Le vieil Empereur , qui n'avoit pas cessé d'avoir les yeux fixés sur sa proie, depuis qu'il avoit consenti par un traité frauduleux à laisser la couronne à Abdulacen , fut enchanté d'une conduite qui rendoit le succès de son entreprise infail-
lible. Cependant , malgré cet avantage, il résolut encore de joindre la ruse à la force. Il demanda donc passage au Roi de Golconde sur ses Terres , sous prétexte d'un pèlerinage qu'il meditoit de faire à la Mosquée de Calbargué , le Temple le plus fameux du Mahométisme, après celui de la Mecque. Plus Abdulacen redoutoit la visite d'Oramgzeb , plus il affecta d'y consentir avec joie. Il lui en-
voya même un présent de cinq cent mille roupies (un million) afin qu'il ne se pré-
sentât pas les mains vuides à la Mosquée.

Mais Oramgzeb n'eut pas plutôt fait deux jours de marche dans les États du malheureux Abdulacen, qu'il se détourna du chemin de la Mosquée, pour prendre celui de la Capitale où il comptoit enlever le Roi & toute sa Famille. La terreur le précédoit : les Peuples fuyoient de la campagne, & venoient communiquer aux Villes leur frayeur. Tout ce que put faire le Général d'Abdulacen, fut de rassembler quelque Cavalerie, & de voler à l'ennemi, afin de donner le tems à son Maître de pourvoir la forteresse de Golconde de troupes & de vivres, & de s'y sauver. Cependant son zèle lui coûta la vie, & à presque tous les braves gens qui s'étoient sacrifiés avec lui. Oramgzeb les enveloppa & les tailla en pièces : de-là, il vint à Golconde dont il fit le siège. Abdulacen, déterminé à s'ensevelir sous les débris de son thrône, fit une résistance incroyable. Il ne se passa point de jour, pendant un siège qui fut très-long, (on prétend qu'il dura sept ans) qu'il ne fit des sorties. Oramgzeb, de son côté, donna des marques d'une valeur, d'une intrépidité & d'une force qu'on ne devoit pas attendre d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans. Il manqua plusieurs fois d'être tué, en s'approchant

de trop près de la place. Un jour il fut couvert du sang d'un de ses Courtisans, qui fut tué à ses côtés d'un coup de feu : son cheval se cabra, mais Orangzeb le releva avec toute la vigueur d'un jeune homme.

Cependant, malgré ses efforts, voyant qu'il n'étoit pas encore prêt de se rendre maître d'une place qui passoit pour imprenable dans les Indes, il abandonna le soin du siège à Azam-Cha, & il vint camper à quelques lieues de-là dans une vallée délicieuse. Azam-Cha se comporta dans l'expédition qui lui étoit confiée, avec toute la sagesse d'un vieux Général & l'audace d'un jeune Conquérant ; mais, malgré ses talens & son application, on ne sçauroit croire combien la prise de Golconde coûta de sang & de trésors aux Mogols ; enfin, après des travaux étonnans, on parvint à combler les fossés & à renverser presque tout le circuit des murs. On s'attendoit à une bataille décisive sur les brèches de la Ville ; mais Azam-Cha, invoquant le génie de son pere, eut recours à une ruse qui prévint l'effusion du sang Musulman, & qui fit enfin tomber le malheureux Abdulacen dans le précipice qu'on lui creusoit depuis tant d'années. Il s'adressa
aux

aux Généraux de l'ennemi, & les corrompit, à force d'or & de présens. Ces lâches, regardant la perte de leur Prince comme infaillible, ne crurent pas se rendre coupables d'un grand crime, en l'avancant de quelques jours. Ils introduisirent donc les Mogols dans la Ville, pendant la nuit : ceux-ci se répandent partout comme un torrent, forcent le serrail & inondent les appartemens du sang des Femmes, des Enfans, des Officiers & des Eunuques qui se présentent à leurs yeux. Abdulacen, éveillé par les cris des vainqueurs & les plaintes des mourans, s'élance de son lit, & combat quelque tems ; mais ayant reçu quelques blessures, il s'enfuit & se cache dans l'endroit le plus solitaire de son Palais ; mais il est reconnu, arraché de sa retraite, chargé de fers & conduit à Azam-Cha.

Le Prince Mogol flétrit ses lauriers par le traitement indigne qu'il fit essuyer au Roi prisonnier. Il le laissa languir plus de six heures à la porte de sa tente, exposé aux rayons brûlans du soleil, couvert de sang, de sueur & de poussière, & dévoré de soif, sans permettre qu'on lui donnât un verre d'eau. Le malheureux Abdulacen, admis enfin en pré-

sence du vainqueur assis sur un trône d'or & environné de ses Généraux , fut forcé de se prosterner & de frapper trois fois la terre du front : il se releva enfin & adressa à son vainqueur un discours où respiroient la grandeur d'ame , le courage & la dignité. La jeunesse , la bonne mine , les malheurs & la constance d'Abdulacen , touchèrent Azam-Cha. Il le fit asseoir à ses côtés , & le consola avec une sensibilité à laquelle le vaincu ne s'attendoit plus. En prenant congé du jeune Mogol , Abdulacen lui présenta une bourse remplie des plus beaux diamans de l'Univers.

Cependant Azam Cha , craignant d'exciter quelque mouvement de jalousie dans le cœur de son pere , en retenant trop long-tems auprès de lui son prisonnier , l'envoya à Orangzeb. A la vue d'une proie qu'il avoit été si long-tems à attirer dans ses pièges , l'ame du vieux & avide tyran fut enivrée d'une joie barbare : *Où sont tes trésors* , lui dit-il sans autre préambule ? *Songes-tu à me les livrer ? Mes trésors* , Seigneur , lui dit Abdulacen d'un air soumis , *j'en ai épuisé la meilleure partie par les présents que tu as exigés de moi ; le reste , je l'ai employé à une défense juste & légi-*

time. Ce sont tes plaisirs, reprit l'insatiable Oramgzeb, qui les ont consumés; mais ceux de tes prédécesseurs, où les as-tu cachés, & que mon esclave confesse la vérité. A ce mot d'esclave, Abdulacen, percé jusqu'au fond du cœur, s'écria: J'étois Roi, Seigneur, & je ne dois rendre compte qu'à Dieu de ma conduite. La noblesse de cette réponse irrita Oramgzeb: Qu'on le frappe, qu'on le déchire de coups, dit-il en se tournant vers ses Gardes, j'arracherai bien la vérité de sa bouche par la violence de la douleur. L'infortuné Abdulacen, devenu furieux, éclata contre le tyran, & le chargea d'imprécations & d'invectives; mais Oramgzeb, également insensible aux cris, aux plaintes & aux injures d'un Roi traité comme le plus vil des hommes, le fit dépouiller nud, battre de verges & appliquer à la torture en sa présence; mais les tourmens & la douleur n'arracherent de la bouche de l'intrépide Abdulacen, que les noms de scélérat & de parricide, qu'il prodigua à son bourreau. Oramgzeb ne le condamna point au dernier supplice, pour le faire souffrir plus longtemps: on le transporta brisé par la question, & mourant, à la Citadelle de Dol-

tabad. Ainsi finit en la personne d'Abdulacen la famille la plus noble & la plus illustre des Indes ; & pour achever de le dégrader , son barbare destructeur n'eut point honte de donner les filles de ce Roi si malheureux à de vils esclaves : le Royaume de Golconde fut réduit en Province de l'Empire Mogol.

La réduction de Golconde amena d'autres victoires & d'autres conquêtes. Après avoir balancé s'il attaqueroit en même tems le Maduré, le seul des Royaumes qui subsistât des débris de l'Empire de Narîngue, & le Sambagi, il s'arrêta au dessein de tourner uniquement tous ses efforts contre ce dernier, qui, depuis vingt-un ans, occupoit une partie de ses forces. On ne sçauroit excuser la conduite du Sambagi, qui fut assez imprudent pour ne pas secourir de tout son pouvoir les Rois du Visapour & de Golconde, dont la destinée auroit dû le faire trembler. Content de recueillir les Indiens, Sujets de ces deux Princes, échappés au triste naufrage de leur Patrie, & d'en fortifier ses armées, il resta presque toujours sur ses montagnes, où il ne fit la guerre que par des incursions, des surprises & des coups de main ; enfin il fut funeste aux malheu-

reux habitans de la campagne , & point du tout aux Soldats Mogols. Pour accabler par-tout un Prince si fin & si rusé , Orangzeb partagea ses troupes en deux armées , dont il donna l'une à commander à son fils Azam - Cha , avec ordre de tomber sur le Carnate , séparé , par le Royaume de Golconde , du pays dont il se réservait à lui-même la conquête. Le Sambagi confia la défense du Carnate au meilleur de ses Généraux. Pour lui , il s'en tint à l'ancien plan de guerre , qui avoit si bien réussi au Cevagi & à lui-même. Il évita les batailles ; il fortifia de l'élite de ses troupes les défilés , & ne se réserva qu'un Corps de Cavalerie , à la tête duquel il foudroyoit comme la foudre , tantôt d'un côté , tantôt de l'autre ; & il ne revenoit jamais de ses courses , qu'après avoir enlevé des Convois , des Caravanes , des Corps détachés , & quelquefois des Généraux Mogols. Orangzeb , malgré tous ses efforts , ne put jamais pénétrer dans les montagnes , au pied desquelles il fut obligé de camper , sans espérance d'en forcer les passages.

Le Sambagi , invincible contre les armes des Mogols , ne l'étoit point contre l'attrait de la volupté : son incontinence

n'avoit point de bornes. Il avoit porté le crime & la honte dans les principales familles de ses Etats : de si grands excès le conduisirent à la fin la plus tragique. Il avoit pour Favori, pour Général & pour Ministre de ses plaisirs, un Indien appelé Cab-Calès. Sur la connoissance du caractère de Cab-Calès, Oramgzeb s'adressa à lui avec confiance, & lui promit des trésors immenses & une partie des Etats de son Maître, à condition de le trahir & de le lui livrer vif. Cab-Calès ne balança point. Il promit tout au Mogol & lui tint parole. Voici le piège qu'il tendit à son Roi.

Il lui écrivit qu'une Indienne, d'une beauté rare & touchante, devoit être conduite de la maison de son pere au ferraît du Gouverneur d'une de ses Places frontieres. Sur la seule description des charmes de l'Indienne, le Sambagi brûlant de tous les feux de la volupté, veut tenter l'aventure en personne & l'enlever sur la route ; car ce Prince faisoit consister une partie de sa gloire à être brave dans ces sortes d'exploits ; & il se vantoit de n'avoir jamais trouvé ses plaisirs plus piquans, que lorsqu'ils lui avoient coûté plus de travaux & de dangers. Suivi d'une escorte médiocre,

il se met en route ; mais ses Soldats ne marchant pas assez vite au gré de ses desirs , il prend les devans & tombe dans l'embuscade qu'Orangzeb , averti de ses mouvemens , avoit placée dans un défilé. En vain cherche-t-il à se défendre , en attendant le secours des siens. Il est investi , pris , chargé de fers , & conduit au camp d'Orangzeb. Quelques momens après , parut Cab-Calès ; mais le traître se laissa battre & prendre , comme il en étoit convenu.

Quand Orangzeb vit le Sambagi tomber à ses genoux & implorer sa clémence , il fit éclater sa joie & son triomphe par les mouvemens les plus vifs ; mais ces transports firent bientôt place à ceux de la vengeance & de la férocité. Il commença par insulter au malheur de ce Prince. Il l'accabla de mépris , d'injures & de reproches. Puis se tournant vers Cab-Calès , qui s'attendoit à de grandes récompenses : *Qu'on arrache* , dit-il , *la langue à ce scélérat.* Etoit-ce pour donner à ses courtisans plus d'horreur de la trahison , ou pour cacher à l'Empire , qu'il ne s'étoit rendu maître du Sambagi , que par la fraude & l'artifice ? Quoi qu'il en soit , immobile , saisi d'effroi , Cab-Calès n'eut pas

la force de proférer un seul mot, & le perfide vomit son ame criminelle avec son sang. *Ainsi périffe*, s'écria Orangzeb, *tout Ministre qui favorise les débauches de son Maître.*

A la vue du cadavre étendu par terre, le Sambagi déplora amèrement le sort d'un Ministre dont il ignoroit l'horrible perfidie. Ne s'attendant plus lui-même qu'à la mort la plus cruelle, il se relève, secoue ses chaînes, & prenant un air de fierté, qui ne convenoit plus à sa fortune, il insulte à son tour le vainqueur, lui rappelle tout le sang qu'il a versé & tous les maux qu'il a faits aux Mogols. *Donne-moi donc la mort*, ajouta-t-il; *car le plus grand supplice que je puisse endurer, est celui d'être exposé aux regards farouches d'un monstre & d'un parricide ?* Ah ! s'écria Orangzeb transporté de rage, *la mort que tu implores sera précédée de l'infamie & des plus cruels tourmens.* En même tems il ordonne qu'on amene un vieux chameau, sur lequel il fit lier le Roi prisonnier avec des cordes : on le couvrit de haillons ; on lui mit sur la tête un bonnet pointu, d'où étoient suspendus des clochettes & des grelots. On le promena dans ce ridicule appareil, au milieu

des cris , des huées , des imprécations & des outrages de la soldatesque. *Amis* , s'écrioit l'infortuné Roi, quand il appercevoit quelques *Rageputes* , *n'y aura-t-il personne parmi vous assez généreux pour soustraire un Prince de votre Religion à tant d'insultes ? Je vous en conjure par Brahma : donnez-moi la mort ?* Mais le plaisir de voir couler son sang étoit réservé à l'impitoyable *Oramgzeb*. On lui ramene donc sa victime ; & après l'avoir fait long-tems déchirer de coups , il ordonne qu'on lui ouvre le côté , qu'on lui arrache le cœur & qu'on le jette aux chiens avec le corps. C'est ainsi que périt le plus grand Capitaine des Indes , destinée terrible , & qu'il avoit en quelque forte méritée , par l'excessif débordement de ses mœurs & par sa cruauté.

Cependant la mort du *Sambagi* n'entraîna point la ruine de ses Etats , comme s'en étoit flatté *Oramgzeb*. Ils trouverent un illustre défenseur dans la Famille Royale. *Ram-Raja* , frere du *Sambagi* , avoit été autrefois appelé à la succession entière des deux Royaumes fondés par le *Cevagi* leur pere commun ; mais les Grands de la Nation , enchantés des talens militaires de l'aîné , avoient condamné le choix du *Cevagi* , & avoient reconnu ,

d'un concert unanime, le Sambagi pour leur Roi. Celui-ci avoit fait arrêter Ram-Raja, & l'avoit fait enfermer dans la forteresse de Gingy, où il languissoit depuis plus de vingt ans entre la vie & la mort. C'est sur ce Prince que les Grands du Royaume des montagnes jetterent les yeux pour en faire leur Roi, préférablement aux enfans du Sambagi, qui étoient trop jeunes pour les défendre contre les Mogols. Quoique Gingy fût assiégé par Azam-Cha, qui déjà avoit réduit presque tout le Carnate, le choix des Indiens pénétra dans le fond de la prison de Ram-Raja : ses fers tombèrent ; & il eut le courage & le bonheur de traverser les quartiers des deux armées Mogoles en habit déguisé, & de se rendre dans le Royaume des montagnes dont il fut sur le champ proclamé Roi. Il prit aussitôt le nom de Cevagi, que son pere avoit tant illustré.

Cependant la Reine, veuve du Sambagi, lui opposa l'aîné de ses fils, sur lequel elle vouloit faire tomber la couronne ; mais voyant les Grands également sourds à ses larmes, à ses prières & à ses caresses, cette Princesse désespérée se jeta entre les mains du bourreau de son époux. Oramgzeb la reçut

avec joie sous sa protection. Il lui promit de faire un de ses fils Roi ; & avec le secours de la Reine, il pénétra enfin dans les montagnes & vint mettre le siège devant la forteresse de Pamelaguer, la plus forte Place du Pays. Il en pressa le siège avec tant d'ardeur, que bientôt les assiégés se trouverent réduits aux plus déplorables extrémités. Le Gouverneur déclara alors à Orangzeb, qu'il ne rendroit la Place, qu'à la veuve du Sambagi. L'Empereur y envoya la Princesse avec ses enfans, excepté l'aîné qu'il retint auprès de lui. Mais au premier repas que le Gouverneur, qui étoit un des plus zélés partisans du nouveau Cevagi, donna à la Reine & à ses enfans, il les empoisonna & égorga toute leur suite. Après cette affreuse exécution, il jeta une lettre du haut des remparts, par laquelle il annonçoit à Orangzeb, qu'il étoit déterminé à s'ensevelir sous les ruines de Pamelaguer. Orangzeb, honteux de s'être laissé tromper, recommença le siège avec une nouvelle ardeur, jurant tout haut de faire périr dans les plus affreux supplices le Gouverneur & sa garnison. Il étoit en effet prêt d'emporter la Place, lorsque le Cevagi, qu'on ne croyoit pas en état de tenir la

campagne, sort tout-à-coup de ses forêts; tombe sur les Mogols, les enfonce, les disperse & réduit le vieil Empereur à s'enfuir honteusement. Cet exploit brillant détruisit pour jamais les espérances d'Oramgzeb; & il renonça au dessein de s'emparer d'un Pays, dont la conquête étoit regardée comme impossible.

Azam-Cha, de son côté, avoit enfin réduit la forteresse de Gingy & conquis tout le Carnate, dont les dépouilles l'avoient prodigieusement enrichi. La gloire & la fortune du second de ses fils, & encore plus son ambition, parurent redoutables à Oramgzeb. Il n'étoit alors occupé que du soin de démentir l'Oracle qui l'avoit condamné à périr par les mains de l'un de ses enfans. Craignant donc de trouver en la personne d'Azam-Cha adoré des Musulmans, brave & brillant de l'éclat de la victoire, l'ennemi fatal dont il étoit menacé, il crut qu'il falloit lui opposer un rival, dont les forces & les espérances balanceroient les siennes, espérant trouver son salut dans la haine & la jalousie de deux adversaires également puissans.

Il y avoit déjà dix ans que Cha-Halam étoit enseveli dans une étroite prison. Il sembloit absolument oublié; mais

Oramgzeb se rappelant la sagesse, la modération & la conduite de ce Prince, crut que quelques instans de vivacité & d'empportement devoient avoir été expiés par une si longue détention. Quelque farouche qu'il étoit, il n'avoit pu s'empêcher d'être touché de la patience, de la grandeur d'ame & de la constance du Prince, qui, pendant tant d'années de contrainte & de rigueur, ne s'étoit laissé aller à aucun mouvement de plainte & d'impatience. Il résolut donc de l'élargir & de lui rendre son rang, pour lui servir de rempart contre l'ambition & l'inquiétude d'Azam-Cha. Ces sentimens, dictés par la nature & la politique, éclaterent à l'occasion de la nouvelle qui se répandit dans l'Empire, que toute la Perse étoit en mouvement pour faire monter sur le trône de l'Indostan le Sultan Akebar.

Le Sophi Cha-Soliman avoit reçu, comme nous l'avons dit, le Prince Mogol avec tous les égards dûs à son rang, & lui avoit même promis de le ramener aux Indes avec une armée formidable ; mais, soit qu'il eût été détourné depuis de ce généreux dessein, par la crainte qu'il avoit de la puissance d'Oramgzeb, soit plutôt qu'il ne pût consentir à se pri-

ver des plaisirs tranquilles de son serail , il avoit paru oublier ses promesses ; & le Prince , auquel il les avoit prodiguées , languissoit à sa Cour. Cependant Akebar n'avoit pas perdu l'espérance de rentrer dans les Indes , à la tête d'une armée Persane. Ayant mis les principaux Ministres de Soliman dans ses intérêts , il forme un plan d'invasion , & le communique au Roi de Perse. *Rien n'est plus facile , Seigneur , lui dit-il , que de renverser le trône d'Oramgzeb. Parvenu à une extrême vieillesse , & incapable d'agir , il s'est confiné avec toutes ses forces dans la presqu'Isle du Gange. Quelles Armées , quels Généraux pourra-t-il nous opposer ? Les Peuples , las de gémir sous sa tyrannie , le détestent sans le craindre. Ils respirent une révolution qui , au lieu d'un vieillard cruel , avare , timide , hypocrite , leur donne pour Maître un Prince plein de force & de valeur. Ses fils commencent à le mépriser , & ne songent qu'à le dépouiller. Mon sort est entre tes mains ; il ne dépend que de toi d'acquérir une gloire égale à celle de tes plus fameux prédécesseurs , en mettant la couronne des Indes sur la tête de ton ami & de ton hôte. Soliman , déjà prévenu par ses favoris ,*

goûta le plan du Mogol & lui promit de l'appuyer de toutes ses forces ; & pour gage de sa foi , il lui présenta une couronne d'or , enrichie de diamans. Akebar , de son côté , s'engagea à céder à la Perse les Royaumes de Cabul , du Synde & le Pays des Patanes jusqu'à l'Indus , qui devoit servir de barriere aux deux Empires ; mais le voluptueux Soliman , qui d'abord avoit promis de marcher en personne à cette expédition , n'eut pas la force de s'arracher aux délices de son ferrail. Il laissa partir Akebar avec une armée formidable , composée de Persans & de Tartares.

C'est cette guerre , dont Orangzeb appréhendoit les suites , qui fit précipiter la résolution qu'il tenoit secrète de rendre la liberté à Cha-Halam ; car il n'osoit charger du soin de la défense de l'Empire Azam-Cha , dans la crainte qu'il ne se servît de l'armée , dont il lui confieroit le commandement , pour se faire proclamer Roi. Kambach , son second fils , n'avoit ni assez de crédit , ni peut-être assez de talens , pour se reposer sur lui d'une guerre si importante. Pour Orangzeb , son âge ne lui permettoit point de se rendre d'une extrémité des Indes à l'autre. Son fils aîné lui pa-

rut le seul homme capable de repousser l'ennemi, tant parce qu'il comptoit beaucoup sur sa sagesse & son expérience, que parce qu'il ne doutoit point que les Rageputes, dont ce Prince étoit adoré, ne vinssent se ranger en foule sous ses étendarts, & ne lui formassent bientôt une puissante armée. D'ailleurs, il croyoit n'avoir rien à craindre de la part d'un fils dont il connoissoit la modération. Il se rendit donc un matin à la prison de Cha-Halam, & l'emmena à une Mosquée voisine : de-là, il le conduisit aux portes du camp & lui remit les Lettres Patentes qui le constituoient Vice-Roi du Cabulistan & Général de l'armée contre les Persans. Les fils de Cha-Halam furent élargis, & le second fut fait Vice-Roi de Bengale.

Azam-Cha, désespéré de ce coup imprévu, tenta de soulever l'armée qui n'étoit presque composée que de Musulmans ; mais Oramgzeb, qui avoit prévu sa douleur & son ressentiment, avoit pris des mesures si sages, que tous les efforts de son fils furent inutiles. L'Empereur porta la précaution jusqu'à l'éloigner de sa personne. Il lui donna le Gouvernement du Dekan & du Guzurate. Plus il vieillissoit, plus il affectoit de se

relâcher de son ancienne rigueur, afin de ne pas s'attirer de nouveaux ennemis. Kambach fut déclaré en même tems Vice-Roi de Golconde & du Visapour. Oramgzeb resta toujours campé aux pieds des montagnes, plus attentif à contenir quatre fils ambitieux, qu'à pousser la guerre contre le Cevagi.

Cependant Cha-Halam fauvoit l'Empire, non par des victoires éclatantes, mais par une conduite sage & éclairée. Il s'abstint, avec beaucoup de prudence, d'en venir à une bataille avec le fougueux Akebar, qui déjà inondoit le Multan de ses troupes. Bientôt, par des marches sçavantes & par une manœuvre adroite, il le resserra en des lieux incultes & déserts. Akebar, dénué de vivres, ne pouvant ni combattre ni avancer, eut la douleur de voir son armée s'anéantir par les maladies & la disette : tout ce qu'il put faire, fut de se sauver lui-même en Perse avec une partie de sa Cavalerie, abandonnant au vainqueur son artillerie, ses bagages & le reste de son armée. Le regret & le désespoir le conduisirent quelque tems après au tombeau.

Azemudine, le second de ses fils, se signaloit par des succès aussi éclatans.

dans le Bengale. Il vainquit en bataille rangée Rajah Sambacing , qui affectoit la même indépendance que le Cevagi. Ce Roi Indien s'humilia & demanda humblement la paix , qui ne lui fut accordée qu'à , condition qu'il payeroit un tribut plus considérable.

Autant Oramgzeb avoit lieu de s'applaudir de la conduite de la branche aînée de sa maison , autant il étoit mécontent de celle d'Azam-Cha & de Kambach. Ces deux Princes ne s'occupoient , dans leurs Gouvernemens , qu'à amasser , par toutes sortes de voies , des troupes & de l'argent. L'Empereur appréhendoit qu'ils n'attendissent pas sa mort , pour faire éclater la guerre civile. Kambach , l'objet de la haine des Mogols & des Indiens , parce qu'il avoit reçu le jour d'une mere Chrétienne , se fortoit de l'alliance des Colonies Chrétiennes , établies sur les côtes des Indes , & de celle du Cevagi , avec lequel il entretenoit des liaisons secrètes. Azam-Cha avoit déjà rassemblé une armée & des thrésors capables de se faire redouter. Pour couper cours aux maux qu'il prévoyoit , Oramgzeb prit le parti de les rappeler tous les deux auprès de

lui ; & telle étoit la terreur que ce Prince , âgé de plus de cent ans , sçavoit inspirer à ses enfans , qu'aucun n'osa défobéir à ses ordres.

Cependant , malgré la vigueur qui éclatoit dans les actions & dans les discours de l'Empereur , sa santé s'affoiblissoit. Quoiqu'il donnât lui-même l'ordre tous les jours à son armée , avec une présence d'esprit admirable ; quoiqu'il opinât toujours dans le Conseil pour les entreprises les plus hardies , & pour celles , sur-tout , qui pouvoient attirer l'attention de toute l'Asie , on s'appercevoit qu'il n'y avoit plus que le courage qui soutint la machine : une humeur froide s'étoit répandue sur ses paupieres & en empêchoit le mouvement : deux Officiers n'avoient auprès de lui d'autre fonction que celle de les ouvrir ou de les baisser selon ses ordres. On dit que , lorsque ses yeux étoient ouverts , on y appercevoit encore quelque chose de vif & de terrible , qui inspiroit le respect & la frayeur. Dans ce triste état , Oramgzeb ne se soutenoit que par son extrême sobriété : tous ses soins consistoient à chercher les moyens de prolonger sa vie. Il n'avoit plus d'autre plaisir que celui

de s'entretenir de ses campagnes avec le grand Visir Acet-Cam, aussi âgé que lui : ce Ministre & les Médecins avoient toute sa confiance ; eux-seuls régloient le destin de l'Empire. On dit qu'ils lui inspirerent le dessein de partager ses Etats entre ses trois fils.

Cette idée plut à l'ambitieux Oramgzeb : c'étoit le moyen de passer dans la postérité pour le plus grand Monarque qui eût régné aux Indes. En rendant public ce dessein , il le voila du motif de prévenir les guerres civiles & l'effusion du sang Musulman ; motif dont il plaisantoit en particulier avec ses confidens.

Par son testament, il léguoit à Azam-Cha les Royaumes de Dekan & de Guzurate ; à Kambach , ceux de Golconde & du Visapour ; enfin il laissoit l'Empire à l'aîné.

Quelques jours après cette disposition , il tomba dans une défaillance qu'on crut mortelle : le bruit de sa mort se répand dans le camp : l'armée se partage en deux factions : l'une se déclare pour Azam-Cha, l'autre, moins puissante, pour Kambach. On étoit près d'en venir aux mains , lorsqu'on apprit qu'Oramgzeb étoit revenu à la vie. A cette nou-

velle, tout rentra dans l'ordre. Orangzeb ayant sçu par le grand Visir, que ses fils avoient excité de grands mouvemens dans le camp, les condamna tous les deux à l'exil. Kambach se hâta d'obéir; mais Azam-Cha, qui ne perdoit point de vue le projet de faire déclarer l'armée entière en sa faveur, demeura. L'Empereur, outré de sa désobéissance, jura sur l'Alcoran, que si le Sultan ne sortoit du camp dans le jour, il lui arracheroit la vie : l'ambitieux Sultan se vit obligé de s'éloigner. Il se retira à petites journées; mais il n'eut pas fait douze lieues, qu'il revint seul & déguisé. Il se cacha dans la tente d'un de ses partisans, en attendant la mort d'Orangzeb : son impatience & ses desirs furent bientôt satisfaits. L'estomac usé d'Orangzeb ne faisant plus de fonction, ce Prince expira le quatre Mars mil sept cent sept, âgé de cent un ans.

Ainsi mourut, comblé de gloire & d'années, l'un des Monarques les plus célèbres de ce siècle. Voici quelques traits qui serviront à le faire connoître encore plus particulièrement. La nature lui avoit refusé le port noble & majestueux, dont les Peuples de l'Orient sont aujourd'hui,

comme autrefois, très-jaloux dans leurs Rois. Il avoit plutôt l'air d'un Faquir que d'un Roi. Malgré ces grands désavantages, sa physionomie, animée par les yeux les plus vifs & les plus perçans, annonçoit un génie supérieur. Il y peignoit à son gré tous les mouvemens dont il étoit affecté, ou qu'il feignoit de ressentir ; car jamais personne ne connut mieux l'art de se contrefaire & d'en imposer : ce n'étoit point au reste, sous un maintien grave, mystérieux & composé, qu'il renfermoit la dissimulation & l'artifice, mais sous une apparence de candeur, de franchise & de vérité. Il lutta long-tems contre le penchant qui l'entraînoit à la volupté ; mais la victoire pénible qu'il remporta sur la mollesse, la Divinité de tous les Souverains de l'Asie, fut la source de son bonheur, de sa gloire & de sa conservation. C'est par la sobriété, qu'il jouit de la vigueur du corps & de l'esprit, jusqu'à l'âge le plus avancé : c'est au milieu des camps & des travaux de la guerre qu'il trouva sa sûreté & sa grandeur. Au reste, ses vices & ses vertus eurent leur principe dans son ambition. On dit que ce Monarque si terrible, si cruel, étoit né avec le plus grand fond

de douceur & d'humanité, & qu'il ne put s'empêcher de pleurer souvent sur le sort des malheureux qu'il immoloit à sa vengeance & à ses soupçons. Au reste, le zèle qu'il témoignoit pour l'Alcoran, sa prétendue piété, n'étoit qu'hypocrisie, comme on en jugera par ce trait. Il s'entretenoit sur les différentes Religions qui partagent l'Univers, avec un Juif très-sçavant. *A laquelle, lui dit Oramgzeb, doit-on donner la préférence ou de la Chrétienne, ou de la Musulmane, ou de celle de Moïse ?* Seigneur, répondit le Juif qui craignoit les suites d'un pareil entretien, *un pere de famille avoit un diamant d'un prix inestimable ; chacun de ses fils, au nombre de trois, souhaitoit avec passion d'avoir pour partage le diamant. Pour prévenir les querelles après sa mort, le pere de famille fit tailler deux autres diamans avec tant d'art & si semblables au premier, que, quoiqu'ils fussent faux, il étoit impossible de ne pas s'y méprendre. Il les distribua tous les trois à ses fils : chacun d'eux crut avoir le véritable.* Seigneur, continua le Juif, *le Créateur de l'Univers a donné à ses enfans trois loix principales ; que deux soient fausses ; qu'il n'y en ait qu'une de*

480. *Révolutions des Indes.*
vraie, c'est un problème difficile à résoudre. Dieu exigera-t-il des hommes qu'ils démêlent ce qu'il leur a caché avec tant de soin ? Je pense comme toi, dit Oramgzeb : pourvu qu'on adore le vrai Dieu, vas, il importe peu par quel culte.

Fin du Tome IX.

051150







